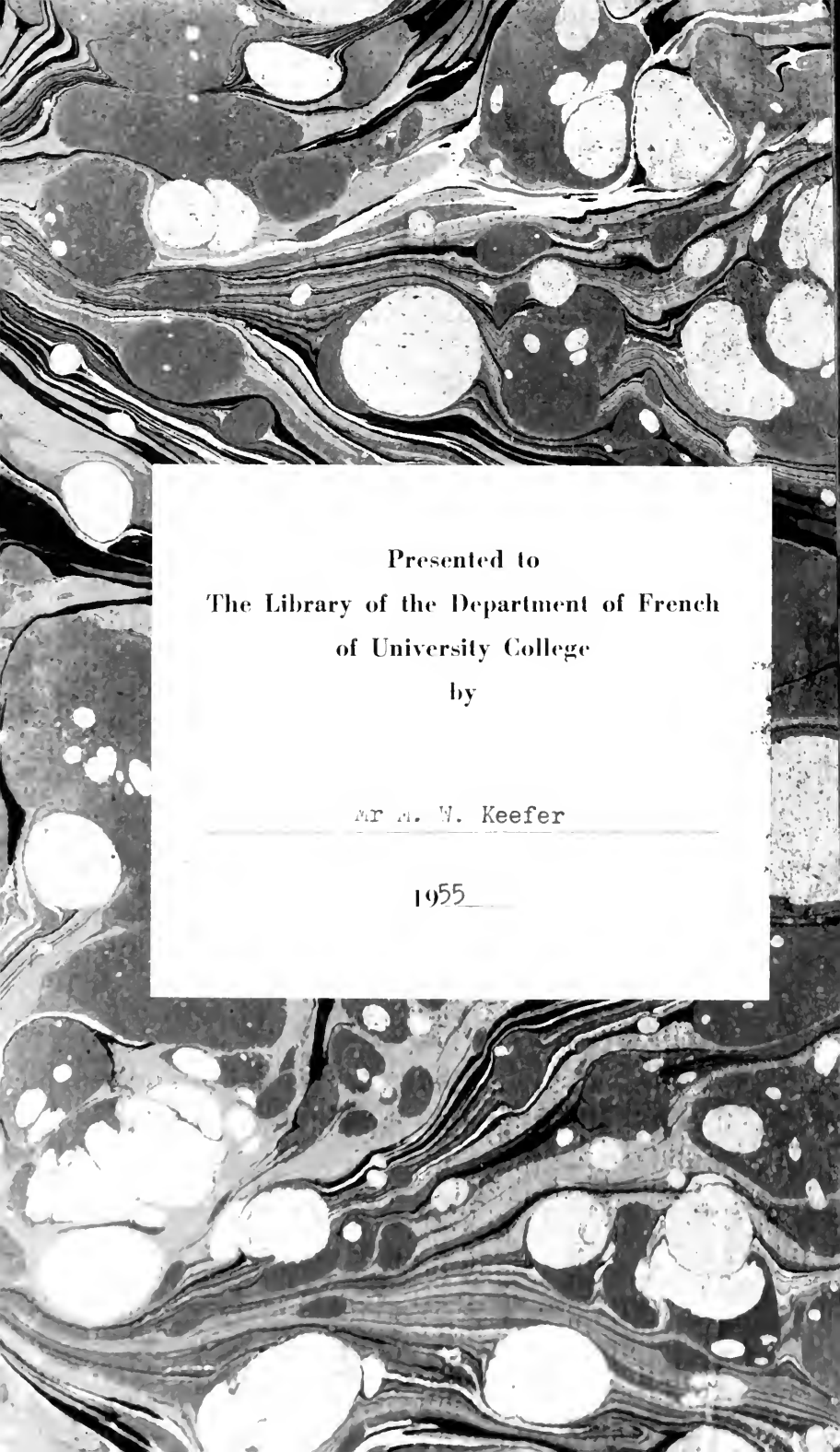


ERINDALE COLLEGE



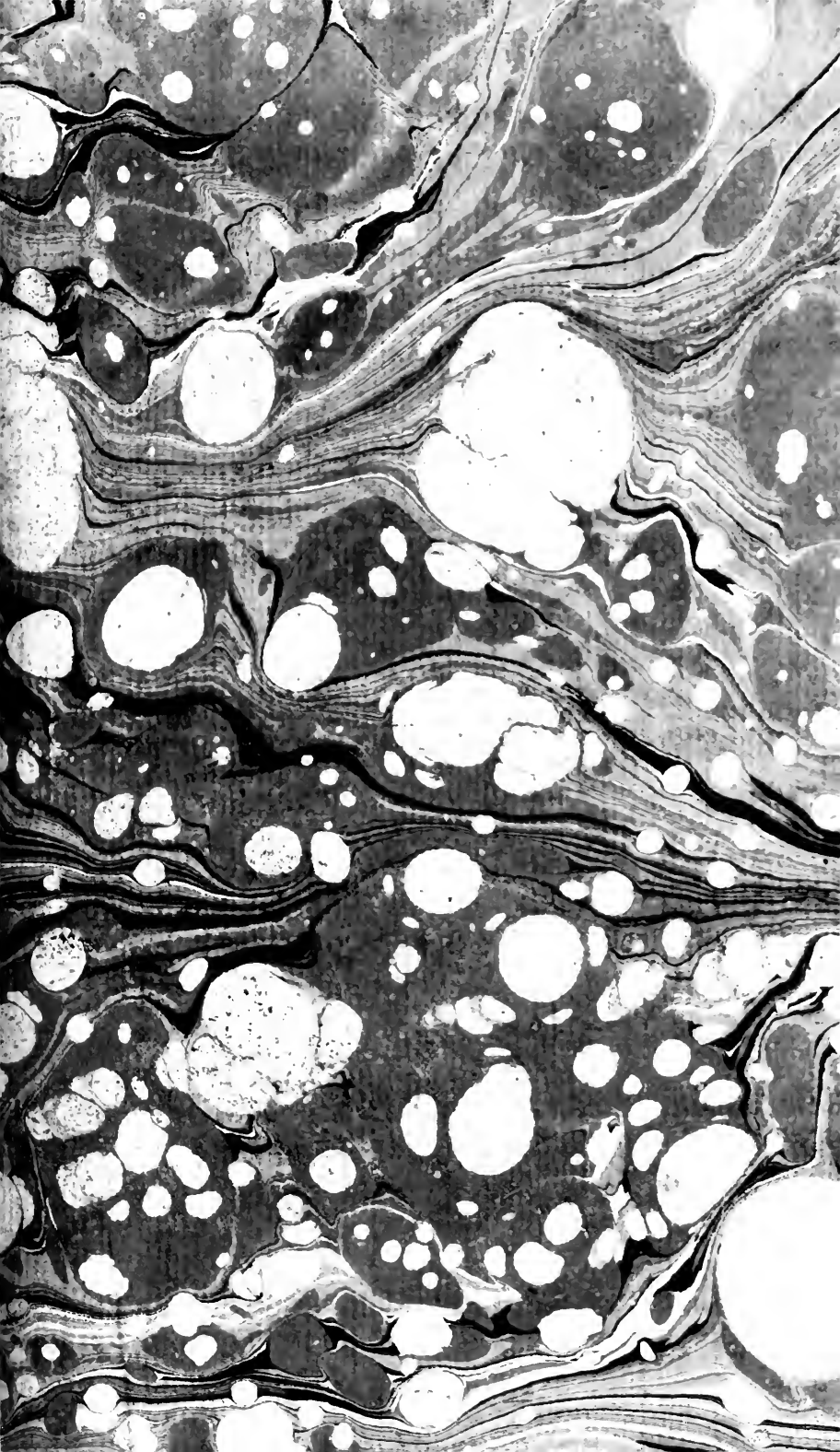
3 1761 02838 2224



Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by

Mr A. W. Keefer

1955



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

•

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

O E U V R E S

C O M P L È T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-DEUXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

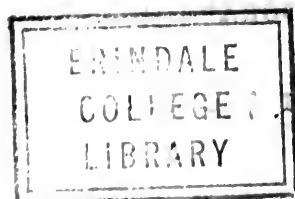
OFFICE OF THE

CLERK OF THE

NOTARY PUBLIC

STATE OF NEW YORK

IN SENATE, JANUARY 1, 1891



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

DE M. DE VOLTAIRE.

1772-1774.

Corresp. générale.

Tome XI. * A

W. L. G. E. I.

W. L. G. E. I.

W. L. G. E. I.

W. L. G. E. I.

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. L E C O M T E D' A R G E N T A L.

19 de janvier.

O R, mes anges, voici le fait. Cette lettre sera pour vous et pour M. de *Thibouville*, puisqu'il a trouvé son jeune homme; et je suppose que ce jeune homme lira bien, et fera pleurer son monde. 1772.

Mon jeune homme à moi m'est venu trouver hier, et m'a dit ces propres paroles :

A l'âge où je suis, j'ai grand besoin d'avoir des protections à la cour, comme, par exemple, auprès du secrétaire de monsieur le trésorier des menus, ou auprès de messieurs les comédiens ordinaires du roi. On m'a dit que *Sophonisbe* n'étant qu'un réchauffé, et les *Pélopides* ayant été déjà traités, ces deux objets me procureraient difficilement la protection que je demande.

D'ailleurs des gens bien instruits m'ont assuré que, pour balancer le mérite éclatant de l'opéra comique

— 1772. et de fax-hall, pour attirer l'attention des Velches, et pour forcer la délicatesse de la cour à quelque indulgence, il fallait un grand spectacle, bien imposant et bien intéressant; qu'il fallait surtout que ce spectacle fût nouveau; et j'ai cru trouver ces conditions dans la pièce ci-jointe (*) que je soumets à vos lumières. Elle m'a coûté beaucoup de temps, car je l'ai commencée le 18 de décembre, et elle a été achevée le 12 de janvier.

Il serait triste d'avoir perdu un temps si précieux.

J'ai répondu au jeune candidat que je trouvais sa pièce fort extraordinaire, et qu'il n'y manquait que de donner bataille sur le théâtre; que sans doute on en viendrait là quelque jour, et qu'alors on pourrait se flatter d'avoir égalé les Grecs.

Mais, mon cher enfant, quel titre donnez-vous à votre tragédie? aucun, Monsieur. On ferait cent allusions, on tiendrait cent mauvais discours, et les Velches feraient tant que ma pièce ne ferait point jouée; alors je serais privé de la protection du secrétaire de monsieur le trésorier des menus, et de celle de messieurs les comédiens ordinaires du roi; et je serais obligé d'aller travailler aux feuilles de M. *Fréron*, pour me pousser dans le monde.

J'ai eu pitié de ce pauvre enfant, et je vous envoie son œuvre, mes chers anges. Si M. de *Thibouville* veut se trémousser et conduire cette intrigue, cela pourra l'amuser beaucoup, et vous aussi.

Il y a vraiment, dans ce drame, je ne fais quoi de singulier et de magnifique qui sent son ancienne Grèce; et si les Velches ne s'amuse pas de ces spectacles

(*) Les Lois de Minos.

grecs, ce n'est pas ma faute ; je les tiens pour réprouvés à jamais. Pour moi, qui ne suis que fuisse, j'avoue que la pièce m'a fait passer une heure agréable dans mon lit où je végète depuis long-temps. 1772.

Je vous remercie, mes chers anges, des ouvertures que vous me donnez avec tant de bonté pour établir un bureau d'adresse en faveur de mes montriers. Madame *le Jeune* ne pourrait-elle pas être la correspondante ? on s'arrangerait avec elle.

Il est arrivé de grands malheurs à notre colonie : je m'y suis ruiné, mais je ne suis pas découragé. J'aurai toujours dans mon village le glorieux titre de fondateur. J'ai rassemblé des gueux, il faudra que je finisse par leur fonder un hôpital.

Je me mets à l'ombre de vos ailes plus que jamais, mes divins anges.

Vous devez recevoir la drôlerie de mon jeune homme par M. *Bacon*, non pas le chancelier, mais le substitut du procureur général, lequel doit l'avoir reçue dûment cachetée de la main de monsieur le procureur général. Si ces curieux ont ouvert le paquet, je souhaite qu'ils aiment les vers, mais j'en doute.

1772.

L E T T R E I I.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 22 de janvier.

LE vieillard, Madame, que vous honorez de tant de bontés, vous parlera aussi librement dans sa lettre, que s'il avait le bonheur de vous entretenir au coin du feu. Nous n'avons, vous et moi, que des sentimens honnêtes; on peut les confier au papier encore mieux qu'à l'air qui les emporte dans une conversation qui s'oublie.

Un petit mot glissé dans votre lettre que M. *Dupuits* m'a apportée, m'oblige de vous ouvrir tout mon cœur.

Je dois à M. le duc de *Choiseul* la reconnaissance la plus inviolable de tous les plaisirs qu'il m'a faits. Je me croirais un monstre, si je cessais de l'aimer passionnément. Je suis aussi sensible à l'âge de près de quatre-vingts ans qu'à vingt-cinq.

Je ne dois pas bénir la mémoire de l'ancien parlement, comme je dois chérir et respecter votre parent, votre ami de Chanteloup. Il était difficile de ne pas haïr une faction plus insolente que la faction des seize.

M. *Séguier*, l'avocat général, me vint voir au mois d'octobre 1770, et me dit, en présence de madame *Denis* et de M. *Hénin*, résident du roi à Genève, que quatre conseillers le pressaient continuellement de requérir qu'on brûlât l'Histoire du parlement, et qu'il serait forcé de donner un beau réquisitoire vers le mois

de février 1771. On requit autre chose en ce temps-là de ces messieurs, et la France en fut délivrée.

1772.

Il eût fallu quitter absolument la France, s'ils avaient continué d'être les maîtres. M. *du Rey de Meynières*, président des enquêtes, m'avait écrit, dix ans auparavant, que le parlement ne me pardonnerait jamais d'avoir dit la vérité dans l'Histoire du siècle de *Louis XIV.*

Vous savez combien il était dangereux d'avoir une terre dans le voisinage d'un conseiller, et quels risques on courait, si on était forcé de plaider contre lui.

Joignez à ces tyrannies leurs persécutions contre les gens de lettres, la manière aussi infame que ridicule dont ils en usèrent avec le vertueux *Helvétius*, enfin le sang du chevalier de *la Barre* dont ils se sont couverts, et tant d'autres assassinats juridiques. Songez que, dans leurs querelles avec le clergé, ils devinrent meurtriers, afin de passer pour chrétiens; et vous verrez que je ne suis pas payé pour les aimer.

La cause de ces bourgeois tyrans n'a certainement rien de commun avec celle de votre parent aussi aimable que respectable.

Il y a deux ans que je ne fors guère de mon lit. J'ai rompu tout commerce. J'attends la mort, sans rien savoir de ce que font les vivans: mais je croirais mourir damné, si j'avais oublié un moment mes sentimens pour mon bienfaiteur. C'est-là ma véritable profession de foi que je fais entre vos mains; c'est-là ce que j'ai crié sur les toits au temps de son départ.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.

Je mourrai en l'aimant; et je vous supplie, par mon

— 1772. testament, d'avoir la bonté de le lui faire savoir si vous lui écrivez; c'est la seule grâce que mon cœur puisse implorer, et je me jette à vos pieds, Madame, pour l'obtenir.

Le vieux malade de Ferney; V.

LETTRE III.

A. M. MARMONTEL.

26 de janvier.

JE vous écris bien tard, mon cher ami, mais je n'ai pas un moment à moi. Mes maladies et mes travaux qui ne les soulagent guère, occupent tout ce malheureux temps; ces travaux sont devenus forcés; car, quand on a commencé un ouvrage, il faut le finir. J'envoie les tomes six, sept et huit aux adresses que vous m'avez données, et j'espère que ces rogatons vous parviendront sûrement.

Je verrai bientôt cet *Helvétius* que les assassins du chevalier de *la Barre* traitèrent si indignement; et dont je pris le parti si hautement. Je n'avais pas beaucoup à me louer de lui, et d'ailleurs je ne trouvais pas son livre trop bon; mais je trouvais la persécution abominable. Je l'ai dit, et redit vingt fois. Je ne fais si mon sieur *Saurin* a reçu un petit billet que je lui ai écrit sur la mort de son ami.

Je dois de grands remerciemens à M. l'abbé *Morellet* pour une dissertation très-bien faite que j'ai reçue de sa part. Je n'ai pas la force de dicter deux lettres de

fuite ; chargez - vous , je vous en prie , de ma reconnaissance , et dites-lui combien je l'estime et je l'aime. 1772.

Ma misère m'empêche aussi d'écrire à M. d'*Alembert*. Embrassez-le pour moi aussi-bien que tous mes confrères qui veulent bien se souvenir que j'existe.

Dites à mademoiselle *Clairon* que je ne l'oublierai qu'en mourant , et aimez votre ancien ami *V.* qui vous est tendrement attaché , jusqu'à ce qu'il aille fumer son jardin après l'avoir cultivé.

L E T T R E I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 28 de janvier.

MON HEROS ,

JE viens de lire , dans le discours de *du Belloi* , un trait de vous que je ne connaissais pas , et qui est bien digne de vous. Mon héros m'avait caché celui-là. Il entrera pourtant dans l'histoire , malgré vous. Quand vous avez fait une belle action , vous ne songez plus qu'à vous divertir , et vous semblez oublier la gloire comme si elle était ennuyeuse ; cependant vous deviez bien me dire un mot de cette aventure , car elle est aussi plaisante que glorieuse , et tout-à-fait dans votre caractère.

Je n'ai pas trop consulté votre caractère , quand je vous ai ennuyé de requêtes pour des choses dont je me soucie assez médiocrement ; mais , comme tout le

— monde, jusqu'aux Suisses, fait que vous m'honorez
1772. de vos bontés depuis environ cinquante-cinq ans, on m'a forcé de vous importuner.

Je présume que vous avez daigné disposer M. le duc d'*Aiguillon* en faveur de ma colonie, car monsieur d'*Ogny* lui donne toutes les facilités possibles. Ma colonie réussit, du moins jusqu'à présent; elle travaille dans mon village pour les quatre parties du monde, en attendant qu'elle meure de faim.

Je n'ai nulle nouvelle de la succession de madame la princesse de *Guise*. Je ne fais rien de ce qui se passe en France; mais je suis fort au fait des Turcs et des Russes.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'a envoyé un poème en fix chants contre les confédérés de Pologne? Les contributions qu'il tire de tous les environs de Dantzick pourront servir à faire imprimer son poème, avec de belles estampes et de belles vignettes.

Le roi de Pologne n'est pas comme vous qui ne m'écrivez point; il m'a écrit une lettre pleine d'esprit et de plaisanterie sur son assassinat: il est digne de régner, car il est philosophe.

Croiriez-vous qu'une partie des confédérés a proposé pour roi le landgrave de Hesse, que vous avez vu à Paris? voilà ce que c'est que d'être bon catholique.

Je finis ma lettre, de peur d'ennuyer mon héros qui se moquerait de moi. Je le supplie d'agréer le tendre et profond respect d'un vieux malade qui n'en peut plus. V.

L E T T R E V.

1772.

A M. DE LA HARPE.

28 de janvier.

M O N cher champion du bon goût, je ne savais pas que vous eussiez été malade, car je ne fais rien dans mon lit dont je ne sois presque plus.

N'y a-t-il pas une place vacante à l'académie, et ne l'aurez-vous point ? car les arrêts du conseil passent, et le mérite reste.

Je ne suis pas plus pour les gravures que vous. Ce que j'aime du beau *Virgile* d'Angleterre, c'est qu'il n'y a point d'estampes.

Ne ferez-vous pas une tragédie ? mais faites donc des actrices. On dit qu'il n'en reste plus que la moitié d'une.

J'aime tout-à-fait un élan *qui expire sous une combinaison*; cela m'enchanté. J'avais autrefois un père qui était grondeur comme M. *Grichard*; un jour, après avoir horriblement, et très-mal à propos, grondé son jardinier, et après l'avoir presque battu, il lui dit : *Va-t-en, coquin; je souhaite que tu trouves un maître aussi patient que moi* : je menai mon père au grondeur, je priai l'acteur d'ajouter ces propres paroles à son rôle, et mon bon homme de père se corrigea un peu.

Faites-en autant aux Précieuses ridicules; faites ajouter *l'élan de la combinaison*, menez y l'acteur, quel qu'il soit, et tâchez de le corriger.

Le vieux malade vous embrasse de tout son cœur.

1772.

L E T T R E V I.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

A Ferney, 1 de février.

LE vieux malade de Ferney a eu l'honneur, Monsieur, de vous envoyer les sadaïses du questionneur par la voie que vous lui avez indiquée. Je ne fais si vous aurez des momens pour lire des choses si inutiles. Un homme qui ne sort pas de son lit, et qui dicte au hafard ses rêveries, n'est guère fait pour amuser.

Il me paraît que tous les honnêtes gens ont été d'autant plus sensibles à la perte d'*Helvétius*, que les marauds d'ex-jésuites et les marauds d'ex-convulsionnaires ont toujours aboyé contre lui jusqu'au dernier moment. Je n'aimais point son livre, mais j'aimais sa personne.

Vous avez grande raison, Monsieur, de dire qu'on a souvent exagéré la méchanceté de la nature humaine; mais il est bon de faire des caricatures des méchantes gens, et de leur présenter des miroirs qui les enlaidissent; quand cela ne servirait qu'à en corriger un ou deux sur vingt mille, ce serait toujours un bien.

Quant aux barbares qui veulent des tragédies en prose, ils en méritent. Qu'on leur en donne à ces pauvres Velches, comme on donne des chardons aux ânes.

Pour les autres Velches qui se passionnent pour ou contre les parlemens, cela passera comme le jansénisme

et le molinisme; mais ce qui ne passera qu'après ma mort, c'est mon tendre et sincère attachement pour vous, Monsieur, qui méritez autant d'amitié que d'estime. 1772.

L E T T R E V I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE D'ARGENS.

A Ferney, 1 de février.

MADAME,

VOUS ne pouviez confier vos sentimens et vos regrets à un cœur plus fait pour les recevoir et pour les partager. Mon âge de soixante et dix-huit ans, les maladies dont je suis accablé, et le climat très-rude que j'habite, tout m'annonce que je verrai bientôt le digne mari que vous pleurez.

Je fus bien affligé qu'il ne prît point sa route par Ferney, quand il partit de Dijon; et, par une fatalité singulière, ce fut le roi de Prusse qui m'apprit la perte que vous avez faite. Je ne crois pas qu'il eut en France un ami plus constant que moi. Mon attachement et mon estime augmentaient encore par les traits que frère *Berthier* et d'autres polissons fanatiques lançaient continuellement contre lui. Les ouvrages de ces pédans de collège sont tombés dans un éternel oubli, et son mérite restera. C'était un philosophe gai, sensible et

— 1772. vertueux. Ses ennemis n'étaient que des dévots, et vous savez combien un dévot est loin d'un homme de bien. Son nom sera consacré à la postérité, par le roi de Prusse et par vous. Voilà les deux ornemens de son buste. On ne peut rien ajouter à l'épithaphe faite par le roi. Il n'y a que vous, Madame, dont le pinceau puisse se joindre au sien.

C'est un prodige bien singulier qu'une dame, aussi aimable que vous l'êtes, ait fait une étude particulière des deux langues savantes qui dureront plus que toutes les autres langues de l'Europe. Vous avez la science de madame *Dacier*, et elle n'avait point vos grâces.

Que ne puis-je, Madame, être auprès de vous! que ne puis-je vous parler long-temps de mon cher *Isaac*, et surtout vous entendre!

Si vous permettez en effet que mon amitié et ma douleur gravent un mot dans un coin du monument que vous lui destinez, si vous souffrez que mes sentimens s'expliquent après ceux du roi de Prusse et les vôtres, vous ne doutez pas que je ne sois à vos ordres. Vous ne sauriez croire combien j'ai été touché de votre lettre. S'il restait encore quelque chose de nous-mêmes après nous, ce qui est fort douteux, il vous faudrait gré de la consolation que vous m'avez donnée en m'écrivant.

Soyez bien persuadée, Madame, de l'estime respectueuse avec laquelle je serai, tant que je vivrai, votre très &c.

L E T T R E V I I I.

1772.

A M. SAURIN.

2 de février.

Nous sommes, mon cher philosophe, un petit nombre d'adeptes qui aimons encore les bons vers. Votre petit recueil, moitié gai, moitié philosophique, m'a fait grand plaisir. Comment ! vous parlez de la vieillesse comme si vous la connaissiez. Pour moi, je fais ce qui en est ; j'en éprouve toutes les misères, et avec cela je vous dirai que je n'ai trouvé la vie tolérable que depuis que je vieillis dans ma retraite.

Vous faites des vers comme si vous n'écriviez point en prose, et vous écrivez en prose comme si vous ne sachiez point de vers. Votre comédie du mariage de *Julie* est une des plus agréablement dialoguées que j'aie jamais lues.

Adieu, mon cher philosophe ; vieillissez, quoi que vous en disiez. Je m'amuse à établir des colonies et à marier des filles ; cela me rajeunit.

J'ai toujours oublié de vous demander si mademoiselle de *Livri*, votre ancienne amie, vit encore. Je me souviens que, du temps de l'aventure horrible des *Calas*, j'écrivis à M. de *Gouvernet* pour le prier de s'intéresser à cette famille infortunée. Il ne me fit point de réponse, et ne voulut point voir madame *Calas*. Il ne mérite pas de vieillir ; cependant je ne souhaite pas qu'il soit mort.

Je vous embrasse bien tendrement.

1772.

L E T T R E I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de février.

Ce jeune homme, mes chers anges, quoi qu'on die, est un fort bon garçon ; et quoiqu'il se soit égayé quelquefois aux dépens des *Nonottes*, des *Frérons* et des *Patouillets*, il a un fonds de raison et de justice qui me fait toujours plaisir.

Ce jeune crétois était donc avec moi, lorsqu'on m'apporta les remarques de vos quatre têtes dans un bonnet ; il les lut avec attention.

Je ne suis point, me dit-il, de ces crétois dont parle *S^t Paul* ; il les appelle menteurs, méchantes bêtes et ventres paresseux ; c'était bien lui, pardieu, qui était un menteur et une méchante bête ; je ne fais pas s'il était constipé, mais je suis bien sûr qu'il n'aurait jamais fait ma tragédie crétoise, quelque peu qu'elle vaille ; il n'aurait pas fait non plus les remarques des quatre têtes ; elles me paraissent fort judicieuses : il faut qu'il y ait bien plus d'esprit à Paris que dans nos provinces, car je n'ai trouvé personne, ni à Mâcon ni à Bourg-en-Bresse, qui m'ait fait de pareilles observations.

Aussitôt il prit papier, plume et encre ; et voilà mon jeune homme qui se met à raturer, à corriger, à refaire. Il est fort vif ; c'est un petit cheval qui, au moindre coup d'éperon, vous court le grand galop. Je n'ai pas été mécontent de sa besogne, mais je ne
puis

puis rien assurer qu'après qu'elle aura été remise sous vos yeux.

 1772.

Ce qui me plaît de sa drôlerie, c'est qu'elle forme un très-beau spectacle. D'abord des prêtres et des guerriers disant leur avis sur une estrade, une petite fille amenée devant eux qui leur chante pouille, un contraste de grecs et de sauvages, un sacrifice, un prince qui arrache sa fille à un évêque tout prêt à lui donner l'extrême-onction; et, à la fin de la pièce, le maître-autel détruit, et la cathédrale en flammes: tout cela peut amuser; rien n'est amené par force; tout est de la plus grande simplicité; et il m'a paru même qu'il n'y avait aucune faute contre la langue, quoique l'auteur soit un provincial.

Mon candidat veut que je vous envoie sa pièce le plutôt que je pourrai; mais il faut le temps de la transcrire. Il m'a dit qu'il avait des raisons essentielles que son drame fût joué cette année. Je prie donc M. de *Thibouville* de me mander si son autre jeune homme est prêt, et si on peut compter sur lui.

A l'égard de votre ami qui est à la campagne, je vous dirai qu'il ne peut avoir été choqué d'un petit mot, d'ailleurs très-juste et très-à sa place, à l'article *Parlement*, puisque ce petit mot n'a paru que depuis environ un mois, et est probablement entièrement ignoré de lui.

Quoi qu'il en soit, je vous aurai une obligation infinie, si vous voulez bien faire en sorte qu'il soit persuadé de mes sentimens.

Mon jeune homme vous prie de répondre sur M. de *Thibouville*, ou qu'il fasse réponse lui-même, supposé qu'on puisse lire son écriture; car je crains toujours

— que ce candidat qui est fort vif, comme je vous l'ai
1772. dit, n'ait la rage de faire imprimer son drame, dès
qu'il en fera un peu content.

Interim je me mets à l'ombre de vos ailes.

Le vieux malade de Ferney.

L E T T R E X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

12 de février.

C O M M E N T donc mon héros daigne, du milieu de son tourbillon, m'écrire dans ma caverne une lettre toute philosophique! Je suis persuadé que le duc d'*Epernon*, votre devancier en Aquitaine, dont je vous ai vu autrefois si entiché, et qui ne vous valait pas à beaucoup près, n'aurait point écrit une pareille lettre de quatre pages à *Malherbe* ou à *Gassendi*.

J'avoue qu'il y a un peu de ridicule à moi à me mêler des affaires des autres; mais je suis comme ces vieilles catins qui ne peuvent rien refuser, et qui sont trop heureuses qu'on leur demande quelque chose. D'ailleurs, vous savez comme la destinée est faite, et comme elle nous ballotte. Elle m'adressa les *Calas* et les *Sirven*, sans que je cherchasse pratique. Je me pris de passion pour ces infortunés; et, Dieu merci, je réussis, ce qui m'arrive bien rarement.

J'ai eu la même faiblesse pour deux ou trois cents genevois sur qui leurs compatriotes tiraient comme sur des perdreaux; ils se réfugièrent dans mon village;

je leur bâtis une vingtaine de maisons de pierre. J'ai établi quatre manufactures; ce sont les hochets de ma vieillesse; et, si monsieur le contrôleur général ne m'avait pas pris dans ma poche, ou plutôt dans celle de M. *Magon*, deux cents mille francs qu'il avait à moi en dépôt (ce qui s'appelle, dit-on, chez les Velches une opération de finance), ma colonie aurait été très-florissante presque en naissant. Elle se soutient pourtant, malgré cette perte épouvantable; et, si le ministère voulait bien nous protéger, et surtout si je n'étais pas si vieux, mon village deviendrait une ville dans peu d'années.

Je vois donc que la destinée fait tout, et que nous ne sommes que ses instrumens. Elle vous a choisi pour ses plus brillans événemens en tout genre, pour tous les plaisirs et pour toutes les sortes de gloire, et elle me fait faire des fauts de carpe dans un désert.

Vraiment, je ne savais pas que M. le duc d'*Aiguillon* n'avait point la surintendance des postes. Je ne fais rien de ce qui se passe dans votre brillante cour. Je ne suis en relation qu'avec les climats de l'ourse. Je fais plus de nouvelles d'Archangel que de Versailles. J'ignore même si vous êtes cette année premier gentilhomme de la chambre en exercice. Si vous l'étiez, je fais bien ce que je vous proposerais pour vous amuser; mais je pense que c'est M. le duc de *Fleuri*, et je ne le crois pas si amusable que vous, j'oserais même dire si amusant; car enfin, il faut bien qu'il y ait des nuances entre les confrères, et chacun a son mérite différent.

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, conservez vos bontés pour un vieillard cacochyme qui vous est

— 1772. attaché avec le plus tendre respect, jusqu'au moment où il ira revoir ou ne pas revoir tous ceux qui ont vécu avec vous, et qui sont engloutis dans la nuit éternelle. V.

L E T T R E X I.

A M. D E L A H A R P E.

25 de février.

M O N cher ami, qui devriez être mon confrère, je vois, par votre lettre du 15 de février, que vous avez été malade. Vos maladies, Dieu merci, sont passagères. Je ne relèverai pas de la mienne qui me conduit tout doucement dans l'autre monde. Je vous avertis que, si vous ne me succédez pas à l'académie, je serai très-fâché.

Je ne vois pas pourquoi vous ne vous chargeriez pas du roi de Prusse, en laissant aux militaires le soin de parler de ses campagnes, et en vous bornant à la partie littéraire. Il me fait l'honneur de m'écrire, tous les quinze jours, des lettres pleines d'esprit et de connaissances; il fait encore quelquefois des vers français: tout cela est de votre ressort. Vous êtes dans le beau printemps de votre âge, et ma vieille main ne peut plus tenir le pinceau.

Je n'ai presque jamais lu dans le *Mercur*e que les articles de votre façon. Je ne connais guère que vous et M. d'*Alembert* qui sachiez écrire. La raison en est que vous savez penser; les autres font des phrases. Ils

font tous les élèves du père *Nicodème* qui difait à *Jeannot* : 1772.

Fais des phrafes , *Jeannot* ; ma douleur t'en conjure.

On écrit à peu-près en profe comme en vers , en ftyle allobroge et inintelligible. La précision , la clarté , les grâces font paffées de mode , il y a long-temps. Tâchez de ranimer un peu ce malheureux fiècle qui ne fubfifte plus que de l'opéra comique.

Croiriez-vous qu'on va jouer Mahomet à Lisbonne avec la plus grande magnificence ? c'eft une belle époque dans le pays de l'inquifition. Le vifigoth *Crébillon* avait fait ce qu'il avait pu pour qu'on ne le jouât pas à Paris ; il avait raifon.

Adieu , mon cher fuccesseur ; on ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

L E T T R E X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de mars.

MESSIEURS du quatuor , j'ai montré au jeune avocat du *Roncel* les pouilles que vous lui chantez. Voici comme il a plaidé fa caufe , et mot pour mot ce qu'il m'a répondu :

„ Je fuis très - occupé dans ma province , et il me
 „ ferait impoffible d'être témoin à Paris de l'hiftrio-
 „ nage en queftion. Mon feul plaifir ferait de contri-
 „ buer deux ou trois fois à l'amufement de meffieurs du
 „ quatuor à qui vous êtes fi juftement attaché ; mais

— „ cela devient absolument impossible. On doit jouer
 1772. „ le mercredi des cendres la pièce de M. le Blanc (*)
 „ qui traite précisément le même sujet. Voici ce qu'un
 „ connaisseur qui a vu cette tragédie m'en écrit :

„ *Le sujet en est beau , c'est l'abolition des sacrifices*
 „ *humains dont nos ancêtres se rendaient coupables. On la*
 „ *jouera le mercredi des cendres ; et , en attendant mieux ,*
 „ *nous aurons le plaisir de voir sur le théâtre un peuple*
 „ *détrompé qui chasse ses prêtres et brise des autels arrosés*
 „ *de son sang. Je vous enverrai cette pièce aussitôt qu'elle*
 „ *sera imprimée. L'auteur , M. le Blanc , est un véritable*
 „ *philosophe , un brave ennemi des préjugés de toute espèce ,*
 „ *et des tyrans de toutes les robes ; et , ce qui est bien plus*
 „ *nécessaire pour écrire une tragédie , il est vraiment poète.*

„ Il ne me reste donc d'autre parti à prendre que
 „ celui de me joindre à M. le Blanc , de montrer que
 „ je ne suis point son plagiaire , et que deux citoyens,
 „ sans s'être rien communiqué , ont plaidé chacun de
 „ leur côté la cause du genre-humain. Je regarde le
 „ supplice des citoyens qui furent immolés à Thorn ,
 „ en 1724 , à la sollicitation des jésuites , la mort
 „ affreuse du chevalier de *la Barre* , la Saint-Barthelemi
 „ et les arrêts de l'inquisition comme de véritables
 „ sacrifices de sang humain ; et c'est ce que je me
 „ propose de faire entendre dans une préface et dans
 „ des notes , d'une manière qui ne pourra choquer
 „ personne. Voilà le seul but que je me propose dans
 „ mon ouvrage. Je l'aurais livré de tout mon cœur
 „ aux comédiens de Paris , si je ne me voyais prévenu ;
 „ mais ils n'accepteraient pas à la fois deux pièces sur
 „ le même sujet. Le réchauffé n'est jamais bien reçu ;

(*) *Les Druides* , tragédie.

„ et vous savez d'ailleurs combien de gens s'ameute-
„ raient pour faire tomber mon ouvrage. Je me pique
„ seulement d'écrire en français ; c'est un devoir indis-
„ pensable que tout le monde a négligé depuis *Racine*.
„ On m'assure que M. *le Blanc* a rempli ce devoir
„ indispensable pour quiconque veut être lu des gens
„ de goût.

„ Je suis fâché que vous ayez envoyé déjà ma tra-
„ gédie à messieurs du quatuor , je ne la trouve pas
„ digne d'eux. „

Voilà, Messieurs, mot pour mot, ce que m'a dit ce jeune homme, et je vous avoue que je n'ai pas eu le courage de lui rien répliquer. J'ai trouvé qu'il avait raison en tout, et j'ose croire que vous penserez comme moi. Si la pièce de M. du *Roncel* vaut quelque chose, vous serez bien aises que le petit nombre de connaisseurs qui reste encore à Paris, voye à la fois deux ouvrages sur un objet si intéressant.

Quant aux autres dont M. de *Thilouville* parle, ce sera l'affaire de M. le maréchal de *Richelieu*, quand il fera d'année, et quand il y aura des acteurs ; j'ajoute encore quand les temps seront plus favorables, et quand les cabales seront un peu apaisées.

Pour réussir en France il faut prendre son temps.

Vous savez comme on a voulu, pendant vingt ans, étouffer la *Henriade*, et ce que toutes mes tragédies ont essuyé de contradictions. On doit tâcher de bien faire et se résigner.

Je ne suis fait que pour les pays étrangers. La *Henriade* ne fut bien reçue qu'en Angleterre. *Crébillon* empêcha

— Mahomet d'être joué. C'est madame *Necker*, née en
1772. Suisse, qui m'a fait un honneur que je ne méritais pas.

Ce sont aujourd'hui les rois de Suède, de Danemarck, de Prusse, de Pologne, et l'impératrice de Russie, qui me protègent. Nul n'est prophète en son pays.

L E T T R E X I I I.

A M. V A S S E L I E R, à *Lyon*.

A Ferney, 2 de mars.

J E ne plains, mon cher correspondant, ni le conseiller qui s'est pendu, ni celui qui n'a pris conseil de personne; ils ont tous deux suivi leur goût. Je plains ceux qu'on empoisonne avec du vert-de-gris, parce que ce n'était pas leur intention.

Je vous confie qu'un jeune avocat, nommé M. du *Roncel*, m'a remis un manuscrit fort singulier (*) dont vous pourriez gratifier votre protégé *Roffet*. Il obtiendrait certainement une permission sans difficulté, et je puis vous assurer que celui-là vaudrait quelque argent. J'ai eu beaucoup de peine à engager M. du *Roncel* à donner la préférence à Lyon sur Genève. Ce que M. du *Roncel* vous demande surtout, c'est le plus profond secret; il n'en faut parler ni à votre père ni à votre maîtresse; je suis sûr de votre confesseur.

(*) Les Lois de Minoë.

L E T T R E X I V.

1772.

A. M. D E C H A B A N O N.

A Ferney, le 9 de mars.

Vous me faites un très-beau présent, mon cher ami. Vous rendez un grand service aux lettres, en faisant connaître *Pindare*. Votre traduction est noble et élégante, vos notes très-instructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce *Pindare* couper si souvent les mots en deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, et l'autre moitié au commencement du vers suivant.

Je fais bien que vous me direz que c'est en faveur de la musique; mais je ne suis pas moins étonné de voir dès la première strophe,

*Chryzea formigx Apollos,
Kai ioplokamon.*

Voudriez-vous mettre, dans un opéra,

Lyre d'or d'Apol-
lon, et des cheveux violets?

Que dites-vous de

*Amphi te La-
toida.*

Le fils de La-
tone?

On aurait pu, ce me semble, faire de la musique grecque sans cette étrange bigarrure. Les odes d'*Ana-*

1772.

créon étaient chantées, et *Anacréon* ne s'avisa jamais de couper ainsi les mots en deux.

On prétend aussi que les rapsodes chantaient les vers d'*Homère*, et il n'y a pas un seul vers d'*Homère* taillé comme ceux de *Pindare*.

Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voir dans *Horace*

Jove non probante u-
xorius amnis.

Jupiter condamnait le cour-
roux du fleuve amant de sa femme.

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprover une méthode qu'*Horace* adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français se moqueraient de nous, si nous prenions la liberté que *Pindare* et *Horace* ont prise. Passe pour *Chapelle* qui écrit au courant de la plume :

A cet agréable repas
Petit-Val ne se trouva pas.
Et fais-tu bien pourquoi? c'est parce
Qu'il est toujours avec sa garce.

Au reste, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'*Horace*. Croyez-vous que les dames romaines et les hommes du bon ton eussent goûté un grand plaisir à chanter à table cette chanson *Perficos odi* que *Dacier* a traduite ainsi?

„ Laquais, je ne suis point pour la magnificence
„ des Perses. Je ne puis même souffrir les couronnes
„ qui sont pliées avec de petites bandelettes de tilleul.
„ Cesse donc de t'informer où tu pourras trouver des

„ roses tardives. Je ne demande que des couronnes
„ de simple myrte, sans que tu y fasses d'autre façon.
„ Le myrte sied bien à un laquais comme toi ; et il
„ ne me sied pas mal, lorsque je bois sous l'épaisseur
„ d'une treille. „

1772.

Je doute encore que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'*Horace* reproche à la forcière *Candidie* et à quelques autres vieilles.

Plusieurs savans prétendent que les trois quarts des odes d'*Horace* n'étaient point faites pour la musique. Mais enfin, ode signifie chanson ; et qu'est-ce qu'une chanson qu'on ne peut chanter ? On nous dit que c'est ainsi qu'on en use dans toute l'Europe ; on y fait des stances rimées qui ne se chantent jamais : aussi les amateurs de la musique répondent que c'est un reste de barbarie.

L'abbé *Terrasson* demandait sur quel air *Moïse* avait mis son fameux cantique au sortir de la mer rouge : *Chantons un hymne au Seigneur qui s'est manifesté glorieusement ?*

Il faut que je vous fasse une petite querelle sur votre discours préliminaire qui me paraît excellent. Vous appelez *Cowlei* le *Pindare anglais* ; vous lui faites bien de l'honneur : c'était un poète sans harmonie, qui cherchait à mettre de l'esprit par-tout. Le vrai *Pindare* est *Dryden*, auteur de cette belle ode intitulée : *La Fête d'Alexandre*, ou *Alexandre et Timothée*. Cette ode, mise en musique par *Purcel* (si je ne me trompe), passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poésie la plus sublime et la plus variée ; et je vous avoue que, comme je fais mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout *Pindare*.

1772. C'est assez blasphémer contre le premier violon du roi de Sicile *Hiéron*. Je voudrais bien savoir seulement si on chantait ses odes en parties. Il est très-probable que les Grecs connaissaient cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence. *Platon* le dit expressément, et en termes formels.

Pardon de faire avec vous le savant.

D'un certain magister le rat tenait ces choses ,

Et les disait à travers champs , &c.

Gardez-vous bien de me prendre pour un grec sur tout ce que je vous dis là, car je suis l'homme du monde le moins grec. Je devine seulement que vous devez avoir eu une peine extrême à rendre en prose agréable et coulante, votre sublime chancre des cochers grecs et des combats à coups de poing.

Je ne connais point les vers de *Clément*, ni ne les veux connaître. Je suis émerveillé qu'un pareil petit gredin, qui n'a jamais rien fait qu'une détestable tragédie, refusée par les comédiens, se soit avisé d'insulter messieurs de *Saint-Lambert*, *Watelet*, *Delille*, et *tutti quanti*, avec autant de suffisance que d'insuffisance. *Marfyas* n'en avait pas tant fait quand *Apollon* l'écorcha. Il faut que ce polisson soit un bâtard de *Fréron*, comme *Fréron* est un bâtard de *Desfontaines*.

Adieu, mon cher ami; il faut qu'après avoir prêté des grâces, de l'ordre, de la clarté à votre inintelligible et boursofflé thébain qu'on dit sublime, vous vous remettiez à faire quelque tragédie, ou quelque opéra français. Notre langue a autant de vogue qu'en avait autrefois la langue grecque. On

parle français dans tout le Nord où les Grecs étaient inconnus. Ranimez un peu nos Muses qui languissent en plus d'un genre ; soutenez notre honneur qui se recommande à vous. 1772.

Je vous embrasse avec la plus tendre et la plus constante amitié. Madame *Denis* se joint à moi.

L E T T R E X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de mars.

MES divins anges , si cette lettre du pays des neiges parvient jusqu'à vous ; si , parmi les sottises de Paris , vous daignez vous intéresser un peu aux sottises de la Crète , vous saurez que le jeune avocat du *Roncel* est toujours reconnaissant comme il doit l'être des bontés du quatuor. Il lui est venu un petit scrupule qu'il m'a confié , et sur lequel je vous consulte. Il a peur que *Teucer* ayant paru déterminé , dès le second acte , à étendre son autorité trop bornée , et à ne pas souffrir le sacrifice d'*Aslérie* , ne paraisse se démentir au troisième acte , lorsque la violence de *Datame* a changé la situation des affaires. Il craint qu'on ne reproche à *Teucer* de changer aussi trop aisément ; il prétend que *Teucer* ne saurait trop insister sur les raisons qui le forcent à souffrir le supplice d'*Aslérie* , contre lequel il s'était déclaré d'abord si hautement.

Cet avocat ne plaide que pour vous plaire ; il craint même que son factum ne paraisse à l'audience des comédiens. Il est toujours dans l'idée que ces messieurs

— 1772. n'ont ni goût, ni sentiment, ni raison; qu'ils ne se connaissent pas plus en tragédies que les libraires en livres, et qu'en tout ils sont aussi mauvais juges que mauvais acteurs; qu'enfin il est honteux de subir leur jugement, et plus honteux d'en être condamné. C'est à vous de juger de ces moyens que mon avocat emploie; je ne puis lui donner de conseil, moi qui suis absent de Paris depuis vingt-quatre ans, et qui ne suis au fait de rien.

On m'a dit d'étranges nouvelles de notre tripot plus respectable. Je ne fais si on me trompe, mais on m'assure que tout va changer; je ne crois que vous en vers et en prose.

Je me mets à l'ombre de vos ailes. Si cette facétie vous a amusés un peu, je me tiens très-content.

L E T T R E X V I.

A M. L' A B B É D U V E R N E T.

A Ferney, 23 de mars.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, vous renouvelle ses remerciemens et sa protestation bien sincère qu'il n'a jamais lu ni ne lira le libelle diffamatoire de *la Beaumelle* et de l'abbé *Sabatier*. Il y a plus de quatre cents libelles de cette espèce. La vie est courte, et le peu de temps qui me reste doit être mieux employé. Il est juste, Monsieur, que vous qui voulez bien être mon avocat, vous lisiez les pièces du procès; mais pour moi qui ai presque perdu la vue, il faut que je remette entièrement ma cause entre vos mains,

et que je m'en rapporte à votre éloquence et à votre sagesse.

1772.

A l'égard du procès que poursuit M. *Christlin*, et qui est assurément plus considérable, il espère faire rendre justice à ses cliens par le parlement de Besançon auquel l'affaire a été renvoyée.

Je n'ai point donné ma médaille à *Grasset*; il y a environ dix-huit ans que je n'ai vu cet homme; je ne lui ai jamais écrit; j'ai tiré d'un état bien triste son frère qui est chargé d'une nombreuse famille à Genève. Ces deux frères ont pu imprimer mes sottises; m'imprime qui veut, et me lit qui peut.

Vous me demandez les pièces de vers qu'on a faits à mon honneur et gloire; je conserve peu de ces pièces fugitives. Si j'en ai quelques-unes, elles sont confondues dans des tas immenses de papiers que ma santé délabrée et mes fluxions sur les yeux ne me permettent guère de débrouiller. Je tâcherai de vous satisfaire; mais vous savez que les louanges des amis persuadent moins le public que les satires des ennemis. J'aurais beau étaler cent certificats, comme l'apothicaire *Arnoud* et le fleur *le Lièvre*, cela ne servirait de rien.

Puisque vous êtes l'enchanteur qui daigne écrire la vie du *Don Quichotte* des Alpes qui s'est battu si longtemps contre des moulins à vent, il faut vous fournir les pièces nécessaires en original. M. *du Rey de Morfan*, frère de madame la première présidente, a l'extrême bonté de se donner cette peine; c'est un homme de lettres fort instruit. Si on lui reproche quelques fautes de jeunesse, il les répare aujourd'hui par la conduite la plus sage. Je le possède à Ferney depuis quelque temps. Il faut qu'il soit bien bon, car la besogne qu'il

— a entreprise n'est point amusante et sera fort longue ;
1772. mais il paraît que vous avez encore plus de bonté
que lui. Agréez , Monsieur , tous les sentimens que
vous doit la reconnaissance de votre très-humble, &c.

Le vieux malade de Ferney.

L E T T R E X V I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 24 de mars.

JE vous écris , Madame , malgré le pitoyable état où mon grand âge , ma mauvaise santé et le climat dur où je me suis confiné , ont réduit mon corps et mon ame. Un officier suisse , qui part dans le moment , veut bien se charger de ma lettre. Songez que vous m'aviez mandé que vous alliez chez votre grand'maman , il y a près de six mois ; j'ai cru toujours que vous y étiez. J'apprends que vous êtes à Paris. Vous m'aviez promis de me mettre aux pieds de votre grand'maman et de son mari.

Je vous dis très-sincèrement que je mourrai bientôt , mais que je mourrai de douleur si votre grand'maman et son très-respectable mari pouvaient soupçonner un moment que mon cœur n'est pas entièrement à eux. Je l'ai déclaré très - nettement à un homme considérable qui ne passe pas pour être de leurs amis. Je ne demande rien à personne ; je n'attends rien de personne. Je repasse dans ma mémoire

toutes

toutes les bontés dont votre grand'maman et son mari m'ont comblé; j'en parle tous les jours; elles sont encore la consolation de ma vie. 1772.

J'ai autant d'horreur pour l'ingratitude que pour les assassins du chevalier de *la Barre*, et pour des bourgeois insolens qui voulaient être nos tyrans. J'ai manifesté hautement tous ces sentimens; je ne me suis démenti en rien, et je ne me démentirai certainement pas; je n'ai d'autre prétention dans ce monde que de satisfaire mon cœur. Je suis votre plus ancien ami; vous vous êtes souvenue de moi dans ma retraite; votre commerce de lettres, la franchise de votre caractère, la beauté de votre esprit et de votre imagination, m'ont enchanté. Mon amitié n'est point exigeante, mais vous lui devez quelque chose; vous lui devez de me faire connaître aux deux personnes respectables qui ne me connaissent pas. Je ne leur écris point, parce qu'on m'a dit qu'ils ne voulaient pas qu'on leur écrivît, et que d'ailleurs je ne fais comment m'y prendre: mais vous avez des moyens, et vous pouvez vous en servir pour leur faire passer le contenu de ma lettre. Je vous en conjure, Madame; par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, par l'amitié. Il m'est aussi impossible de les oublier que de ne pas vous aimer.

Je vous souhaite toutes les consolations qui peuvent vous rendre la vie supportable. Je voudrais être avec vous à Saint-Joseph, dans l'appartement de *Formont*. J'y viendrais; si je pouvais m'arracher à mes travaux de toute espèce, et à une partie de ma famille qui est avec moi. Consolez-moi d'être loin de vous, en faisant hardiment ce que je vous demande:

— 1772. Soyez bien persuadée, Madame, que vous n'avez pas dans ce monde un homme plus attaché que moi, plus sensible à votre mérite, plus enthousiaste de vous, de votre grand'maman et de son mari.

L E T T R E X V I I I.

A M. V A S S E L I E R, à Lyon.

Le 28 de mars.

P REMIÈREMENT, le cher correspondant est supplié de s'informer du jeune *Chazin*, écolier de rhétorique, qui paraît avoir quelques talens, et qui a écrit une lettre si bien faite que le vieux malade lui a répondu, quoiqu'il ne réponde à personne; et qu'on lui envoie un petit livre tout de poésie, pour le mettre un peu au fait.

Secondement, voici bien une autre histoire : la pièce de l'avocat du *Roncel* a été lue aux comédiens qui en ont été émerveillés, et qui l'ont reçue avec acclamation. On ne fait encore s'ils pourront la jouer immédiatement après Pâques, parce qu'ils ont donné parole à M. du *Belloi*, et qu'ils ont appris déjà sa tragédie de *Don Pèdre*. Un ami de M. du *Roncel* s'est chargé de cette négociation; on attend des nouvelles de cet ami : ainsi il faudra absolument que *Roffet* attende ces nouvelles pour imprimer. Il ne s'agit que de huit ou dix jours; c'est un présent qu'on lui fait, et il doit se conformer aux intentions de ceux qui le lui font : A cheval donné, on ne regarde pas la bride, dit *Cicéron*.

Au reste, il y a de bien bonnes notes à faire à la queue de cette tragédie , à commencer par les sacrifices de sang humain qu'ont fait si souvent les Juifs, tantôt à leur *Adonai*, tantôt à *Moloch*, tantôt à *Melkom*: mais ces notes doivent édifier les fidèles dans une autre édition. 1772.

On embrasse tendrement le cher correspondant.

P. S. M. du *Roncel*, à qui j'ai communiqué votre lettre du 27, dit que vous êtes le maître absolu de la facétie à vous envoyée, que tout ce que vous ferez sera très-bien fait. Pour moi, je trouve que les druides d'aujourd'hui sont aussi fripons que les anciens. Je suis sûr qu'ils brûleraient tous les philosophes dans des statues d'osier, s'ils le pouvaient. Je ne fais pas quels monstres sont les plus abominables, ou ceux du temps passé ou ceux du temps présent.

L E T T R E X I X.

A M. C H R I S T I N.

30 de mars.

MON cher philosophe, nous avons lu et traduit l'acte de *magister Andreas Banduyens*, qu'un de vos habitans de Longchaumoïis m'a apporté. Nous avons trouvé que cet acte est un peu équivoque, et peut-être ferait plus dangereux que profitable à nos pauvres esclaves. On les appelle *taillables* dans ces actes,

— et on les relève seulement de l'obligation où ils étaient
1772. de payer certaines redevances onéreuses.

Il est vrai qu'on trouve dans cet écrit les mots de *liberté* et de *franchise*; mais je crains que cette liberté et cette franchise regardent seulement les petites impositions annuelles dont on les délivre, et ne les laissent pas moins soumis à cette infame taillabilité de servitude qui est l'opprobre de la nature humaine. C'est aux moines d'être esclaves, et non d'en avoir. Les hommes utiles à l'Etat doivent être libres, mais nos lois sont aussi absurdes que barbares. Douze mille hommes esclaves de vingt moines devenus chanoines! cela augmente la fièvre qui me tourmente ce printemps. Je n'aurai point de santé cette année. Je crains bien de mourir en 1772; c'est l'année-centenaire de la Saint-Barthelemi.

Venez faire vos pâques à Ferney, mon cher philosophe. Je vous embrasse bien tendrement.

L E T T R E X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'avril.

MON cher ange a sans doute reçu la lettre écrite au quinqué; et je ne puis rien ajouter au verbiage de M. du Roncel. Vraiment, je vous enverrai tant de neuvièmes que vous voudrez, mais comment et par où? Les clameurs commencent à s'élever, et il y a des personnes qui n'osent pas voyager. Si vous ne

trouvez pas une voie , vous qui habitez la superbe ville de Paris , comment voulez-vous que j'en trouve , moi qui suis chez les Antipodes , dans un désert entouré de précipices ? 1772.

Vous m'avez ôté un poids de quatre cents livres qui pesait sur mon cœur , en me disant que monsieur d'*Albe* (*) avait toujours de la bonté pour moi : mais ce n'est pas assez ; et je mourrai certainement d'une apoplexie foudroyante , s'il n'est pas persuadé de mon inviolable attachement , et de la reconnaissance la plus vive que ce cœur oppressé lui conserve. L'idée qu'il en peut douter me désespère. Je l'aime comme je l'ai toujours aimé , et autant que j'ai toujours détesté et méprisé des monstres noirs et insolens , ennemis de la raison et du roi.

Florian qui pleurait ma nièce , et qui est venu chez moi toujours pleurant , a trouvé dans la maison une petite calviniste assez aimable , et , au bout de quinze jours , il est allé se faire marier vers le lac de Constance par un ministre luthérien. Ce mariage-là n'est pas tout-à-fait selon les canons , mais il est selon la nature dont les lois sont plus anciennes que le concile de Trente.

Est-il vrai que M. le duc de *la Vrillière* se retire ? J'en ferais fâché ; il m'a témoigné en dernier lieu les plus grandes bontés. Ayez celle de me mander si vous voyez déjà des arbres verts aux Tuileries , des fenêtres de votre palais. Je me mets , de ma chaudière , au bout des ailes de mes anges , avec effusion de cœur.

(*) M. le duc de *Choiseul*.

1772.

L E T T R E X X I.

A U M E M E.

3 d'avril.

MES anges ont voulu des changemens, les voilà. S'ils n'en font pas contens, M. du *Roncel* est homme à en faire d'autres; c'est un homme très-facile en affaires; un peu goguenard, à la vérité, mais dans le fond bon diable.

Il croit que le quinqué se moque de lui, quand le quinqué lui propose de nommer aux premières dignités de la Crète. Il dit que c'est au jeune candidat, qui a lu la pièce, à nommer les grands officiers de la cour de *Teucer*. C'est à ce jeune candidat qu'on peut transférer l'ancien droit des Guèbres. Songez au reste que mon avocat est un pauvre provincial, qui n'a pas la moindre connaissance des tripots de Paris. Amusez-vous; faites comme il vous plaira. Notre du *Roncel* dit que, si on ne plaide pas sa cause à Paris, il l'ira plaider à Varsovie; que *Teucer* est frère de lait de *Stanislas Poniatowski*; que sûrement *Stanislas* finira comme *Teucer*, et que *Pharès*, évêque de Cracovie, passera mal son temps.

Pour moi, mes anges, je n'entends rien à tout cela. Tout ce que je fais, c'est que, si jamais on me soupçonnait de connaître seulement M. du *Roncel*, je serais sifflé à triple carillon par une armée de *Pompignans*, de *Frérons*, de *Cléments* et *tutti quanti*.

Sur ce, j'attends vos ordres, et je vous supplie

très-instamment d'engager votre ami à mander à M. d'*Albe* que je lui ferai inviolablement attaché jusqu'à mon dernier soupir, tout comme à vous, si j'ose le dire. 1772.

L E T T R E X X I I.

A U M E M E.

6 d'avril.

MES anges sauront que j'épuise tout mon savoir-faire à suspendre l'édition de la tragédie de notre jeune avocat. Je crois que j'y parviendrai ; mais je me flatte que le quinqué, en considération de mes services, pourra faire passer, à la rentrée, le bon homme *Teucer* subrogé aux droits des Guèbres ; car il me semble qu'on peut céder son droit à qui on veut, et que le tripot est le maître de substituer Crétois à Guèbres, en changeant *guè* en *cré*, et *bres* en *tois*.

De plus, je ne doute pas que mon avocat, qui plaide pour rien, ne donne à *Teucer* et à la demoiselle *Astérie* les émolumens de sa drôlerie. Ils pourraient, sur ce pied-là, s'obstiner à dire : Nous voulons faire le voyage de Crète avant le voyage d'Espagne. Don *Pèdre* se soutiendra toujours par lui-même, mais *Teucer* a besoin d'un temps favorable. Si cette négociation est trop difficile, il faudrait du moins être sûr qu'il n'y aurait point d'intervalle entre l'Espagne et la Crète. L'avocat demande votre avis sur ce point

— de droit, comme à un fameux jurisconsulte. Vous
 †772. savez de quelle docilité il a été dans son factum,
 et il espère surtout qu'un ancien conseiller de grand'-
 chambre lui fera favorable dans cette conjoncture
 critique.

Voilà tout ce qu'il peut dire à présent pour sa
 cause.

Signé, maître du Roncel, avocat.

L'Ouvreur de loge, procureur.

Monfieur D. . . . , rapporteur.

Monfieur de T. . . . , folliciteur.

LETTRE XXIII.

A M. DE LA HARPE.

6 d'avril.

NOTRE académie défile : j'attends mon heure ,
 mon cher enfant. J'envoie mon codicille à notre illustre
 doyen qui pourrait bien se moquer de mon testament,
 comme il s'est moqué plus d'une fois de son très-
 humble serviteur le testateur.

- Je crois que le philosophe d'*Alembert*, très-véritable
 philosophe qui a refusé la place du duc de *la Vauguion*
 à Pétersbourg , se soucie fort peu de la place de
 secrétaire ; mais nous devons tous souhaiter qu'il
 daigne l'accepter, d'autant plus que , malgré tous ses
 mérites, il a une écriture fort lisible, ce que vous
 n'avez pas.

Le moment présent ne me paraît pas favorable

pour écrire à l'homme en place dont vous me parlez. On m'a fait auprès de lui une petite tracasserie ; car il y a toujours des gens officieux qui me servent de loin. Agissez toujours ; *pulsate , et aperietur vobis.* 1772.

Connaissez-vous M. l'abbé *Duvernet* qui veut absolument écrire ma vie, en attendant que je sois tout-à-fait mort ? M. d'*Alembert* le connaît ; il faudrait qu'il eût la bonté d'engager mon historiographe à ne point faire paraître de mon vivant certains petits morceaux qu'il m'a envoyés, et qui me paraissent très-prématurés, et, qui pis est, très-peu intéressans. Je n'ose prier M. d'*Alembert* de lui en parler ; mais si, par hasard, il voyait M. l'abbé *Duvernet*, il me ferait grand plaisir de l'engager à modérer son zèle, qui d'ailleurs ne lui procurerait ni prébende ni prieuré. Ces momens-ci ne sont pas les plus brillans pour la république des lettres ; nous sommes condamnés *ad bestias*. Contentons-nous, pour le présent, du bon témoignage de notre conscience. Pour moi, je mets tout aux pieds de mon crucifix, à mon ordinaire.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous donne ma bénédiction *in quantum possum , et in quantum indiges.*

1772.

L E T T R E X X I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 6 d'avril.

J'ADRESSE mes hommages tantôt à mon héros, tantôt à mon doyen. C'est aujourd'hui mon doyen qui est le sujet de ma lettre. Vous nous enterrez tous l'un après l'autre , et vous avez vu renouveler toute notre pauvre académie , quoique plusieurs de mes confrères soient beaucoup plus âgés que vous. Enterrez-moi quand il vous plaira , et faites-moi accorder un peu de terre sainte , ce qui est une grande consolation pour un mort ; mais , en attendant , vous allez nommer un secrétaire. Je ne fais pas sur qui vous jetez les yeux ; mais daignez songer , Monseigneur , qu'il y a une pension sur la cassette , attachée d'ordinaire à cette éminente dignité ; que d'*Alembert* est pauvre , et qu'il n'est pauvre que parce qu'il a refusé cinquante mille livres de rente en Russie. Il possède toutes les parties de la littérature , il me paraît plus propre que personne à cette place , il est exact et assidu. Si vous n'êtes engagé pour personne , je pense que vous ne sauriez faire un meilleur choix que celui de M. d'*Alembert* ; mais votre volonté soit faite , tant à l'académie qu'à la cour.

Oserai-je encore vous parler du petit *la Harpe* qui a beaucoup d'esprit et beaucoup de goût , qui a fait de jolies choses , qui a bien traduit *Suétone* , qui est travailleur , et qui est bien plus pauvre que d'*Alembert* ;

si vous le mettiez de l'académie, il pourrait vous
devoir sa fortune, vous feriez un heureux, et c'est
un très-grand plaisir, comme vous savez. 1772.

Ces deux idées me sont venues dans la tête, en apprenant dans mes déserts la mort de deux de mes confrères. Je vous les soumets au hasard, et peut-être fort étourdiment; et pour peu que vous réprochiez mes deux idées, je les abandonne tout net. Mes grandes passions, car il faut en avoir jusqu'au dernier moment, se tournent actuellement vers *Alibey*, *Catherine II*, *Moussapha* et le roi de Pologne. J'avais pris toutes ces affaires-là fort à cœur; cependant, à la fin, je m'en détacherai comme de l'académie et du théâtre.

Je m'étais flatté d'abord que les Turcs seraient chassés de la Grèce, et que je pourrais aller voir ce beau pays d'Athènes où naquit votre devancier *Alcibiade*; mais je vois qu'il faudra mourir au milieu des neiges du mont Jura: cela est bien désagréable pour un homme aussi frileux que moi. Ce qui est beaucoup plus triste, c'est de mourir sans avoir refait ma cour à mon héros; mais je deviens aveugle et sourd, il me faut un pays chaud; je suis réduit à couvrir toujours ma pauvre tête d'un bonnet, quelque temps qu'il fasse; il n'y a pas moyen d'aller à Paris dans cet état, lorsque tout le monde est coiffé à l'oiseau royal. Je ne puis me présenter à l'hôtel de Richelieu avec un bonnet à oreille, mais il y a sous ce bonnet une vieille tête et un cœur qui vous appartiennent; l'un vous a toujours admiré, l'autre toujours aimé, et cela forme un composé plein d'un profond respect pour mon héros. V.

1772.

L E T T R E . X X V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 d'avril.

IL est très-certain, Madame, ou que vous m'avez trompé, ou que vous vous êtes trompée. On dit que les dames y sont fujettes, et nous aussi; mais le fait est que vous m'écrivîtes que vous alliez à la campagne, et que j'ignore encore si vous y avez été ou non. M. *Dupuits* prétend que vous n'avez jamais fait ce voyage. Si vous ne l'avez pas fait, vous deviez donc avoir la bonté de m'en instruire. Vous me dites, je pars, et vous restez un an sans m'écrire. Qui de vous ou de moi a tort en amitié?

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je n'ai pas changé un seul de mes sentimens. Je vous répète que j'ai détesté et que je détesterais toujours les assassins en robe et les pédans insolens.

Je n'ai rien su de ce qui se passe depuis un an dans aucun des tripots de Paris. J'ai conservé, j'ai affiché hautement la reconnaissance que je dois à vos amis, et je l'ai surtout signifié à M. le maréchal de *Richelieu*, que vous voyez peut-être quelquefois.

Du reste, je fais beaucoup plus de nouvelles du Nord qu'on de Paris.

Je suis fort aise que vous vous soyez remise à relire *Homère*, vous y trouverez du moins un monde

entièrement différent du nôtre. C'est un plaisir de voir que nos guerres sur le Rhin et sur le Danube , notre religion , notre galanterie , nos usages , nos préjugés , n'ont rien de ces temps qu'on appelle héroïques. Vous verrez que l'immortalité de l'ame , ou du moins d'une petite figure aérienne qu'on appelait ame , était reçue dans ce temps-là chez toutes les grandes nations. Cette opinion était ignorée des Juifs , et n'y a été en vogue que très-tard , du temps d'*Hérode*. Vous êtes bien persuadée que ni les pharisiens ni *Homère* ne nous apprendront ce que nous devons être un jour. J'ai connu un homme qui était très-fermement persuadé qu'après la mort d'une abeille , son bourdonnement ne subsistait plus. Il croyait , avec *Epicure* et *Lucrèce* , que rien n'était plus ridicule que de supposer un être inétendu , gouvernant un être étendu , et le gouvernant très-mal. Il ajoutait qu'il était très-impertinent de joindre le mortel à l'immortel. Il disait que nos sensations sont aussi difficiles à concevoir que nos pensées ; qu'il n'est pas plus difficile à la nature , ou à l'auteur de la nature , de donner des idées à un animal à deux pieds , appelé homme , que du sentiment à un ver de terre. Il disait que la nature a tellement arrangé les choses , que nous pensons par la tête comme nous marchons par les pieds. Il nous comparait à un instrument de musique , qui ne rend plus de son quand il est brisé. Il prétendait qu'il est de la dernière évidence que l'homme est comme tous les autres animaux et tous les végétaux , et peut-être comme toutes les autres choses de l'univers , fait pour être et pour n'être plus.

— Son opinion était que cette idée console de tous
1772. les chagrins de la vie , parce que tous ces prétendus
chagrins ont été inévitables : aussi cet homme par-
venu à l'âge de *Démocrite* , riait de tout comme lui.
Voyez , Madame , si vous êtes pour *Démocrite* ou
pour *Héraclite*.

Si vous aviez voulu vous faire lire des Questions
sur l'encyclopédie , vous y auriez pu voir quelque
chose de cette philosophie , quoiqu'un peu enve-
loppée. Vous auriez passé les articles qui ne vous
auraient pas plu , et vous en auriez peut-être trouvé
quelques-uns qui vous auraient amusée. A peine
cet ouvrage a-t-il été imprimé qu'il s'en est fait
quatre éditions , quoiqu'il soit peu connu en France.
Vous y trouveriez aisément sous la main toutes les
choses dont vous regrettez quelquefois de n'avoir pas
eu connaissance. Vous passeriez sans peine et sans
regret le peu d'articles qui ont exigé des figures de
géométrie. Vous y trouveriez un précis de la phi-
losophie de *Descartes* et du poëme de l'*Arioste*. Vous
y verriez quelques morceaux d'*Homère* et de *Virgile* ;
traduits en vers français. Tout cela est par ordre
alphabétique. Cette lecture pourrait vous amuser
autant que celle des feuilles de *Fréron*.

Il y a une dame avec qui vous soupiez , ce me
semble , quelquefois , et qui est la mère d'un contre-
feing. Mais je ne fais plus ni ce que vous faites , ni
ce que vous pensez. Pour moi , je pense à vous ,
Madame , plus que vous ne croyez ; et je vous aime
sans doute plus que vous ne m'aimiez. V.

L E T T R E X X V I.

1772.

A M. M A R M O N T E L.

11 d'avril.

MON cher et ancien ami , qui sont les gens qui ont dit qu'on n'aime point son successeur ? Ils en ont menti ; j'étais ami de *Duclos* , et je suis encore plus le vôtre. Je me flatte qu'avec le titre d'historiographe vous avez une bonne pension. *Martin Fréron* dit que vous n'avez fait que des romans. Premièrement , je maintiens que les anciens historiens n'ont fait que cela ; et ensuite je dis qu'un homme qui écrit bien une fable , en écrira beaucoup mieux l'histoire. Je suis persuadé que *Fénelon* aurait su rendre l'Histoire de France intéressante. C'est un secret qui a été ignoré de tous nos écrivains. Laissez donc braire maître *Aliboron* dit *Fréron*. Il appartient bien à cette canaille d'oser juger les véritables gens de lettres ! Ce misérable n'a gagné sa vie qu'à décrier ce que les autres ont fait , et il n'a jamais rien fait par lui-même. Encore son devancier *Desfontaines* , son maître en méchanceté , avait-il donné une médiocre traduction de l'*Enéide*. C'est une chose bien avilissante pour la France que le *Journal des savans* soit négligé parce qu'il est sage , et qu'on ait soutenu les feuilles des *Desfontaines* et des *Frérons* parce qu'elles sont satiriques. Je me suis toujours déclaré l'implacable ennemi de ces interlopes qui sont l'opprobre de la littérature , et je suis fidelle à mes principes.

— Ce que vous me mandez du nommé *Clément* me
 1772. fait voir qu'il aspire à remplacer *Fréron*. Ce sera
 une belle série, depuis *Zoile* et *Mævius*. Je viens de
 retrouver une lettre de ce misérable, dans laquelle
 il me demande l'aumône; et, dès qu'il a été à Paris,
 il s'est mis à écrire contre moi : mais je ne lui en
 fais pas mauvais gré, il m'a mis en bonne com-
 pagnie.

Sommes-nous assez heureux pour que monfieur
 d'*Alembert* soit notre secrétaire perpétuel ? Je réponds
 du moins que, s'il y a de la perpétuité, ce sera pour
 son nom.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de
 ceux qui veulent bien se souvenir de moi dans
 l'académie. Adieu, mon cher historiographe de
Bélisaire et des *Incas*.

L E T T R E X X V I I.

A M. MALLET DU PAN.

A Ferney, 24 d'avril.

MON cher et aimable professeur, qui ne professerez
 jamais que la vérité et le noble mépris des impos-
 tures et des imposteurs, que vous êtes heureux
 d'être auprès d'un prince juste (*), bon, éclairé,
 qui foule aux pieds l'infame superstition, et qui met
 la religion dans la vertu, qui n'est ni papiste, ni
 calviniste, mais homme, et qui rend heureux les

(*) Le landgrave de Hesse-Cassel.

hommes qui lui sont soumis ! Si j'étais moins vieux, —
je quitterais mes neiges pour les fiennes , et mon 1772.
triste climat pour son triste climat qu'il adoucit , et
qu'il rend agréable par ses mœurs et par ses bontés.

Vous avez devant vous une belle carrière ; vous
pouvez , en donnant des leçons d'histoire dans un
goût nouveau , et en détruisant les mensonges absur-
des qui défigurent toutes les histoires , attirer à Cassel
un grand nombre d'étrangers qui apprendront à la
fois la langue française et la vérité. J'ai eu un ami ,
nommé M. *Audra* , docteur de sorbonne , qui mépri-
sait prodigieusement la sorbonne , et qui était allé
faire à Toulouse ce que vous faites à Cassel. Une
foule étonnante venait l'entendre. Les fripons trem-
blèrent ; ils se réunirent contre lui. Les prêtres firent
tant qu'ils lui ôtèrent sa place que le conseil de ville
lui avait donnée. Il en est mort de chagrin. Vous
éprouverez un sort tout contraire. Par quelle fatalité
faut-il que les plus beaux climats de la terre , le
Languedoc , la Provence , l'Italie , l'Espagne , soient
livrés aux superstitions les plus infames , lorsque la
raison règne dans le Nord ? Mais souvenons-nous
que ce sont les peuples du Nord qui ont conquis la
terre ; espérons qu'ils pourront l'éclairer.

Madame *Denis* , et tout ce qui est à Ferney , vous
fait mille complimens. Je vous envoie le neuvième
tome des Questions , qui excite beaucoup de rumeur
chez les tartufes de Genève.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1772.

L E T T R E X X V I I I .

A M. M A R I N .

A Ferney , 27 d'avril.

J E dois vous dire d'abord , mon cher ami , que c'est moi qui fis faire une consultation à Rome. Il s'agissait du marquis de *Florian* , mon neveu , et d'une femme divorcée. Ce n'est point du tout le cas de M. de *Bombelle* ; ces deux affaires n'ont aucun rapport. De plus , mon neveu étant officier , chevalier de Saint-Louis, et pensionné par le roi , est astreint à des devoirs dont la transgression pourrait avoir des suites fâcheuses. Priez M. *Linguet* de ne point parler du tout de cette affaire.

J'ai lu le mémoire en faveur de M. le comte de *Morangiés*. J'ai été fort lié dans ma jeunesse avec madame sa mère. Je date de loin. Je ne peux imaginer qu'il perde son procès. Il est vrai qu'il a commis une grande imprudence en confiant à des gredins des billets pour cent mille écus. Les grandes affaires se traitent souvent ainsi à Lyon et à Marseille. Oui ; mais c'est avec des banquiers et des négocians accrédités , et non pas avec des gueuses qui prêtent sur gage.

Cette affaire , qui paraît unique , ressemble assez à celle d'une friponne de janséniste que j'ai connue. Elle redemandait dans Bruxelles , en 1740 , la somme de trois cents mille florins d'empire au frère *Yancin* , procureur des jésuites et son confesseur. Je fus témoin

de tout ce procès. Cette femme , nommée *Genep* , feignit d'être fort malade ; elle envoya chercher le confesseur procureur *Yancin*. La coquine avait mis en sentinelle, derrière une tapisserie, un notaire, deux témoins et son avocat , janséniste comme *Arnaud*. Le confesseur arrive ; il prend une espèce de transport au cerveau à madame *Genep*. Elle s'écrie : Mon père, je ne me confesserai point que je ne voye mes trois cents mille florins en sûreté. Le confesseur , qui lui voit rouler les yeux et grincer les dents , croit devoir ménager sa folie ; il lui dit , pour l'apaiser , qu'elle ne doit point craindre pour son argent , et qu'il faut d'abord songer à son ame. Tout cela est bel et bon , reprit la mourante ; mais avez-vous fait un emploi valable de mes trois cents mille florins ? Oui , oui , ne soyez en peine que de votre salut , ma bonne. — Mais songez bien à mon argent. — Eh , mon Dieu , oui j'y songe ; un petit mot de confession , s'il vous plaît. Cependant on fait un procès verbal des demandes et des réponses ; et dès le lendemain la malade répète en justice cette somme immense , ce qui prouve en passant que les disciples d'*Augustin* en savent autant que les enfans d'*Ignace*. Les jésuites se servirent contre ma drôlesse des mêmes moyens que M. *Linguet* emploie. Où avez-vous pris trois cents mille florins d'empire , vous la veuve d'un petit commis à cent écus de gages ? où je les ai pris ? dans mes charmes. Que répondre à cela ? que faire ? Madame *Genep* meurt , et jure en mourant , sur son crucifix , qu'elle a porté la somme entière chez son confesseur. Les héritiers poursuivent , ils trouvent un fiacre qui dépose qu'il a porté l'argent dans son

— carrosse. Le fiacre apparemment était janséniste aussi ;
1772. l'avocat triomphait. Je lui dis , ne chantez pas victoire : si vous aviez demandé dix ou douze mille florins , vous les auriez eus ; mais vous n'en aurez jamais trois cents mille. En effet, le fiacre , qui n'était pas aussi habile que madame *Genep* , fut convaincu d'être un sot menteur , il fut fouetté et banni. J'ai peur qu'il n'en arrive autant à notre ami du *Fonquai*.

A propos , j'ai été fâché que M. *Linguet* , élève de *Cicéron* , ait traité *Cicéron* de lâche qui ne plaidait que pour des coquins ; il ne faut pas qu'un cordelier prêche contre *S^t François d'Assise* : mais j'ai toujours pensé comme lui sur l'Histoire ancienne , et je l'ai dit long-temps avant lui , et ensuite je me suis appuyé de son opinion. Son plaidoyer me paraît bien raisonné et bien écrit. Je voudrais bien voir ce que M. *Gerbier* peut opposer à des argumens qui me semblent convaincans.

L'*Eloge de la police* est un beau morceau ; la comparaison hardie de la direction des boues et lanternes, des p....., des filous et des espions, avec l'ordre des sphères célestes , est si singulière , que l'auteur devait bien citer *Fontenelle* à qui elle appartient.

Tâchez , mon cher ami , de me procurer les deux factums pour et contre , et l'épître du faquin qui se croit secrétaire de *Boileau* , en cas que vous ayez ce rogaton.

On ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 d'avril.

J'E dirai d'abord à mon héros qu'il est impossible que *la Harpe* ait fait les très-impertinens vers que les cabaleurs du temps ont mis sur son compte. Il en est incapable, et il est évident qu'ils sont d'un homme qui ose être jaloux de votre gloire, de votre considération, de l'extrême supériorité que vous avez eue sur tous ceux qui ont couru la même carrière que vous. Soyez très-persuadé, Monseigneur, que *la Harpe* n'a eu aucune part à cette plate infamie; je le fais de science certaine. Il résultera de cette calomnie atroce que vous accorderez votre protection à ce jeune homme, avec d'autant plus de bonté qu'il a été accusé auprès de vous plus cruellement.

Je vois de loin toutes les ridicules cabales qui désolent la société dans Paris, et qui rendent notre nation fort méprisable aux étrangers. Nous sommes dans l'année centenaire de la Saint-Barthelemi; mais nous avons substitué des combats de rats et de grenouilles à la foule des grands assassinats et des crimes horribles qui nous firent détester du genre-humain. Aujourd'hui du moins nous ne sommes qu'avilis.

La discorde n'a chez nous d'autre effet que celui

— 1772. qu'elle a chez les moines. Elle produit des pasquinades contre monsieur le prieur, de petites jalousies, de petites intrigues; tout est petit, tout est bassement méchant. Je ne vois pas ce que nous deviendrions sans l'opéra comique qui sauve un peu notre gloire.

Dieu me garde de m'aller fourrer dans le tourbillon d'impertinences, qui emporte à tout vent toutes les cervelles de Paris. Je voudrais bien pourtant ne point mourir sans vous avoir fait ma cour. Il est dur pour moi de n'avoir point cette consolation, mais je ne puis me remuer. Il y a deux ans que je n'ai mis d'habit; j'ai fermé ma porte à tous les étrangers; je suis presque entièrement sourd et aveugle, quoique j'aye encore quelquefois de la gaieté.

J'ai peur de ne pas réussir à être gai; j'ai peur que vous n'ayez pas été content de ma Bégueule, car vous n'avez jamais fréquenté de ces personnes-là, et elles n'auraient pas été long-temps bégueules avec vous. Si jamais vous fessiez un petit tour à Richelieu, je me ferais traîner sur la route pour envisager encore une fois mon héros, et pour lui renouveler le plus sincère, le plus respectueux et le plus tendre des hommages. V.

L E T T R E X X X.

1772.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

4 de mai.

LES quatre ou cinq ans dont vous me parlez , Madame , supposeraient pour mon compte quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans , ce qui n'est pas dans l'ordre des probabilités. Il est certain qu'en général votre espèce féminine va plus loin que la nôtre ; mais la différence en est si médiocre , que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Un philosophe nommé *Timée* a dit , il y a plus de deux mille cinq cents ans , que notre existence est un moment entre deux éternités ; et les jansénistes , ayant trouvé ce mot dans les paperasses de *Pascal* , ont cru qu'il était de lui. Les individus ne font rien , et les espèces font éternelles.

Je ne crois pas que vous ayez lu les Lettres de *Memmius* à *Cicéron* , dont la traduction se trouve à la fin du neuvième tome des Questions , que je ne vous ai pas envoyé. Non-seulement je n'envoie le livre à personne , et je n'écris presque à personne ; mais je pense que la moitié de ces Questions au moins , n'est faite que pour les gens du métier , et doit furieusement ennuyer quiconque ne veut que s'amuser. J'ignore si vous avez le temps et la volonté de vous faire lire bien posément ces Lettres de *Memmius* : les

— idées m'en paraissent très-plausibles , et c'est à quoi
1772. je me tiens.

Le petit conte de la Bégueule est d'un genre tout différent ; c'est la farce après la tragédie. J'avoue que je n'ai pas osé vous l'envoyer , parce que j'ai supposé que vous n'aviez nulle envie de rire. Le voilà pourtant ; vous pouvez le jeter dans le feu , si bon vous semble.

Quand je vous dis , Madame , que je voudrais habiter la chambre de *Formont* , je ne vous dis que la vérité ; mais l'état de ma santé ne me permettrait pas même de vous voir , ce qu'on appelle en visite. La vie de Paris serait non-seulement affreuse , mais impossible à soutenir pour moi. Je ne fais plus ce que c'est que de mettre un habit ; et lorsque le printemps et l'été me délivrent de mes fluxions sur les yeux , mes journées entières sont consacrées à lire. Si je vois quelques étrangers , ce n'est que pour un moment.

Voyez si cette vie est compatible avec le séjour d'une ville où il faut promener la moitié du temps son corps dans une voiture , et où l'ame est toujours hors de chez elle. Les conversations générales ne sont qu'une perte irréparable du temps.

Vous êtes dans une situation bien différente. Il vous faut de la dissipation : elle vous est aussi nécessaire que le manger et le dormir. Votre triste état vous met dans la nécessité d'être consolée par la société ; et cette société , qu'il me faudrait chercher d'un bout de la ville à l'autre , me serait insupportable. Elle est surtout empoisonnée par l'esprit de parti , de cabale , d'aigreur , de haine , qui tourmente

tous vos pauvres Parisiens , et le tout en pure perte. —
J'aimerais autant vivre parmi des guêpes , que d'aller 1772.
à Paris par le temps qui court.

Tout ce que je puis faire pour le présent , c'est de vous aimer de tout mon cœur , comme j'ai fait pendant environ cinquante années. Comment ne vous aimerais-je pas ? votre ame cherche toujours le vrai ; c'est une qualité aussi rare que le vrai même. J'ose dire qu'en cela je vous ressemble : mon cœur et mon esprit ont toujours tout sacrifié à ce que j'ai cru la vérité.

C'est en conséquence de mes principes , que je vous prie très-instamment de faire passer à votre grand'maman ce petit billet de ma main , que je joins à ma lettre.

Vous m'avez boudé pendant près d'un an , vous avez eu très-grand tort assurément ; vous m'avez fait une véritable peine , mais mon cœur n'en est pas moins à vous. Il faut que vous le soulagiez du fardeau qui l'accable. J'ai été désolé de l'idée qu'on a eue que j'ai pu changer de sentiment. Vous me devez justice auprès de votre grand'maman. Puisque vous m'envoyez ce qu'elle vous écrit pour moi , envoyez-lui donc ce que je vous écris pour elle ; et songez que , vous et votre grand'maman , vous êtes mes deux passions , si vous n'êtes pas mes deux jouissances.

1772.

L E T T R E X X X I.

A M. * * *.

A Ferney, le 4 de mai.

L faut, Monsieur, que chacun fasse son testament; mais vous vous doutez bien que celui qu'on m'impute n'est point mon ouvrage. L'ancien et le nouveau Testament ont fait dire assez de sottises, sans que j'y ajoute les miennes. Mes prétendues dernières volontés sont la production d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui fait rire quelquefois par ses plaisanteries. J'espère que mon vrai testament sera plus honnête et plus sage. Le malheur est qu'après avoir été esclave toute sa vie, il faut l'être encore après sa mort. Personne ne peut être enterré comme il voudrait l'être. Ceux qui seraient bien aises d'être dans une urne sur la cheminée d'un ami, sont obligés d'aller pourrir dans un cimetière ou dans quelque chose d'équivalent; ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de *Marc - Aurèle*, d'*Epictète* et de *Cicéron*, sont obligés de mourir dans celle de *Luther*, s'ils sont malades à Upsal, ou d'aller dans l'autre monde avec l'huile d'un patriarche grec, si la fièvre les prend dans la Morée. J'avoue que, depuis quelques années, on meurt plus commodément qu'autrefois vers le petit pays que j'habite; la liberté de penser s'y établit insensiblement comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accusent de ce changement. Je voudrais avoir mérité ce reproche,

depuis Constantinople jusqu'à la Dalécarlie. Il est ridicule et horrible de gêner les vivans et les morts. Chacun, ce me semble, doit disposer de son corps et de son ame à sa fantaisie. Le grand point est de ne jamais molester ni le corps ni l'ame de son prochain. Notre consolation, après notre mort, est que nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptisés sans en rien savoir, nous serons inhumés de même. Le mieux ferait peut-être de n'avoir point reçu cette vie dont on se plaint si souvent, et qu'on aime toujours; mais rien n'a dépendu de nous. Nous sommes attachés, comme dit *Horace*, avec les gros clous de la nécessité, &c.

L E T T R E X X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

MON cher ange, ceci est sérieux. On m'accuse publiquement dans Paris d'être l'auteur d'une pièce de théâtre intitulée les Lois de Minos, ou Astérie. Cette calomnie fera si préjudiciable à votre pauvre du *Roncel*, qu'assurément sa pièce ne fera jamais jouée; et je fais qu'il avait besoin qu'on la représentât pour bien des raisons. Vous savez qu'on fit examiner les Druides par un docteur de sorbonne, et qu'on a fini par en défendre la représentation et l'impression.

— 1772. Vous voyez qu'il est d'une nécessité indispensable que M. le duc de *Duras*, M. de *Chauvelin*, M. de *Thibouville*, mademoiselle *Vestris*, et surtout *le Kain*, crient de toutes leurs forces à l'imposture, et rendent à l'avocat ce qui lui appartient.

Il est certain qu'en toute autre circonstance la pièce aurait passé sans la moindre difficulté ; mais vous savez que quand le lion voulut chasser les bêtes à corne de ses Etats, il voulut y comprendre les lièvres, et qu'on s'imagina que leurs oreilles étaient des cornes.

Il arrivera malheur, vous dis-je, si vous n'y mettez la main. J'aurais sur cette affaire mille choses à vous dire, que je ne vous dis point. Tout est parti, intrigue, cabale dans Paris. Du *Roncel* deviendra un terrible sujet de scandale. Il se flattait de venir passer quelques jours auprès de vous, et il ne le pourra pas ; cette idée le désespère. Il me semble que vous pouvez aisément mettre un emplâtre sur cette blessure. Vos amis peuvent soutenir hardiment la cause de ce jeune avocat, sans que personne soit en droit de les démentir.

Au reste, quand il faudra sacrifier quelques vers à la crainte des allusions, du *Roncel* sera tout prêt ; vous savez combien il est docile.

Il me semble que M. le duc de *Duras* peut s'amuser à protéger cet ouvrage. Puisqu'il y a tant de cabales, il peut se mettre à la tête de celle-là sans aucun risque. Rien n'est si amusant, à mon gré, qu'une cabale. J'ose croire que, quand il le faudra, monsieur le chancelier protégera son avocat. J'ai sur cela des choses assez extraordinaires à vous dire. Je

crois que je dois compter sur ses bontés ; mais le préalable de toute cette négociation , est qu'on dise par-tout que la pièce n'est point de moi : sans ce point principal , on ne viendra à bout de rien. 1772.

C'est grand'pitié que ce qui était , il y a trente ans , la chose du monde la plus simple et la plus facile , soit aujourd'hui la plus épineuse. C'était pour se dérober à toutes ces petites misères que du *Roncel* voulait imprimer son plaidoyer sans le prononcer.

Enfin , vous êtes ministre public ; les droits de la Crète sont entre vos mains , mon cœur aussi.

LE T T R E X X X I I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 8 de mai.

J'AI quelque soupçon que mon héros me boude et me met en pénitence. Trop de gens me parlent des Lois de Minos , et monseigneur le premier gentilhomme de la chambre , monsieur notre doyen peut dire : On ne m'a point confié ce code de *Minos* , on s'est adressé à d'autres qu'à moi. Voici le fait.

Un jeune homme et un vieillard passent ensemble quelques semaines à Ferney. Le jeune candidat veut faire une tragédie , le vieillard lui dit ; voici comme je m'y prendrais. La pièce étant brochée : Tenez , mon ami , vous n'êtes pas riche , faites votre profit de ce rogaton ; vous allez à Lyon , vendez-la à un

1772. libraire , car je ne crois pas qu'elle réussît au théâtre ; d'ailleurs , nous n'avons plus d'acteurs. Mon homme la donne à un libraire de Lyon , le libraire s'adresse au magistrat de la librairie ; ce magistrat est le procureur général. Ce procureur général , voyant qu'il s'agit de *lois* , envoie vite la pièce à monsieur le chancelier qui la retient , et on n'en entend plus parler. Je ne dis mot ; je ne m'en avoue point l'auteur ; je me retire discrètement. Pendant ce temps-là , un autre jeune homme , que je ne connais point , va lire la pièce aux comédiens de Paris. Ceux-ci , qui ne s'y connaissent guère , la trouvent fort bonne ; ils la reçoivent avec acclamation. Ils la lisent ensuite à M. le duc de *Duras* et à M. de *Chauvelin* ; ces messieurs croient deviner que la pièce est de moi ; ils le disent , et je me tais ; et quand on m'en parle , je nie , et on ne me croit pas.

Voilà donc , mon héros , à quel point nous en sommes.

Je suppose que vous êtes toujours à Paris dans votre palais , et non dans votre grenier de Versailles. Je suppose encore que vos occupations vous permettent de lire une mauvaise pièce ; que vous daignerez vous amuser un moment des radoterics de la Crète et des miennes : en ce cas , vous n'avez qu'à donner vos ordres. Dites-moi comment il faut s'y prendre pour vous envoyer un gros paquet , et dans quel temps il faut s'y prendre ; car monseigneur le maréchal a plus d'une affaire , et une plate pièce de théâtre est mal reçue quand elle se présente à propos , et à plus forte raison quand elle vient mal à propos.

Pour moi, c'est bien mal à propos que j'achève
ma vie loin de celui à qui j'aurais voulu en con- 1772.
sacrer tous les momens, et dont la gloire et les
bontés me sont chères jusqu'à mon dernier soupir. V.

L E T T R E X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de mai.

M. de *Thibouville* ne m'a pas écrit un seul mot
en faveur de du *Roncel* ; je ne fais ce qu'il fait ni
où il est. N'est-il point à Neuilly ? mais que
deviendra la Crète ? que ferez-vous d'*Astérie* et de
son petit sauvage ? pensez-vous, mes chers anges,
avoir fait une bonne action en me calomniant, en
me faisant passer pour l'auteur, et notre avocat pour
mon prête-nom ? ne voyez-vous pas déjà tous les
Pharés du monde s'unir pour m'excommunier, et la
pièce défendue et honnie ? comment vous tirerez-
vous de ce borbier ?

Je suis persuadé que la paix entre *Catherine* et
Moussapha est plus difficile à faire. Vous sentez de
plus combien un certain doyen sera piqué de n'avoir
pas été dans la confidence ; combien ses mécon-
tentemens vont redoubler. Il trouvera la pièce scan-
daleuse, impertinente, ridicule. Voyez quel remède
vous pouvez apporter à ce mal presque irréparable,
et qui n'est pas encore ce qu'il y a de plus terrible
dans l'affaire de ce pauvre du *Roncel*. Pour moi, je

— n'y fais d'autre emplâtre que de me confier au
 1772. doyen. Après quoi il faudra , dans l'occasion , me
 confier aussi au chancelier ; car vous frémiriez si je
 vous disais ce qui est arrivé. Allez , allez , vous
 devez avoir sur les bras la plus terrible négociation
 que jamais envoyé de Parme ait eue à ménager.

Quoi qu'il en soit , je baise les ailes de mes
 anges. Je les prie de s'amuser gaiement de tout cela.
 Avec le temps , on vient à bout de tout , ou du
 moins de rire de tout.

Le roi de Prusse trouve les *Pélopides* une très-
 bonne pièce très-bien écrite. Il dit expressément que
 celle de *Crébillon* est d'un ostrogoth. L'impératrice de
 Russie me demandait , il n'y a pas long-temps , si
Crébillon avait écrit dans la même langue que moi.

LETTRE XXXV.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

Du 11 de mai.

J'AI été tenté de me mettre dans une grosse colère
 à l'occasion de ce qui s'est passé à l'académie fran-
 çaise ; mais , quand je considère que M. d'*Alembert*
 a bien voulu être notre secrétaire perpétuel , je suis
 de bonne humeur , parce que je suis sûr qu'il mettra
 les choses sur un très-bon pied. Les ouragans passent ,
 et la philosophie demeure.

Si le jeune auteur d'une tragédie nouvelle a
 l'honneur d'être connu de vous , Monsieur , et s'il

y a , comme vous le dites , un grain de philosophie dans sa pièce , conseillez-lui de la garder quelque temps dans son porte-feuille : la saison n'est pas favorable. 1772.

Je vais faire venir , sur votre parole , l'*Histoire de l'établissement du commerce dans les deux Indes*. J'ai bien peur que ce ne soit un réchauffé avec de la déclamation. La plupart des livres nouveaux ne sont que cela.

Un barbare vient de m'envoyer , en six volumes , l'*Histoire du monde entier* qu'il a copiée , dit - il , fidèlement d'après les meilleurs dictionnaires.

Embrassez pour moi , je vous prie , mon cher secrétaire. L'académie n'en a point encore eu de pareil. Je mourrais bien gaiement , si vous pouviez faire encore un petit voyage avec lui. V.

L E T T R E X X X V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 de mai.

J'ECRIS de ma main , Madame , cette fois-ci , et d'une petite écriture comme votre grand'maman , malgré mes fluxions sur les yeux. Je voudrais bien que vous pussiez en faire autant.

J'ai exécuté les ordres de votre grand'maman à la lettre. Je n'ai prononcé son nom qu'à des étrangers

Corresp. générale.

Tome XI. * E

— qui passent continuellement par nos cantons, et j'ai
1772. conclu que l'Europe pensait comme moi.

Au reste, je n'écris à personne, et je ne fatigue la poste qu'à porter les montres que ma colonie fabrique. J'ai été long-temps un peu émerveillé que M. Séguier, ci-devant avocat général, fût venu me voir à Ferney pour me dire qu'il serait obligé de déferer l'Histoire du parlement, et que *messieurs* l'en pressaient fort : comme si un historien avait pu dissimuler la guerre de la fronde, et comme s'il avait fallu mentir pour plaire à *messieurs*. Je n'avais pas lieu assurément de me louer de *messieurs* ; mais, après avoir dit ce que je pensais d'eux depuis vingt ans, j'ai gardé un profond silence sur toutes les choses de ce monde ; et je n'ai laissé remplir mon cœur que des sentimens que je dois à mes généreux bienfaiteurs.

Je fais des vœux pour eux, moi qui ne prie jamais DIEU, et qui me contente de la résignation. Il y a des choses que je déteste et que je souffre. Je vois parfaitement de loin toute la méchanceté des hommes, et le néant de leurs illusions.

J'attends la mort en ne changeant de sentiment sur rien, et surtout sur l'attachement que je vous ai voué pour le reste de ma vie. V.

L E T T R E X X X V I I.

1772.

A MADAME DE BEAUHARNAIS.

Le

ON dit, Madame, que les divinités appaissaient autrefois aux solitaires dans les déserts ; mais elles n'écrivaient point de jolies lettres ; et j'aime mieux la lettre dont vous m'avez honoré, que toutes les apparitions de ces nymphes de l'antiquité. Il y a encore une chose qui me fait un grand plaisir, c'est que vous ne m'auriez point écrit, si vous aviez été dévote ou superstitieuse : il y a des confesseurs qui défendent à leurs pénitentes de se jouer à moi. Je crois, Madame, que, si quelqu'un est assez heureux pour vous diriger, ce ne peut être qu'un homme du monde, un homme aimable qui n'a point de fots scrupules. Vous ne pouvez avoir qu'un directeur raisonnable et fait pour plaire. Le comble de ma bonne fortune, c'est que vous écrivez naturellement, et que votre esprit n'a pas besoin d'art. On dit que votre figure est comme votre esprit. Que de raisons pour être enchanté de vos bontés ! Agréez, Madame, la reconnaissance et le respect du vieux solitaire V.

1772.

LETTRE XXXVIII.

A. M. VASSELIER.

A Ferney, mai.

MON cher correspondant, j'aime mieux envoyer des montres à Gènes pour Maroc, que des mémoires de l'avocat du *Roncel* à monsieur le chancelier. Notre fabrique a l'air d'une grande correspondance. Elle envoie à la fois à Pétersbourg, à Constantinople et au fond de l'Afrique; mais jusqu'à présent elle n'en paraît pas plus riche. Il faut espérer que ce petit commerce, dans les quatre parties du monde, produira enfin quelque chose, et que j'en viendrai à mon honneur qui a été le seul but de mon entreprise.

Je fais réflexion que les équivoques gouvernent ce monde. On intitule une tragédie les Lois de Minos; à ce mot de lois, un magistrat lyonnais croit qu'il s'agit de nos parlemens, et un prêtre croit qu'il est question du droit canon; mais la première loi des Français est le ridicule. Il ne faut songer qu'à cultiver son jardin et à soutenir sa colonie: c'est vous qui la soutenez.

Pourriez-vous, mon cher ami, m'aider à rendre un petit service? Il s'agirait de faire toucher six louis à un vieillard nommé d'*Aumart*, retiré depuis peu au Mans. J'imagine que le directeur de la poste du Mans pourrait les lui faire remettre. M. *Scherer* vous donnerait ces six louis, sur la seule inspection de

mon billet ; mais s'il y a la moindre difficulté , le
 moindre inconvénient , n'en faites rien : je prierai
 M. Scherer de me rendre ce bon office. 1772.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

MON cher ange , le jeune avocat du *Roncel* a non-seulement renoncé aux armes de fer et à son crédit , mais il a changé entièrement la troisième partie de son plaidoyer et plusieurs paragraphes dans les autres.

Vous avez la bonté de nous mander que M. le duc de *Duras* daigne s'intéresser à cette petite affaire , et qu'il doit la recommander au magistrat dont elle dépend. Si ce magistrat est monsieur le chancelier , sachez enfin qu'il la connaît déjà , et qu'il y a plus d'un mois que le plaidoyer de du *Roncel* est entre ses mains , par une aventure très-bizarre et très-ridicule. Il n'en a dit mot , ni moi non plus ; l'avocat n'a point paru. J'ai dû ignorer tout ; je me suis renfermé dans mon honnête silence. Il ne m'appartient pas de me mêler des affaires du barreau , on jugera bien cette cause sans moi ; mais M. le duc de *Richelieu* m'inquiète : j'ai lieu de croire qu'il est fâché qu'on se soit adressé à d'autres qu'à lui ; nous tâcherons de l'apaiser.

— On a suivi entièrement le conseil de l'ange très-
 1772. sage, dans la petite réponse à M. le Roi. Point d'in-
 jures, beaucoup d'ironie et de gaieté. Les injures
 révoltent, l'ironie fait rentrer les gens en eux-mêmes,
 la gaieté défarme.

<i>La Condamine</i> n'aurait pas tant de tort ; comptons :	
Les foldats de <i>Corbulon</i>	30
<i>La Beaumelle</i> et compagnie.	5
<i>Clément</i> et compagnie.	15
<i>Fréron</i> et compagnie.	20
L'escadron volant.	30

Total.	100
----------------	-----

Lesquels font au parterre une troupe formidable,
 foutenue de quatre mille hypocrites.

Que faut-il opposer à cette armée ? force bons
 vers, et force bons acteurs ; mais où les trouver ?

Je me flatte que l'autre *Teucer* fera agissant dans
 les derniers actes, comme le mien.

Je commence à croire qu'il y aura un long con-
 grès à Yaffy, car ma colonie y envoie des montres
 avec des cadrans à la turque.

Je plains ce galant danois, c'était l'amour méde-
 cin ; et après tout ni *Astolphe* ni *Foconde* ne firent
 couper le cou aux amans de leurs femmes.

Je baise humblement les ailes de mes anges. V.

Dites-moi donc comment je puis vous envoyer
 la Crète : pourquoi n'a-t-on pas encore représenté
 Pierre ? V.

L E T T R E X L.

1772.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 18 de mai.

VRAIMENT, Madame, je me suis souvenu que je connaissais votre danois. Je l'avais vu, il y a longtemps, chez madame de *Bareith*; mais ce n'était qu'en passant. Je ne savais pas combien il était aimable. Il m'a semblé que M. de *Bernstorff*, qui se connaissait en hommes, l'avait placé à Paris; et que ce pauvre *Struenzée*, qui ne se connaissait qu'en reines, l'avait envoyé à Naples. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup à attendre actuellement du Danemarck ni du reste du monde. Sa santé est dans un état déplorable: il voyage avec deux malades qu'il a trouvés en chemin. Je me suis mis en quatrième, et leur ai fait servir un plat de pilules à souper; après quoi, je les ai envoyés chez *Tiffot*, qui n'a jamais guéri personne, et qui est plus malade qu'eux tous, en faisant de petits livres de médecine.

Ce monde-ci est plein, comme vous savez, de charlatans en médecine, en morale, en théologie, en politique, en philosophie. Ce que j'ai toujours aimé en vous, Madame, parmi plusieurs autres genres de mérite, c'est que vous n'êtes point charlatane. Vous avez de la bonne foi dans vos goûts et

— dans vos dégoûts , dans vos opinions et dans vos
1772. doutes. Vous aimez la vérité , mais l'attrape qui
peut. Je l'ai cherchée toute ma vie sans pouvoir la
rencontrer. Je n'ai aperçu que quelque lueur qu'on
prenait pour elle ; c'est ce qui fait que j'ai toujours
donné la préférence au sentiment sur la raison.

A propos de sentiment , je ne cesserai jamais de
vous répéter ma profession de foi pour votre grand-
maman. Je vous dirai toujours qu'indépendamment
de ma reconnaissance qui ne finira qu'avec moi , elle
et son mari sont entièrement selon mon cœur.

N'avez-vous jamais vu la carte de Tendre dans
Clélie ? je suis pour eux à Tendre sur Enthousiasme.
J'y resterai. Vous savez aussi , Madame , que je suis
pour vous , depuis vingt ans , à Tendre sur Regrets.
Vous savez quelle serait ma passion de causer avec
vous ; mais j'ai mis ma gloire à ne pas bouger ; et
voilà ce que vous devriez dire à votre grand'maman.

Adieu , Madame ; mes misères saluent les vôtres
avec tout l'attachement et toute l'amitié imaginable.

Voltaire.

L E T T R E X L I.

1772.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 25 de mai.

MON héros est doyen de notre délabrée académie, et moi le doyen de ceux que mon héros tourne en ridicule depuis environ cinquante ans. Le cardinal de *Richelieu* en usait ainsi avec *Boisrobert*. Il me paraît que chacun a son souffre-douleurs. Permettez à votre humble plaignant de vous dire que, s'il y a des mots plaisans dans votre lettre, il n'y en a pas un seul d'équitable.

Premièrement, je ne suis pas assez heureux pour avoir la plus légère correspondance avec M. le duc de *Duras*; et s'il m'honorait de sa bonté et de sa familiarité, comme vous le prétendez, vous ne le trouveriez pas mauvais. Bon sang ne peut mentir.

Je vous certifierai ensuite que M. d'*Argental* a ignoré très-long-temps cette baliverne des Lois de *Minos*; qu'elle a été lue aux comédiens par un jeune homme, et donnée pour être l'ouvrage d'un avocat nommé du *Roncel*, étant raisonnable qu'une tragédie sur les lois parût faite par un jurif-consulte.

Puis je vous certifierai qu'il y a trois ans que je n'ai écrit à *Thiriot*. Je vous dirai de plus que je voulais faire imprimer la pièce, et donner le revenant-bon de l'édition à l'avocat (ainsi que j'ai donné

— depuis vingt ans le profit de tous mes ouvrages).
1772. Que je ne voulais point du tout risquer celui-ci au théâtre. Cet avocat l'avait mise entre les mains du libraire *Roffet*, à Lyon. Le procureur général, qui a la librairie dans son département, crut, sur le titre et sur la dédicace à un ancien conseiller, que c'était une satire des nouveaux parlemens et des prêtres : mais le fait est que, s'il y a quelque allusion dans cette pièce, c'est manifestement sur le roi de Pologne qu'elle tombe. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que monsieur le procureur général de Lyon envoya la pièce à monsieur le chancelier qui l'a gardée ; et quelque extrême bonté qu'il ait pour moi, je n'ai pas voulu la réclamer. Je me suis amusé seulement à corriger beaucoup la pièce, et surtout à l'écrire en français, ce qui n'est pas commun depuis plusieurs années.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je n'ai pas pris la liberté de m'adresser à vous, et d'implorer vos bontés pour *Minos* ? c'est parce que je voulais demeurer inconnu ; c'est parce que je craignais prodigieusement que vous n'exercassiez sur votre humble client l'habitude enracinée où vous êtes de vous moquer de lui ; c'est parce que vous n'avez jamais eu la bonté de m'instruire comment je pourrais vous adresser de gros paquets ; c'est parce qu'on risque de prendre très-mal son temps avec un vice-roi d'Aquitaine, avec un maréchal de France entouré d'affaires et de courtisans, qui peut être tenté de jeter au feu une malheureuse pièce de théâtre qui se présente mal à propos ; c'est que vous vous moquâtes de la tragédie de *Mérope* ; c'est qu'à

soixante et dix-huit ans il est tout naturel que je ne mérite que vos sifflets, en vous ennuyant d'une tragédie. Ce n'est pas que je n'aye tout bas l'insolence de la croire bonne, mais je n'oserais le présumer tout haut : d'ailleurs, à qui confierais-je mes faiblesses plutôt qu'à mon respectable doyen, s'il daignait m'encourager, au lieu de me rabêtir, comme il fait toujours ?

Eh bien, quand vous aurez du temps de reste, quand vous voudrez voir mon œuvre qui est fort différente de celle qu'on a lue au tripot de la comédie, dites-moi donc si je dois vous l'envoyer sous l'enveloppe de M. le duc d'Aiguillon ou sous la vôtre. Mais, Dieu merci, vous ne me dites jamais rien. Ne ferait-il pas même de votre intérêt qu'on dît un jour qu'à nos âges on conservait le feu du génie ?

Pour vous faire rougir de vos cruautés, tenez, voilà les Cabales; elles valent mieux que la Bégueule : c'est, je crois, de mes petits morceaux détachés le moins mauvais. Tournez cela en ridicule, si vous l'osez. Vous ferez du moins le seul qui vous en moquerez, car vous êtes le seul à qui je l'envoie en toute humilité.

Vous m'allez dire encore qu'il faut que j'aye une terrible fanté, puisque je fais tant de pauvretés à mon âge; voilà sur quoi mon héros se trompe. *Toto cælo, totâ terrâ aberrat.*

Je suis plié en deux, je souffre vingt-trois heures en vingt-quatre, et je me tuerais si je n'avais pas la consolation de faire des sottises. J'en ferai donc tant que je vivrai, mais je vous ferai attaché,

1772.

Monseigneur le railleur , avec un aussi tendre respect que si vous applaudissiez à mes lubies.

Je me prosterne. V.

N. B. Je crois que le comte de *Morangiés* n'a point touché les cent mille écus. Oserais-je vous demander ce que vous en pensez ?

L'abbé *Mignot* est mon propre neveu , et passe pour le meilleur juge du parlement ; ainsi vous gagnerez vos trois procès ; mais perdrai-je toujours le mien avec vous ?

L E T T R E X L I I.

A U M E M E.

A Ferney , 30 de mai.

A vous seul , je vous en supplie.

MON HEROS ,

L'IMPÉRATRICE de Russie, qui me fait l'honneur de m'écrire plus souvent que vous , me mande , par sa lettre du 10 d'avril , qu'elle enverra en Sibérie les prisonniers français. On les croit déjà au nombre de vingt-quatre.

Il se peut qu'il y en ait quelques-uns auxquels vous vous intéressiez. Il se peut aussi que le ministère ne veuille pas se compromettre , en demandant grâce pour ceux dont l'entreprise n'a pas été avouée par lui.

Quelquefois on se fert (et surtout en semblables occasions) de gens sans conséquence. J'en connais un qui n'est de nulle conséquence , et que même quelquefois vous appelâtes inconséquent. Il serait prêt à obéir à des ordres positifs , sans répondre du succès ; mais assurément il ne hasarderait rien sans un commandement exprès. Il se souvient qu'il eut le bonheur d'obtenir la liberté de quelques officiers suisses pris à la journée de Rosback. Il ne se flatte pas d'être toujours aussi heureux ; mais il est plus ennemi du froid que des mauvais vers , et tient que des français font très-mal à leur aise en Sibérie.

Il attend donc les ordres de monseigneur le maréchal , supposé qu'il veuille lui en donner de la part du ministre des affaires étrangères ou de celui de la guerre. Oserais-je , Monseigneur , vous demander ce que vous pensez du procès de M. de *Morangiés* ? Il court dans Paris la copie d'une lettre de moi sur cette affaire ; cette copie est fort infidelle , et celui qui l'a divulguée n'est pas discret. Quoi qu'il en soit , je me mets aux pieds de mon héros avec soumission profonde. V.

1772.

L E T T R E X L I I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 5 de juin.

Vous me parlez, Madame, de philosophie pratique; parlez - moi de santé pratique. La disposition des organes fait tout; et malgré le sot orgueil humain, malgré les petites vanités qui se jouent de notre vie, malgré les opinions passagères qui entrent dans notre cervelle, et qui en sortent sans savoir ni pourquoi ni comment, la manière dont on digère décide presque toujours de notre manière de penser, témoin Jean qui pleure et qui rit, qui a couru tout Paris, et que vous n'avez probablement point lu.

M. de *Gleichen* m'a paru digérer fort mal. Je crois qu'il n'approuve guère le style du théâtre danois. J'étais très-malade quand il vint dans mon hermitage. J'ai peur qu'en qualité de ministre accoutumé aux cérémonies, il n'ait été un peu choqué de ma rusticité. Je laisse faire aux dames les honneurs de ma retraite champêtre; c'est à elles à voir si les lits sont bons, et si on a bien fait mousser le chocolat de *messieurs* à leur déjeuner.

M. de *Schomberg* a paru pardonner à mes mœurs agrestes. Je souhaite que les Danois soient aussi indulgens que lui. De tous ceux qui ont passé par Ferney, c'est la sœur de M. de *Cucé* dont j'ai été le plus content, car c'est à elle que je dois de n'avoir pas perdu

entièrement les yeux. Elle me donna d'une drogue —
 qui ne m'a pas guéri, mais qui m'a beaucoup soulagé. 1772.
 Je voudrais bien qu'il y eût des recettes pour votre
 mal comme pour le mien. Nous avons à Genève un
 physicien qui électrise parfaitement le tonnerre ; il a
 voulu électriser aussi un homme qui a une goutte
 fêrine, mais il n'y a pas réussi. A l'égard du tonnerre,
 c'est une bagatelle ; on l'inocule comme la petite
 vérole. Nous nous familiarisons fort, dans notre siècle,
 avec tout ce qui faisait trembler dans les siècles passés.
 Il est prouvé même, généralement parlant, que chez
 les nations policées on vit un peu plus long-temps
 qu'on ne vivait autrefois. Je vous en fais mon com-
 pliment, si c'en est un à faire. Je vois bien qu'il est si
 doux de vivre avec votre grand'maman, que vous
 aimez encore la vie, malgré tout le mal que vous en
 dites souvent avec tant de raison. C'est un rossignol
 que vous êtes allée entendre chanter dans sa belle cage.
 Je conçois très-bien qu'on soit heureux quand on a,
 comme dit le *Guarini* :

Lieto nido, esca dolce, aura cortese.

Mais, lorsqu'avec ces avantages on est aimé, respecté
 de l'Europe, et qu'on possède un génie supérieur,
 on doit être content. Le moyen de n'être pas au-
 dessus de la fortune, quand on est si fort au-dessus des
 autres.

J'ai un peu besoin, moi chétif, de cette philosophie
 dont vous me parlez. De tous les établissemens que
 j'ai faits dans mon désert, il ne me restera bientôt
 plus que mes vers à soie. On a chicané mes artistes

— 1772. qui envoyaient des montres en Amérique , à Constantinople et à Pétersbourg. Le commerce qu'ils entreprenaient était immense, et faisait entrer en France beaucoup d'argent. C'était un plaisir de voir mon abominable village changé en une jolie petite ville, et de nombreux artistes étrangers devenus français, bien logés et faisant bonne chère avec leurs familles, dans de jolies maisons de pierre de taille que je leur avais bâties. La protection d'un grand-homme avait fait ce miracle qui va se détruire. Il faudra que je dise comme le bon homme *Job* : Je suis sorti tout nu du sein de la terre, et j'y retournerai tout nu; mais remarquez que *Job* disait cela en s'arrachant les cheveux et en déchirant ses habits. Moi, je ne m'arrache pas les cheveux, parce que je n'en ai point, et je ne déchire point mes habits, parce que par le temps qui court il faut être économe.

Adieu, Madame; faisons tous deux comme nous pourrons. Vogue la pauvre galère. Pensez fortement et uniformément, et conservez-moi vos bontés; vous savez combien elles me sont chères. V.

L E T T R E X L I V.

1772.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 de juin.

MON héros daigne me mander qu'il va dans son royaume d'Aquitaine. Il y est donc déjà ; car mon héros est comme les dieux d'*Homère*, il va fort vite, et sûrement il est arrivé au moment que j'ai l'honneur de lui écrire. Il a d'autres affaires que celles des Lois de Minos ; il est occupé de celles de *Louis XV*.

Je commence par lui jurer, s'il a un moment de loisir, qu'il n'y a pas un mot à changer dans tout ce que je lui ai écrit touchant la Crète ; et si M. d'*Argental* lui a donné une très-mauvaise défaite, ce n'est pas ma faute. Pourquoi mentir sur des bagatelles ? Il ne faut mentir que quand il s'agit d'une couronne ou de sa maîtresse.

Je n'ai point de nouvelles de la Russie : vous pensez bien, Monseigneur, qu'on ne m'écrit pas toutes les postes. Ce que je vous ai proposé est seulement d'une bonne ame. Je ne cherche point du tout à me faire valoir. Il se pourrait même très-bien que l'on se piquât d'en agir noblement, sans en être prié, comme fit l'impératrice *Anne* à la belle équipée du cardinal de *Fleuri* qui avait envoyé quinze cents français contre dix mille russes, pour faire semblant de secourir l'autre roi *Stanislas*. Ma destinée est toujours d'être un peu enfoncé dans le Nord. Vous vous en apercevrez, quand vous daignerez lire quelques endroits des Lois

— 1772. de Minos. Vous verrez bien que le roi de Crète *Teucer* est le roi de Pologne *Stanislas-Auguste Poniatowsky*, et que le grand-prêtre est l'évêque de Cracovie, comme aussi vous pourrez prendre le temple de Gortine pour l'église de Notre-Dame de Czenstochowa.

J'ai donc la hardiesse de vous envoyer cette facétie, à condition que vous ne la lirez que quand vous n'aurez absolument rien à faire. Vous savez bien qu'*Horace*, en envoyant des vers à *Auguste*, dit au porteur : Prends bien garde de ne les présenter que quand il sera de loisir et de bonne humeur.

Si mon héros est donc de belle humeur et de loisir, je lui dirai que madame *Arsène* et son charbonnier sont un sujet difficile à manier, et que celui qui en fera un joli opéra comique fera bien habile.

Je prendrai encore la liberté de lui dire que, selon mon petit sens, il faudrait quelque chose d'héroïque, mêlé à la plaisanterie. J'ai un sujet qui, je crois, ferait assez votre fait ; mais je ne fais rien de plus propre à une fête que la Pandore de *la Borde*. La musique m'a paru très-bonne. Vous me direz que je ne m'y connais point ; cela peut fort bien être, mais je parierais qu'elle réussirait infiniment à la cour. Vous m'avouerez qu'il est beau à moi de songer aux plaisirs de ce pays-là.

Il faut, dans votre grande salle des spectacles à Versailles, des pièces à grand appareil ; les Lois de Minos peuvent avoir du moins ce mérite. *Olimpie* aussi ferait, je crois, beaucoup d'effet ; mais vous manquez, dit-on, d'acteurs et d'actrices : et de quoi ne manquez-vous pas ? le beau siècle ne reviendra plus. Il y aura toujours de l'esprit dans la nation, il

y aura du raisonné, et malheureusement beaucoup trop, et même du raisonné fort obscur et fort inintelligible; mais pour les grands talens, ils seront d'autant plus rares que la nature les a prodigués sous *Louis XIV.* Jouissez long-temps de la gloire d'être le dernier de ce siècle mémorable, et de soutenir l'honneur du nôtre. Vivez heureux autant qu'on peut l'être en ce pauvre monde et en ce pauvre temps. Vos bontés ajoutent infiniment à la quiétude de ma douce retraite. Mon cœur y est toujours pénétré pour vous du plus tendre respect. V.

L E T T R E X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juin.

NON, je ne puis croire ce comble d'iniquité; non, il n'est pas possible que mes anges abandonnent la Crète à tant d'horreurs, et qu'ils laissent plaider la cause sans que les avocats soient préparés. J'ai déjà mandé que ce pauvre diable d'avocat du *Roncel* travaillait comme *Linguet* à mettre plus d'ithos et de pathos dans son plaidoyer, et à prévenir toutes les objections de ses adversaires. Jugez-en par ces vers-ci qui expliquent précisément quelle était l'espèce de pouvoir d'un roi de Crète :

Minos fut despotique, et laissa pour partage
Aux rois ses successeurs un pompeux esclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.

— 1772. Tout ce qui pourrait fournir aux méchans des allusions impies sur les prêtres, ou quelques allégories audacieuses contre les parlemens, est ou adouci ou retranché avec toute la prudence dont un avocat est capable. Enfin tous les emplâtres sont prêts, et on les appliquera sur le champ aux blessures faites par les ciseaux de la police. Il n'est donc pas possible, encore une fois, que des anges gardiens, des anges consolateurs, exposent aux sifflets du barreau un plaidoyer auquel on travaille tous les jours. Ils ne sont pas capables d'une telle diablerie. Ils me renverront par *Marin* le plaidoyer de du *Roncel*, tel qu'il a été estropié à la police, et on le renverra par la même voie.

Toutes les nouvelles font l'éloge de mademoiselle *Sainval la cadette*. Je supplie instamment mes anges de faire une forte brigade pour lui faire jouer *Olimpie* à Fontainebleau. J'ai mes raisons pour cela, mais des raisons si fortes, si touchantes, si convaincantes, que si mes anges les faisaient, ils les préviendraient avec la bonté la plus empressée. Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*, et je ne fais quand il revient.

Que dites-vous du procès de la veuve *Verron* ?

L E T T R E X L V I.

1772.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 4 de juillet.

MON HEROS ,

J E reçois de votre grâce une lettre qui m'enchanté. Elle me fait voir qu'au bout de cinquante ans vous avez daigné enfin me prendre sérieusement. Je vois que notre doyen, quand il veut s'en donner la peine, est le véritable protecteur des lettres : mais ce que vous avez la bonté de me dire sur la perte que vous avez faite, a pénétré mon cœur. J'avais déjà pris la liberté de vous ouvrir le mien. Je sentais combien vous deviez être affligé, et à quel point il est difficile de réparer de tels malheurs. Je vous plaignais en vous voyant rester presque seul de tout ce qui a contribué aux agrémens de votre charmante jeunesse. Tout est passé, et on passe enfin soi-même pour aller trouver le néant, ou quelque chose qui n'a nul rapport avec nous, et qui est par conséquent le néant pour nous.

Je souhaité passionnément que les affaires et les plaisirs vous distrayent long-temps.

La bonté avec laquelle vous vous êtes occupé de la Grèce, a été pour vous un moment de diversion. Vos réflexions sont très-justes ; et quoique cet ouvrage ait beaucoup plus de rapport à la Pologne qu'à la France, cependant il est très-aisé d'y trouver des allusions à nos anciens parlemens et à nos affaires

— 1772. présentes. Il ne faut pas laisser le moindre prétexte à ces allégories désagréables, et c'est à quoi j'ai travaillé, à la réception de la belle lettre dont vous m'avez honoré. Il y a même beaucoup encore à faire dans le dialogue et dans la versification, pour que la pièce soit digne d'être protégée par monseigneur le maréchal de *Richelieu*.

Notre doyen fait de quelle difficulté il est d'écrire à la fois raisonnablement et avec chaleur, de ne pas dire un mot inutile, de mêler l'harmonie à la force, d'être aussi exact en vers qu'on le ferait dans la prose la plus châtiée. On peut remplir ces devoirs dans cinq ou six vers ; mais il n'a été donné qu'à *Jean Racine* d'en faire des centaines de suite, qui approchent de la perfection : tout le reste est plein de boue, et les fautes fourmillent au milieu des beautés.

Il ne faut pourtant pas se décourager. Il faut qu'à mon âge je tâche de faire voir qu'il y a encore des ressources, et que ceux qui sont nés lorsque *Racine* et *Boileau* vivaient encore, lorsque *Louis XIV* tenait encore sa brillante cour, lorsque madame la dauphine de Bourgogne commençait à donner les plus grandes espérances, lorsque la France donnait le ton à toutes les nations de l'Europe, conservent encore quelques étincelles de ce feu qui nous animait.

Je vous demande en grâce de ne pas laisser sortir de vos mains ma pauvre Crète, jusqu'à ce que j'aye épuisé tout mon savoir-faire.

Pour vous parler des prisonniers français qui se sont beaucoup plus signalés que les Crétois, je vous dirai que je me flatte toujours qu'ils seront reçus magnifiquement à Pétersbourg, qu'on y étalera toute la pompe

de la puissance, tout l'éclat de la victoire, et toute la galanterie d'une femme de beaucoup d'esprit. On ne peut mieux réparer la petite fredaine dont vous parlez, et vous m'avouerez que cette fredaine a produit les plus grandes choses. Si vous étiez encore au mois d'auguste dans votre royaume, je vous supplierais de vous y faire donner les Crétois bien corrigés. Le vieux malade aura l'honneur de vous en dire davantage une autre fois; il est à vos pieds avec le plus tendre respect. V.

1772.

L E T T R E X L V I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 de juillet.

J'E fais depuis vingt ans, Madame, en petit dans ma chaumière, ce que votre grand'maman fait avec tant d'éclat dans son palais délicieux. Je vous imite aussi en parlant d'elle et de son respectable mari, et en leur étant tendrement attaché, quoi qu'ils en disent; et une preuve que je ne change point, c'est que je suis chez moi. Madame de *Saint-Julien*, qui a daigné faire cent trente lieues pour me venir voir dans mon hermitage, pourrait vous en dire des nouvelles. Je finirai par m'en tenir à ma bonne conscience, et à souffrir en paix qu'on ne me croie pas.

Savez-vous qu'il paraît deux petits volumes de lettres de madame de *Pompadour*? Elles sont écrites

— 1772. d'un style léger et naturel, qui semble imiter celui de madame de Sévigné. Plusieurs faits sont vrais, quelques-uns faux, peu d'expressions de mauvais ton. Tous ceux qui n'auront pas connu cette femme, croiront que ces lettres sont d'elle. On les dévore dans les pays étrangers. On ne saura qu'avec le temps que ce recueil n'est que la friponnerie d'un homme d'esprit qui s'est amusé à faire un de ces livres que nous appelons, nous autres pédans, pseudonymes. Il y a bien des gens de votre connaissance qui ne seront pas contents de ce recueil; ils y sont extrêmement mal-traités, à commencer par son frère; mais dans un mois on n'en parlera plus. Tout cela s'engloutit dans le torrent des sottises dont on est inondé.

Vous voulez que je vous envoie les miennes; vous en aurez. On a imprimé à Paris les Cabales, la Bégueule, Jean qui pleure et qui rit : on les a cruellement défigurés. Je vous en ferai tenir, dans quelques semaines, une petite édition, avec des notes très-instructives pour la jeunesse qui veut être philosophe.

Je crois votre M. de *Gleichen* à Spa, où il y a grande compagnie. Sa santé est bien mauvaise, et les révolutions du Danemarck ne la rétabliront pas. Il se fait un peu le mystérieux à Ferney, mais son mystère était qu'il ne savait rien. Toute cette aventure est bien horrible et bien honteuse. Gardez-vous d'ailleurs d'aimer trop les étrangers : leurs amitiés sont, comme eux, des oiseaux de passage. *Formont* valait mieux. Il n'y a que les gens peu répandus qui sachent aimer.

Adieu, Madame; je suis très-peu répandu. V.

L E T T R E X L V I I I.

1772.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de juillet.

M O N cher ange, je commence par vous demander si vous avez lu les lettres de madame de *Pompadour*, c'est-à-dire les lettres qui ne sont pas d'elle, et dans lesquelles l'auteur cherche à copier le style de madame de *Sévigné*. On les dévore et on les dévorera, jusqu'à ce qu'on soit bien convaincu que c'est un ouvrage supposé, et qu'on doit en faire le même cas que des lettres de *Ninon*, de celles de la reine *Christine*, et des mémoires de madame de *Maintenon*. Des gens qui sont assez au fait prétendent que ce recueil est de cet honnête *Vergy* qui vous a fait une si jolie tracasserie. Vous n'êtes point nommé dans ces lettres : M. le maréchal de *Richelieu* y est horriblement maltraité. Il est difficile de mettre un frein à ces infamies.

Il faut que vous sachiez qu'il arriva chez moi, ces jours passés, deux piémontais qui me dirent avoir travaillé long-temps dans les bureaux de M. de *Félino*, et qui ont, disent-ils, été emprisonnés long-temps à son occasion; ils prétendaient avoir été accusés d'avoir voulu empoisonner la duchesse de Parme. Je leur demandai ce qu'ils voulaient de moi, ils me répondirent qu'ils me priaient de les employer; je leur dis que j'étais bien fâché, mais que je n'avais personne à empoisonner; et le singulier de l'aventure, c'est qu'ils refusèrent de l'argent.

— 1772. — Disons à présent, je vous prie, un petit mot de la Crète. Bénis soient ceux qui me l'ont renvoyée ; elle était perdue, si on l'avait donnée telle qu'elle était. Les mutilations lui feront du bien ; j'ajuste des bras et des jambes à la place de ceux qu'on a coupés. Je l'avais envoyée à M. le maréchal de *Richelieu*, avec quelques additions que vous n'aviez pas. Je ne comptais pas qu'elle pût lui plaire, elle a été plus heureuse que je ne croyais. Il voulait la faire jouer à Bordeaux, où il dit avoir une excellente troupe. Je l'ai conjuré de n'en rien faire. Je ne crois pas en faire jamais une pièce qui soit aussi touchante que *Zaïre* ; mais il se pourra faire qu'elle ait son petit mérite. Il ne faut pas que tous les enfans d'un même père se ressemblent ; la variété fait quelque plaisir. Je voudrais bien que l'amour jouât un grand rôle chez nos Crétois, mais c'est une chose impossible. Un amant qui ne soupçonne point sa maîtresse, qui n'est point en fureur contre elle, qui ne la tue point, est un homme infipide ; mais il est beau de réussir sans amour chez des Français. Enfin, nous verrons si vous serez content. J'espère du moins que le roi de Pologne le fera. Vous sentez bien que c'est pour lui que la pièce est faite. Je suis quelquefois honni dans ma patrie ; les étrangers me consolent. On a joué à Londres une traduction de *Tancrède* avec un très-grand succès. La pièce m'a paru fort bien écrite.

Je fors de *Zaïre* ; des comédiens de province m'ont fait fondre en larmes. Nous avons un *Lusignan* qui est fort au-dessus de *Brizard*, et un *Orosmane* qui a égalé le *Kain* en quelques endroits.

Une mademoiselle *Camille*, grande, bien faite, belle

voix , l'air noble , le geste vrai , va se présenter pour les rôles de reines ; elle demande votre très-grande protection auprès de M. le duc de *Duras*. Je ne l'ai point vue ; on en dit beaucoup de bien ; vous en jugerez , elle viendra vous faire sa cour à Paris. C'est assez , je crois , vous parler comédie ; le sujet est intéressant , mais il ne faut pas l'épuiser.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. V.

L E T T R E X L I X.

A U M E M E.

25 de juillet.

MON cher ange , M. le marquis de *Félino* est bien bon de daigner descendre jusqu'à m'expliquer ce que c'est que mes deux aventuriers de Nice. Il me passe tous les jours sous les yeux de pareils *Gusmans d'Alfarache*. Il y en a autant que de mauvais poètes à Paris , et de mauvais prêtres à Rome ; mais je vois que la Providence tire toujours le bien du mal ; puisque ces deux polissons m'ont valu un écrit instructif de la part d'un homme pour qui j'ai l'estime la plus respectueuse , et qui est votre ami. Je vois avec douleur que l'esprit de la cour romaine domine encore dans presque toute l'Italie , excepté à Venise.

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Je ne voyagerai point dans ce pays-là , quoique

— M. *Ganganelli* m'aît assuré que son grand inquisiteur
1772. n'a plus ni d'yeux ni d'oreilles.

Je vous supplie de vouloir bien présenter mes très-humbles remerciemens à M. le marquis de *Félino*. Je crois que le séjour de Paris lui fera pour le moins aussi agréable que celui de Parme.

Je songe toujours à la Crète, et je vous aurais déjà envoyé mon dernier mot, si je pouvais avoir un dernier mot.

Votre favori *Roscus* veut-il, quand il sera à Ferney, jouer Gengis et Sémiramis ? je crois que le pauvre entrepreneur de la troupe ne pourrait lui donner que cent écus par représentation ; et, si je ne me trompe, je vous l'ai déjà mandé. Cela sert du moins à payer des chevaux de poste. Pour moi, je ne puis plus être magnifique ; je me suis ruiné en bâtimens et en colonies, et je m'achève en bâtissant une maison de campagne pour *Florian*.

Je dirai, en parodiant *Didon* :

*Exiguam urbem statui, mea mœnia vidi,
Et nunc parva mei sub terras ibit imago.*

Voici des pauvretés pour vous amuser.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. V.

Vous croyez bien que je recevrai M. le chevalier de *Bussevent* de mon mieux, tout malade et tout languissant que je suis. Les apparitions de vos parens et de vos amis sont des fêtes pour moi.

L E T T R E L.

1772.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE SAINT-HEREM.

A Ferney, 27 de juillet.

MADAME,

Vous avez écrit à un vieillard octogénaire qui est très-honoré de votre lettre ; il est vrai que madame votre mère daigna autrefois me témoigner beaucoup d'amitié et quelque estime. Ce serait une grande consolation pour moi, si je pouvais mériter de sa fille un peu de ses sentimens.

Vous avez assurément très-grande raison de regarder l'adoration de l'Etre des êtres comme le premier des devoirs, et vous savez sans doute que ce n'est pas le seul. Nos autres devoirs lui sont subordonnés ; mais les occupations d'un bon citoyen ne sont pas aussi méprisables et aussi haïssables qu'on a pu vous le dire.

Celui qui a contribué à rendre *Henri IV* encore plus cher à la nation, celui qui a écrit le *Siècle de Louis XIV*, qui a vengé les *Calas*, qui a écrit le *Traité de la tolérance*, ne croit point avoir célébré des choses méprisables et haïssables. Je suis persuadé que vous ne haïssez, que vous ne méprisez que le vice et l'injustice ; que vous voyez dans le maître de la nature le père de tous les hommes ; que vous n'êtes d'aucun parti ; que plus vous êtes éclairée, plus vous êtes

indulgente; que votre vertu ne sera jamais altérée par
 1772. les séductions de l'enthousiasme. Telle était madame
 votre mère que je regrette toujours.

Tous les hommes sont également faibles, également
 petits devant DIEU, mais également chers à celui qui
 les a formés. Il ne nous appartient pas de vouloir sou-
 mettre les autres à nos opinions. Je respecte la vôtre,
 je fais mille vœux pour votre félicité, et j'ai l'honneur
 d'être avec le plus sincère respect, Madame, votre, &c.

L E T T R E L I.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

31 de juillet.

JE vous avais dit, Madame, que je n'aurais jamais
 l'honneur de vous écrire pour vous faire de vains
 complimens, et que je ne m'adresserais à vous que pour
 exercervotre humeur bienfesante; je vous tiens parole;
 il s'agit de favoriser les blondes. Je ne fais si vous
 n'aimeriez pas mieux protéger des blondins; mais il
 n'est question ici ni de belles dames, ni de beaux
 garçons: et je ne vous demande votre protection
 qu'auprès de la marchande qui soutient seule l'hon-
 neur de la France, ayant succédé à madame *du Chap* (*).

Vous avez vu cette belle blonde, façon de dentelle
 de Bruxelles, qui a été faite dans notre village. L'ou-
 vrière qui a fait ce chef-d'œuvre est prête d'en faire
 autant, et en aussi grand nombre qu'on voudra, et à
 très-bon marché pour l'ancienne boutique *du Chap*;

(*) Fameuse marchande de modes.

elle prendra une douzaine d'ouvrières avec elle, s'il le faut; et nous vous aurons l'obligation d'une nouvelle manufacture. Vous nous avez porté bonheur, Madame; notre colonie augmente, nos manufactures se perfectionnent, je suis encore obligé de bâtir de nouvelles maisons. Si le ministère voulait un peu nous encourager, et me rendre du moins ce qu'il m'a pris, Ferney pourrait devenir un jour une ville opulente. Ce sera une assez plaisante époque dans l'histoire de ma vie, qu'on m'ait saisi mon bien de patrimoine entre les mains de M. de la Borde et de M. Magon, tandis que j'employais ce bien, sans aucun intérêt, à défricher des champs incultes, à procurer de l'eau aux habitants, à leur donner de quoi ensemençer leurs terres, à établir six manufactures, et à introduire l'abondance dans le séjour de la plus horrible misère; mais je me consolerai, si vous favorisez nos blondes, et si vous daignez faire connaître à l'héritière de madame *du Chap*, qu'il y va de son intérêt et de sa gloire de s'allier avec nous.

Quand vous reviendrez, Madame, aux Etats de Bourgogne, si vous daignez vous souvenir encore de Ferney, nous vous baignerons dans une belle cuve de marbre, et nous aurons un petit cheval pour vous promener, afin que vous ne soyez plus sur un genevois. Tout ce que je crains c'est d'être mort quand vous reviendrez en Bourgogne. Votre écuyer *Racle* a pensé mourir ces jours-ci, et je pense qu'il finira comme moi par mourir de faim; car M. l'abbé *Terrai* qui m'a tout pris, ne lui donne rien, du moins jusqu'à présent. Il faut espérer que tout ira mieux dans ce meilleur des mondes possibles. Je me flatte que tout ira

— toujours bien pour vous , que vous ne manquerez
 1772. ni de perdrix ni de plaisirs. Vous ne manquerez pas
 de vers ennuyeux , si je savais comment vous faire
 tenir Systèmes , Cabales , &c. , avec des notes très-
 instructives.

En attendant , recevez , Madame , mon très-tendre
 respect.

Le vieux malade de Ferney.

L E T T R E L I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 d'auguste.

J'A I tort , Madame , j'ai très tort ; mais je n'ai pas
 pourtant si grand tort que vous le pensez : car , en
 premier lieu , je croyais que vous n'aviez plus du
 tout de goût pour les vers , et surtout pour les miens ;
 et secondement , je n'étais pas content de l'édition dont
 vous avez la bonté de me parler ; je vous en envoie
 une meilleure.

Pour peu que vous vouliez connaître le système de
Spinoza , vous le verrez assez proprement exposé dans
 les notes. Si vous aimez à vous moquer des systèmes
 de nos rêveurs , il y aura encore de quoi vous
 amuser.

Vous verrez de plus , dans les notes des Cabales , si
 j'ai eu si grand tort de me réjouir de la chute et de la
 dispersion

disperſion de *meſſieurs*. La plupart ſont, comme moi, à la campagne; je leur ſouhaite d'en tirer le parti que j'en tire. 1772.

Je me ſuis mis à établir une colonie; rien n'eſt plus amuſant : ma colonie ſerait bien plus nombreuſe et plus brillante, ſi M. l'abbé *Terrai* ne m'avait pas réduit à une extrême modeſtie.

Puiſque vous avez vu M. *Hubert*, il fera votre portrait : il vous peindra en paſtel, à l'huile, en *mezzotinto* : il vous deſſinera ſur une carte avec des cifeaux, le tout en caricature. C'eſt ainſi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon ami *Fréron* ne me caractérife pas mieux, pour réjouir ceux qui achètent ſes feuilles.

Nous voici bientôt, Madame, à l'anniverſaire centenaire de la Saint-Barthelemi. J'ai envie de faire un bouquet pour le jour de cette belle fête. En ce cas, vous avez raiſon de dire que je n'ai point changé depuis cinquante ans; car il y a en effet cinquante ans que j'ai fait la *Henriade*. Mon corps n'a pas plus changé que mon eſprit. Je ſuis toujours malade comme je l'étais. Je paſſe mon temps à faire des gambades ſur le bord de mon tombeau, et c'eſt en vérité ce que ſont tous les hommes. Ils ſont tous *Jean* qui pleure et qui rit; mais combien y en a-t-il malheureuſement qui ſont *Jean* qui mord, *Jean* qui vole, *Jean* qui calomnie, *Jean* qui tue !

Eh bien, Madame, n'avouerez-vous pas à la fin que ma *Catherine II* n'eſt pas *Catherine* qui file ? ne conviendrez-vous pas qu'il n'y a rien de plus étonnant ? Au bout de quatre ans de guerre, au lieu de mettre des impôts, elle augmente d'un cinquième la paye

— de toutes ses troupes : voilà un bel exemple pour nos
1772. *Colberts.*

Adieu, Madame; quoi qu'en dise M. *Hubert*, je n'ai pas long-temps à vivre: et quoi que vous en disiez, j'ai la plus grande envie de vous faire ma cour. Comptez que je vous suis attaché avec le plus tendre respect. *V.*

L E T T R E L I I I.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 25 d'auguste.

C'ÉTAIT pas, Madame, quand je n'avais plus l'honneur de vous tenir à Ferney que mes jours devaient être filés d'or et de soie. J'ai reçu ces petits échantillons de soie blanche, façonnée en blondes, que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Nos ouvrières de Ferney vont travailler sur ces modèles. J'aurai bientôt l'honneur de vous envoyer un essai d'une autre manufacture, car je suis aussi sûr de votre secret que de vos bontés.

Vraiment je remercierai M. le duc de *Duras*; mais je dois commencer par vous. Oserai-je, en vous présentant mes remerciemens, vous faire encore une prière? ce serait, Madame, de vouloir bien, quand vous verrez M. d'*Ogny*, lui parler de la reconnaissance extrême que j'ai de toutes les facilités qu'il a accordées à ma colonie jusqu'à présent. Ma sensibilité, et surtout un petit mot de votre bouche, l'engageront peut-être à me continuer des faveurs qui me sont bien nécessaires. Si elles cessaient, mes fabriques

tomberaient, mes maisons que j'ai augmentées deviendraient inutiles, les fabricans ne pourraient me rien rembourser des avances énormes que je leur ai faites sans aucun intérêt, je me verrais ruiné. Voilà deux hommes à Ferney dont vous daignez soutenir la cause dans des genres différens, *Racle* et moi. 1772.

Le vieux malade est trop vieux pour venir vous faire sa cour à Paris. Il faut savoir aimer la retraite; mais, Madame, il vous fera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le plus tendre respect. V.

L E T T R E L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguste.

MON cher ange m'écrit du 22; mais n'a-t-il point reçu le paquet des Lois de Minos que je lui avais dépêché par M. *Bacon*, substitut de monsieur le procureur général? Il me parle de la fête de la Saint-Barthelemi, mais pas un mot de Minos. J'ai peur que messieurs de la poste ne se soient lassés de favoriser mon petit commerce de tragédies et de montres, que je faisais assez noblement. J'ai essuyé les plus grandes difficultés et les plus cruels contre-temps, dont ni tragédie, ni comédie, ni petits vers, ni brochures ne peuvent guère me consoler; mais si Minos ne vous a point été rendu, que deviendrai-je?

J'ai toujours été persuadé que le procureur qui a joué le rôle de magistrat avec du *Fonquay* est punissable; et que *Desbrugnières*, le pousse-cu, mérite le

— 1772. pilori ; que M. de *Morangiés* a cru attraper les du *Fonquay*, en se faisant prêter par eux cent mille écus qu'il ne pouvait rendre ; qu'il a été attrapé lui-même ; que dans l'ivresse de l'espérance de toucher cent mille écus dans trois jours, il a signé des billets avant d'avoir l'argent : mais je tiens qu'il est impossible que les du *Fonquay* aient eu cent mille écus.

Dieu veuille que je ne perde pas cent mille écus à mes manufactures.

Minos me consolera un peu, s'il réussit ; mais vraiment pour le Dépositaire, je ne suis pas en état d'y songer : Minos a toute mon ame.

On a joué, ces jours passés, *Olimpie* sur le théâtre de Genève, qui est à quelques pas de la ville ; elle a été applaudie bien plus qu'à Paris. Une belle actrice toute neuve, toute simple, toute naïve, sans aucun art, a fait fondre en larmes. Ce rôle d'*Olimpie* n'est pas fait, dit-on, pour mademoiselle *Vestris* ; c'est à vous d'en juger. *Patras* a joué supérieurement le grand-prêtre. Je le trouve bien meilleur que *Sarrazin* dans plusieurs rôles ; il me paraît nécessaire au tripot de Paris. Il s'offre à jouer tous les rôles. Il a beaucoup d'intelligence, un air très-intéressant ; il y a là de quoi faire un acteur admirable. Il me ferait très-nécessaire dans les *Lois de Minos*. Les comédiens le refusent-ils parce qu'il est bon ? Ils ont déjà privé le public de plusieurs sujets qui auraient soutenu leur pauvre spectacle. Les intérêts particuliers nuisent au bien général dans tous les tripots.

Je lirai le livre dont vous me faites l'éloge ; mais j'aime mieux *Molière* que des réflexions sur *Molière*.

A l'ombre de vos ailes, mes divins anges. V.

L E T T R E L V.

1772.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

1 de septembre.

L'ABBÉ *Pinzo*, Monsieur, écrit trop bien en français ; il n'a point le style diffus et les longues phrases des Italiens. J'ai grand'peur qu'il n'ait passé par Paris, et qu'il n'ait quelque ami encyclopédiste. Malheureusement sa position est celle de *Pourceaugnac* : *Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.*

A l'égard des Systèmes, il faut s'en prendre un peu à M. le Roi, dont l'équipée est un peu ridicule.

A l'égard des athées, vous savez qu'il y a athée et athée, comme il y a fagots et fagots. *Spinoza* était trop intelligent pour ne pas admettre une intelligence dans la nature. L'auteur du *Système* ne raisonne pas si bien que *Spinoza*, et déclame beaucoup trop.

Je suis fâché pour *Leibnitz*, qui surement était un grand génie, qu'il ait été un peu charlatan ; ni *Newton* ni *Locke* ne l'étaient. Ajoutez à sa charlatanerie que ses idées sont presque toujours confuses. Puisque ces messieurs veulent toujours imiter DIEU qui créa, dit-on, le monde avec la parole, qu'ils disent donc comme lui, *fiat lux*.

Ce que j'aime passionnément de M. d'Alembert, c'est qu'il est clair dans ses écrits comme dans sa conversation, et qu'il a toujours le style de la chose. Il y a des gens de beaucoup d'esprit dont je ne pourrais en dire autant.

— 1772. Adieu , Monsieur ; faites provigner la vigne tant que vous pourrez ; mais il me semble qu'on nous fait manger à présent des raisins un peu amers. V.

L E T T R E L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de septembre.

EH bien , mon cher ange , tout est-il déchaîné contre les Lois de Minos , jusqu'à la poste ? Il est certain , de certitude physique , que je fis partir le paquet , il y a plus de trois semaines , à l'adresse de monsieur le procureur général du parlement ; et sous cette enveloppe à son substitut M. *Bacon* , à qui j'envoie d'autres paquets toutes les semaines , et qui jusqu'à présent n'a pas été négligent à les rendre. Au nom de *Rhadamante* , envoyez chez ce *Bacon*. Il se peut que la multiplicité prodigieuse des affaires , sur la fin de l'année de robe , lui ait fait oublier mon paquet cette fois-ci. Il se peut encore que messieurs des postes , qui m'ont taxé un autre envoi vingt-cinq pistoles , aient retenu ce dernier ; peut-être quelque commis aime les vers : enfin je suis très en peine , et je suis émerveillé de votre tranquillité. Ce n'est point , encore une fois , à *Marin* , c'est à *Bacon* que j'avais envoyé Minos ; et , ce qu'il y a de pis , c'est que je n'ai plus que des brouillons informes auxquels on ne connaît rien.

Je me console par le succès de ce Roméo , et par le succès de tous ces ouvrages absurdes écrits en

style barbare, dont nos Velches ont été si souvent les dupes. Il faut qu'une pièce passablement écrite soit ignorée, quand les pièces visigothes sont courues; mais faut-il qu'elle soit égarée et qu'elle devienne la proie de *Fréron* avant terme? Il faut avouer qu'il y a des choses bien fatales dans ce monde, sans compter ce qui est arrivé en Pologne, en Danemarck, à Parme, et même en France. 1772.

On s'est avisé de jouer à Lyon le Démentaire; on y a ri de tout son cœur, et il a fort réussi. Les Lyonnais apparemment ne sont point gâtés par *la Chauffée*; ils vont à la comédie pour rire. O *Molière, Molière!* le bon temps est passé. Qui vous eût dit qu'on rirait un jour au théâtre de *Racine*, et qu'on pleurerait au vôtre, vous eût bien étonné.

Comment en un plomb lourd votre or s'est-il changé?

Il nous manquait une tragédie en prose, nous allons l'avoir. C'en est fait; le monde va finir, l'ante-christ est venu.

J'ai écrit à M. le duc de *Duras* pour le remercier de ses bontés. Hélas! elles deviendront inutiles. Paris est devenu velche. Vous étiez ma consolation, mon cher ange; mais vous vous êtes gâté; vous avez je ne fais quelle inclination fatale pour la comédie larmoyante, qui abrègera mes jours. Je ne vous en aime pas moins; mais je pleure dans ma retraite, quand je songe que vous aimez à pleurer à la comédie.

Tendres respects à mes anges. V.

1772.

L E T T R E L V I I .

A. M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 16 de septembre.

MON héros est très - bienfaisant , quoiqu'il se moque de la bienfaisance. Ce qu'il daigne me dire sur les mariages des protestans , me touche d'autant plus qu'il n'y a point de semaine où je ne voye des suites funestes de la proscription de ces alliances. Je suis assurément intéressé plus que personne à voir finir cette horrible contradiction dans nos lois , puisque j'ai peuplé mon petit séjour de protestans. Certainement l'ancien commandant du Languedoc , le gouverneur de la Guienne , est l'homme de France le plus instruit des inconvéniens attachés à cette loi , dont les catholiques se plaignent aujourd'hui aussi hautement que les huguenots ; et monseigneur le maréchal de *Richelieu* , qui a rendu de si grands services à l'Etat , est peut-être aujourd'hui le seul homme capable de fermer les plaies de la révocation de l'édit de Nantes. Il sent bien que la faute de *Louis XIV* est de s'être cru assez puissant pour convertir les calvinistes , et de n'avoir pas vu qu'il était assez puissant pour les contenir.

Moussapha , tout borné qu'il est , fait trembler cent mille chrétiens dans Constantinople , pendant que les Russes brûlent ses flottes et font fuir ses armées.

Vous connaissez très-bien nos ridicules , mais jugez s'il y en a un plus grand que celui de refuser un état à des familles que l'on veut conserver en France. Voyez à quoi on est réduit tous les jours. M. de *Florian* , ancien capitaine de cavalerie , a l'honneur d'être connu de vous ; il avait épousé une de mes nièces qui est morte. Il vient à Ferney pour se dissiper , il y trouve une huguenotte fort aimable , il l'épouse ; mais comment l'épouse-t-il ? c'est un prêtre luthérien qui le marie avec une calviniste , dans un pays étranger.

Vous voyez quels troubles et quels procès peuvent en naître dans les deux familles.

Je suis persuadé que vous avez été témoin de cent aventures aussi bizarres.

Puisque vous poussez la bonté et la condescendance jusqu'à vouloir qu'un homme aussi obscur que moi vous dise ce qu'il pense sur un objet si important et si délicat , permettez-moi de vous demander s'il ne serait pas possible de remettre en vigueur , et même d'étendre l'arrêt du conseil signé par *Louis XIV* lui-même , le 15 de septembre 1685 , par lequel les protestans pouvaient se marier devant un officier de justice ? Leurs mariages n'avaient pas la dignité d'un sacrement comme les nôtres , mais ils étaient valides ; les enfans étaient légitimes , les familles n'étaient point troublées. On crut , en révoquant cet arrêt , forcer les huguenots à rentrer dans le sein de la religion dominante , on se trompa. Pourquoi ne pas revenir sur ses pas lorsqu'on s'est trompé ? pourquoi ne pas rétablir l'ordre , lorsque le désordre est si pernicieux , et lorsqu'il est si aisé de donner un état à cent mille

— familles, sans le moindre risque, sans le moindre
 1772. embarras, sans exciter le plus léger murmure? J'ose croire que, si vous êtes l'ami de monsieur le chancelier, vous lui proposerez un moyen qui paraît si facile.

L E T T R E L V I I I.

A M. CAILLEAU, *libraire à Paris.*

Le

Monsieur, quoique j'avance à pas de géant à mon seizième lustre, et que je sois presque aveugle, mon cœur ne vieillit point; je l'ai senti s'émouvoir au récit des malheurs d'*Abélard* et d'*Héloïse*, dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les lettres et les épîtres que je connaissais déjà en partie. Le choix que vous en avez fait, et l'ordre que vous y avez donné, justifient votre goût pour la littérature. Votre réponse à la lettre de notre ami *Pope*, m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre collection; elle est purement écrite et avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendresse et le repentir! Il serait à souhaiter que ceux qui exercent l'art typographique eussent vos talens; le siècle des *Elzéirs*, des *Etiennes*, des *Frobens*, des *Plantins*, &c. renaîtrait. Je ne le verrai point, mais je mourrai du moins avec cette espérance.

Je suis, &c.

L E T T R E L I X.

1772.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de septembre.

MON cher ange, je suis dans l'extase de *le Kain*. Il m'a fait connaître Sémiramis que je ne connaissais point du tout. Tous nos Gênois ont crié de douleur et de plaisir; des femmes se sont trouvées mal, et en ont été fort aises.

Je n'avais point d'idée de la véritable tragédie, avant *le Kain*; il a répandu son esprit sur les acteurs. Je ne savais pas quel honneur il faisait à mes faibles ouvrages, et comme il les créait; je l'ai appris à six vingts lieues de Paris. Il est bien fatigué; il demande en grâce à M. le duc de *Duras*, et à M. le maréchal de *Richelieu*, la permission de ne se rendre à Fontainebleau que le 12. Il mérite cette indulgence. Je vous supplie d'en parler; j'écris de mon côté et en son nom; un mot de votre bouche fera plus que toutes nos lettres. Vous n'aurez donc que le 12 le code Minos; vous le trouverez un peu changé, mais non pas autant que je le voudrais.

Je ne suis plus si pressé que je l'étais. J'ai dompté la fougue impétueuse de ma jeunesse; mais je crois qu'on pourra fort bien publier ce code au retour de Fontainebleau.

On parle d'une pièce de M. le chevalier de *Châtelux*, qu'on répète; je lui cède le pas sans difficulté. Son livre de *la félicité publique* m'a rendu heureux, du

— moins pour le temps que je l'ai lu ; il est juste que
 1772. j'en aye de la reconnaissance. De plus , il faut laisser
 les Velches dégorger leur Roméo et leur Juliette.

Je me mets toujours sous les ailes de mes divins
 anges. V.

L E T T R E L X.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, 29 de septembre.

O N m'a instruit, mon cher ami , du beau tour
 que vous m'avez joué. Il m'est impossible de vous
 remercier dignement, et d'autant plus impossible que
 je suis assez malade. Il ne faut pas vous témoigner sa
 reconnaissance en mauvais vers , cela ne ferait pas
 juste ; mais je dois vous dire ce que je pense en
 prose très-sérieuse : c'est qu'une telle bonté de votre
 part et de celle de mademoiselle *Clairon* , une telle
 marque d'amitié est la plus belle réponse qu'on puisse
 faire aux cris de la canaille qui se mêle d'être
 envieuse. C'est une plus belle réponse encore aux
Ribaltier et aux *Cogé*. Soyez très-certain que je suis
 plus honoré de votre petite cérémonie de la rue du
 Bac, que je ne le serais de toutes les faveurs de la
 cour. Je n'en fais nulle comparaison. Il y a sans doute
 de la grandeur d'ame à témoigner ainsi publique-
 ment son estime et sa considération en France à un
 suisse presque oublié , qui achève sa carrière entre
 la mont Jura et les Alpes.

Il n'y a pas grand mal à être oublié, c'est même souvent un bonheur; le mal est d'être persécuté, et vous savez combien nous l'avons été, et par qui? par des cuistres dignes du treizième siècle. 1772.

S'il faut détester les cabales, il faut respecter l'union des véritables gens de lettres; c'est l'unique moyen de leur donner la considération qui leur est nécessaire.

Je vous remercie donc pour moi, mon cher ami, et pour la gloire de la littérature que vous avez daigné honorer dans moi.

Voici mon action de grâce à mademoiselle *Clairon*. Je vous en dois une plus travaillée; mais vous savez qu'un long ouvrage en vers demande du temps et de la santé.

Je vous embrasse tendrement, mon cher ami; mon seul chagrin est de mourir sans vous revoir.

Je vous prie de présenter à mademoiselle *Clairon* ma petite épître écourtée. V.

L E T T R E L X I.

A M. DE LA HARPE.

29 de septembre.

MON cher successeur, on a donc essayé sur mon image ce qu'on fera un jour pour votre personne? la maison de mademoiselle *Clairon* est donc devenue le temple de la gloire? C'est à elle à donner des lauriers, puisqu'elle en est toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement; je suis un peu entouré

— de cyprés. On ne peut pas plus mal prendre son
1772. temps pour être malade.

M. *le Kain* est chez moi. Il a joué fix de mes pièces , et l'auteur est actuellement dans son lit. Je vais pourtant me secouer , et écrire au grand-prêtre et à la grande-prêtresse.

Je n'ai point lu *Roméo*. On m'a mandé que cela était un peu bizarre: mais j'attends les *Barmécides* comme on attend du vin de Champagne dans un pays où l'on ne boit que du vin de Brie. Je vous avais envoyé les *Cabales* et les *Systèmes*, mais vous étiez à la campagne.

Je suis fâché , mon cher successeur , de mourir sans vous revoir. Nous avons actuellement M. de *Florian* que vous connaissez ; il s'est remarié avec une jolie huguenotte , et devient un habitant de Ferney où nous lui bâtitons une jolie maison. Ce séjour est bien changé. Il est vrai que nous n'avons plus de théâtre, mais en récompense notre village est devenu une petite ville assez jolie , toute pleine de manufactures florissantes. C'est dommage que je m'y sois pris si tard ; et j'avoue encore qu'un souper avec vous chez mademoiselle *Clairon* vaut mieux que tout cela.

Vous avez donc changé d'habitation : je vous souhaite , quelque part que vous soyez , autant de bonheur que vous avez de talens. Madame *Denis* ne vous oublie point , mais elle n'écrit à personne. Sa paresse d'écrire est invincible , et par conséquent pardonnable. Elle est uniquement occupée de l'éducation de la fille de M. *Dupuits*, qui a de singuliers talens. M. de *Boufflers* ne dirait pas d'elle qu'elle tient plus d'une corneille que du grand *Corneille*.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur , —
 et je me recommande au souvenir de madame de 1772.
la Harpe.

L E T T R E L X I I.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney , 29 de septembre.

O N dit, monsieur le Prince, que les mourans prophétisent : je me trouve peut-être dans ce cas. Je fis, il y a trois mois, une assez mauvaise tragédie qu'on pourra bien jouer au retour de Fontainebleau. Il s'est trouvé que c'était mot pour mot, dans deux ou trois situations, l'aventure du roi de Suède. J'en suis encore tout étonné, car en vérité je n'y entendais pas finesse.

Puis donc que vous me faites apercevoir que je suis prophète, je vous prédis que vous ferez ce que vous êtes déjà, un des plus aimables hommes de l'Europe, et un des plus respectables. Je vous prédis que vous introduirez le bon goût et les grâces chez une nation qui peut-être a cru jusqu'à présent que ses bonnes qualités lui devaient tenir lieu d'agrémens. Je vous prédis que vous ferez connaître la saine philosophie à des esprits qui en sont encore un peu loin, et que vous ferez heureux en la cultivant.

Je me prédis à moi, sans être forcier, que je vous ferai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus tendre et le plus sincère respect.

Le vieux malade de Ferney.

1772.

L E T T R E L X I I I.

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE,

SEIGNEUR D'HERMENCHES.

29 de septembre.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, n'est pas trop exact, mais il est bien sensible; il est pénétré de votre souvenir et de vos bontés.

Nous avons eu *le Kain* assez long-temps. Il a joué six fois, et s'en est retourné avec de l'argent et des présens. J'aurais bien voulu que la garnison d'Huningue eût été plus près de Genève.

Je me crois un peu prophète. Je fis, il y a plus de trois mois, une tragédie qui ne vaut pas grand-chose, mais qui est, à quelques différences près, la révolution de Suède. Nous attendons celle de Pologne.

Il n'y a rien de nouveau en Russie, sinon un rhinocéros pétrifié qu'on a trouvé dans les sables, au soixante-cinquième degré de latitude. Ce rhinocéros, joint aux os d'éléphant qu'on rencontre souvent en Sibérie, fait présumer que ce monde est bien vieux, et qu'il a éprouvé des révolutions que le véridique *Moïse* n'a point connues.

Voilà tout ce que je fais dans ma retraite.

Vous êtes occupé actuellement à commander des évolutions à de braves gens qui ne feront, je crois, la guerre de long-temps. Vous faites très-bien d'embellir votre maison de campagne auprès de Laufane.

Quand

Quand on a bien connu le monde, on conclut qu'on n'est bien que chez soi. 1772.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Vous savez, Monsieur, avec quels sentimens je vous suis attaché pour le reste de ma vie.

L E T T R E L X I V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 4 d'octobre.

J'AI bien des remords, Madame, d'avoir été si long-temps sans vous écrire; mais j'ai été malade: il m'a fallu mener *le Kain* tous les jours à deux lieues, pour jouer la comédie auprès de Genève; et n'ayant rien à faire du tout, j'ai été accablé des détails les plus inquiétans.

J'ai été sur le point de voir ma colonie détruite. Dès qu'on veut faire quelque bien, on est sûr de trouver des ennemis. Qu'on rende service, dans quelque genre que ce puisse être, on peut compter qu'on trouvera des gens qui chercheront à vous écraser. Faites de la prose ou des vers, bâtissez des villes, cela est égal: l'envie vous persécutera infailliblement. Il n'y a d'autre secret, pour échapper à cette harpie, que de ne jamais faire d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son tombeau, et de se mettre dedans au plus vite.

Quand je vous dis, Madame, que j'ai bâti une

Corresp. générale.

Tome XI. * H

— petite ville assez jolie , cela est très-ridicule , mais
 1772. cela est très-vrai. Cette ville même fe fait un commerce assez confidérable ; mais fi on continue à me chicaner , tout périra. Pour me dépiquer , j'ai fait une épître à *Horace*. Je ne vous l'envoie pas , parce que je ne fais pas fi vous aimez *Horace* , fi vous fouffrez encore les vers , fi vous avez envie de lire les miens. Vous n'aurez cette épître que quand vous m'aurez dit : Envoyez-la-moi. Ce n'est pas assez de prier quelqu'un à fouper , il faut avoir de l'appétit.

J'ai toujours mon ancien chagrin que vous con-
 naiffez. Ce chagrin m'empêchera de revoir jamais Paris. Je ne faurais fouffrir les tracasseries et les factions, auffi ridicules qu'acharnées, qui règnent dans cette Babylone où tout le monde parle fans s'entendre. Je m'en tiens à mes Alpes et à votre fouvenir. Je vous fouhaite toute la fanté, tous les amusemens, toute la bonne compagnie, tous les bons soupers qu'on peut mettre à la place de deux yeux qui vous manquent.

Voici le temps où je vais perdre les miens , dès que les neiges arrivent ; et cependant je ne cherche point à revenir à Paris , parce que j'aime mieux fouffrir chez moi que d'effuyer des tracasseries dans votre grande ville. Il est vrai que les hommes ne fe mangent pas les uns les autres dans Paris comme dans la nouvelle Zélande , qui est habitée par des anthropophages dans huit cents lieues de circonférence ; mais on se mange dans Paris le blanc des yeux fort mal à propos. On dit même quelquefois que le ministère nous mange et nous gruge ; mais je n'en veux rien croire.

Adieu , Madame ; vivons l'un et l'autre le moins —
malheureusement que nous pourrons : c'est toujours 1772.
là mon refrain ; car , puisque nous ne nous tuons
pas , il est clair que nous aimons la vie.

Je vous aime , Madame ; je vous aimerai toujours ,
je vous serai inviolablement attaché , aussi-bien qu'à
votre grand'maman : mais de quoi cela servira-t-il ? V.

L E T T R E L X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'octobre.

MON cher ange , je suis bien malingre ; cependant
je vous écris de ma très-faible main. Dès que je
reçus votre lettre et celle pour *le Kain* , je lui envoyai
sur le champ votre dépêche à Lyon ; je lui écrivis :
Partez dans l'instant.

Le lendemain je reçus les lettres de M. le maréchal
de *Richelieu* et de M. le duc de *Duras*. J'envoyai à
le Kain la lettre de M. le duc de *Duras* , et je réitérai
mes instances. Il doit être parti aujourd'hui 4 d'oc-
tobre , s'il est sage et honnête , comme je crois qu'il
l'est.

M. le maréchal de *Richelieu* me mande qu'il le
fera mettre en prison , s'il n'est pas à Paris le 4. Cela
ne me paraît ni d'un bon compte , ni d'une exacte
justice. Vous m'aviez toujours mandé qu'il pouvait
arriver le 8 , et qu'on ferait content ; or il est cer-
tain qu'il peut aisément être à Paris le 8.

— 1772. Il vous apportera le code Minos que je lui donnai quand il partit de Ferney. Je suis fâché que madame la comtesse *du Barri* n'ait pas la bonne leçon, car j'entends dire qu'elle a beaucoup de goût et d'esprit naturel. Vous devez le savoir mieux que moi, vous qui allez nécessairement à la cour.

En attendant que *le Kain* vous ait remis cette dernière copie, voici, pour vous amuser, l'épître à *Horace*. Je vous supplie de n'en laisser prendre de copie à personne; c'est jusqu'à présent un secret entre *Horace* et vous. Je ne vous parle point des barbaries de notre théâtre vandale et anglais. Je gémis et je vous implore. V.

L E T T R E L X V I.

A U M E M E.

21 d'octobre.

J'AI d'abord à me justifier devant mon ange gardien de quelques péchés d'omission. J'avais, dans mes distractions, oublié cette jolie petite nièce de madame *du Bocage*. Voici ce que je dis à la tante, et même en assez mauvais vers :

Ces bontés que pour moi ta nièce a fait paraître,
De tes rares talens font encore un effet ;
Elle a pris en jouant, pour orner mon portrait,
Un reste de ces fleurs que ta muse a fait naître.

Cette demoiselle aura de meilleurs vers, quand elle

aura quinze ans ; ce ne fera pas moi qui les ferai. —
 Il faut bientôt que je renonce à vers et à prose ; car 1772.
 vous avez beau avoir de l'indulgence pour les Lois
 de Minos , c'est mon dernier effort , c'est le chant
 du cygne.

Il faut que je me prépare à aller rendre visite à
Despréaux et à *Horace*. Je vous remercie , mon divin
 ange , de n'avoir laissé prendre de copie à personne
 de l'épître à *Horace* ; elle exciterait beaucoup de mur-
 mures , et ce n'est pas le temps de faire crier. On
 criera assez contre moi , si les Lois de Minos réus-
 sissent.

Le symbole, en patois savoyard , est une profession
 de foi extrêmement bête , que ce polisson d'évêque
 d'Annecy , soi-disant prince de Genève , a fait imprimer
 sous mon nom. Voyez l'article *Fanatisme* aux
 pages 24 , 25 , &c. du tome VI des Questions sur
 l'encyclopédie.

J'ai fait les plus incroyables efforts pour lire les
 Chérusques et Roméo. Je ne fais auquel des deux
 ouvrages donner le prix. Je suis émerveillé des pro-
 grès que ma chère nation fait dans les beaux arts. Il
 est démontré que , si ces admirables ouvrages réussis-
 sent , les Lois de Minos seront luées d'un bout à
 l'autre : il faut s'y attendre , en prévenir les acteurs ,
 ne se pas décourager , jouer la pièce avec un majes-
 tueux enthousiasme , bien morguer le public , et le
 traiter avec la dernière insolence.

Il ne paraît pas trop convenable que le rôle de
Mérione ne soit pas joué par *Molé* ; mais je ne veux
 faire aucune bassesse auprès de ce héros ; j'abandonne
 la pièce à son mauvais destin.

— M. le duc de *Praflin* est donc à Paris ; je prie mes
1772. chers anges de vouloir bien continuer à me mettre
dans ses bonnes grâces : il est plus juste que son cousin.

Mes chers anges, vous pensez bien que mon cœur prend souvent la poste pour aller chez vous ; mais il est bien difficile que mon corps soit du voyage. Il faut tant de cérémonies ; et puis ma détestable fanté me condamne à des assujettissemens qui m'excluent de la société. Je suis homme pourtant à franchir tous les obstacles , si je puis venir passer huit jours à l'ombre de vos ailes ; après quoi je reviendrai mourir dans mes Alpes.

Mon doyen des clercs, qui est chez moi, dit que vous avez un vieux procès de la succession paternelle ; vous croyez bien que votre cause lui paraîtra excellente.

Je renouvelle mes tendres et respectueux hommages à mes anges.

LET TRE LXVII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

23 d'octobre.

JE me vante, Madame, d'avoir les oreilles aussi dures que vous, et le cœur encore davantage ; car je vous assure que je n'ai pas entendu un seul mot de presque tous les ouvrages en vers et en prose qu'on m'envoie depuis dix ans. La plupart m'ont mis dans

une extrême colère. J'ai été indigné que le siècle fût tombé de si haut. Je ne reconnais plus la France en aucun genre, excepté dans celui des finances. 1772.

J'ai voulu, dans la tragédie des Lois de Minos, faire des vers comme on en faisait il y a environ cent ans. Je voudrais que vous en jugeassiez. Il faudrait que je vous procurasse du moins ce petit amusement. Vous diriez au lecteur de cesser, quand l'ennui vous prendrait; avec cette précaution on ne risque rien. Mon idée serait que vous priassiez *le Kain* de venir souper chez vous en très-petite et très-bonne compagnie. J'entends, par petite et bonne compagnie, quatre ou cinq personnes tout au plus, qui aiment les vers qui disent quelque chose et qui ne sont pas tout-à-fait allobroges.

J'exige encore que vos convives aiment le roi de Suède, et même un peu le roi de Pologne. Je veux qu'ils soient persuadés qu'on a immolé des hommes à DIEU, depuis *Iphigénie* jusqu'au chevalier de *la Barre*.

Je veux outre cela que vos convives, hommes et femmes, soient un peu indulgens, puisque la sottise est faite, et qu'il n'y a plus moyen de rien réparer.

J'exige encore que la chose soit secrète, et que vos amis aient au moins le plaisir d'y mettre du mystère, si le mystère est un plaisir.

Si vous acceptez toutes ces conditions, voici un petit billet pour *le Kain*, que je mets dans ma lettre. Lisez ce billet, ou plutôt faites-vous le lire, puis faites-le cacheter.

Je ne vous parlerai point cette fois-ci de l'épître à *Horace*. Ce que je vous propose a l'air plus agréable. Cette épître à *Horace* n'est pas finie; elle est d'ailleurs

— fort scabreuse, et elle demanderait un secret bien plus
1772. profond que le souper des Lois de Minos.

Je vous avouerai, Madame, que j'aimerais mieux vous lire cette tragédie crétoise, que de la faire lire par un autre ; mais j'ai fait vœu de ne point aller à Paris, tant qu'on me soupçonnera d'avoir manqué à votre grand'maman. Je suis toujours très-ulcéré, et ma blessure ne se fermera jamais. Ne vous fâchez pas si je suis constant dans tous mes sentimens. V.

L E T T R E L X V I I I.

A M. M A R M O N T E L.

23 d'octobre.

J E ne fais, mon très-cher confrère, ce que j'aime le mieux de votre prose ou de vos vers. Votre ode m'immortalisera, et votre lettre fait ma consolation. Je n'ai qu'un chagrin, mais il est violent, et je vous le confie.

On s'est imaginé que j'avais manqué à des personnes très-considérables, parce que j'avais trouvé la conduite de monsieur le chancelier très-ferme et très-juste, parce que j'avais dit hautement que l'obstination d'entacher M. le duc d'Aiguillon, était un ridicule énorme, parce qu'enfin je ne pouvais voir qu'avec horreur ceux que M. *Beccaria* appelle, dans ses lettres, les assassins du chevalier de *la Barre*.

Je n'ai prétendu, en tout cela, être d'aucun parti ; et c'est même ce qui m'a déterminé à faire la

petite plaisanterie des Cabales. Mais plus je me suis moqué de toutes les cabales , moins on me doit accuser d'en être. Les chefs de ma faction sont *Horace*, *Virgile* et *Cicéron*. Je prends surtout parti contre les vers allobroges dont nous sommes inondés depuis si long-temps. Je ris de *Fréron* et de *Clément* , mais je n'entre point dans les querelles de la cour ; j'ignore s'il y en a. C'est la plus horrible injustice du monde de m'avoir soupçonné d'abandonner des personnes à qui j'ai mille obligations ; cette idée me fâche. Le soupçon d'ingratitude me fait plus de peine que la chute des Lois de Minos ne m'en fera.

C'est contre ces Lois qu'il y aura une belle cabale , et je m'en moque. J'ai fait cette pièce pour avoir occasion d'y mettre des notes qui vous réjouiront.

Je reviens à vos vers , mon cher ami ; ils sont trop beaux pour moi. Je fais ce que je puis pour oublier que c'est de moi dont vous parlez , et alors je les trouve plus admirables , et j'admire votre courage autant que votre poésie. Mais quand verrons-nous *les Incas* ? quand ferai-je un petit voyage au Pérou ? On dit que cette fois-ci vous ne mettez point votre nom à votre ouvrage , que vous ne voulez plus vous battre avec *Cogé pecus* et avec *Ribaudier*. J'y perds une occasion de rire à leurs dépens , mais je me consolerais très-aisément , si vous n'avez point de tracasserie.

Je me mets aux pieds de la grande-prêtresse de votre temple : je vous assure qu'un jour cette petite orgie sera une grande époque dans l'histoire de la littérature. Si je pouvais faire un voyage , ce serait celui de la rue du Bac. Je ne viendrais à Paris

— que pour voir quatre ou cinq amis, la statue d'*Henri IV*,
1772. et m'en retourner.

Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens, et je vous aime comme je le dois.

L E T T R E L X I X.

A M. M A R I N.

A Ferney, 30 d'octobre.

VOUS vous intéressez, mon cher ami, à M. de *Morangiès* : il me mande du 21 qu'il est résolu à s'aller mettre lui-même en prison, puisqu'on y a mis le chirurgien *Ménager*. Vous m'écrivez du 25 qu'on le dit à la conciergerie. Cette démarche est triste, mais elle est d'un homme sûr de son innocence. Au reste, il est bien étrange que le comte de *Morangiès* soit emprisonné, et que *du Jonquay* soit libre. Je vous supplie de lui faire parvenir sûrement cette lettre, quelque part où il soit. Je m'intéresse infiniment à cette affaire. Elle est capable de faire mourir de chagrin le père de M. de *Morangiès*, et M. de *Morangiès* lui-même. Il faudrait qu'il ne me cachât rien. Cela est plus important qu'il ne pense. Je me trouve en état de le servir, et j'ai encore plus de zèle.

Voici de *nouvelles probabilités* qui m'ont paru nécessaires. Il s'agit de bien distinguer ici la forme du fond, et l'arrêt qui dépend des juges, de l'honneur qui n'en dépend pas. Il est certain que la prévention est contre M. de *Morangiès*, mais il me paraît à moi qu'il ne peut être coupable.

Ce qui frappe le plus les juges , c'est le mystère qu'il a voulu mettre à un emprunt considérable qui ne se peut jamais faire secrètement. Ses billets d'ailleurs parlent contre lui, et si des témoins, qu'il est difficile de convaincre, persistent à déposer en faveur de *du Jonquay*, je ne vois pas qu'il puisse gagner sa cause; mais il ne faut pas qu'il la perde au tribunal du public.

Je crois donc qu'il est de la dernière importance de séparer bien nettement son honneur de ces cent mille écus. J'espère toujours qu'il ne sera pas condamné à payer ce qu'il ne doit point; mais enfin ce malheur peut arriver, et il faut le prévenir. Je crois que c'est le tour le plus favorable qu'on pourrait prendre, et que cette manière d'envisager la chose peut servir auprès des juges comme auprès de tous ceux qui ne sont pas instruits. Le plus grand avantage de ce mémoire, c'est qu'il est très-court. Les longs plaidoyers fatiguent tous les lecteurs. J'en enverrai autant d'exemplaires qu'on voudra; vous n'avez qu'à parler.

Mon gros doyen n'est pas aisé à convaincre. Il commence pourtant à se convertir. Il a l'esprit et le cœur justes.

Je vous prie de lire ce que j'écris à M. de *Morangiés*, et de le cacheter.

Nous parlerons une autre fois de Ninon et de Minos. Mais je suis plus tranquille sur cet article que sur celui de M. de *Morangiés*. Je serai pourtant jugé avant lui, mais je ne perdrai pas cent mille écus. Tout ce qui peut m'arriver, c'est d'être sifflé, et c'est le plus petit malheur du monde.

1772.

L E T T R E L X X.

A M. LE COMTE DE MORANGIÉS.

A Ferney, 30 d'octobre.

JE suis toujours, Monsieur, très-persuadé de la justice de votre cause, et je ne le suis pas moins de la violence des préjugés contre vous, et de l'acharnement de la cabale. Un parti nombreux vous poursuit et se déchaîne sur votre avocat autant que sur vous. Je me souviens que, quand il défendit la cause de M. le duc d'*Aiguillon*, on m'envoya les fatires les plus sanglantes contre l'avocat et contre l'accusé.

Cependant il me parut très-clair, par son mémoire, que M. le duc d'*Aiguillon* avait très-bien servi l'État et le roi, tant dans le militaire que dans le civil. Il a triomphé à la fin, malgré ses nombreux ennemis, et malgré les plus horribles calomnies. J'espère que tôt ou tard on vous rendra la même justice.

Il ne faut pas vous dissimuler un malheur que M. le duc d'*Aiguillon* n'avait pas, c'est celui de vous être trouvé chargé de dettes de famille très-considérables, qui vous ont forcé d'en faire encore de nouvelles, et de recourir à des expédiens aussi onéreux que désagréables.

La saisie de vos meubles ordonnée par le parlement en faveur de quelques créanciers, pendant le cours de votre procès contre les *du Jonquay*, a pu vous faire très-grand tort. On a mêlé malignement toutes ces affaires ensemble; on s'est élevé également contre vous et contre votre avocat.

Plus le procès devient compliqué , plus il semble que les préjugés augmentent. Il peut y avoir des juges prévenus ; ils peuvent se laisser entraîner à l'opinion dominante d'un certain public , puisqu'ils voient déjà par avance , dans cette opinion même , l'approbation d'une sentence qu'ils rendraient contre vous. 1772.

Je ne balancerais pas, si j'étais à votre place, à faire un mémoire en mon propre et privé nom , signé de mon procureur. Je suis sûr que ce mémoire serait vrai dans tous ses points ; j'avouerais même la nécessité fatale où vous avez été de recourir quelquefois à des ressources déjà connues du public , ressources tristes , mais permises , et qui n'ont rien de commun avec la cruelle affaire de *du Jonquay* et de la *Verron*.

Je crois que c'est le seul parti que vous deviez prendre. Je vous servirai de grammairien ; je mettrai les points sur les *i*. Il sera bien important que vous ne disiez rien qui ne soit dans la plus exacte vérité , et je m'en rapporte à vous. Il faudra même que vous disiez hardiment que vous faites dépendre le jugement de votre cause du moindre fait que vous auriez altéré par un mensonge.

Je ne m'embarrasse pas que vous soyez condamné ou non en première instance : il serait triste , sans doute , de perdre au bailliage ce procès qui me paraît si juste ; mais ce malheur même pourrait tourner à votre avantage , en vous ramenant un public qu'on a vu changer plus d'une fois de sentiment sur les choses les plus importantes. J'oserais vous répondre que le parlement n'en aura que plus d'attention à écarter tout préjugé dans son arrêt en dernier ressort ,

— et qu'il y mettra l'application la plus scrupuleuse ,
 1772. comme la justice la plus impartiale.

En un mot , cette affaire est une bataille dans laquelle vous devez commander en personne. Vous me paraissez d'autant plus capable de livrer ce combat avec succès , que vous semblez tranquille dans les secousses que vous éprouvez. Vous savez qu'il faut qu'un général ait la tête froide et le cœur chaud. Je ferai de loin le secrétaire du général , pourvu que j'aye son plan bien détaillé. Quand vous seriez battu par les formes , il faut vaincre par le fond ; il faut que votre réputation soit à couvert , c'est-là le point essentiel pour vous et pour toute votre maison.

En un mot, Monsieur, je suis à vos ordres sans cérémonies.

Gardez-moi le secret , ne craignez point au parlement un rapporteur prévenu.

Vous ne pouviez mieux faire que d'offrir vous-même de vous constituer prisonnier ; et si vous avez fait cette démarche , elle contribuera à faire revenir le public.

Je viens de consulter sur votre affaire ; rien n'est plus nécessaire qu'un mémoire en votre propre nom , dans lequel vous fassiez bien sentir qu'on a malignement confondu le procès de la *Verron* avec quelques affaires défagréables auxquelles vos dettes de famille vous ont exposé. C'est ce malheureux mélange qui vous a nui plus que vous ne pensez. Mettez-moi au fait de tout , vous serez promptement servi par un avocat qui ne sera rien imprimer sans votre approbation en marge à chaque page , et qui ne vous fera parler que convenablement.

L E T T R E L X X I.

1772.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

Ferney, le 31 d'octobre.

PARDONNEZ, encore une fois, à un vieillard qui lutte contre les douleurs, de vous remercier si tard. Je n'en suis pas moins, monsieur le Marquis, reconnaissant de vos faveurs. Il est très-vrai que vous faites mieux des vers que l'homme dont vous me parlez ; mais je ne crois pas que vous augmentiez votre fortune comme il arrondit la sienne. Votre lyre est plus harmonieuse ; il a pour lui la flûte, le tambour, et le coffre-fort.

Je crois que l'abbé *Mignot*, mon neveu, mérite l'éloge dont vous l'honorez. Je suis bien loin de me croire digne des fleurs que vous jetez sur le drap mortuaire dont je vais bientôt être embéguiné. J'écrivis, il y a quelque temps, à *Horace* qui est de votre connaissance, mais je n'ai pas osé rendre ma lettre publique, attendu que je lui ai parlé un peu librement ; mais je prendrai encore plus de liberté quand je le verrai.

Je prends avec vous celle de recommander à votre indulgence les Lois de Minos. Vous verrez un beau tapage le jour de l'audience. Vous êtes dans un pays où tout est cabale, et loin duquel je fais très-bien de mourir en vous étant très-tendrement attaché.

1772.

L E T T R E L X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de novembre.

MON cher ange, il me revient que les *Frérons*, les *la Beaumelles* et compagnie, ont fait un pacte pour faire siffler notre avocat; mais, puisque vous l'avez pris sous votre protection, je me flatte que vous lui donnerez une audience favorable.

Je vous suis très-obligé d'avoir fait copier les écritures de ce procès, conformément à la dernière copie. J'ose croire que, si les acteurs jouent avec un peu d'enthousiasme, mais sans précipitation, notre cause sera gagnée; je dis notre cause, car vous en avez fait la vôtre.

Le frère de madame de *Sauvigni*, qui me sert de copiste, chose assez singulière, jure son dieu et son diable qu'il n'a donné à personne de copie de la lettre à *Horace*. S'il ne me trompe point, il se pourrait faire que votre secrétaire en eût laissé traîner une; cependant, vous autres messieurs les ministres, vous avez des secrétaires fidelles et attentifs, qui ne laissent rien traîner. Après tout, il n'y a plus de remède. Il faut se consoler, et croire que ni le roi de Prusse, ni *Ganganelli*, ni l'abbé *Grizel*, ni l'avocat *Marchand*, ne me persécuteront pour cette honnête plaisanterie. On marche toujours sur des épines dans le maudit pays du Parnasse; il faut passer sa vie à combattre. Allons donc, combattons, puisque c'est mon métier.

On

On m'a apporté une répétition, boîte unie, avec ciselure au bord, diamans aux boutons et aux aiguilles, le tout pour dix-sept louis : j'en suis émerveillé. Si vous connaissiez quelqu'un qui fût curieux d'un si bon marché, je vous enverrais la montre, avec un joli faux étui. Un tel ouvrage vaudrait cinquante louis à Londres. Ma colonie prospère, et moi non. J'ai de terribles reproches à faire à monsieur le contrôleur général. 1772.

Le gros doyen clerc doit être à présent à Paris, et certainement prendra votre affaire à cœur ; il ne serait pas de la famille s'il ne vous était pas fortement attaché.

Voudriez-vous avoir la bonté de m'écrire ce que vous pensez des répétitions. J'y étais autrefois assez indifférent, mais je crois que je deviens sensible ; vous me rajeunissez.

A l'ombre de vos ailes. V.

L E T T R E L X X I I I.

A M. MARIN.

13 de novembre.

JE ne puis trouver, mon cher correspondant, la lettre d'*Helvétius* sur le bonheur. A l'égard du sujet de la lettre, je fais qu'il ne se trouve nulle part, et je ne vous le demande pas : mais pour la lettre, je vous supplie de vouloir bien me la communiquer, si vous l'avez. Il est bon de savoir ce qu'on dit de cet être fantastique après lequel tout le monde court.

Corresp. générale.

Tome XI. * I

1772. Savez-vous ce que c'est qu'un Sylla du jésuite la Rue qu'on attribue à *Pierre Corneille*? S'il était de *Corneille*, ce n'était pas de son bon temps.

Je ne croyais pas que *Marie-Thérèse* revendiquât tant de terrains ; cela me paraît fort. Il restera peu de chose au roi de Pologne. Mais il est plaisant que le roi de Prusse ait commencé par faire des vers contre les confédérés, avant de prendre la Prusse polonaise. Il m'a envoyé un service de porcelaine de Berlin. Cette porcelaine est plus belle que celle de Saxe ; c'est ce que j'ai jamais vu de plus parfait. Cela console des sifflets que vous avez prédits aux Loïs de Minos. Je me les suis bien prédits moi-même, et nous sommes ordinairement du même avis.

J'ai bien peur que les ciseaux de la police n'aient coupé le nez à *Minos*. Quelques bonnes gens auront substitué des vers honnêtes à des vers un peu hardis, et c'est encore un encouragement à la sifflerie ; car vous savez que ces vers si sages sont d'ordinaire fort plats et fort froids.

Je reçois à l'instant *le Bonheur*, d'*Helvétius*. C'est un livre : je croyais que c'était un petit poëme à la main. Je vous demande pardon. *Vale*.

L E T T R E L X X I V.

1772.

A M. CHRISTIN.

14 de novembre.

MON cher philosophe, mon cher défenseur de la liberté humaine, vous avez assurément plus de courage et d'esprit que vous n'êtes grès. Vous rendez service, non-seulement à vos esclaves, mais au genre-humain.

*Et pro sollicitis non tacitus reis;
Et centum puer artium.*

Je vous envoie un fatras d'érudition que j'ai reçu de Paris. Le fait est qu'il est abominable que des moines veuillent rendre esclaves des hommes qui valent mieux qu'eux, et à qui ils ont vendu des terres libres. Il n'y a point de prescription contre un pareil crime. J'ai reçu votre aimable lettre; elle me donne de grandes espérances. Toutefois un bon accommodement vaudrait mieux qu'un procès dont l'issue est toujours incertaine. Si les chanoines veulent se mettre à la raison, leur transaction pourra servir de modèle aux autres, et vous ferez le père de la patrie.

Je vous embrasse, mon cher ami, du meilleur de mon cœur.

Rarement les philosophes en savent assez pour faire venir du blé à leurs amis; mais vous êtes de

— ces philosophes qui savent être utiles. Nous vous
1772. avertissons qu'il y a, dans notre petit pays de Gex, plus de difficultés pour faire venir un sac de froment, qu'il n'y en a eu à Paris pour se faire oindre des saintes huiles au nombril et au croupion, du temps des billets de confession. Il faut que votre certificat et votre acquit à caution soient à Gex au plus tard vingt-quatre heures après le départ de Saint-Claude. Cela devient insupportable. Je vous demande bien pardon de tant de peine.

L E T T R E L X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 de novembre.

MON héros, je me doutais bien que *Nonotte* ne vous amuserait guère; mais ce *Nonotte* m'intéresse, et il faut que tout le monde vive. Voici quelque chose qui vous amusera davantage.

Vous avez sans doute, dans votre bibliothèque, les ouvrages de tous les rois, et nommément ceux du feu roi *Stanislas*. Vous verrez, dans la préface de son livre intitulé *la Voix du citoyen*, qu'il a prédit mot pour mot ce qui arrive aujourd'hui à la Pologne. Je crois que le roi de Prusse est celui qui gagne le plus au partage. Il m'a envoyé un joli petit service de sa porcelaine qui est plus belle que celle de Saxe. Je le crois très-bien dans ses affaires. Mais que dites-vous de l'impératrice de Russie, qui, au bout de quatre ans

de guerre, augmente d'un cinquième les appointemens de tous ses officiers, et qui achète un brillant gros comme un œuf? *Minos* ne portait pas de pareils diamans à son bonnet. On dit que dans sa succession on trouva des fiffllets qui m'étaient destinés de loin. Que cela ne décourage pas vos bontés! On a été hué quelquefois par le parterre de *Paris*, et approuvé de la bonne compagnie. D'ailleurs, c'est une chose fort agréable qu'une première représentation. On y voit les états généraux en miniature, des cabales, des gens qui crient, un parti qui accepte, un parti qui refuse, de la liberté et beaucoup de critique. Chacun jouit du *liberum veto*, et cette diète est aussi tumultueuse que celles des Polonais. Je ne crois pas qu'on doive s'en tenir aux délibérations d'une première séance; on ne juge bien des ouvrages de goût qu'à la longue; et même, dans des choses plus graves, vous verrez que le public n'a jamais bien jugé qu'avec le temps. Je fais que j'ai contre moi une terrible faction, mais je suis tout résigné; et pourvu que je vous plaise un peu, je me tiens fort content. C'est toujours beaucoup qu'un jeune homme comme moi ait pu amuser mon héros une heure ou deux.

Conservez-moi vos bontés, Monseigneur; soyez bien sûr qu'elles me sont beaucoup plus chères que tous les applaudissemens qu'on pourrait donner à *le Kain*, à mademoiselle *Vestris* et à *Brizard*.

Agréez toujours mon tendre et profond respect.

Le vieux malade V.

1772.

1772.

L E T T R E L X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

MON cher ange, voici une petite addition qui m'a paru essentielle dans le mémoire de notre avocat. Je vous prie de la mettre entre les mains du président *le Kain*. Elle est nécessaire, car on jouait au propos interrompu.

Je crains fort les ciseaux de la police. Si on nous rogne les ongles, il nous sera impossible de marcher : d'ailleurs le vent du bureau n'est pas pour nous. On ne veut plus que des Roméo et des Chérusques. Les beaux vers sont passés de mode. On n'exige plus qu'un auteur sache écrire. Hélas ! j'ai hâté moi-même la décadence, en introduisant l'action et l'appareil. Les pantomimes l'emportent aujourd'hui sur la raison et sur la poésie ; mais ce qu'il y a de plus fort contre moi, c'est la cabale. J'ai autant d'ennemis qu'en avait le roi de Prusse. C'est une chose plaisante de voir tous les efforts qu'on prépare pour faire tomber un vieillard qui tomberait bien de lui-même.

Actuellement que le congrès de Foczani est renoué, il n'y a plus que moi en Europe qui fasse la guerre ; mais la ligue est trop forte, je serai battu. Ne m'en aimez pas moins, mon cher ange.

L E T T R E L X X V I I.

1772.

A M. D E L A H A R P E.

30 de novembre.

IL n'y a que vous, mon cher successeur, qui ayez pu écrire au nom d'*Horace*. Heureusement vous ne lui avez pas refusé votre plume, comme il refusa la sienne à *Auguste*. Vous avez mis dans sa lettre la politesse, la grâce, l'urbanité de son siècle. *Boileau* n'a pas été si bien servi que lui. De quoi s'avifait-il aussi de prendre son secrétaire dans les charniers Saints-Innocens ? Je vous remercie des galanteries que vous me dites, tout indigne que j'en suis ; et je vous remercie encore plus d'avoir si bien saisi l'esprit de la cour d'*Auguste*. Ce n'est pas tout-à-fait le ton d'aujourd'hui. Notre racaille d'auteurs est bien grossière et bien insolente ; il faut lui apprendre à vivre.

J'avais voulu autrefois ménager ces messieurs, mais je vis bientôt qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se moquer d'eux. Ce sont les enfans de la médiocrité et de l'envie ; on ne peut ni les éclairer ni les adoucir. Il faut brûler leur vilain visage avec le flambeau de la vérité. Jamais de paix avec un sot méchant : pour peu qu'on soit honnête, ils prétendent qu'on les craint.

Vous donnez quelquefois, dans le *Mercur*, des leçons qui étaient bien nécessaires à notre siècle de barbouilleurs. Continuez ; vous rendrez un vrai service à la nation.

Je vous embrasse plus tendrement que jamais.

1772.

L E T T R E L X X V I I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 2 de décembre.

J'E crois, Monseigneur, que vous êtes déjà instruit de l'aventure de cette tragédie de *Sylla* qu'on attribuoit à notre père du théâtre. Elle est véritablement d'un écolier, puisque le jésuite *la Rue*, qui en est l'auteur, et qui a tant prêché devant *Louis XIV*, n'a jamais été au fond qu'un écolier de rhétorique. J'avais vu cette pièce, il y a environ soixante et cinq ans. Je me souviens même de quelques vers. Je me souviens surtout qu'il y avait trois femmes qui venaient assassiner le dictateur perpétuel ; il les renvoyait coudre ou faire quelque chose de mieux.

Comme la pièce était remplie de deux choses que *la Couture*, le fou de *Louis XIV* n'aimait point, qui sont le *brailler* et le *raisonné*, le père *Tournemine*, mauvais raisonneur et très-ampoulé personnage, mit en titre de sa copie, *Sylla, tragédie digne de Corneille*. Un autre jésuite, qui avait plus de goût, effaça *digne*. C'est en cet état qu'elle est parvenue aux héritiers d'un héritier de *Dumoulin*, le médecin ; et c'est ce chef-d'œuvre qui a extasié votre parlement de la comédie.

Mon héros, qui a plus de goût que ces sénateurs, ne s'est pas mépris comme eux.

Mais comme il a autant de bonté que de goût, il daigne protéger la Crète. Je ne fais si on avait bien distribué les rôles, je ne m'en suis point mêlé. *Le Kain*

est le seul des héros crétois qui soit de ma connaissance. —
 Je m'en rapporte en tout aux bontés et aux ordres de 1772.
 mon héros de la France.

Vraiment, vous avez bien raison sur la Sophonisbe ; il faudrait absolument refaire la fin du quatrième acte : ce n'est pas une chose aisée à un pauvre homme presque octogénaire, qui a versé sur les Crétois les dernières gouttes de son huile ; mais si la cabale des *Fréron* et des *la Beaumelle* n'écrase point les Lois de Minos, et s'il me reste encore quelque vigueur, je l'emploierai auprès de Sophonisbe, pour tâcher de vous plaire.

Le tripot comique doit sans doute vous excéder, mais cela amuse ; c'est une république qui ne ressemble à rien ; et il y a toujours à la tête de ce gouvernement anarchique quelques dames de considération, très-soumises à monsieur le premier gentilhomme de la chambre.

Puissiez-vous amuser votre loisir à ressusciter les talens et les plaisirs ! Ni les uns ni les autres ne sont plus faits pour moi ; je n'ai plus guère à vous offrir que mon tendre et respectueux attachement qui me suivra jusqu'au tombeau. V.

1772.

L E T T R E L X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de décembre.

M O N cher ange, ce que vous me mandez, dans votre lettre du 27 de novembre, est bien affligeant. J'ai peur que cette nouvelle n'ait contribué à la maladie de madame d'*Argental*.

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Je tremble que le fromage ne soit entièrement autrichien, et qu'il ne soit saupoudré par des jésuites ; mais aussi il me semble que ce mal peut produire un très-grand bien pour vous. Vous êtes conciliant, vous avez dû plaire, vous pourrez tout raccommoder ; tout peut tourner à votre gloire et à votre avantage. Je ne fais si je me fais illusion, et si mes conjectures sur le fromage sont vraies. Je vois les choses de trop loin. Je n'ai jamais été si fâché de n'être pas auprès de vous ; mais, pour faire ce voyage, il faut être deux.

C'est à *Jean-Jacques Rousseau*, à qui la France a tant d'obligations, d'honorer de sa présence votre grande ville, et d'y marier nos princes à la fille du bourreau ; c'est au sage et vertueux *la Beaumelle* d'y briller dans de belles places ; j'espère même que *Fréron* y fera noblement récompensé : mais moi je ne suis fait que pour la Scythie.

Que vous êtes bon, que vous êtes aimable, que je

vous suis obligé d'avoir empêché mademoiselle *Taschin* d'hériter de moi ! car cette demoiselle, qui a tué *Thiriot*, s'appelle *Taschin*. Je reconnais bien là votre cœur. Ma plus grande consolation dans ce monde a toujours été d'avoir un ami tel que vous. 1772.

Je vais écrire à M. de *Sartine* suivant vos instructions. *Thiriot* avait toujours espéré être lui-même l'éditeur de mes lettres et de beaucoup de petits ouvrages ; il fera bien attrapé.

Voici un petit mot pour ce chevalier que je ne connais point du tout ; mais puisque vous le protégez, il m'intéresse.

Je conçois que *Molé* aura eu de la peine à prendre son rôle de confédéré, et à se voir prisonnier de guerre de *le Kain* ; mais enfin il faut que les héros s'attendent à des revers. M. le maréchal de *Richelieu* m'a écrit sur cela la lettre du monde la plus plaisante. Je lui ai grande obligation de m'avoir un peu ranimé au sujet de *Sophonisbe*. Je crois qu'avec un peu de soin on peut en faire une pièce très-intéressante. Je crois même qu'un africain peut avoir trouvé du poison avant de trouver un poignard, attendu qu'en Afrique il n'y a qu'à se baïsser et en prendre. A peine ai-je reçu sa lettre que j'ai travaillé à cette *Sophonisbe*. Je suis comme *Perrin Dandin* qui se délasse à voir d'autres procès. Les intervalles de mes maladies continuelles sont toujours occupés par la folie des vers, ou par celle de la prose.

Madame *Denis* a été malade tout comme moi ; elle a eu une violente dyssenterie : ce mal a été épidémique vers nos Alpes, et même beaucoup de monde en est mort. J'ai été d'abord dans de cruelles tranfes,

— mais elle est entièrement hors d'affaire. Je n'ai plus
1772. d'inquiétude que sur votre fromage, car je me flatte
que l'indisposition de madame d'*Argental* n'a pas de
suite; si elle en avait, je ferais bien affligé.

Adieu, mon très-cher ange; à l'ombre de vos ailes.

Le vieux V.

LETTRE LXXX.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

A Ferney, 7 de décembre.

MONSIEUR,

LA première fois que je lus *la Félicité publique*, je fus frappé d'une lumière qui éclairait mes yeux, et qui devait brûler ceux des sots et des fanatiques; mais je ne savais d'où venait cette lumière. J'ai su depuis que je l'aurais aisément reconnue, si j'avais jamais eu l'honneur de converser avec vous; car on dit que vous parlez comme vous écrivez: mais je n'ai pas eu la félicité particulière de faire ma cour à l'illustre auteur de *la Félicité publique*.

Je chargeai de notes mon exemplaire, et c'est ce que je ne fais que quand le livre me charme et m'instruit. Je pris même la liberté de n'être pas quelquefois de l'avis de l'auteur. Par exemple, je disputais contre vous sur un demi-savant, très-méchant homme, nommé *Dutens*, réfugié à présent en Angleterre, qui imprima, il y a cinq ans, un sot libelle atroce contre

tous les philosophes, intitulé *le Tocsin* (*). Ce polisson prétend que les anciens avaient connu l'usage de la boussole, la gravitation, la route des comètes, l'aberration des étoiles, la machine pneumatique, la chimie, &c. &c. 1772.

Je disputais encore sur ce mot *Jehova*, que je croirais phénicien, et je ne regardais le patois hébraïque que comme un informe composé de syriaque, d'arabe et de chaldéen.

Mais en écrivant mes doutes sur ces misères, avec quel transport je remarquais tout ce qui peut élever l'ame, l'instruire et la rendre meilleure ! comme je mettais *bravo*, à la page cinquième du premier volume, à ces *règles cruellement héroïques*, &c., et à *salus gubernantium*, et aux réflexions sur la *cloaca magna*, et sur mille traits d'une finesse de raison supérieure qui me faisait un plaisir extrême !

Je recherchais s'il n'y a en effet qu'un million d'esclaves chrétiens (**). Vous entendez les serfs de glèbe ; et j'en trouvais plus de trois millions en Pologne, plus de dix en Russie, plus de six en Allemagne et en Hongrie. J'en trouvais encore en France, pour lesquels je plaide actuellement contre des moines seigneurs.

J'observais que *Jésus-Christ* n'a jamais songé à parler d'adoucir l'esclavage ; et cependant combien de ses compatriotes étaient en servitude de son temps ! Je me souvenais qu'au commencement du siècle le ministère comptait, dans la généralité de Paris, dix mille têtes de prêtraille, habitués, moines et nonnes.

(*) Voyez l'article *Système*, Dictionnaire philosophique, tome VII.

(**) On ne parle, en cet endroit de l'ouvrage, que des esclaves noirs, et non pas des serfs qu'on ne peut assimiler aux esclaves des anciens.

— Il n'y a que dix mille *priests* en Angleterre. Je mettais
1772. madame de *Vintimille* à la place du cardinal de *Fleuri*,
page 152. Vous savez que ce pauvre homme fit tout
malgré lui.

Enfin votre ouvrage, d'un bout à l'autre, me fait
toujours penser. Tout ce que vous dites sur le chrif-
tianisme est d'une sage hardiesse. Vous en usez avec
les théologiens comme avec des fripons qu'un juge
condamne sans leur dire des injures.

Quelle réflexion que celle-ci ! *Ce n'est qu'à des peuples
brutes qu'on peut donner telles lois qu'on veut.*

Que vous jugez bien *François I* ! J'aurais voulu que
vous eussiez dit un mot de certains barbares dont les uns
assassinèrent *Anne Dubourg*, la maréchale d'*Ancre*, &c.,
et les autres le chevalier de *la Barre*, &c., en cérémonie.

Population, Guerre, chapitres excellens.

Je vous remercie de tout ce que vous avez dit ; je
vous remercie de l'honneur que vous faites aux lettres
et à la raison humaine. Je suis pénétré de celui que
vous me faites, en daignant m'envoyer votre ouvrage.
Je suis bien vieux et bien malade, mais de telles lec-
tures me rajeunissent.

Conservez-moi, Monsieur, vos bontés dont je sens
tout le prix. Que n'êtes-vous quelquefois employé
dans mon voisinage ! je me flatterais, avant de mou-
rir, du bonheur de vous voir. Certes, il se forme une
grande révolution dans l'esprit humain. Vous mettez
de belles colonnes à cet édifice nécessaire.

J'ai l'honneur d'être avec respect, avec reconnaif-
sance, avec enthousiasme, &c.

L E T T R E L X X X I.

1772.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

12 de décembre.

UN vieux malade de quatre-vingts ans a reçu , Monsieur , votre lettre du 23 de novembre , et sur le champ j'ai remercié le roi de Prusse de ce qu'il voulait bien penser à vous. J'ai pris la liberté de lui dire combien vous méritez d'être avancé , et que sa gloire est intéressée à réparer les abominables injustices qu'on vous a faites en France. Le mot d'injustice même est trop faible ; je regarde cette atrocité comme un grand crime , et tous les hommes éclairés pensent comme moi.

Je suppose que vous m'avez écrit par la voie de M. Rey d'Amsterdam. Je me fers de la même voie pour vous répondre et pour vous assurer que vous me ferez toujours cher par votre malheur et par votre mérite. Permettez - moi de ne point signer , et reconnaissez - moi à mes sentimens.

1773.

L E T T R E L X X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de janvier.

EH bien , avais-je tort de vous appeler mon ange gardien , et de me mettre à l'ombre de vos ailes ? M. de *Chauvelin* s'en mêle donc aussi ? je lui dois quelques petits remerciemens couchés par écrit. Ils partent du fond de mon cœur , ainsi vous trouverez bon que je les fasse passer par vos mains. La personne qui a répondu , *mais* sans aigreur , n'est pas sujette à en montrer ; mais cette personne est opiniâtre comme une mule sur certaines petites choses , quoiqu'elle se laisse aller à tout vent sur d'autres , à ce qu'on disait très-mal à propos. Il faut prendre les gens comme ils sont , à ce qu'on dit. Je profiterai de tout cela dans l'occasion , et cette occasion pourrait bien se trouver dans l'île de Candie , supposé que le voyage fût heureux , et que nous n'essuyassions pas de vents contraires.

Vous savez , mon très-cher ange , qu'il y a dans les plus petites affaires , de même que dans les plus grandes , des anicroches qui dérangent tout. L'aventure des exemplaires d'une pauvre tragédie est de ce nombre. Il faut d'abord vous dire que le jeune homme , auteur d'*Astérie* , n'ayant nulle expérience du monde , crut , sur la foi de nosseigneurs du tripot , qu'il serait exposé au sifflet immédiatement après le Fontainebleau. Ensuite on lui certifia qu'il serait jugé
quinze

quinze jours après sans faute. Le jeune étourdi, comptant sur cette parole, donna son factum à imprimer dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, dont il eut aussi parole que ce factum, accompagné de notes un peu chatouilleuses, ne paraîtrait qu'après la première séance des juges. 1773.

Vous saurez maintenant qu'il y a deux *Grasset* frères, l'un est dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, l'autre est libraire à Lausanne. Ce *Grasset* de Lausanne est, dit-on :

Pipeur, escroc, fycophante, menteur,
Sentant la hant de cent pas à la ronde.

Il est associé avec le bourgmestre de Lausanne et deux ministres de la parole de Dieu : ce sont eux qui, en dernier lieu, ont fait une édition des ouvrages du jeune homme, édition presque aussi mauvaise que celle de *Cramer* et de *Panckoucke* ; mais enfin cela fait beaucoup d'honneur à l'auteur. Rien ne répond plus fortement au *mais*, qu'une édition faite par deux prêtres. Or, le *Grasset* de Genève a probablement envoyé à son frère de Lausanne les feuilles du mémoire du jeune avocat, feuilles incomplètes, feuilles auxquelles il manque des cartons absolument nécessaires, feuilles remplies de fautes grossières selon la coutume de nos allobroges. Je ne puis être présent par-tout ; je ne puis remédier sur le champ à tout ; je passe ma vie dans mon lit ; j'y griffonne, j'y dirige cent horlogers dont les têtes sont quelquefois plus mal montées que leurs montres ; j'y donne mes ordres à mes vaches, à mes bœufs, à mes chevaux de toute espèce. Le prince et le marquis sont occupés des tracasseries

— continuelles de leur vaste république, et pendant ce
1773. temps-là on envoie des Minos tronqués à Paris.

Cela peut être, mais il se peut aussi que deux ou trois curieux aient vu un exemplaire de la première épreuve que j'avais confiée à M. le comte de *Roche fort*, lorsqu'il était à Ferney au mois de novembre ; il manque même à cet exemplaire la dernière page. Il se peut encore que ce *Graffet* ait compté contrefaire l'édition cramérienne, sitôt qu'elle paraîtrait, et qu'il l'ait mandé au libraire de Paris qui débite son édition lausanoise en trente - six volumes. Je n'ai aucun commerce avec ce malheureux ; il est venu quelquefois à Ferney ; je lui ai fait défendre ma porte.

Voilà l'état des choses, quant aux typographes ; à l'égard des calomniographes, j'en ris ; il y a cinquante ans que j'y suis accoutumé. Mais je remercie bien tendrement mon cher ange de la bonté qu'il a de songer à réprimer ce coquin de *Clément*. S'il a fait imprimer un libelle, il faut que quelque petit censeur royal, quelque petit fripon de commis à la douane des pensées ait été de concert avec lui. Je tâcherai de découvrir cette manœuvre ; mais, encore une fois, je suis touché jusqu'au fond du cœur des bontés de mon cher ange.

Madame *Denis* et moi nous souhaitons le plus heureux 1773 à mes deux anges, et la tranquillité à Parme avec les pensions.

L E T T R E L X X X I I I .

1773.

A M. D E C H A B A N O N .

8 de janvier.

VOTRE lettre sur la langue et sur la musique, mon cher ami, est bien précieuse. Elle est pleine de vues fines et d'idées ingénieuses. Je ne connais guère la musique de *Corelli*. J'entendis autrefois une de ses sonates, et je m'ensuis, parce que cela ne disait rien ni au cœur, ni à l'esprit, ni à mon oreille. J'aimais mille fois mieux les noëls de *Mouton* et *Roland Laffi*.

Ce *Corelli* est bien postérieur à *Lulli*, puisqu'il mourut en 1734. Si vous voulez avoir un modèle de récitatif mesuré italien, avant *Lulli*, absolument dans le goût français, faites-vous chanter par quelque basse taille, le *sunt rosæ mundi breves* de *Carissimi*. Il y a encore quelques vieillards qui connaissent ce morceau de musique singulier. Vous croirez entendre le monologue de *Roland*, au quatrième acte.

Vous pourrez d'ailleurs trouver quelques contradicteurs, mais vous ne trouverez que des lecteurs qui vous estimeront.

J'attends avec impatience la traduction des *Odes d'Horace*. Il est juste que je présente à ce traducteur si digne de son auteur, et à son aimable frère, une certaine épître à cet *Horace*, que vous n'avez vue que très-incorrecte.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le vieux bavard qui a osé écrire à *Horace* vous aime de tout son cœur. V.

1773.

L E T T R E L X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de janvier.

IL ne s'agit pas cette fois-ci de la Crète auprès de mes anges, il s'agit de montres. Je présente requête, au nom de *Valentin* et compagnie, contre *le Jeune* et sa femme, à qui ils ont confié depuis long-temps plusieurs montres, et fourni une pièce de toile. Le sieur *Valentin* leur a écrit plusieurs lettres sans pouvoir obtenir une seule réponse. Je supplie très-instamment mes anges de vouloir bien parler à *le Jeune*, et de tirer la chose au clair. La société de *Valentin* est la moins riche de Ferney; elle a essuyé plusieurs malheurs; un nouveau l'accablerait sans ressource.

Cependant *Valentin* et compagnie ne m'occupe pas si fort qu'il me fasse absolument oublier les Crétois. Je ne vois pas pourquoi les Lois de Minos seraient appelées Astérie, qui n'est qu'un nom de roman; la pièce est connue par-tout sous le nom des Lois de Minos; c'est sous ce titre qu'elle est imprimée: mais votre volonté soit faite. Vous ne m'aviez rien dit du drame d'Alcidonis', et du beau passe-droit qu'on vous faisait. Vous avez craint apparemment que je n'en fusse affligé; mais je m'attends à tout de la part du tripot, et je vous avoue que dans le fond il ne m'importe guère

Que Minos soit devant, ou Minos soit derrière.

Je pourrais me plaindre de *le Kain* qui ne m'a pas seulement écrit; mais je ne me fâche point contre les héros de l'antiquité; et pourvu que *le Kain* ne fasse point trop les beaux bras, pourvu qu'il ne cherche point à radoucir sa voix dans son rôle de sauvage; pourvu qu'il ne fasse point de ces longs silences qui impatientent, excepté dans le moment où il croit sa sauvage morte, et où il se laisse aller comme évanoui entre les bras d'un de ses compagnons; si dans tout le reste il veut être un peu brutal, je serai très-content. Le succès d'une tragédie au théâtre dépend absolument des acteurs, et de l'auteur à l'impression; mais on a beau imprimer la pièce quand elle est tombée, il faut dix ans, il faut être mort pour qu'elle se relève. Les gens de lettres sont les seuls qui puissent la rétablir, et ils s'en gardent bien; au contraire ils jettent des pierres dans sa fosse; et quand l'auteur n'est plus, ils ne le déterrent que pour ensevelir à sa place la pièce de quelque auteur en vie. Voilà le train du monde, dans plus d'une profession.

Venons à quelque chose qui me tient plus au cœur. Mon cher ange a-t-il reçu une lettre par la voie de M. *Bacon*? M. le maréchal de *Richelieu* vous a-t-il parlé de ce souper? s'est-il expliqué avec vous sur le projet d'un certain voyage? Vous savez que *Charles XII* ne voulut jamais revoir Stockholm après la journée de Pultava. Tâchez que je ne sois pas battu en Crète; mais, vainqueur ou vaincu, je serai toujours bien dévot au culte des anges, et je leur ferai très-tendrement résigné à la vie et à la mort. V.

1773.

1773.

L E T T R E L X X X V.

A M. D E L A H A R P E.

A Ferney, 22 de janvier.

MON cher ami, mon cher successeur, votre *Eloge de Racine* est presque aussi beau que celui de *Fénélon*, et vos notes sont au-dessus de l'un et de l'autre. Votre très-éloquent discours sur l'auteur du *Télémaque* vous a fait quelques ennemis. Vos notes sur *Racine* sont si judicieuses, si pleines de goût, de finesse, de force et de chaleur, qu'elles pourront bien vous attirer encore des reproches; mais vos critiques (s'il y en a qui osent paraître) seront forcés de vous estimer et, je le dis hardiment, de vous respecter.

Je suis fâché de ne vous avoir pas instruit plutôt de ce que j'ai entendu dire souvent, il y a plus de quarante ans, à feu M. le maréchal de Noailles, que *Corneille* tomberait de jour en jour, et que *Racine* s'élèverait. Sa prédiction a été accomplie, à mesure que le goût s'est formé; c'est que *Racine* est toujours dans la nature, et que *Corneille* n'y est presque jamais.

Quand j'entrepris le *Commentaire* sur *Corneille*, ce ne fut que pour augmenter la dot que je donnais à sa petite nièce que vous avez vue; et, en effet, mademoiselle *Corneille* et les libraires partagèrent cent mille francs que cette première édition valut. Mon partage fut le redoublement de la haine et de la calomnie de ceux que mes faibles succès rendaient

mes éternels ennemis. Ils dirent que l'admirateur des scènes sublimes qui sont dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, dans le *Cid*, dans *Pompée*, dans le cinquième acte de *Rodogune*, n'avait fait ce commentaire que pour décrier ce grand-homme. Ce que je faisais par respect pour sa mémoire, et beaucoup plus par amitié pour sa nièce, fut traité de basse jalousie et de vil intérêt par ceux qui ne connaissent que ce sentiment, et le nombre n'en est pas petit. 1773.

J'envoyai presque toutes mes notes à l'académie; elles furent discutées et approuvées. Il est vrai que j'étais effrayé de l'énorme quantité de fautes que je trouvais dans le texte; je n'eus pas le courage d'en relever la moitié; et M. *Duclos* me manda que, s'il était chargé de faire le commentaire, il en remarquerait bien d'autres. J'ai enfin ce courage. Les cris ridicules de mes ridicules ennemis, mais plus encore la voix de la vérité qui ordonne qu'on dise sa pensée, m'ont enhardi. On fait actuellement une très-belle édition in-4° de *Corneille* et de mon *Commentaire*. Elle est aussi correcte que celle de mes faibles ouvrages est fautive. J'y dis la vérité aussi hardiment que vous.

Qui n'a plus qu'un moment à vivre

N'a plus rien à dissimuler.

Savez-vous que la nièce de notre père du théâtre se fâche quand on lui dit du mal de *Corneille*; mais elle ne peut le lire; elle ne lit que *Racine*. Les sentimens de femme l'emportent chez elle sur les devoirs de nièce. Cela n'empêche pas que, nous autres hommes qui faisons des tragédies, nous ne devions le plus profond respect à notre père. Je me souviens que

— 1773. quand je donnai, je ne fais comment, Oedipe, étant fort jeune et fort étourdi, quelques femmes me disaient que ma pièce (qui ne vaut pas grand'chose) surpassait celle de *Corneille* (qui ne vaut rien du tout): je répondis par ces deux vers admirables de *Pompée*:

Restes d'un demi-dieu dont jamais je ne puis,
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Admiron, aimons le beau, mon cher ami, partout où il est; détestons les vers visigoths dont on nous assomme depuis si long-temps, et moquons-nous du reste. Les petites cabales ne doivent point nous effrayer; il y en a toujours à la cour, dans les cafés et chez les capucins. *Racine* mourut de chagrin, parce que les jésuites avaient dit au roi qu'il était janséniste. On a pu dire au roi, sans que j'en sois mort, que j'étais athée, parce que j'ai fait dire à *Henri IV*:

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Je décide avec vous qu'il faut admirer et chérir les pièces parfaites de *Jean*, et les morceaux épars inimitables de *Pierre*. Moi qui ne suis ni *Pierre* ni *Jean*, j'aurais voulu vous envoyer ces Lois de Minos qu'on représentera, ou qu'on ne représentera pas sur votre théâtre de Paris; mais on y a voulu trouver des allusions, des allégories. J'ai été obligé de retrancher ce qu'il y avait de plus piquant, et de gâter mon ouvrage pour le faire passer. Je n'ai d'autre but, en le faisant imprimer, que celui de faire comme vous des notes qui ne vaudront pas les vôtres, mais

qui seront curieuses; vous en entendrez parler dans
peu. 1773.

Adieu; le vieux malade de Ferney vous embrasse
très-ferré.

L E T T R E L X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de janvier.

MON cher ange, les notes chatouilleuses ne paraîtront qu'après la pièce, du moins si on me tient parole; et encore j'empêcherai bien que ce volume un peu hasardé n'entre à Paris; ou s'il y entre, il ne fera qu'entre peu de mains, et alors il n'y a aucun danger; car, en fait de livres comme en fait d'amour, il n'y a de scandale que dans l'éclat.

On m'a mandé que cet Alcidonis, auquel j'ai été sacrifié, est protégé par madame la duchesse de Villeroi, qui même y a travaillé, et qui a fait faire la musique; si la chose est ainsi, elle m'a ôté le plaisir d'être le premier à lui céder tous mes droits bien respectueusement.

Lorsque les Lois de Minos ou Astérie seront sur le point d'être représentées au jugement très-incertain et souvent très-fautif de la cohue du parterre, je vous informerai de la cabale qui a pris déjà ses mesures. Elle est de la plus grande violence; mais

Je ne veux pas prévoir les malheurs de si loin.

M. le marquis de Chauvelin a eu la bonté de

— 1773. m'écrire ; mais vous sentez qu'il ne faut pas que M. le maréchal de *Richelieu* se presse, avant que l'affaire des Lois de Minos soit plaidée ; je joue gros jeu dans cette partie. Il est certain qu'il eût mieux valu ne plus jouer du tout à mon âge, et se retirer paisiblement sur son gain ; mais je vois que la passion du jeu ne se corrige guère. Une autre fois je vous en dirai davantage, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mes passions ; mais je suis un malade entouré de gens plus malades que moi. Madame de *Florian* est attaquée de la poitrine ; je lui ai bâti une maison que probablement elle n'habitera guère. Il ne faut pas plus compter sur la vie que sur le succès des pièces nouvelles. Je ne compte que sur votre amitié qui fait ma consolation.

L E T T R E L X X X V I I .

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, le 1 de février.

A moi les philosophes, c'est-à-dire les sages et les honnêtes gens. Vous savez quelle peine j'avais prise pour ces Lois de Minos. J'avais vraiment employé près de huit jours pour les faire, et j'en mettais presque autant pour les corriger ; un nommé *Valade*, libraire de Paris, vient d'imprimer la pièce toute défigurée, toute remplie de mauvais vers que je n'ai pourtant pas faits, en un mot, toute différente de mon dernier manuscrit qui était encore tout différent

des feuilles imprimées que vous avez entre les mains. C'est quelque bel esprit de comédien qui m'a joué ce tour. Je vous prie d'en parler à M. le maréchal de *Richelieu*, qui a la surintendance du tripot, et qui ne laissera pas un tel brigandage impuni. J'ai d'ailleurs l'honneur de lui en écrire; tout cela est un fort petit malheur, mais il faut de l'ordre en toutes choses.

Mes respects à madame *Dixneufsans* et à son digne mari. Je leur ferai attaché jusqu'au dernier moment de ma ridicule vie. V.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 1 de février.

EN voici bien d'une autre, Monseigneur; le tripot m'a joué d'un mauvais tour. Quelqu'un de ces messieurs a vendu une copie informe et détestable du *Minos* que vous protégez, à un nommé *Valade*, fripon de libraire de la rue Saint-Jacques, qui la débite hardiment dans Paris, au mépris de toutes les lois de la Crète et de la France. Cette piraterie doit intéresser MM. d'*Argental* et de *Thibouville*; car j'ai trouvé dans la pièce beaucoup de vers de leur façon. Je les crois meilleurs que les miens; mais enfin chacun a son style, et il n'y a point de peintre qui fût content qu'un autre travaillât à son tableau.

Quoi qu'il en soit, ce *Valade* me paraît réprimable,

— et le voleur qui lui a vendu la pièce, très-punissable.
1773. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de *Sartine*, et je n'ai nulle protection auprès de lui. Je ne fais pas pourquoi l'impression ne dépend pas de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, puisque la représentation en dépend. Ce monde-ci est plein de contradictions et d'anicroches.

J'avais fondé sur Minos l'espérance de vous faire ma cour à Paris; mon espérance est détruite : c'est la fable du pot au lait.

Il ferait curieux de savoir quel est le seigneur crétois qui a fait l'infamie de vendre la pièce à un des pirates de la rue Saint-Jacques; cela peut servir dans l'occasion, et vous sauriez à quoi vous en tenir sur l'honnêteté des gens du tripot.

Je comptais vous dédier cette pièce, malgré tout le ridicule des dédicaces; mais comment faire à présent? Je suis déjoué de toutes les façons. Les *Frérons* et toute la canaille de la littérature vont me tomber sur le corps. N'importe, je vous la dédierai encore, si vous me le permettez. Mais feriez-vous si mal d'écrire à M. de *Sartine*? il donnerait certainement tous ses soins à découvrir le fripon.

On m'assure que les comédiens ne laisseront pas de donner la pièce au premier de mars. Il n'y a autre chose à faire qu'à y retravailler encore pour dérouter les polissons.

Conservez toujours vos bontés pour votre ancien courtisan sifflé ou non sifflé, mais attaché à vous avec le plus profond et le plus tendre respect. V.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

3 de février.

MON très-cher confrère, je vous prie de ne pas manquer d'excommunier, d'une excommunication majeure, le libraire *Valade*, grand imprimeur de libelles, qui, malgré toutes les lois de la police, a défiguré les Lois de Minos d'une manière à déchirer les entrailles paternelles d'un vieux radoteur qui ne reconnaît plus son ouvrage. Le scélérat a sans doute acheté une détestable copie de quelque bel esprit ouvrier de loges, qui n'a pas manqué d'y mettre beaucoup de vers de sa façon. Voilà certainement le plus horrible abus qui soit en France, et peut-être le seul; car tout le reste assurément va à merveille. Mais j'ai mes Lois de Minos sur le cœur, et j'ambitionne trop votre suffrage pour vous laisser croire un moment que la pièce soit entièrement de moi.

Vous me direz qu'il est très-ridicule à mon âge de faire des pièces de théâtre; je le fais bien, mais il ne faut pas reprocher à un homme d'avoir la fièvre. Que voulez-vous qu'on fasse au milieu des neiges si ce n'est des tragédies? Si j'étais avec vous, je passerais mon temps à vous écouter et à me réjouir, et nous serions tous deux *Jean* qui rit. Cependant M. *Valade* ne fera pas de moi *Jean* qui pleure.

Je vous embrasse, je vous regrette et je vous aime de tout mon cœur. V.

1773.

L E T T R E X C.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney , 8 de février.

JE vous ai un peu grondé , mais je ne vous en aime pas moins. Il est vrai que , si on avait été tout d'un coup à monsieur le lieutenant de police , le vol aurait été découvert et puni. D'ailleurs , je pense encore qu'il vous est fort aisé de savoir à qui vous avez donné la pièce telle qu'elle est imprimée , et en quelles mains elle est restée. C'est un bonheur , après tout , qu'on m'ait mis à portée de défavouer cet ouvrage , et de crier à la falsification. Vous me ferez beaucoup d'honneur de joindre vos vers aux miens ; mais , en vérité , vous deviez m'en avertir. L'art des vers est plus difficile qu'on ne pense. Je fais bien que le cinquième acte est le plus faible , et après le quatrième je ne pouvais pas aller plus loin ; mais du moins il ne faut pas finir , comme je vous l'ai dit , par des complimens qui ne signifient rien.

Après avoir détruit tes funestes erreurs.

Vous sentez combien le mot d'erreurs est faible et mal placé quand il s'agit de sacrifices de sang humain , d'une faction barbare , et d'une bataille meurtrière. Ajoutez que l'épithète *funeste* n'est qu'une épithète , et par conséquent qu'une cheville.

Ta clémence , grand prince , a subjugué nos cœurs.

Ce n'est sûrement pas la clémence qui a gagné

Datame. Le roi est venu lui-même le tirer de prison, lui donner des armes, le faire combattre avec lui; ce n'est pas là de la clémence : c'est tout ce que pourrait dire un courtisan rebelle à qui on aurait pardonné, et le mot de *grand prince*, suivi de *grand-homme* et de *grand roi*, est, comme vous le voyez bien, insupportable. 1773.

Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle.

Il faut une *s* à appelle, grâce aux lois sévères de notre poésie qui ne permet plus la plus légère licence en fait de langue. On retranchait quelquefois cette *s* du temps de *Voiture*, mais aujourd'hui c'est un solécisme.

J'adore Astérie, et tu me rends digne d'elle. C'est ce qu'on pourrait dire dans des lettres patentes du roi; mais vous voyez combien il est au-dessous du caractère de *Datame* de ne se croire digne d'épouser *Astérie* que parce qu'il obtient une dignité dont il ne faisait nul cas. Ce compliment dément son caractère. Certainement il était bien plus convenable à ce fier sauvage, qui se croit égal aux rois, de dire qu'il pense être digne d'*Astérie*, parce qu'il l'a toujours aimée; c'est le sentiment d'une ame hardie et fière; le contraire est un compliment très-ordinaire, et par conséquent d'une extrême froideur.

Les quatre derniers vers de *Datame* sont de la même faiblesse. Il dit, et il retourne en quatre vers sans force, qu'il fera un sujet fidelle.

J'ai vu plusieurs endroits dans la pièce sur lesquels je vous ferais de pareilles remarques. On souffre des vers de liaison dans une tragédie; mais les gens de

1773. goût ne peuvent souffrir des vers lâches, des hémistiches rebattus, des épithètes oiseuses, des lieux communs qui traînent les rues. Vous devez concevoir à quel point je dois être affligé qu'on ait ainsi gâté mon ouvrage, sans daigner m'en dire un mot. Mes plus cruels ennemis ne m'auraient pas rendu un si mauvais service.

Cependant, encore une fois, je vous pardonne, en me flattant que vous réparerez cet affront qui est très-aisé à pardonner et à réparer.

Une vingtaine de vers ne me feront jamais oublier l'amitié que vous m'avez témoignée, &c.

LETTRE XCI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de février.

JE me meurs pour le présent, mon héros; vous me direz que, quand je serai mort, il n'importe guère que mademoiselle *Raucourt* soit fâchée ou non contre moi: je vous répondrai qu'il importe beaucoup à ma mémoire que je ne meure pas souillé de cet opprobre. De méchantes langues ont fait courir cette histoire scandaleuse dans Paris, et ont prétendu que c'était un tour cruel que vous aviez voulu faire à cette pauvre fille, dont tout le monde est idolâtre. Je crois que, dans l'ordre des petites choses, rien n'est plus essentiel que de faire parvenir à mademoiselle *Raucourt* la petite lettre que je vous ai écrite sur son compte.

Vous

Vous aurez bientôt *Patras*, dont je crois qu'il est très-aisé de faire un acteur excellent, et de le rendre utile dans tous les genres. 1773.

Il m'est arrivé un petit accident, c'est que je me meurs au pied de la lettre. On m'a fait baigner au milieu de l'hiver pour ma strangurie. Votre exemple m'encourageait; mais il n'appartient pas à tout le monde d'oser vous imiter : mes deux fuseaux de jambes sont devenus gros comme des tonneaux. J'ajouterais au bel état où je suis la sottise de mourir de douleur, si on jouait les Lois de Minos telles que des gens de beaucoup d'esprit et de mérite les ont faites. Je ne veux point me parer des plumes du paon; je suis un pauvre geai qui s'est toujours contenté de son plumage. Les vers de ces messieurs peuvent être fort beaux, mais ils ne sont pas de moi, je n'en veux point. Leurs beautés entièrement déplacées dépareraient trop l'ouvrage.

En un mot, je vous demande en grâce qu'on ne joue pas cette indigne rapsodie, vendue par un comédien au libraire *Valade*. Ce libraire a la bêtise de dire qu'il ne l'a imprimée que sur la copie de Genève et de Lausanne, et vous remarquerez qu'elle n'a paru encore ni à Lausanne ni à Genève; mais ce brigandage est comme tout le reste. Dieu ait pitié de ma chère patrie qui avait autrefois une si belle réputation dans l'Europe! Tout est bien changé, et vous ne faites que rire de cette décadence. Riez de la mienné, mais pleurez de celle de votre patrie. Votre vieux courtisan se recommande très-tristement à vos bontés. V.

1773.

L E T T R E X C I I.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, le 22 de février.

Vous me prenez à votre avantage. Je suis dans les horreurs d'une maladie qui pourrait bien être la dernière. On se réconcilie à la mort avec ses ennemis, à plus forte raison avec ses amis. Je vous demande donc pardon très-sérieusement de vous avoir soupçonné d'avoir fait les vers à la *Pellegrin*, qui ont déshonoré mon ouvrage. Il y en a un, entre autres, qui est d'un ridicule extrême; c'est à la seconde scène du second acte.

Ah ! tu vois ce pontife ardent à m'outrager.

Il faut avouer que voilà un *ah* ! bien placé, et que cela fait un bel effet. Je répète que mes plus cruels ennemis n'auraient jamais pu me jouer un pareil tour.

Quant à celui qui a fait vendre sous main à *Valade* ce malheureux exemplaire, je fais qui c'est; vous le savez aussi, et je n'en parle pas.

Croyez-moi, jouissez des talens des acteurs, s'ils en ont, et renoncez au tripot.

Quant à la proposition de faire parler d'amour une sauvage dont l'amour n'est pas le sujet de la pièce, cette proposition est beaucoup plus déplacée que les complimens qu'on mettait dans la bouche de

Datame, à la fin du cinquième acte. La fade galanterie n'a certainement rien à voir dans cette pièce. Elle était faite pour plaire au roi de Suède, au roi de Pologne et au roi de Prusse; elle était faite pour fournir des notes sur les sacrifices de sang humain, et sur toutes les horreurs religieuses; mais n'en parlons plus, c'est trop bavarder pour un homme qui se meurt. 1773.

J'allais écrire à M. d'*Argental*; mes maux qui augmentent m'en empêchent. Pardonnez-moi le crime de vous avoir soupçonné d'une vingtaine de vers détestables, et soyez sûr que, si je meurs, ce sera en vous aimant.

L E T T R E X C I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 de mars.

J'E ne fais pas, mon cher ange, si je suis encore en vie; mais si j'existe, c'est bien tristement. J'ai la sottise d'être profondément affligé de l'insolence avec laquelle ce fripon de *Valade* a fait accroire à monsieur le chancelier et à M. de *Sartine*, qu'il n'avait fait sa détestable édition que sur celle qui lui avait été envoyée de Genève, tandis que ma véritable édition de Genève n'est pas encore tout-à-fait achevée d'imprimer, à l'heure que je vous écris.

Vous pouviez confondre d'un mot l'imposture de ce misérable, puisque son édition contient des vers

— 1773. que je n'ai point faits, et dont la pièce a été remplie sans m'en donner le moindre avis. Vous savez ce que je vous ai mandé sur ces vers, et vous pouvez juger de la peine extrême que j'en ai ressentie. Il faut peu de chose pour accabler un malade ; et souvent qui a résisté à cinquante accès de fièvre consécutifs, ne résiste pas à un chagrin.

Pendant ma maladie, il m'est arrivé des revers bien funestes dans ma fortune, et j'ai craint de mourir sans pouvoir remplir mes engagements avec ma famille. La vie et la mort des hommes sont souvent bien malheureuses ; mais l'amitié que vous avez pour moi, depuis plus de soixante ans, rend la fin de ma carrière moins affreuse.

Pardonnez les expressions que la douleur m'arrache ; elles sont bien excusables dans un vieillard octogénaire, qui sort de la mort pour se voir enseveli sous quatre pieds de neige, et pour être, comme il est d'usage, abandonné de tout le monde. J'espère que je ne le serai pas par vous, que je ne mourrai pas de chagrin, n'étant pas mort de cinquante accès de fièvre, et que je reprendrai ma gaieté pour les minutes que j'ai à ramper sur ce misérable globe.

L'ÉTTRE XCIV.

1773.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX, *avocat.*

A Ferney, le 22 de mars.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre, lorsque j'échappai à peine, et pour très-peu de temps, d'une maladie qui n'épargne guère les gens de mon âge. Ainsi votre confrère, M. *Marchand*, est plus en droit que jamais de faire mon testament ; mais vous êtes bien plus en droit de réfuter la calomnie qui vous a imputé un libelle contre M. de *Morangiés* et contre moi. Je connais trop votre style, Monsieur, pour m'y être mépris un moment. Il est vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on n'en est pas venu à bout. Je vous ai toujours rendu justice ; et, quoique nous soyons d'avis très-différent sur le singulier procès de M. de *Morangiés*, mon estime pour vous n'en a jamais été altérée. Je me hâte de vous témoigner mes véritables sentimens ; malgré la faiblesse extrême où je suis, je serais trop fâché de mourir sans compter sur votre amitié, et sans vous assurer de la mienne. C'est avec ces sentimens, Monsieur, que j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Voltaire.

1773.

L E T T R E X C V.

A M. MARIN.

27 de mars.

J'AI reçu, mon cher Monsieur, ma *Déclaration* imprimée à Paris. J'ai été fâché de voir, *Réponse d'un avocat à l'écrit intitulé*, au lieu de *Réponse à l'écrit d'un avocat, intitulé, &c.* Cela fait un contre-sens assez ridicule; mais il faut souffrir ce ridicule auquel on ne peut remédier.

L'affaire de M. de *Morangiès* est d'un ridicule bien triste et bien cruel. Il la perdra, quoiqu'il soit démontré qu'il n'a jamais reçu les cent mille écus. Dieu veuille que je me trompe! Cependant il me paraît que le public des honnêtes gens revient beaucoup en faveur de M. de *Morangiès*. C'est une chose bien absurde que la rétractation d'un faux témoin ne soit pas admise en justice après le récolement. Je regarde le désaveu fait par cette malheureuse *Hérissé tempête*, avant d'être fouettée et marquée, comme une espèce de testament de mort, qui doit servir de matière à une nouvelle instruction, et qui prouve évidemment que M. de *Morangiès* est opprimé par la plus infame canaille. La faveur donnée à un vérol. et le décret de prise de corps contre un chirurgien honnête homme, marquent, ce me semble, la plus mauvaise volonté de la part du juge. Ce juge s'est fait un point d'honneur de protéger la populace contre la noblesse, mais il ne fallait protéger que la vérité contre l'imposture. Le grand

malheur est qu'on ne peut prouver cette imposture juridiquement, et que les billets de M. de *Morangiés* subsistent toujours. Au reste, ce problème me paraît plus intéressant que cent mille billevesées mathématiques, et cent mille discours pour les prix des académies. 1773.

Je ne connais point du tout ce M. de *Boissi* dont vous vous plaignez, ni cet abbé *Savatier* qui m'a tant dénigré. Ma longue maladie, dont je ne suis pas encore guéri, ne m'a pas laissé le temps de lire leurs brochures.

On dit que M. de *la Harpe* a fait une tragédie qui est le meilleur de tous ses ouvrages. Je le souhaite de tout mon cœur pour l'honneur des lettres et pour son avantage. C'est, de tous nos jeunes gens, celui qui fait le mieux des vers, qui écrit le mieux en prose, et qui a le goût le plus sûr.

L E T T R E X C V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

29 de mars.

S A V E Z - V O U S bien, Madame, pourquoi j'ai été si long-temps sans vous écrire? c'est que j'ai été mort pendant près de trois mois, grâce à une complication de maladies qui me persécutent encore. Non-seulement j'ai été mort, mais j'ai eu des chagrins et des embarras; ce qui est bien pire.

1773.

Puisque vous avez vu les Lois de Minos, il est juste que je vous envoie les notes qu'une bonne ame a mises à la fin de cette pièce. Je pourrais même vous dire que cette tragédie n'a été faite que pour amener ces notes qui paraîtront peut-être trop hardies à quelques fanatiques, mais qui sont toutes d'une vérité incontestable. Faites-vous les lire; elles vous amuseront au moins autant qu'une feuille de *Fréron*.

Quelques personnes seront peut-être étonnées qu'on parle dans ces notes du chevalier de *la Barre*, et de ses exécrables assassins; mais je tiens qu'il en faut parler cent fois, et faire détester, si l'on peut, la mémoire de ces monstres, appelés juges, à la dernière postérité.

Je fais bien que l'intérêt personnel d'un très-grand nombre de familles, l'esprit de parti, la crainte des impôts et du pouvoir arbitraire, ont fait regretter dans Paris l'ancien parlement; mais, pour moi, Madame, j'avoue que je ne pouvais qu'avoir en horreur des bourgeois, tyrans de tous les citoyens, qui étaient à la fois ridicules et sanguinaires. Je me suis déclaré hautement contre eux, avant que leur insolence ait forcé le roi à nous défaire de cette cohue. Je regardais la vénalité des charges comme l'opprobre de la France, et j'ai béni le jour où nous avons été délivrés de cette infamie. Je n'ai pas cru assurément m'écarter de la reconnaissance que je dois et que je conserve à un bienfaiteur, en m'élevant contre des persécuteurs qui n'ont rien de commun avec lui. Je n'ai fait ma cour à personne, je n'ai demandé aucune grâce à personne. La satisfaction de manifester mes sentimens et de dire la vérité, m'a tenu lieu de tout. Un temps viendra où

les haines et les factions seront éteintes , et alors la vérité restera seule. 1773.

Il y a quelque chose d'aussi sacré pour moi que cette vérité , c'est l'ancienne amitié. Je compte sur la vôtre en vous répondant de la mienne ; c'est ce qui fait ma consolation dans mes neiges et dans mes souffrances. Ma gaieté n'est pas revenue , mais elle reviendra avec les beaux jours , si mes maladies diminuent. Si je n'ai plus de gaieté , j'aurai du moins de la résignation et de la fermeté , un profond mépris pour toute superstition , et un attachement inviolable pour vous. V.

L E T T R E X C V I I.

A M. D E L A H A R P E.

29 de mars.

OUI , j'ai vu les vers sur la statue ; ils me font trop d'honneur , mais ils sont excellens. En voici (*) sur cette statue , qui ne valent pas les vôtres. Ce sont *levia carmina et faciles versus* qu'on fait *currente calamo* , et qui ne prétendent à rien. Cependant , si vous pouvez les glisser dans le mercure , ce sera toujours un petit service rendu à *Aliboron* et à sa séquelle.

Je fais partir un ballot de livres de contrebande. Vous croyez bien qu'il y en a quelques exemplaires pour vous , qui êtes un peu de contrebande aussi , puisque vous êtes rempli de goût et de génie.

Le discours de l'avocat *Belleguier* , en l'honneur de

(*) A M. Pigal , volume d'Epîtres.

1773. l'université, se trouve dans ce recueil. Il y a des pièces curieuses, et même importantes. Ce qu'il contient de moins bon, c'est la tragédie des Lois de Minos; mais du moins les vers dont *Valade* l'avait honorée n'y sont pas. Cette pièce n'avait été faite que pour amener des notes sur les sacrifices du temps passé et du temps présent. Ces notes ne seront approuvées ni par *Riballier* ni par *Cogé pecus*, mais elles sont toutes dans la plus exacte vérité; ainsi elles peuvent faire du bien : *le vrai seul est aimable, il doit régner par-tout.*

Il y a une épître dédicatoire à M. le maréchal de *Richelieu*, bien longue et assez singulière. Il me semble que je vous ai assez bien désigné, à la page 10. Puissent les alguazils de la littérature, et les commis à la douane des pensées, laisser arriver mon petit ballot en sûreté!

L E T T R E X C V I I I.

A M. M A R M O N T E L.

29 de mars.

VOTRE ancien ami est revenu au monde, mais ce n'est pas pour long-temps. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il vous fera tendrement attaché dans le petit nombre de minutes qu'il peut avoir encore à végéter sur ce globule.

Je vous plains, je plains le théâtre et le bon goût, puisque mademoiselle *Clairon* va en Allemagne; mais je ne puis la blâmer de quitter le pays de la frivolité et de l'ingratitude.

J'ai mis au coche un petit ballot de rogatons qu'on vient enfin d'imprimer à Genève. On y trouve des pièces assez curieuses, et, entre autres, le discours de l'avocat *Belleguier* qui n'aura point le prix de l'université. Vous y verrez aussi les Lois de Minos qui n'ont été faites que pour amener des notes très-vraies et très-insolentes, très-dignes de l'avocat *Belleguier*, très-dignes d'être lues par vous, et qui ne seront point du tout du goût de *Cogé pecus* et de *Ribaudier*. 1773.

Vous voyez bien que *Valade* est un fripon et un sot fripon, puisqu'il ose dire qu'il imprima son infame rapsodie sur une édition de Genève, et que cette édition de Genève ne paraît que depuis huit jours.

Voici une lettre à M. *Pigal*; elle se sent un peu de ma maladie, mais aussi elle n'a point de prétention.

Adieu, mon très-cher confrère; ma grande prétention est à votre amitié.

Présentez, je vous prie, mes regrets à mademoiselle *Clairon*.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 d'avril.

IL s'en faut bien, mon cher ange, que je sois guéri. Les apparences sont que j'irai bientôt trouver votre ami M. de *Croismare*, qui était mon cadet.

Permettez-moi de vous citer un vers de ces pauvres Lois de Minos :

On voit périr les fiens avant que de mourir.

— 1773. Mais à mesure qu'on est privé de ses anciens amis , on s'attache plus à ceux qui nous restent , et c'est ce que j'attends de votre cœur sensible ; c'est moi qui ai plus que jamais besoin de consolation. La petite cabale qui me persécute, fait débiter dans Paris deux volumes d'horreurs affreuses qu'elle m'attribue, et qu'on a imprimées à la suite du *Dépositaire* et des *Pélopides*, afin de faire passer la calomnie à la faveur de la vérité. On a inféré, dans ce recueil infame, le *Catéchumène* qui est, comme on le fait, d'un académicien de Lyon. (*)

Outre ces infamies scandaleuses et punissables, on a inféré, dans ce recueil, je ne fais quel écrit fait contre les anciens parlemens, et jusqu'à des pièces relatives à l'attentat commis contre le roi de Pologne, imprimées à Varsovie, et dans lesquelles il y a beaucoup de termes que je n'entends point.

Enfin il est bien démontré, aux yeux de tout homme impartial et de tout esprit raisonnable, que non-seulement je n'ai pas plus de part à cette édition qu'à celle de *Valade*, mais qu'elle a été faite uniquement dans l'intention de me perdre et de plonger dans le désespoir les derniers momens de ma vie. Voilà tout ce que les belles-lettres m'ont produit. Une statue ne console pas, lorsque tant d'ennemis conspirent à la couvrir de fange. Cette statue n'a servi qu'à irriter la canaille de la littérature. Cette canaille aboie, elle excite les dévots ; ces dévots cabalent, et les honnêtes gens sont très-indifférens.

Je ne fais comment faire pour vous faire parvenir un autre recueil plus honnête à la suite des *Lois* de

(*) M. de Bordes.

Minos. Je crains pour les recueils. On me dira : Si vous avez fait celui-ci , vous pouvez bien avoir fait l'autre dont vous vous plaignez. Heureux qui vit et qui meurt inconnu ! *qui benè latuit , benè vixit* : je n'ai pas eu ce bonheur. 1773.

Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de Richelieu. Je lui ai pourtant dédié cette véritable édition des Lois de Minos. Elle réussit beaucoup chez l'étranger. Je ne suis toléré dans ma patrie qu'à la longue ; mais entre les Alpes et le mont Jura a-t-on une patrie ? Un ami tel que vous en tient lieu.

Adieu. Non-seulement je vous souhaite une vieillesse plus heureuse que la mienne , mais je suis sûr que vous l'aurez ; j'en dis autant à madame d'Argental. V.

L E T T R E C.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney , 6 d'avril.

O H ! pour ces vers-là , je les trouve fort bons ; mais je ne les mérite guère. Ma maladie m'a laissé des suites affreuses :

La Renommée est vanité ,
 Courir après elle est folie :
 Qu'importe l'immortalité ,
 Quand on souffre pendant sa vie ?

Portez-vous bien , tout le reste est bien peu de

— chose. Continuez - moi vos bontés , elles font ma
1773. consolation.

Madame *Denis* vous fait mille complimens par ce pauvre malade; cela lui est plus aisé que d'écrire.

Pour moi , je n'ai pas le courage de vous parler de spectacles ni de plaisirs; je ne puis vous parler que de mon attachement, de ma reconnaissance et de la patience avec laquelle il faut que je supporte toutes les douleurs du corps et de ce qu'on appelle ame. *V.*

L E T T R E C I.

A M. LAUS DE BOISSI.

A Ferney, 6 d'avril.

U NE très-longue maladie , Monsieur , m'a mis jusqu'à présent hors d'état de vous remercier et de vous témoigner toute mon estime ainsi que ma reconnaissance. Je ne saurais me plaindre d'un ennemi tel que l'abbé *Sabatier* , puisqu'il m'a valu un défenseur tel que vous.

Je fais qu'on a payé cet abbé pour me nuire ; mais vous , Monsieur , vous n'avez écouté que la noblesse de votre ame , et vous faites autant d'honneur aux belles-lettres que tous ces écrivains mercenaires et calomniateurs y jettent de honte et d'opprobre.

Je cherche à vous faire parvenir mon petit hommage (*) par M. *Bacon* , substitut de monsieur le

(*) C'était un exemplaire de ses ouvrages dont il se fait présent à M. *Laus de Boissi*.

procureur général. J'espère qu'il vous sera rendu , —
 malgré la difficulté de la correspondance du pays 1773.
 où j'achève mes jours , avec votre belle et dange-
 reuse ville de Paris.

J'ai l'honneur d'être , &c. *Voltaire.*

L E T T R E C I I.

A M. DE B O R D E S , à Lyon.

A Ferney , 10 d'avril.

VRAIMENT c'est bien vous , Monsieur , qui avez plus d'un ton. Il s'en faut bien , à mon gré , que *Vert-vert* , avec ses *b* et ses *f* qui *voltigeaient sur son bec* , soit aussi agréable que *Paparilla*. Quand vous aurez mis la dernière main à cet agréable ouvrage , il sera un des meilleurs que nous ayons dans ce genre , en italien et en français. Nous avons à Genève un homme dont le nom était précisément celui du premier héros du poëme : il a changé son nom en celui de *Planteamour* , comme l'ex-jésuite *Fesse* , de Lyon , qui m'a volé pendant trois ans de suite , avait changé son nom en celui de père *Fessi*.

Je crois que les notes à la suite des Loix de Minos ne vous auront pas déplu , et que vous serez content du discours de l'avocat *Belleguier* , pour les prix de l'université. Que dites-vous du recteur qui ne fait pas le latin , et qui a pris *magis* pour *minus* ?

Je suis bien fâché qu'*Aufresne* ne puisse aller à Lyon ; on dit que c'est un acteur qui a des momens

— 1773. et des éclairs admirables. Il me semble quelquefois que, si on pouvait représenter sur le beau théâtre de Lyon les Lois de Minos avec quelque succès, je pourrais faire un effort, et oublier assez mes maux pour venir vous embrasser. J'ai des raisons essentielles pour avoir un prétexte plausible de ce petit voyage. Que de choses j'aurais à vous dire, et que de choses à entendre!

Aimons - nous, mon cher philosophe, car les ennemis de la raison n'aiment guère ceux qui pensent comme nous.

L E T T R E C I I I.

A M. D E L A H A R P E.

10 d'avril.

JE viens de retrouver une lettre de *Clément*, qu'il est bon de faire connaître à mon cher successeur. Il n'y a pas six mois d'intervalle, entre cette lettre tout-à-fait cordiale, et les pouilles qu'il nous chante à tous deux. Cela prouve que les grands-hommes changent d'opinion volontiers, et se rétractent comme *S^t Augustin*.

Le *Mercur*e me paraît le greffe où cette lettre doit être déposée, avec quelques petites réflexions de votre part sur les progrès que font en peu de temps les hommes de génie, et sur la rapidité avec laquelle ils passent du pour au contre.

LETTRE

L E T T R E C I V.

1773.

A U M E M E.

JE n'ai point lu, Monsieur, les beaux vers où vous dites que le très-inclément *Clément* me déchire aussi-bien que plusieurs de mes amis. Il y a environ soixante ans que je suis accoutumé à être déchiré par les *Desfontaines*, les *Bonneval*, les *Fréron*, les *Clément*, les *la Beaumelle*, et les autres grands-hommes de ce siècle. Je vous envoie la jolie pièce de vers que ce M. *Clément* fit, il y a peu de temps, à mon honneur et gloire. J'en retranche seulement quelques vers, tant parce qu'il faut être modeste, que parce qu'il ne faut pas trop abuser de votre loisir.

O toi que j'aime autant que je t'admire,
Sur ces vers que mon cœur inspire
Et que lui seul doit avouer,

Jette un regard de bonté, de tendresse :

L'art d'une main enchanteresse

Ne cherche point à t'y louer.

Laiissons la louange insipide

Pour ces mortels peu délicats

Que de la vérité l'ombre même intimide,

Et que l'encens n'affadit pas.

C'est un poison qu'en nos climats

Une complaisance perfide

Prépara pour la vanité.

La fable, de la vérité

Corresp. générale.

Tome XI. * M

1773.

Est une image réfléchie ;
 C'est un miroir où l'on n'est point flatté :
 Je t'offre sa glace fidelle ,
 Voltaire , tu t'y connaîtras .
 Mais , ô toi , mon autre modèle ,
 Maudit geai , tu la terniras .

LE ROSSIGNOL ET LE GEAI.

Fable.

Dès son printemps , dès son jeune âge ,
 Un rossignol , par son ramage ,
 Dans ses cantons s'était fait respecter ;
 Il enchantait son voisinage ,
 On se taisait pour l'écouter .
 Sa voix plaisait aux cœurs , plus encor qu'aux oreilles ,
 Et ses fredonnemens même étaient des merveilles .
 Un geai fort sot , fort ennuyeux
 Et fort bavard , c'est l'ordinaire ,
 Ne put entendre sans colère .
 Du rossignol les chants délicieux
 Le mérite d'autrui le rendait envieux .
 Pourquoi ? le voici sans mystère .
 C'est qu'il n'en avait point . Il n'avait plu jamais ,
 Et ne voulait que tout autre pût plaire .
 Or , envers maître geai , sur ce point très-sévère ,
 Le rossignol avait des torts très-vrais :
 On l'admirait . Témoin de ses succès ,
 Jacques enrageait , et lui fit son procès .
 Au chanteur , au bon goût , il déclara la guerre ,
 A sa langue il donna carrière ,
 De son babil étourdit les forêts .

Outrage, injure journalière,

Il porta tout aux plus grossiers excès.

1773.

Que fit messire Jacque ? Oh ! de l'eau toute claire.

Il avait beau crier : Messieurs, que c'est mauvais !

Cette voix est cassée, elle devrait se taire ;

Ah ! croyez-moi . . . L'on n'en voulut rien faire.

Il ne persuada que quelques fots, des geais.

Le rossignol toujours en paix,

Ne s'avisa de lui répondre.

Répondre aux fots ! finirait-on jamais ?

Méprisant le stupide, et pour le mieux confondre,

Il formait avec soin des chants toujours nouveaux,

Toujours plus beaux ;

Et les autres oiseaux

Disaient au geai bouffi de rage :

Au rossignol tu crois être fatal,

Détrompe-toi, vain animal,

Ta censure pour lui peut-elle être un outrage ?

S'il te plaisait, c'est qu'il chanterait mal.

Monfieur, si vous avez la bonté de me permettre de rendre ces vers publics, après y avoir ajouté, retranché, corrigé ce que bon vous semblera, je les enverrai dans quelque ouvrage périodique, ou dans quel recueil que vous aurez la complaisance de m'indiquer.

Je suis avec tout le respect possible, &c.

Vous voyez, Monfieur, que ce Clément qui me traitait impudemment de rossignol, est devenu geai ; mais il ne s'est point paré des plumes du paon. Il s'est contenté de becqueter MM. de Saint-Lambert, Delille, Watelet, Marmontel, &c. &c.

1773. Je voudrais voir cette épître dans laquelle il nous apprend à tous notre devoir, j'en profiterais. Je n'ai que soixante et dix-huit ans; les jeunes gens comme moi peuvent toujours se corriger, et nous devons une grande reconnaissance à ceux qui nous avertissent publiquement, et avec charité, de nos défauts. J'ai dit autrefois :

L'envie est un mal nécessaire ;
C'est un petit coup d'aiguillon
Qui nous force encore à mieux faire.

Il fallait dire, l'envie est un bien nécessaire, si pourtant ces messieurs ne connaissent d'autre envie que celle de perfectionner les arts et d'être utiles à l'univers. M. Clément semble être l'homme du monde le plus utile après l'illustre Fréron; il entre sagement dans une carrière qui doit l'immortaliser, et surtout lui faire beaucoup d'amis, &c. (*)

(*) Voyez les notes sur le Dialogue de *Pégase*, volume de Contes et Satires.

L E T T R E C V.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 d'avril.

JE m'imagine que mon héros fait ses pâques à Versailles, et que j'aurai tout le temps de disposer mon squelette à me rendre à ses ordres.

Votre *Lazare* ressuscité ne manquera pas de venir au rendez-vous, le plus secrètement que faire se pourra, dès que vous lui aurez marqué le jour où il devra partir, après quoi il retournera bien vite dans son hermitage.

On doit jouer incessamment les Loix de Minos à Lyon, et l'on fait pour cela de grands préparatifs; c'est précisément de quoi je ne veux pas être témoin. Comme vous êtes l'unique objet de mon voyage, je ne veux pas qu'aucune idée étrangère se mêle à mon idée dominante. Je compte d'ailleurs beaucoup plus sur les acteurs de Bordeaux que sur ceux de Lyon. *Belmont* fera ses efforts pour faire réussir une pièce que vous protégez, qui vous est dédiée, et qui vous appartient.

A l'égard de Paris, je pense qu'il ne faut pas se presser, et que vous pourriez attendre le voyage de Fontainebleau. Il n'est pas impossible que dans ce temps-là vous n'ayez quelques bons acteurs. Il y en a un qui était à Lyon, et que j'envoie malheureusement à Pétersbourg. Je m'en repens du fond

— de mon cœur. Je crois qu'il serait devenu excellent
1773. à Paris.

La pièce d'ailleurs était fort mal arrangée par le *Kain*, et les rôles ridiculement donnés. Monseigneur me permettra d'arranger tout cela différemment, selon son bon plaisir.

Il pleut de mauvais vers à Turin; c'est tout comme chez vous; et vous rembourferez plus d'un sonnet, quand vous viendrez dans ce pays-là. La troupe de l'impératrice-reine est revenue de Naples et de Venise où elle a beaucoup réussi. C'est la première fois qu'on a vu des acteurs français au fond de l'Italie. Vous pourriez bien trouver parmi ces comédiens quelqu'un qui vous convînt. Je m'aperçois que je ne vous parle que de théâtre; mais vous êtes premier gentilhomme de la chambre, et les plaisirs de l'esprit font faits pour vous être aussi chers que les autres.

Vous ne m'avez point mandé si l'on pouvait vous envoyer de gros paquets du côté de la Suisse. Je crains toujours de commettre quelque indiscretion; mon ombre me fait peur: c'est apparemment depuis que j'ai été sur le point de n'être plus qu'une ombre.

Jouissez, Monseigneur, de votre belle fanté. Il n'y a de jeunes que ceux qui se portent bien. Daignez continuer à me faire oublier par vos bontés toutes les misères de ma décrépitude, et agréez toujours mon très-tendre respect. V.

M. de *Sartine* m'a écrit qu'il ne doutait pas de la prévarication de *Valade*; qu'il aurait tout saisi; si

tout n'avait pas été vendu, et qu'il me priait de ne pas exiger de lui qu'il pousât plus loin cette affaire. 1773.
Je vous rends compte de tout comme à mon médecin.

A propos, je vous crois réellement le meilleur médecin du monde; car, par votre attention et votre régime, vous avez fortifié votre santé et prolongé vos plaisirs. *Boërhaave*, avec tous ses livres et un tempérament de fer, n'a pas su arriver à soixante et dix ans faits.

Vivez cent ans, et moquez-vous intérieurement des médecins, ainsi que du reste du monde.

L E T T R E C V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

MON cher ange, votre lettre du 13 d'avril m'a bien consolé, mais ne m'a pas guéri, par la raison qu'à soixante et dix-neuf ans, avec un corps de roseau, et des organes de papier mâché, je suis inguérissable. Toutes les chimères dont je me berçais sont sorties de ma tête. Vous savez que j'avais imaginé de partir de Grèce sur un vaisseau suédois, pour venir vous embrasser; la destinée en a ordonné autrement. Je vous avoue que j'en ai été au désespoir, et que mon chagrin n'a pas peu contribué à envenimer l'humeur qui rongait ma déplorable machine.

On va représenter les Crétois à Lyon, à Bordeaux,

— à Bruxelles. A l'égard des comédiens de votre ville
 1773. de Paris, je puis dire d'eux ce que *S^t Paul* difait des
 Crétois de son temps : *Ce sont de méchantes bêtes et des*
ventres paresseux ; je puis ajouter encore que ce sont
 des ingrats. Ils ont eu le mauvais procédé et la
 bêtise de préférer je ne fais quel *Alcidonis* ; DIEU les
 en a punis, en ne leur accordant qu'une représenta-
 tion. J'espère que M. le maréchal de *Richelieu* pourra
 mettre quelque ordre dans ce tripot. Il était bien
 ridicule d'ailleurs que *le Kain* s'avisât de vouloir
 jouer le rôle d'un jeune homme, tandis que celui
 de *Teucer* était fait pour sa taille, et le rôle du vieil-
 lard pour *Brixard*. Si on ne peut pas réformer le
 tripot, je m'en lave les mains, et je me borne à mes
 bosquets et à mes fontaines.

On m'a mandé que la détestable copie, sur laquelle
 le détestable *Valade* avait fait sa détestable édition,
 venait d'une autre copie qui avait traîné dans l'an-
 tichambre de madame *du Barri* ; mais cela est impos-
 sible, parce que l'exemplaire prêté par *le Kain* à
 madame *du Barri* était absolument différent.

Vous saurez, s'il vous plaît, que les Lois de Minos
 sont suivies de plusieurs pièces très-curieuses qui
 composent un assez gros volume ; c'est ce volume
 que je veux vous envoyer. Je cherche des moyens
 de vous le faire parvenir. Cela n'est pas si aisé que
 vous le pensez, surtout après l'aventure des deux
 tomes très-condamnables et très-brûlables, que de
 charitables ames m'ont fait la grâce de m'imputer.
 Ce monde est un coupe-gorge, et il y a des gens
 qui, pour couper la mienne, se servent d'un long
 rasoir dont le manche est dans une sacrifiée. Est-il

possible que vous n'ayez pas un moyen à m'indiquer pour vous faire parvenir le recueil crétois ? Il ne part pas tous les jours des voyageurs de Genève pour Paris. D'ailleurs , je n'en vois aucun ; je fais fermer ma porte à tout le monde ; mon triste état ne me permet pas de recevoir des visites. 1773.

Le Kain m'a écrit sur ma maladie. Je le crois actuellement à Marseille : je lui répondrai quand il sera de retour.

Vous me parlez de la Sophonisbe de *Mairet*, rapetassée , et tellement rapetassée qu'il n'y a pas un seul mot de *Mairet*. Vous aurez cette Sophonisbe dans le paquet de la Crète ; mais quand et par où ? DIEU le fait , car *Marin* ne peut plus recevoir de gros paquets.

J'ai répondu à tout ; mais il me semble toujours que je n'ai pas répondu assez aux marques de l'amitié constante que vous daignez me conserver, vous et madame d'*Argental*. Mon corps souffre beaucoup ; mon ame , s'il y en a une , ce qui est fort douteux , vous est tendrement attachée jusqu'à la dissolution entière de mon individu , laquelle est fort prochaine. V.

1773.

L E T T R E C V I I .

A M. D I D E R O T.

A Ferney, 20 d'avril.

J'AI été bien agréablement surpris, Monsieur, en recevant une lettre signée *Diderot*, lorsque je revenais d'un bord du Styx à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux soldat couvert de blessures, si M. de *Turenne* lui avait écrit. La nature m'a donné la permission de passer encore quelque temps dans ce monde; c'est-à-dire, une seconde entre ce qu'on appelle deux éternités, comme s'il pouvait y en avoir deux.

Je végéterai donc au pied des Alpes encore un instant dans la fluante du temps qui engloutit tout. Ma faculté intelligente s'évanouira comme un songe, mais avec le regret d'avoir vécu sans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos amis. S'il est jeune, je réponds qu'il ira très-loin; s'il ne l'est pas, on dira de lui qu'il écrivit avec esprit ce qu'il inventa avec génie: c'est ce qu'on disait de *la Motte*. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-dessus de celle-là? et c'est celle qu'on donne à *la Fontaine*: *Il écrivit avec naïveté*. Il y a, dans tous les arts, un je ne sais quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde, fondus ensemble, n'auraient pu parvenir à donner l'Armide de *Quinault*, ni les *Animaux malades de la peste* que fit *la Fontaine*, sans savoir même ce qu'il se faisait. Il faut avouer que,

dans les arts de génie , tout est l'ouvrage de l'instinct. *Corneille* fit la scène d'*Horace* et de *Curiace* comme un oiseau fait son nid , à cela près qu'un oiseau fait toujours bien , et qu'il n'en est pas de même de nous autres chétifs. M. *Boisard* paraît un très-joli oiseau du Parnasse , à qui la nature a donné , au lieu d'instinct , beaucoup de raison , de justesse et de finesse. Je vous envoie ma lettre de remerciemens pour lui. Ma maladie , dont les suites me persécutent encore , ne me permet guère d'être diffus. Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats , et qui mérite les éloges de tous les sages. Je vous aime , je vous estime , comme si j'étais un sage.

Le vieux malade de Ferney, V.

LETTRE CVIII.

A MADAME NECKER.

A Ferney, 23 d'avril.

LA lettre , Madame , dont vous m'honorez m'est assurément plus précieuse que tous les sacremens de mon église catholique , apostolique et romaine. Je ne les ai point reçus cette fois-ci. On s'était trop moqué à Paris de cette petite facétie ; et le petit-fils de mon maçon , devenu mon évêque , ainsi qu'il se prétend le vôtre , avait trop crié contre ma dévotion. Il est vrai que je ne m'en porte guère mieux. Presque tout le monde a été malade dans nos cantons , vers l'entrée du printemps.

1773. Je n'avais point du tout mérité ma maladie. Les plaisanteries qui ont couru n'avaient, malheureusement pour moi, aucun fondement ; et je vous assure que je mourais le plus innocemment du monde.

Je m'arrange assez philosophiquement pour ce grand voyage dont tout le monde parle sans connaissance de cause. Comme on n'a point voyagé avant de naître, on ne voyage point quand on n'est plus. La faculté pensante, que l'éternel architecte du monde nous a donnée, se perd comme la faculté mangeante, buvante et digérante. Les marionnettes de la Providence infinie ne sont pas faites pour durer autant qu'elle.

De toutes ces marionnettes, la plus sensible à vos bontés, c'est moi. Je vous regarde comme un des êtres les plus privilégiés que l'ordre éternel et immuable des choses ait fait naître sur ce petit globe. Je suis très-fâché de ramper loin de vous sur un petit coin de terre où vous n'êtes plus ; je ne vois plus personne, je ferme surtout ma porte à tout étranger : mais je compte que M. *Moultou* viendra ce soir dans mon hermitage, et que nous nous consolerons l'un l'autre en parlant long-temps de vous.

Je remercie M. *Necker* de son souvenir, avec la plus tendre reconnaissance. Madame *Denis* me charge de vous dire à quel point elle vous est attachée.

Agréez le sincère respect, la véritable estime et l'amitié du vieux malade de Ferney.

A M. LE CHEVALIER DE TOLENDAL.

A Ferney , 28 d'avril.

J'AVAIS eu l'honneur , Monsieur , de connaître particulièrement M. de *Lalli* , et de travailler avec lui , sous les yeux de M. le maréchal de *Richelieu* , à une entreprise dans laquelle il déployait tout son zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec attention tous les mémoires qui parurent au temps de sa malheureuse catastrophe. Son innocence me parut démontrée : on ne pouvait lui reprocher que son humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit essuyer. Il fut persécuté par plusieurs membres de la compagnie des Indes , et sacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne subsistent plus , ainsi le temps paraît favorable ; mais il me paraît absolument nécessaire de ne faire aucune démarche sans l'aveu et sans la protection de monsieur le chancelier.

Peut-être ne vous fera-t-il pas difficile , Monsieur , de produire des pièces qui exigeront la révision du procès ; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la procédure. Une permission secrète au greffier criminel pourrait suffire. Il me semble que M. de *Saint-Priest* , conseiller d'Etat , peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui , ayant examiné les papiers de M. de *Lalli* , et étant convaincu non-seulement de son innocence , mais de la réalité de ses services , lui conseilla de se remettre

entre les mains de l'ancien parlement. Ainsi la cause de M. de *Lalli* est la sienne aussi-bien que la vôtre : il doit se joindre à vous dans cette affaire si juste et si délicate.

Pour moi, je m'offre à être votre secrétaire, malgré mon âge de quatre-vingts ans, et malgré les suites très-douloureuses d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce sera une consolation pour moi que mon dernier travail soit pour la défense de la vérité.

Je ne fais s'il est convenable de faire imprimer le manuscrit que vous m'avez envoyé ; je doute qu'il puisse servir, et je crains qu'il ne puisse nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que des démonstrations fondées sur les procédures mêmes. Une réponse à un petit libelle inconnu ne ferait aucune sensation dans Paris. De plus, on serait en droit de vous demander des preuves des discours que vous faites tenir à un président du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des officiers ; et, si ces discours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez, on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette observation me paraît très-essentielle.

D'ailleurs, ce libelle m'est absolument inconnu, et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il serait bon, Monsieur, que vous eussiez la bonté de me l'envoyer par M. *Marin*, qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre soit pour madame la comtesse de la *Heuze* comme pour vous. Ma faiblesse et mes souffrances présentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris simplement pour

l'assurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de M. de *Lalli*. Je vous prie l'un et l'autre d'en être persuadés. 1773.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E C X.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, 28 d'avril.

MON cher ami, vous venez bien à propos au secours des libraires de Paris, qui sans vous n'auraient fait qu'une collection insipide; et grâce aux soins dont vous voulez bien les honorer, je crois que l'ouvrage sera très-intéressant et très-instructif.

La tragédie de Sophonisbe n'est pas si bien réformée que celle de Venceslas. La raison en est qu'on n'a pas laissé subsister un seul vers de *Mairet*.

Il y a long-temps que je cherche une occasion de vous envoyer un petit recueil pour mettre dans un coin de votre bibliothèque; mais la contrebande est devenue si difficile, que je ne fais comment m'y prendre.

Je vous remercie de demeurer dans un *impasse*, mais je ne vous pardonne pas d'écrire français par un o.

Je vous embrasse bien tendrement.

1773.

L E T T R E C X I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 5 de mai.

C'EST toujours au premier gentilhomme de la chambre, au grand-maître des jeux et des plaisirs, que j'ai l'honneur de m'adresser. Je lui ai écrit en faveur de *Patras*, que je crois très-utile au théâtre que mon héros veut rétablir.

Je lui présente aujourd'hui requête pour *la Borde*, dont on prétend que la *Pandore* est devenue un ouvrage très-agréable. Je crois qu'il mourra de douleur si mon héros ne fait pas exécuter son spectacle aux fêtes de madame la comtesse d'*Artois*; et moi je reprendrais peut-être un peu de vie, si cette aventure pouvait me fournir une occasion de vous faire ma cour pendant quelques jours.

Je crois que cette *Pandore*, avec sa boîte, a été en effet la source de bien des maux, puisqu'elle fit mourir de chagrin ce pauvre *Royer*, et qu'elle est capable de jouer un pareil tour à *la Borde*. Les musiciens me paraissent encore plus sensibles que les poètes. Il y a long-temps, Monseigneur, que je cherche le moyen de vous envoyer un recueil qui contient les *Lois de Minos*, et plusieurs petits ouvrages en prose et en vers assez curieux. Je vous demanderais une petite place pour ce livre dans votre bibliothèque; il est assez rare jusqu'à présent. Ne puis-je pas vous
l'envoyer

l'envoyer sous l'enveloppe de M. le duc d'Aiguillon ?
 J'attends sur cela vos ordres. 1773.

On va jouer les Lois de Minos à Lyon ; le spectacle sera très-beau , mais les acteurs sont bien médiocres. Je compte que la pièce sera mieux jouée dans votre capitale de la Guienne. Je n'irai point voir le spectacle de Lyon : les suites de ma maladie ne me le permettent pas ; mais quand il s'agira d'obéir à vos ordres , je trouverai des ailes , et je volerai. Je vois qu'un certain voyage est un peu différé ; tant mieux , car nous n'avons point encore de printemps , mais en récompense nous sommes entourés de neige.

Conservez vos bontés à ce pauvre malade qui ne respire que pour en sentir tout le prix. V.

N. B. On me mande que *la Borde* a beaucoup retravaillé sa *Pandore* , et qu'elle est très-digne de votre protection.

L E T T R E C X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 3 de mai.

Vous voulez que je vous écrive , mon cher ange ; c'est à moi bien plutôt de vous supplier de m'écrire , et de me mander des nouvelles de madame d'Argental. Que puis-je vous mander du fond de ma retraite ? vous amuserai-je beaucoup , quand je vous dirai que je suis en Sibérie , sous le quarante-sixième

1773.

degré et demi de latitude , et que nous avons au 8 de mai plus de cent pieds de neige au revers du mont Jura ; que tous nos fruits sont perdus ; que ma pauvre colonie est sur le point d'être ruinée , et que je serais peut-être à Paris actuellement auprès de vous , sans la friponnerie de *Valade* , et l'impertinente ingratitude des comédiens ? Mille contre-temps à la fois ont exercé ma patience ; ma mauvaise santé la met encore à de plus grandes épreuves.

Je ne fais point du tout comment m'y prendre pour vous envoyer ce recueil à la tête duquel les Lois de Minos se trouvent : ce qu'on peut dans un temps, on ne le peut pas dans un autre : tous les envois de livres du pays étranger sont devenus plus difficiles que jamais. Je pourrais hasarder d'envoyer le petit paquet , par le carrosse de Lyon , à la chambre syndicale de Paris. Voyez si vous pourriez le réclamer , et si M. de *Sartine* voudrait vous le faire rendre. Je suis étranger , je suis de contrebande ; je suis environné de chagrins , quoique je tâche de n'en point prendre. Je suis vieux , je suis malade ; j'ai la mort sur le bout du nez , si ce n'est pas pour cette année , c'est pour l'année prochaine. On ne meurt point comme on veut dans les heureux pays libres qu'on appelle papistes ou papaux. *Rabelais* dit qu'on y est toujours tourmenté par les clers-gots et par les évêc-gots. On ne fait où se fourrer ; j'espère pourtant que je m'en tirerai galamment ; mais avouez que tout cela n'est pas joyeux. La philosophie fait qu'on prend son parti , mais elle est trop sérieuse cette philosophie , et on ne rit point entre des peines présentes et un anéantissement prochain. Je gagerais que *Démocrite* n'est pas mort en riant.

Sur ce, mon cher ange, portez-vous bien et vivez. —
 Je croyais *le Kain* à Marseille. Permettez que je 1773.
 vous adresse un petit mot de réponse que je dois à
 une lettre qu'il m'écrivit, il y a plus d'un mois.

Pour mademoiselle *Daudet*, je lui en dois une
 depuis le mois de janvier ; il y a prescription. Je vous
 supplie de lui dire que mon triste état m'a mis dans
 l'impossibilité de lui répondre : rien n'est si inutile
 qu'une lettre de complimens. Je lui souhaite fortune
 et plaisirs, et surtout qu'elle reste à Paris le plus
 qu'elle pourra. Quoique je n'aime point Paris, je sens
 bien qu'on doit l'aimer.

Que mes anges me conservent un peu d'amitié,
 je ferai consolé dans mes neiges et dans mes tribu-
 lations ; je leur ferai attaché tant que mon cœur battra
 dans ma très-faible machine.

L E T T R E C X I I I.

A M. MARIN.

8 de mai.

MON cher Monsieur, je crois, Dieu me pardonne,
 que je suis encore en vie : en ce cas, je vous prie d'en-
 voyer un exemplaire de ce petit ouvrage à M. de
la Harpe. Pourriez-vous me faire parvenir le nouveau
 mémoire de *la Croix* ? je fais qu'il écrit plutôt contre
 M. *Linguet* que contre M. de *Morangiès*. C'est une
 chose déplorable qu'on se déchaîne si universellement
 contre un avocat qui ne fait que son devoir. On dit

— 1773. qu'on ne jugera ce procès que sur les probabilités qui frappent tout le monde ; mais je n'en crois rien. Les juges sont astreints à suivre les lois. L'ancien parlement se mettait au-dessus : celui-ci n'est pas encore assez puissant pour prendre de telles libertés. La détention de M. de *Morangiés*, et le refus d'entendre de nouveaux témoins, me font trembler pour lui. Je le regarderai toujours comme un homme très-innocent. Dieu veuille qu'il n'augmente pas mon catalogue des innocens condamnés.

Avez-vous vu M. de *Tolendal* (*) ? son oncle est une terrible preuve de ce que peut la cabale. Le roi de Prusse a, parmi ses officiers, le jeune d'*Etallonde* qui fut condamné, avec le chevalier de *la Barre*, à la question ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être brûlé vif pour n'avoir pas ôté son chapeau devant des capucins, et pour avoir chanté je ne fais quelle chanson que personne ne connaît. C'est un exemple qu'il faut toujours avoir devant les yeux : il nous prouve que notre siècle est aussi abominable que frivole. Il y a bientôt quatre-vingts ans que je suis au monde, et je n'ai jamais vu que des injustices. Je crois que *Mathusalem* aurait pu en dire autant.

(*) M. le comte de *Lalli*. M. de *Voltaire* le croyait alors neveu, et non fils de celui dont il cherchait à faire réhabiliter la mémoire.

L E T T R E C X I V.

1773.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 19 de mai.

C E que madame *Denis* veut vous dire, Madame, c'est que M. le maréchal de *Richelieu*, votre ami, vient de m'affliger d'une manière bien sensible pour un cœur qui lui est si tendrement attaché depuis plus de cinquante ans. Il m'accable d'abord de bontés au sujet des Lois de Minos; il n'a jamais été si empressé avec moi; et le moment d'après il m'accable de dégoûts, il me traite comme ses maîtresses. Voici le fait: dans la chaleur de nos tendresses renaissantes, je lui dédie les Lois de Minos, et je me livre dans cette dédicace à toute ma passion pour lui; il me promet et me donne sa parole d'honneur qu'il fera représenter les Lois de Minos, à Fontainebleau, au mariage de M. le comte d'*Artois*. Sur cette parole, je retire la pièce des mains des comédiens qui allaient la jouer, et je n'ai de confiance qu'en ses bontés.

Quelque temps après, *le Kain* vient lui présenter la liste des pièces qu'on doit donner à Fontainebleau; il met dans cette liste plusieurs de mes pièces, et surtout les Lois de Minos. M. le maréchal les raye toutes, et substitue à leur place le *Catilina* de *Crébillon*, et je ne fais quelles autres pièces barbares. Voilà ce qu'on me mande, et ce que j'ai peine à croire: je l'aime et je le respecte trop pour croire qu'il en ait usé ainsi avec moi, dans le temps même qu'il me

— 1773. prodiguait les marques les plus flatteuses de l'amitié dont il m'a honoré depuis si long-temps.

Nous avons recotrs, ma nièce et moi, Madame, à celle qui connaît si bien le prix de l'amitié, à celle dont la bienveillance et l'équité sont si actives, à celle qui a tiré notre ami *Racle* du profond bournier où il était plongé, à celle qui n'entreprend rien dont elle ne vienne à bout. Vous allez à la chasse des perdrix ; allez à la chasse de M. de *Richelieu* : trouvez-le, parlez-lui, faites-le rougir, s'il est coupable, faites-le rentrer en lui-même, ramenez-moi mon infidelle. Il n'appartient qu'à vous de faire de tels miracles ; vous connaissez ma position. Cette petite aventure tient à des choses qui sont essentielles pour moi, et même pour ma famille.

Nous vous prions de vouloir bien ajouter aux bons offices que nous vous demandons, celui de parler de vous-même à mon perfide ; d'ignorer avec lui que nous vous avons écrit ; de lui dire que vous ne venez lui représenter son inconstance que sur le bruit public, et que vous ne sauriez souffrir qu'on attaque ainsi sa gloire.

Franchement, Madame, rien n'est plus cruel que de se voir abandonné et trahi sur la fin de sa vie, par les personnes sur lesquelles on avait le plus compté, et dans qui on avait mis toutes ses affections. Il n'y a que vos bontés qui puissent me consoler, et me tenir lieu de ce que je perds.

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de la pièce en question, avec des notes que je vous prie de lire quand vous n'irez point à la chasse.

Agréez, Madame, mon respect et mon attachement inviolable. V.

A M. CHRISTIN.

20 de mai.

Vous êtes, mon cher ami, meilleur citoyen que les anciens Romains; ils étaient dispensés d'aller à la guerre pour le service de la république; et vous, à peine êtes-vous marié que vous faites la campagne la plus vive en faveur du genre-humain contre les bêtes puantes appelées moines. Tout ce que je peux faire à présent, est de lever les mains au ciel pendant que vous vous battez.

Il y a des choses qui m'ont paru fort équivoques dans le mémoire de l'avocat de Besançon. Je tremblerai toujours jusqu'au jour de la décision. Ce serait au roi à terminer ce grand procès dans toute la France. L'abolissement du droit barbare de main-morte serait encore plus nécessaire que l'abolissement des jésuites. Puisse le roi jouir de la gloire de nous avoir délivrés de ces deux pestes! Bonsoir, mon cher philosophe; foyez le plus heureux des maris et des avocats.

A madame Christin.

Vous m'avez prévenu, Madame; c'était à moi de faire mon compliment à la femme de mon meilleur ami. Je me ferais sans doute acquitté de ce devoir, si les suites de ma maladie ne m'en avaient empêché.

1773. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, et je suis sûr que vous l'aurez. On ne peut être plus sensible que je le suis à la bonté que vous avez eue de m'écrire : si j'avais eu de la santé, j'aurais été un des garçons de la noce.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CXVI.

A M. DE LA HARPE,

24 de mai.

*J*E souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpens à la cour, pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour entende parler de ses talens; page 10 de l'Epître morale et instructive de *Guillaume Vadé*.

Vous voyez, mon cher ami, que *Guillaume* était très-instruit, qu'il y avait des préjugés contre celui qui a donné quelquefois de si bonnes ailes aux talons de *Mercur*e, et dont le génie alarme ceux qui n'en ont pas.

J'ai ouï dire que *Guillaume Vadé*, avant sa mort, avait essuyé quelques injustices un peu plus fortes; qu'un commentateur avait interprété fort mal ses discours auprès d'un satrape de Perse, lorsque *Guillaume* était à la campagne, à quelques lieues d'Ispahan; mais ce n'est point de cela que *Guillaume* mourut: il était accoutumé à tous ces orages, et il en riait. On s'était imaginé qu'il était fort sensible à toutes ces misères, on se trompait beaucoup.

Sa nièce, *Catherine Vadé*, que vous avez connue, vous dira qu'il avait le plus profond mépris pour les tracasseries perfunctives. Il était quelquefois un peu malin, soit quand il écrivait à *Nicolas*, soit quand il écrivait à *Flaccus*; mais il fut très-sensible et reconnaissant pour le secrétaire intime de *Flaccus*, lequel avait l'esprit et les grâces de son maître : il m'a même chargé, en mourant, de dire à ce secrétaire intime qu'il ne l'oubliait point, quoiqu'il allât boire les eaux du fleuve de l'oubli. Il me le recommandait en présence de *Catherine* sa nièce : Je vous exhorte, lui disait-il souvent, à ne point craindre vos envieux, à marcher toujours dans le sentier épineux de la gloire, entre le général d'armée *Warwick* et le ministre *Barmécide*; comptez, quand on a la gloire pour soi, que le reste vient tôt ou tard.

Je pense comme *Guillaume*. Je vous suis très-sincèrement dévoué, et j'en prends à témoin *Catherine*; j'espère trouver l'occasion de vous le prouver. Il y a long-temps que je vous ai dit : *Macte animo, generose puer.*

1773.

L E T T R E C X V I I.

A M. LE CHEVALIER DE LALLI-TOLENDAL.

24 de mai.

Vous avez, Monsieur, du courage dans l'esprit comme dans le cœur; et une chose à laquelle vous ne faites peut-être pas attention, c'est que votre *mémoire* est de l'éloquence la plus forte et la plus touchante.

On m'a mandé que le roi vous avait accordé une grande grâce, il y a quelques mois. Vous ne pouviez mieux lui en marquer votre reconnaissance qu'en manifestant l'injustice des juges qui ont trempé, dans le sang de votre oncle, leurs mains teintes du sang du chevalier de *la Barre*. Ces tuteurs des rois étaient les ennemis du roi : vous le servez en demandant justice contre eux.

Je pense que c'est un devoir indispensable à M. de *Saint-Priest* de se joindre à vous. Je ne fais pas comment il est votre parent ou votre allié, je ne fais pas même ce que vous est madame la comtesse de *la Heuze*, si elle est votre tante ou votre sœur. Je vous prie de vouloir bien mettre au fait un solitaire si ignorant, en cas que vous lui fassiez l'honneur de lui écrire.

J'ai peur que l'homme puissant, à qui vous vous êtes adressé, ne vous ait donné des paroles et non pas une parole; mais il ne vous empêchera pas de tenter toutes les voies de venger la mort et la mémoire de votre oncle.

Je présume que madame *du Barri* vous protégerait dans une entreprise si juste et si décente. J'ose croire encore que M. le maréchal de *Richelieu*, que j'ai vu l'ami de M. de *Lalli*, ne vous abandonnerait pas. 1773.

Enfin, on peut faire un mémoire au nom de la famille. Il me semble qu'il faudrait que ce mémoire fût signé d'un avocat au conseil. La requête la plus juste n'aura aucun succès, si elle n'est pas dans la forme légale, et ne sera regardée tout au plus que comme une plainte inutile.

J'ajoute, et avec chagrin, qu'il faudra se résoudre à épargner, autant qu'on le pourra, les ennemis qui ont déposé contre leur général. Ils sont en grand nombre; et on doit songer, ce me semble, plutôt à justifier le condamné qu'à s'emporter contre les accusateurs. Sa mémoire réhabilitée les couvrira d'opprobre.

Il me paraît que vous avez un juste sujet de présenter requête en révision, si vous prouvez que plusieurs pièces importantes n'ont point été lues. Il n'y a point, en ce cas, d'avocat au conseil qui refuse de signer votre mémoire. Alors vous aurez la consolation d'entendre la voix du public se joindre à la vôtre, et ce cri général éveillera la justice.

Je suis plus malade encore que je ne suis vieux; mais mon âge et mes souffrances ne peuvent diminuer l'intérêt que je prends à cette cruelle affaire, et les sentimens que vous m'inspirez.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1773.

L E T T R E C X V I I I.

A M. V A S S E L I E R, à Lyon.

Mai.

Vous êtes donc mon confrère en fait de goutte , mon cher ami ? Pour moi , je n'ai la goutte que comme un accessoire à tous mes maux. On fait bien qu'il faut mourir ; mais , en conscience , il ne faudrait pas aller à la mort par de si vilains chemins. Je désire bien vivement de guérir pour venir vous voir , mais je commence à en désespérer.

Je ne suis point du tout étonné de l'évêque dont vous me parlez. Les comédiens sont toujours jaloux les uns des autres. Nous allons avoir une troupe en Savoie , à la porte de Genève , qui fera sans doute crever de dépit celle que nous avons déjà à l'autre porte en France. Chacun joue la comédie de son côté ; je ne la joue pas , mon cher correspondant , en vous disant combien je vous aime.

Mille grâces de la belle branche de palmier. *Quid retribuam domino ?*

P. S. Il y a , dans le Bugey , un brave officier qui aime la lecture , qui est philosophe , et qui m'a demandé des livres. Je crois ne pouvoir mieux remplir mon devoir de missionnaire qu'en m'adressant à vous. Je vous envoie le paquet que je vous supplie instamment de faire tenir à ce digne officier à qui le roi ne donne pas de quoi acheter des livres.

Faites un philosophe , et DIEU vous le rendra. Je ne puis faire une meilleure action dans le triste état où je suis. 1773.

L E T T R E C X I X.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney , 4 de juin.

LA protectrice réussit à tout ce qu'elle entreprend , et ses entreprises sont toujours de faire du bien. Je me jette à ses pieds , et je les baise avec mes lèvres de quatre-vingts ans , en la priant seulement de détourner les yeux.

Mon doyen de l'académie , qui est fort mon cadet , a eu la bonté de m'écrire une lettre très-consolante. Je lui écris aujourd'hui sur nos histrions qui sont à ses ordres , et je le supplie , comme je l'ai toujours supplié , et comme il me l'a toujours promis , de faire jouer , sur la fin de son année , les Lois de Minos , d'un jeune auteur , et la Sophonisbe de *Mairet* , qui est mort il y a environ cent trente ans ; le tout sans préjudice des autres faveurs qu'il peut me faire , et sur lesquelles vous avez insisté avec votre générosité ordinaire.

J'aurais bien voulu vous envoyer des Lois de Minos pour vos amis , et surtout pour monsieur votre frère ; mais M. d'Ogni me mande qu'il ne peut plus se charger de paquets de livres. Il veut bien faire passer toutes les montres de ma colonie dont il est le protecteur ; mais ,

— 1773. pour la littérature, on dit qu'elle est aujourd'hui de contrebande, et que les commis à la douane des pensées n'en laissent entrer aucune. Je crois pourtant que, si jamais vous rencontrez M. d'Ogni, vous pourriez lui demander grâce pour les Lois de Minos, et alors vous en auriez tant qu'il vous plairait.

A propos de lois, Madame, je ne suis point surpris de la sentence portée contre M. de *Morangiés* ; j'ai toujours dit qu'ayant eu l'imprudence de faire des billets, il serait obligé de les payer, quoiqu'il soit évident qu'il n'en ait jamais touché l'argent.

J'ai toujours dit encore que les faux témoins qui ont déposé contre lui, ayant eu le temps de se concerter et de s'affermir dans leurs iniquités, triompheraient de l'innocence imprudente.

Voilà une affaire bien singulière et bien malheureuse. Elle doit apprendre à toute la noblesse de France à n'avoir jamais affaire avec des usuriers, et à ne jamais connaître madame de *la Ressource* : mais on ne corrigera point nos officiers du bel air. J'ai peur qu'il ne soit difficile de faire modérer la sentence par le parlement, et impossible d'en changer le fond, à moins que quelqu'un des fripons qui ont gagné leur procès ne meure incessamment, et ne demande pardon à DIEU et à la justice de ses manœuvres criminelles. Toute cette aventure sera long-temps un grand problème. Il ne faut compter dans ce monde que sur votre belle ame et sur votre amitié courageuse ; mais daignez compter aussi, Madame, sur la très-tendre et très-respectueuse reconnaissance de ce pauvre malade du mont Jura. V.

L E T T R E C X X.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de juin.

EN vérité, Monseigneur, je ne fais si je dois pleurer ou rire de ce que vous me mandez dans votre lettre du 28 de mai; mais quand un comédien fait une tracasserie à M. le maréchal de *Richelieu*, il faut rire, et c'est sans doute ce que vous avez fait.

J'admire seulement votre bonté de daigner m'écrire, lorsque les autres tracasseries de Bordeaux pour du pain, qui ont été, dit-on, suivies d'une sédition meurtrière, attiraient toute votre attention. Si cet orage est passé, permettez-moi de vous parler d'abord d'une chose qui m'intéresse beaucoup plus que tous les spectacles de Fontainebleau et de Versailles; c'est du petit voyage dont vous m'aviez flatté. L'état cruel où je suis ne m'aurait certainement pas empêché d'être à vos ordres; il n'y a que la mort qui eût pu me retenir à Ferney; mais je vois que tout est rompu, et c'est-là ce qui me fait pleurer. J'avais tout arrangé pour cette petite course; il ne m'appartient pas d'avoir une dormeuse, mais j'avais une voiture que j'appelais une commode. Il faut s'attendre aux contre-temps jusqu'au dernier moment de sa vie.

Quant à l'article des spectacles, mon héros est engagé d'honneur à protéger mon histrionage. J'ignore quel est le goût de la cour, j'ignore l'esprit du temps

1773.

présent ; mais je compterai toujours sur votre indulgence pour moi , et sur votre protection nécessaire à ma jeunesse.

Je vous ai supplié , et je vous supplie encore , d'honorer d'une place dans votre liste le roi de Suède , sous le nom de *Teucer* , malgré toutes les différences qui se trouvent entre ces deux personnages.

Je vous demande votre protection pour *Mairat* , qui est mort il y a environ six-vingts ans , et qui était protégé par votre grand-oncle : il ne tient qu'à vous de le ressusciter. Minos et Sophonisbe sont deux pièces nouvelles ; toutes deux , et surtout les Lois de Minos , forment des spectacles où il y a beaucoup d'action. On dit que c'est ce qu'il faut aujourd'hui , car tout le monde a des yeux , et tout le monde n'a pas des oreilles.

Je vous réitère donc ma très-humble et très-instante prière , de vouloir bien ordonner à nosseigneurs les acteurs de jouer ces deux pièces sur la fin de votre année. J'aurai le temps de les rendre moins indignes de vous , si je suis en vie.

Je quitte le cothurne pour vous parler de ma colonie. Vous qui gouvernez une grande province , vous sentez quelles peines a dû éprouver un homme obscur , sans pouvoir , sans crédit , avec une fortune assez médiocre , en établissant des manufactures qui demandaient un million d'avances pour être bien affermies. Il a fallu changer un misérable hameau en une espèce de ville florissante , bâtir des maisons , prêter de l'argent , faire venir les artistes les plus habiles , qui font les montres que les plus fameux horlogers de Paris vendent sous leur nom. Il a fallu

leur

leur procurer des correspondances dans les quatre parties du monde : je vous réponds que cela est plus difficile à faire que la tragédie des Lois de Minos, qui ne m'a pas coûté huit jours. Les plus petits objets, dans une telle entreprise, ne sont pas à négliger. Ma colonie était perdue et expirait dans sa naissance, si M. le duc de *Choiseul* n'avait pas pris et payé, au nom du roi, plusieurs de nos ouvrages, et si l'impératrice de Russie n'en avait pas fait venir pour environ vingt mille écus. 1773.

Les deux montres que M. le duc de *Duras* voulut bien accepter pour le roi, au mariage de madame la dauphine, avaient un grand défaut. Un misérable peintre en émail, qui croyait avoir un portrait ressemblant de madame la dauphine, la peignit fort mal sur les boîtes de ces montres. Je n'ose vous proposer de les renvoyer. Si vous pouvez pousser vos bontés jusqu'à faire payer les sieurs *Ceret* et *Dufour* de ces deux montres, je vous aurai beaucoup d'obligation : ils sont les moins riches de la colonie. Daignez faire dire un mot à M. *Hébert*, et un frère de *Ceret*, qui est son correspondant à Paris, ira chercher l'argent.

Je vous demande bien pardon d'entrer dans de tels détails avec le vainqueur de Mahon et le défenseur de Gènes ; mais enfin mon héros daigne quelquefois s'amuser de bagatelles. On n'est pas toujours à la tête d'une armée ; il faut bien descendre quelquefois aux niaiseries de la vie civile.

A propos de niaiseries, souvenez-vous bien, je vous en prie, que je vous ai envoyé dans *Patras* un acteur qui deviendrait en trois mois égal à *le Kain* en bien des choses, et très-supérieur à lui par le don

— de faire répandre des larmes. Je m'y connais, je suis
1773. du métier. J'ai joué *Cicéron* et *Lusignan*, avec un prodigieux succès ; mais ce n'était pas le *Cicéron* du barbare *Crébillon*.

J'envoie *Patras* à l'impératrice de Russie, avec un autre comédien assez bon, dont on n'a point voulu à Paris. Je suis fâché que le Nord l'emporte sur le Midi en tant de choses.

Quand je songe à cette lettre prolixie dont j'importune mon héros, je suis tout honteux. Cependant je le conjure de la lire toute entière, et de conserver ses bontés à son vieux courtisan, tout ennuyeux qu'il peut être.

Certainement, il lui fera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le respect le plus tendre. V.

L E T T R E C X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de juin.

J'E n'ai jamais, mon cher ange, rien entendu aux affaires de ce monde. Le maître des jeux m'écrit de son côté, et dit que le grand acteur en a menti, et qu'il y est fort fujet. D'un autre côté, je recevais plusieurs lettres qui m'affligeaient infiniment ; elles me peignaient, comme mon ennemi déclaré, un homme à qui je suis attaché depuis cinquante ans, et à qui je venais de donner des marques publiques d'une estime et d'une vénération qu'on me reprochait. A

toutes ces tracasseries se joignait la détestable édition de mon ami *Valade*, et la petite humiliation qui résulte toujours d'avoir affaire à mon ami *Fréron*. 1773.

Je ne fais pas trop quel est le goût de la cour ; je ne fais pas même s'il y a un goût en France. J'ignore ce qui convient , et ce qui ne convient pas ; mais je fais très-certainement que j'avais écrit au maître des jeux plusieurs fois , pour le prier de donner une place dans sa liste à mes pauvres Crétois , pour le mois de novembre ; et il a oublié sans doute qu'il me l'avait promis formellement ; il voulait même ressusciter *Mairet*. Il m'avait demandé quelques changemens à l'habit de *Sophonisbe* ; j'y travaillai sur le champ , il en fut content ; apparemment qu'il ne l'est plus. Je vous enverrai incessamment cette vieille *Sophonisbe* , la mère du théâtre français , dont j'ai replâtré les rides. Elle aurait été bien reçue à la cour , du temps du cardinal de *Richelieu* ; mais les choses pourraient bien avoir changé du temps du maréchal. Je lui écrirai encore pour le faire souvenir qu'en qualité de premier gentilhomme de la chambre , il m'a promis de présenter *Astérie* et *Sophonisbe* comme de nouvelles mariées. Je ne demande point qu'elles soient baisées , mais seulement qu'elles fassent la révérence.

C'est assez parler du tripot ; voici maintenant bien des grâces que je vous demande.

Premièrement, c'est de vouloir bien assurer madame de *Saint-Julien*, M. le duc de *Duras* et M. le comte de *Bissy*, de ma reconnaissance que vous exprimerez bien mieux que moi , et que vous ferez bien mieux valoir quand vous les verrez.

Je pense qu'il faut attendre le mois de novembre ,

— et la présentation de ces deux dames, avant de faire
1773. la moindre démarche sur ce que vous savez.

Je vous supplie ensuite de me dire si vous avez entendu parler d'un neveu du comte de *Lalli*, qui a obtenu du roi je ne sais quelle grâce, concernant la petite fortune que son malheureux oncle pouvait avoir laissée. Il est aux mousquetaires, sous le nom de M. de *Tolendal*. Le connaissez-vous ? en avez-vous entendu parler ? Je vois quelquefois dans mes rêves, à droite et à gauche, le comte de *Lalli* et le chevalier de *la Barre*, et je me dis : Quiconque a du pain et une retraite assurée, doit se croire heureux. Ma retraite cependant est bien troublée ; ma vieilleffe languissante ne peut supporter les peines que ma colonie me donne ; elle a été jusqu'ici très-utile à l'Etat. Si monsieur le contrôleur général avait pu la protéger, et me faire payer de ce qu'il me devait, je ne ferais pas dans le cruel embarras où je me trouve. J'ai fondé une espèce de petite ville fort jolie, mais j'ai peur que bientôt elle ne soit déserte. Il faut s'attendre à tout, et mourir.

Que madame d'*Argental* vive heureuse et pleine de santé avec vous ; voilà encore une fois ma consolation ! V.

L E T T R E C X X I I.

1773.

A M. LE CHEVALIER HAMILTON,

AMBASSADEUR A NAPLES.

A Ferney, le 17 de juin.

MONSIEUR,

LE public vous a l'obligation de connaître le Vésuve et l'Etna beaucoup mieux qu'ils ne furent connus du temps des cyclopes, et ensuite de celui de *Plin*. Les montagnes que vous avez vues de mes fenêtres à Ferney, sont dans un goût tout opposé. Votre Vésuve et votre Etna sont pleins de caprices; ils ressemblent aux petits hommes trop vifs, qui se mettent souvent en colère sans raison; mais nos montagnes de glaciers, qui sont dix fois plus hautes, et quarante fois plus étendues, ont toujours le même visage, et sont dans un calme éternel. Des lacs toujours glacés, de six milles de longueur, sont établis dans la moyenne région de l'air, entre des rochers blancs, au-dessus des nuages et du tonnerre, sans qu'il y ait eu de l'altération depuis des milliers de siècles.

Il n'y a pas bien loin, de la fournaise où vous êtes, à la glacière de la Suisse; et cependant quelle énorme différence entre les terrains, entre les hommes, entre les gouvernemens, entre *Calvin* et *San-Gennaro* !

J'ai vu avec douleur que vous n'avez pu faire

1773. rajuster un thermomètre en Sicile. Que dirait *Archimède*, s'il revenait à Syracuse ? mais que diraient les *Trajan* et les *Antonin*, s'ils revenaient à Rome ?

Je trouve tout simple que les éruptions des volcans produisent des monticules ; ceux que les fourmis élèvent dans nos jardins sont bien plus étonnans. Ces petites montagnes, formées en huit jours par des insectes, ont deux ou trois cents fois la hauteur de l'architecte. Mais pour nos vénérables montagnes, seules dignes de ce nom, d'où partent le Rhin, le Danube, le Rhône, le Pô, ces énormes masses paraissent avoir plus de consistance que Monte-Nuovo, et que la prétendue nouvelle île de Santorin. La grande chaîne de hautes montagnes qui couronnent la terre en tout sens, m'a toujours paru aussi ancienne que le monde ; ce sont les os de ce grand animal ; il mourrait de soif, s'il n'y avait pas de fleuves ; et il n'y aurait aucun fleuve sans ces montagnes qui en sont les réservoirs perpétuels. On se moquera bien un jour de nous, quand on saura que nous avons eu des charlatans qui ont voulu nous faire accroire que les courans des mers avaient formé les Alpes, le mont Taurus, les Pyrénées et les Cordelières.

Tout Paris, en dernier lieu, était en alarmes ; il s'était persuadé qu'une comète viendrait dissoudre notre globe le 20 ou le 21 de mai. Dans cette attente de la fin du monde, on manda que les dames de la cour et les dames de la halle allaient à confesse, ce qui est, comme vous savez, un secret infailible pour détourner les comètes de leur chemin. Des gens, qui n'étaient pas astronomes, prédirent autrefois

la fin du monde pour la génération où ils vivaient. Est-ce par pitié ou par colère que cette catastrophe a été différée? To be, or not to be; that is the question, &c.

1773.

L E T T R E C X X I I I.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR A LA HAIE.

A Ferney, le 19 de juin.

MONSIEUR LE PRINCE,

VOUS rendez un grand service à la raison, en faisant réimprimer le livre de feu M. *Helvétius*. Ce livre trouvera des contradicteurs, et même parmi les philosophes. Personne ne conviendra que tous les esprits soient également propres aux sciences, et ne diffèrent que par l'éducation. Rien n'est plus faux, rien n'est plus démontré faux par l'expérience. Les âmes sensibles seront toujours fâchées de ce qu'il dit de l'amitié, et lui-même aurait condamné ce qu'il en dit, ou l'aurait beaucoup adouci, si l'esprit systématique ne l'avait pas entraîné hors des bornes.

On souhaitera peut-être, dans cet ouvrage, plus de méthode et moins de petites historiettes, la plupart fausses; mais il me semble que tout ce qu'il dit sur la superstition, sur les abominations de l'intolérance, sur la liberté, sur la tyrannie, sur le malheur des

1773. — hommes, fera bien reçu de tout ce qui n'est pas un sot ou un fanatique. Quelque philosophe aurait pu corriger son premier livre ; mais persécuter l'auteur, comme on a fait, cela est aussi barbare qu'absurde, et digne du quatorzième siècle. Tout ce que des fanatiques ont anathématisé dans cet homme si estimable, se trouvait au fond dans le petit livre du duc de la Rochefoucauld, et même dans les premiers chapitres de Locke. On peut écrire contre un philosophe, en cherchant comme lui la vérité par des routes différentes ; mais on se déshonore, on se rend exécration à la postérité, en le persécutant. Il s'en fallut peu que des *Mélitus* et des *Anitus* ne présentassent un gobelet de ciguë à votre ami.

Je dois encore des remerciemens à votre Excellence pour cette histoire de la guerre de la sublime *Catherine*, contre la sublime Porte du peu sublime *Moustapha*. Vous savez que je m'intéresse à cette guerre presque autant qu'à la tolérance universelle qui condamne toutes les guerres. Il faut bien quelquefois se battre contre ses voisins, mais il ne faut pas brûler ses compatriotes pour des argumens. On dit que le pape est aussi tolérant qu'un pape peut l'être ; je le souhaite pour l'amour du genre-humain. J'en souhaite autant au mufti, au shérif de la Mecque, au grand lama et au daïri.

Je suis possesseur d'un tas de boue, grand comme la patte d'un ciron, sur ce misérable globe ; il y a chez moi des papistes, des calvinistes, des piétistes, quelques fociniens, et même un jésuite : tout cela vit ensemble dans la plus grande concorde, du moins jusqu'à présent. Il en est ainsi dans votre vaste empire,

sous les auspices de *Catherine*. On goûte depuis long-temps de ce bonheur en Angleterre , en Hollande , en Brandebourg , en Prusse et dans plusieurs villes d'Allemagne ; pourquoi donc pas dans toute la terre ? pourquoi n'adoucirait-on pas un peu cette maxime : *Que celui qui n'est pas de notre avis , soit comme un commis des fermes et comme un païen ?* pourquoi jetterions-nous dans un cachot le convive qui n'aurait pas mis son bel habit pour souper avec nous ? pourquoi ferait-on aujourd'hui mourir d'apoplexie un père de famille et sa femme qui , ayant donné presque tout leur bien aux jacobins , garderaient quelques florins pour dîner ? pourquoi ?.... pourquoi ?... pourquoi ?... Si on me demande pourquoi je vous suis si attaché , je réponds : C'est que vous êtes tolérant , juste et bienfaisant.

Que dites-vous du barbare énergumène qui a cru que j'étais l'ennemi de votre ami , et qui m'a écrit une philippique ? Agréez , monsieur le Prince , ma très-sensible et très-respectueuse reconnaissance.

LE T T R E C X X I V.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX.

A Ferney , 28 de juin.

UN vieux malade de quatre-vingts ans , a retrouvé dans ses papiers une lettre du 12 de mai , dont M. le Jeune de la Croix l'a honoré. Il y parle du mot *idiotisme*. Puisque *idiot* signifiait autrefois *solitaire* , le vicillard avoue qu'il est un grand idiot ; et

— 1773. comme les organes de l'ame s'affaiblissent avec ceux du corps, il avoue encore qu'il est idiot dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il pense que l'idiotisme est l'état d'un idiot, comme le pédantisme est l'état d'un pédant, le jansénisme est l'état d'un janséniste, le fanatisme celui d'un fanatique, comme le purisme est le défaut d'un puriste, comme le népotisme était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le newtonianisme est la vérité qui a écrasé les fables du cartésianisme.

Le vieillard n'a pas le fatuisme de croire avoir raison, il s'en faut beaucoup ; mais, comme il a embrassé depuis long-temps le tolérantisme, il espère qu'en faveur de l'analogisme, M. de *la Croix* voudra bien, malgré son atticisme, permettre à un homme qui est depuis vingt ans en Suisse, un solécisme ou un barbarisme.

*Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus ;
Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi.*

Comme estime est due à un homme estimable, le vieillard assure M. de *la Croix* de sa respectueuse estime.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juin.

VOUS aurez incessamment, mon cher ange, une nouvelle édition de la *Sophonisbe* de *Mairet*; et si *Cramer* n'était pas un paresseux trop occupé de son plaisir, je vous l'enverrais dès aujourd'hui; mais il faudra que j'attende encore plus de quinze jours, et peut-être un mois. *Mairet* est revenu exprès de l'autre monde pour profiter d'une critique très-judicieuse et très-fine de M. le maréchal de *Richelieu*. Il a de bien beaux éclairs, quand la rapidité des affaires et des plaisirs lui laisse des momens pour tirer en volant aux choses de littérature et de goût, et pour daigner s'en occuper une minute. *Mairet* a refait plus de cent vers dans cette pièce, qui est la première en date du théâtre français. Il faut qu'il ait l'honneur de rappeler ce *Lazare* de son tombeau; cela est digne du petit neveu du cardinal de *Richelieu*: le tout, s'il vous plaît, sans préjudice de la Crète.

Vous avez bien raison sur *Lalli* et sur *la Barre*. Vous verrez incessamment un ouvrage concernant l'Inde et ce *Lalli*. Je le crois curieux, intéressant, hardi et sage, surtout très-vrai dans tous ses points; vous en jugerez. Il est très-certain qu'un mort n'est bon à rien, que le chevalier de *la Barre* serait devenu un des meilleurs officiers de France, puisqu'il s'appliquait à son métier, au milieu des dissipations et

1773. des débauches de la jeunesse. Son camarade , le fils du président d'*Etallonde* , est un des meilleurs officiers qu'ait le roi de Prusse ; il en est extrêmement content , car il connaît jusqu'au dernier capitaine de ses armées.

Vous m'offrez vos bons offices , mon cher ange , pour ma colonie ; en voici une belle occasion. Un marquis génois , nommé *Vial* ou *Viale* , s'est adressé à un de nos comptoirs , et , malheureusement au plus pauvre ; il lui a commandé des montres et des bijoux pour la cour de Maroc. Je me défiais beaucoup des Maroquains et des marquis. Le noble génois *Viale* n'en a pas usé noblement ; il a fait une banqueroute complète , et n'a pas daigné seulement répondre aux lettres que mes artistes lui ont écrites. Cette triste aventure retombe entièrement sur moi , et elle n'est pas la seule. Je ne suis point marquis , mais j'ai bâti des maisons pour toutes mes fabriques , et je leur ai avancé des sommes considérables , sans être secouru d'un denier par le ministère. J'ai vaincu cent obstacles , j'ai tout fait , j'ai tout combattu , et je combats encore. Vous connaissez monsieur l'envoyé de Gènes , il est votre ami. Les artistes auxquels le marquis a fait banqueroute , s'appellent *Servand* et *Boursault* : ce sont deux très-honnêtes gens ; ils sont pères de famille , ils méritent votre protection.

J'ai écrit à M. *Boyer* , ministre du roi à Gènes. Je n'ose fatiguer M. le duc d'*Aiguillon* de cette affaire particulière , il est assez occupé de celles du Nord ; mais je voudrais savoir quel est le premier commis qui a la correspondance de Gènes ; je lui demanderais une recommandation auprès de M. *Boyer* , et je

lui enverrais un mémoire détaillé sur cette banqueroute qui est certainement frauduleuse.

1773.

Je vous jure que la santé de madame d'*Argental* m'intéresse plus que cette banqueroute ; cela est tout simple. La santé est préférable à des montres et à des diamans. Je mourrai bientôt , mais je travaille jusqu'au dernier moment ; je fais des vers et de la prose , bien ou mal ; je bâtis une espèce de ville florissante où il n'y avait qu'un hameau abominable ; je sème du blé dans des terres qui n'avaient point été cultivées depuis la création ; je fais travailler trois cents artistes ; je suis persécuté et honni ; je vous aime très-tendrement : voilà un compte exact de mon existence. V.

LETTRE CXXVI.

A M. L'ABBÉ DE CURSAI.

A Ferney , ce 3 de juillet.

JE vois bien, Monsieur, que vous descendez d'un homme qui ne voulait pas assassiner ses frères pour plaire à un duc de *Guise* (*). On ne les assassinait, il y a quelques années, dans Abbeville, que par arrêt de l'ancien banc du roi, nommé parlement; aujourd'hui on se contente de les calomnier. Ainsi le monde est tout le contraire de ce que disait *Horace*; il se corrige, au lieu d'empirer. Je vais le quitter bientôt, et je suis bien aise de le laisser dans ces bonnes dispositions.

(*) *Thomasseau de Cursai* refusa d'exécuter les ordres du duc de *Guise*, pour le massacre des protestans d'Angers, le jour de la Saint-Barthelemi.

Plus il y aura d'hommes qui vous ressemblent ,
 1773. Monsieur , moins il faudra dire de mal de son siècle.
 M. d'*Alembert* , qui m'a envoyé votre lettre et votre
 livre , est un de ceux qui me réconcilient le plus
 avec le genre-humain . Il est encore un peu sot ce
 genre-humain ; mais à la fin la lumière pénétrera
 chez tous les honnêtes gens . Vous contribuerez à
 les éclairer , comme votre ancêtre à les laisser vivre .
 J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C X X V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 5 de juillet.

LE gros *la Borde* m'apporte une lettre de mon
 héros . Il va en Italie , comme vous savez , tandis que ,
 moi misérable , je suis dans mon lit fort peu en état
 d'aller en France .

Vous m'apprenez la jolie niche que vous vouliez
 me faire . Vous pensez bien , Monseigneur , que je la
 trouve charmante ; attrapez-moi toujours de même .
 Mon cœur est bien sensible à cette bonne plaisanterie .
 J'ai bien peur que ce ne soit donner des gouttes d'An-
 gleterre à un homme qui est mort . Je ressemble un
 peu au *Lazare* , à qui vous avez dit , *viens-t-en dehors* ;
 mais je vois qu'on ne ressuscite plus : le bon temps
 est passé , et c'est bien dommage .

Après avoir remercié mon protecteur du fond de
 mon ame , je vais parler à monsieur le doyen . Il ne

se souvient plus de m'avoir donné un très-bon conseil , très-judicieux , très-fin , très-digne de monsieur le doyen. C'était pour la Sophonisbe de *Mairet* , c'était pour la fin du quatrième acte. Je crois avoir exécuté pleinement ce que vous m'avez prescrit. J'ai tâché d'ailleurs de garnir d'un peu d'embonpoint ce squelette de *Mairet* ; je l'ai retravaillé de la tête aux pieds. Je le fais réimprimer , et dès qu'il sera sorti de la presse , je l'enverrai à monsieur le doyen et à monsieur le premier gentilhomme de la chambre. Ce premier monument de la scène française mérite assurément d'être rajeuni. C'est le premier ouvrage où les trois unités aient été observées. *Corneille* ne les connaissait pas encore , et c'est une obligation que nous avons à M. le cardinal de *Richelieu*. La pièce même de *Mairet* était beaucoup plus intéressante que la Sophonisbe de *Corneille* , bien plus naturelle et bien plus tragique. Elle était plus correctement écrite , quoiqu'antérieure de près de quarante ans ; et si elle n'avait pas été entièrement infectée d'une familiarité comique , souvent poussée jusqu'à la bassesse , elle se serait soutenue toujours au théâtre.

Je pense donc , et j'ose dire que je pense avec mon héros , qu'en donnant à la Sophonisbe un ton plus noble , on peut la ressusciter pour jamais. Il fera ce miracle quand il le voudra et quand il le pourra. J'aurai l'honneur de lui envoyer quelques exemplaires de la ressuscitée , et je le supplierai d'en faire parvenir un à *le Kain* , afin qu'il apprenne son rôle de *Massinisse* , supposé que monsieur le doyen soit content de l'ouvrage.

Je n'ose lui parler de Minos et de la Crète , parce

1773.

que je fais qu'il ne faut courir ni deux lièvres ni deux tragédies à la fois , et surtout qu'il ne faut point fatiguer son héros qui a autre chose à faire qu'à écouter mes balivernes.

N. B. Un très-belle dame de votre connaissance (*), et qui par son portrait me paraît ce que j'ai jamais vu de plus beau , a chargé *la Borde* de m'embrasser des deux côtés , à ce qu'il prétend ; je lui en ai témoigné ma reconnaissance par une lettre un peu insolente, qu'elle pourrait vous montrer avant de la jeter au feu.

Pardonnez à la longueur de celle que je vous écris, en faveur de ma bavarde vieillesse et de mon tendre et profond respect. *V.*

L E T T R E C X X V I I I .

A M. LE CHEVALIER DELISLE,

CAPITAINE DE DRAGONS, &c.

A Ferney, 12 de juillet.

SI vous voyagez , Monsieur , pour les belles divinités de la France , vous faites bien d'aller où est madame la comtesse de *Brionne* (**). Si vous voulez , chemin faisant , voir des ombres , comme faisait le capitaine de dragons *Ulysse* dans ses voyages , vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la

(*) Madame du Barri.

(**) A Laufane.

plus

plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très-légère et très-souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les *Georgiques*, hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Madame *Denis*, qui est le contraire d'une ombre, vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantiffemens. Si je meurs pendant que vous ferez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes manes en seront très-flattés; ils aiment passionnément la bonne compagnie. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

1773.

L'ombre de Voltaire.

LETTRE CXXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de juillet.

C'EST uniquement pour ne point fatiguer les yeux de mon héros, que j'ai fait réimprimer quelques exemplaires de cette *Sophonisbe* de *Mairet*. J'y ai mis tout ce que je fais, et ma petite palette n'a plus de couleurs pour repeindre ce tableau. Il se peut

Corresp. générale.

Tome XI. * P

— 1773. bien faire que les arts étant aujourd'hui perfectionnés, le public, étant enthousiasmé des spectacles de M. *Audinot* et des comédiens de bois, se soucie fort peu de juger entre la *Sophonisbe* de *Mairet* et celle de *Corneille*; mais il y a toujours un petit nombre d'honnêtes gens qui ont du goût et du bon sens, et qu'il ne faut pas absolument abandonner. Il est nécessaire qu'il y ait à la cour un homme qui empêche la prescription, et qui ne souffre pas que l'Europe se moque toujours de nous. Le seul vice du sujet, c'est que *Massinisse*, qui en est le héros, est toujours un peu avili, soit que les Romains lui ordonnent de quitter sa femme, étant vainqueur, soit qu'ils le prennent prisonnier dans un combat, soit qu'ils le défarment dans son propre palais. On a tâché de remédier à ce défaut essentiel en faisant de *Massinisse* un jeune héros emporté et imprudent, parce que tout se pardonne à la jeunesse; mais on ne sait si on a réussi à corriger, par quelques beautés de détail, un vice si capital.

Quoi qu'il en soit, il y a quelque apparence que le *Kain* fera beaucoup valoir le rôle de *Massinisse*. J'ignore à qui monseigneur donnera celui de *Sophonisbe* et celui de *Scipion*. La difette des héros et des héroïnes est fort grande.

Je vous envoie quatre exemplaires sous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous en donnerez un à M. d'*Argental*, si vous voulez; et si vous voulez aussi, vous n'en donnerez pas: vous êtes le maître absolu.

J'écris à *Cramer*, et je lui mande qu'il mette les autres exemplaires sous la clef; c'est d'ailleurs une précaution assez inutile. La pièce est imprimée dès

l'année passée , et court tout le monde. Personne ne s'embarrasse ni ne s'embarrassera de savoir s'il y a une édition nouvelle dans laquelle il y a quelques vers de changés. Nous sommes dans un temps où rien ne fait une grande sensation. Tous les objets , de quelque nature qu'ils soient , sont effacés les uns par les autres.

Je vous ai toujours supplié , et je vous supplie encore de vouloir bien ordonner qu'on représente les Lois de Minos , dans les fêtes du mariage. Les comédiens avaient déjà appris cette pièce , et les lois de la comédie sont qu'on la représente. Je ne vous ai donc demandé , et je ne vous demande encore que l'exécution littérale des lois de votre empire , soutenues de votre protection. Les Lois de Minos sont à moi , et la Sophonisbe est à *Mairet*. Les Lois de Minos forment un spectacle magnifique , et un contraste très-pittoresque de crétois civilisés , méchamment superstitieux , et de vertueux sauvages. Une fille , dont on va faire le sacrifice , est plus intéressante qu'une femme qui épouse son amant deux heures après la mort de son mari.

La détestable édition que la mauvaise foi et le mauvais goût firent chez *Valade* , me causa , je vous l'avoue , un extrême chagrin. On n'aime point à voir mutiler ses enfans. Je retirai cette pièce qu'on allait représenter , et je vous conjurai d'avoir la bonté de ne la donner qu'au mois de novembre. J'ai toujours persisté dans cette idée et dans mes supplications. J'ai pensé que je pourrais même avoir le temps d'ôter quelques défauts à cet ouvrage , et de le rendre moins indigne d'être protégé par vous.

— 1773. J'ai imaginé encore que, si les Lois de Minos et la Sophonisbe réussissaient, ce succès pourrait être un prétexte pour faire adoucir certaines lois dont vous savez que je ne parle jamais. Il faudrait un peu plus de santé que je n'en ai, pour profiter de l'abrogation de ces lois arbitraires.

J'avais long-temps imaginé d'aller aux eaux de Barège comme *le Kain*, quand vous seriez dans votre royaume; et il n'y a pas loin de Barège à Bordeaux: c'était-là l'espérance dont je me berçais. Vos bontés me présentent une autre perspective: je doute un peu de la réussite. Vous savez qu'il y a des gens opiniâtres sur les petites choses, et à qui le terme *non* est beaucoup plus familier dans de certaines occasions que le terme *oui*.

Au reste, il me paraît que chacun s'en va tout le plus loin qu'il peut. Il y a, de compte fait, plus de soixante personnes de considération à Lausanne, venues toutes de votre pays, et on en attend encore. Pour moi, il y a vingt ans que je n'ai changé de lieu, et je n'en changerai jamais que pour vous.

La Borde a fait exécuter à Ferney quelques morceaux de sa *Pandore*. Si tout le reste est aussi bon que ce que j'ai entendu, cet ouvrage aura un très-grand succès. Le sujet n'est pas si funeste, puisque l'amour reste au genre-humain; et d'ailleurs qu'importe le sujet, pourvu que la pièce plaise? Le grand point, dans toutes ces fêtes, est d'éviter la fadeur de l'épithalame. Je devrais éviter la fadeur des longues et ennuyeuses lettres, mais la consolation de m'entretenir avec mon héros et de lui renouveler mon tendre respect, m'emporte toujours trop loin. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juillet.

J'AI attendu long-temps, mon cher ange, que cette édition de la Sophonisbe de *Mairet* fût finie, pour vous l'envoyer; et actuellement qu'elle est faite, je ne vous l'envoie pas. En voici la raison : le maître des jeux veut qu'on ne l'envoie qu'à lui seul; il me dénonce expressément cette volonté despotique; et si je suis réfractaire, la pièce ne sera pas jouée. Cela est fort plaissant, et si plaissant que vous tâcherez de n'en rien favoir.

Il ne fera pas moins plaissant que vous lui disiez, quand vous le verrez, que j'ai refusé de vous donner l'ouvrage, et qu'il faut une lettre de cachet de sa part pour que vous l'ayez en votre possession, comme lorsque le roi fit saisir à Versailles toutes les *Encyclopédies*, et ne les rendit qu'aux gens qui avaient une bonne réputation.

J'aurais dû commencer par vous remercier de votre négociation génoise; mais l'aventure de Sophonisbe m'a paru si drôle, que je lui ai donné la préférence.

M. de *Spinola* se trompe; on veut tromper sur une chose qui n'en vaut pas la peine. Le marquis *Vial* ou *Viale* est marchand et banqueroutier en son propre nom de marquis. C'est lui qui écrit à mes artistes; c'est lui seul qui se chargea des effets à lui seul envoyés; et s'il a fait banqueroute avec quelques associés, il en

— 1773. est seul la véritable cause. M. de *Spinola* s'est encore trompé en vous disant que le marquis ne s'était point absenté : le marquis est à Naples, et c'est notre ministre à Gènes qui me mande tout cela. C'est une affaire dans laquelle on ne peut agir ni par conciliation ni par la voie de l'autorité ; on ne peut y employer que la vertu de la résignation. J'exhorte à présent mes pauvres artistes à la patience, et je tâche de profiter moi-même de mon sermon, dans plus d'une affaire. Ceux qui disent que la patience n'est que la vertu des ânes, ont grand tort ; elle doit être, surtout à présent, la vertu des philosophes et de ceux qui aiment les bons vers.

Vous savez que nous avons à présent, à Lausanne, la moitié de la France et la moitié de l'Allemagne. monsieur l'évêque de Noyon est dans la maison qui m'a appartenu neuf ans.

Monseigneur l'évêque de Noyon
Est à Lausanne en ma maison
Avec d'honnêtes hérétiques.
Il en est très-aimé, dit-on,
Ainsi que des bons catholiques.
Petits embryons frénétiques
De Loyola, de Saint-Médard,
Qui troublâtes long-temps la France,
Apprenez tous, quoiqu'un peu tard,
A connaître la tolérance.

Comment se porte madame d'*Argental* ? a-t-elle besoin de la vertu de la patience ? J'embrasse mon cher ange le plus tendrement du monde.

Dieu veuille que l'homme à qui vous avez prêté la Crète n'ait point donné la chose à examiner à des gens qui auront été effrayés de tout ce qui l'accompagne ! 1773.

Les notes , et certains petits traités subséquens , pourraient bien éveiller les *Cerbères*.

L E T T R E C X X X I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

Vous avez sans doute , Madame , trouvé fort mauvais que je ne vous aye point écrit , et que je ne vous aye point remerciée de m'avoir fait connaître M. *Delisle* qui , par son esprit et son attachement pour vous , méritait bien que je me hâtasse de vous faire son éloge. Ce n'est pas que la foule des princes et des princesses de Savoie et de Lorraine , ou de Lorraine et de Savoie , qui étonnent la Suisse par leur affluence , m'ait pris mon temps ; ce n'est pas que Genève , encore plus étonnée que le reste de la Suisse , m'ait vu à ses bals et à ses fêtes : vous sentez bien que tout ce fracas n'est pas fait pour moi ; mais je n'ai pas eu un instant dont je pusse disposer , et je veux vous dire de quoi il est question.

Les parens de M. de *Lalli* , qui se trouvent dans une situation très-équivoque et très-désagréable , se sont imaginés que je pourrais rendre quelques services

1773. à sa mémoire. Ils m'ont envoyé leurs papiers : il m'a fallu étudier ce procès énorme qui a duré trois ans, et qui a fini enfin d'une manière si funeste.

J'ai trouvé qu'il n'y avait pas plus de preuves contre lui que contre les *Calas* ; et que les assassins du chevalier de *la Barre* avaient à se reprocher le sang de *Lalli*, tout autant que celui de cet infortuné jeune homme.

Mais sachant très-bien que le public ne se soucierait point du tout aujourd'hui du procès de *Lalli*, que tout s'oublie, qu'on ne s'intéresse ni à *Louis XIV*, ni à *Henri IV*, et qu'il faut toujours piquer la curiosité de nos Velches par quelque chose de nouveau, j'ai fait un petit précis des révolutions de l'Inde, à la fin duquel la catastrophe de *Lalli* s'est trouvée naturellement.

Voilà, Madame, ce qui m'a occupé jour et nuit ; et quoique j'aie près de quatre-vingts ans, c'est le travail qui m'a le plus coûté dans ma vie.

Peut-être, dans l'indifférence où vous paraîsez être pour les choses de ce monde, vous ne vous intéressez point du tout à ce qui s'est passé dans l'Inde et dans le parlement ; nos sottises et nos désastres à Pondichéri et dans Paris peuvent fort bien ne vous pas toucher ; aussi je me garderai bien de vous envoyer cette petite histoire que j'ai composée pourtant pour le petit nombre de personnes qui ont le sens droit comme vous, et qui aiment comme vous la vérité.

Je me suis mis à juger les vivans et les morts. J'ai fait un précis historique du procès de M. de *Morangiès* ; et je ne suis pas plus de l'avis du bailli du palais que je n'ai été de l'avis du parlement dans tout ce qu'il a

fait depuis le temps de la fronde, excepté quand il a renvoyé les jésuites. Mais soyez bien sûre que vous n'aurez ni *Morangiés* ni *Lalli*, à moins que vous ne l'ordonniez positivement. — 1773.

J'oserais mettre encore dans mon marché que je voudrais que vous pensassiez comme moi sur ces deux objets; mais ce serait trop demander. Il faut laisser une liberté toute entière aux personnes qu'on prend pour juges, et ne les point révolter par trop d'enthousiasme.

Il est bon d'avoir votre suffrage, mais je veux l'avoir par la force de la vérité; et je ne vous prierai pas même d'avoir la plus légère complaisance. Tout ce que je crains, c'est de vous ennuyer; mais, après tout, les objets que je vous présente valent bien tous les rogatons de Paris, et tous les misérables journaux que vous vous faites lire pour attraper la fin de la journée.

Il me semble qu'il y a un roman intitulé *Les journées amusantes*; ce ne peut être en effet qu'un roman. Les journées heureuses seraient une fable encore plus incroyable. Vous les méritiez, ces journées heureuses; mais on n'a que des momens. J'aurais du moins des momens consolans, si je pouvais vous faire ma cour. V.

1773.

L E T T R E C X X X I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 7 d'auguste.

SI mon héros a un moment de loisir à Compiègne, je le supplie de daigner lire un petit précis très-vrai et très-exact du meurtre de M. de *Lalli*, lieutenant général, et un précis très-court de l'affaire de M. de *Morangiés*, maréchal de camp. Il peut être sûr de ne trouver, dans ces deux mémoires, aucun fait qui ne soit appuyé sur des papiers originaux qu'on a entre les mains.

On a joué les Loïs de Minos à Lyon avec beaucoup de succès. Un acteur, nommé *la Rive*, a emporté tous les suffrages dans le rôle de *Datame*, et la ville a prié *le Kain* de jouer le rôle de *Teucer* à son retour, au mois de septembre.

Pour moi, je vous supplie instamment, Monseigneur, d'avoir la bonté d'ordonner aux comédiens de Paris de jouer les tragédies de Sophonisbe et de Minos. Je compte sur vos promesses autant que je suis pénétré de vos bontés. Je ne demande, après tout, que ce qu'on ne pourrait refuser à MM. *le Mière* et *Portelance*.

J'ai encore une passion plus forte que celle des tragédies, ce serait de vous faire ma cour au moins deux jours avant de mourir, au premier voyage que vous seriez dans votre royaume de Guienne. Il ne

faut nulle permission pour cela ; les chemins sont
libres ; je mourrais content. 1773.

J'envoie ce paquet sous le couvert de M. le duc d'*Aiguillon*, ne sachant pas si vous avez vos ports francs pour les gros paquets qui ne viennent point de votre gouvernement. Vous ne m'avez jamais répondu sur cet article.

Daignez me conserver vos bontés ; elles sont la première des consolations d'un homme qui bientôt n'aura plus besoin d'aucune. V.

L E T T R E C X X X I I I .

A M. M A R M O N T E L.

9 d'auguste.

MON cher historiographe, vous voilà donc entré dans ce chemin semé d'épines : mais vous le couvrirez de fleurs convenables au sujet. Voilà d'ailleurs les Incas qui vous appellent. On prétend que les *Indios bravos*, après avoir détruit leurs vainqueurs, ont enfin mis sur le trône un homme de la race des anciens Incas. Ce n'est pas là vraiment une affaire de roman, c'est matière d'historiographie. Vous en avez assez honnêtement dans le Nord et dans le Midi.

J'ai vu M. de *Garville*, et je ne l'ai point assez vu. J'étais très-malade, mais j'espère qu'il me donnera ma revanche.

J'ai reçu une brochure imprimée chez *Valade*. C'est une épître à *Sabatier* et compagnie. J'ignore à qui

— j'en suis redevable. Je soupçonne M. l'abbé *Duvernct*,
 1773. et encore un autre abbé dont j'ignore la demeure. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à être défendu par des gens d'Eglise. Ceux-ci me paraissent de la petite Eglise des gens d'esprit, et du petit nombre des élus.

Dans l'embarras où je suis de savoir à quel saint je dois des actions de grâce, je m'adresse à vous, mon cher ami; je vous envoie ma réponse toute ouverte; je vous supplie d'y mettre l'adresse, et de l'envoyer à l'auteur qui, sans doute, est connu de vous ou de M. d'*Alembert*. Il ne ferait pas mal que l'on connût un peu à fond ce M. *Sabatier*. Ses protecteurs sauront au moins qu'ils sont fort mal servis par les gens qu'ils emploient.

Je me flatte que vous recevrez dans quelques jours un petit essai sur quelques révolutions de l'Inde, sur la perte de Pondichéry, et sur la mort funeste de *Lalli*. Cela est du ressort de feu l'historiographe, et de l'historiographe vivant. Je puis vous assurer de la vérité de tous les faits. La plupart sont curieux, et peuvent même être intéressans six ans après l'événement. L'auteur est un peu l'avocat des causes perdues; mais vous ferez convaincu que M. de *Lalli* était innocent, et que l'ancien parlement n'était pas infail-
 lible.

Je suis enchanté que *la Harpe* ait remporté un nouveau prix. Je souhaite qu'il en ait deux cette année : à la fin sa gloire forcera le gouvernement à lui rendre justice.

Adieu, mon très-cher et illustre confrère; continuez toujours à veiller sur notre petit troupeau qui est toujours près d'être mangé des loups.

L E T T R E C X X X I V.

1773.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 13 d'auguste.

J'AI peur, Madame, que vous ne vous intéressiez pas plus à nos indiens qu'à la plupart de nos velches. Vous m'avez mandé que vous aviez jeté votre bonnet par-dessus les moulins, mais il ne fera pas arrivé jusqu'à l'Inde. Pour moi, je vous l'avoue, je considère avec quelque curiosité un peuple à qui nous devons nos chiffres, notre trictrac, nos échecs, nos premiers principes de géométrie, et des fables qui sont devenues les nôtres; car celle sur laquelle *Milton* a bâti son singulier poëme, est tirée d'un ancien livre indien, écrit il y a près de cinq mille ans.

Vous sentez combien cela élargit notre sphère. Il me semble que, quand on rampe dans un petit coin de notre Occident, et quand on n'a que deux jours à vivre, c'est une consolation de laisser promener ses idées dans l'antiquité, et à six mille lieues de son trou.

Cependant il se pourra très-bien que la description des pays où le colonel *Clive* a pénétré plus loin qu'*Alexandre*, ne vous amusera pas infiniment. Ce qui était si essentiel pour notre défunte compagnie des Indes, sera peut-être pour vous très-insipide. En tout cas, il ne tient qu'à vous de ne pas vous faire

1773. lire le commencement de cet ouvrage, et d'aller tout d'un coup aux aventures de ce pauvre *Lalli*, à son procès criminel, à son arrêt et à son bâillon.

Nous donnons de temps en temps à l'Europe de ces spectacles affreux qui nous feraient passer pour la nation la plus sauvage et la plus barbare, si d'ailleurs nous n'avions pas tant de droits à la réputation de l'espèce la plus frivole et la plus comique.

J'ai un petit avertissement à vous donner sur cet envoi que je vous fais, c'est qu'il n'est pas sûr que vous le receviez. M. d'*Ogni* qui a des bontés infinies pour ma colonie, et qui veut bien faire passer, jusqu'à Constantinople et à Maroc, les travaux de nos manufactures, m'a mandé qu'il ne voulait pas se charger d'une seule brochure pour Paris.

Mon village de Ferney envoie tous les ans pour cinq cents mille francs de marchandises au bout du monde, et ne peut pas envoyer une pensée à Paris. Le commerce des idées est de contrebande.

Je ne peux donc pas vous répondre, Madame; que mes idées vous parviennent. Cependant c'est un ouvrage dans lequel il n'y a rien que de vrai et d'honnête. Le plus rude commis à la douane de l'entendement humain ne pourrait y trouver à redire. Je ne fais si nous ne devons pas cette rigueur, qu'on exerce aujourd'hui contre tous les livres, à messieurs les athées. Ils ont fort mal fait, à mon avis, de faire imprimer tant de sermons contre DIEU; cette espèce de philosophie ne peut faire aucun bien, et peut faire beaucoup de mal. Notre terre est un temple de la Divinité. J'estime fort tous ceux qui veulent nettoyer ce temple de toutes les abominables ordures dont il

est infecté; mais je n'aime pas qu'on veuille renverser le temple de fond en comble.

 1773.

Je languis au milieu des souffrances continuelles dans un petit coin de ce temple, et j'attends chaque jour le moment d'en sortir pour jamais. Vous n'avez perdu qu'un de vos sens, et je perds mes cinq.

Je n'ai pu faire ma cour ni à madame de B.... ni à madame la princesse de C.... sa fille, quoiqu'elles soient toutes deux philosophes; madame la duchesse de V.... l'est aussi. Une centaine d'êtres pensans de la première volée, sont venus dans nos cantons. On prétend que tous les dieux se réfugièrent autrefois en Egypte : ils se sont donné cette fois-ci rendez-vous en Suisse.

Si vous aviez pu y venir, j'aurais été consolé. Je fais mille vœux pour vous, Madame; mais à quoi fervent-ils? Je vous suis attaché tendrement et inutilement. Nous sommes tous condamnés aux privations, suivies de la mort. Je l'attends sur mon fumier du mont Jura, et je vous souhaite du moins de la santé dans votre Saint-Joseph.

Adieu, Madame; contre nature, bon cœur. V.

1773.

L E T T R E C X X X V.

A M. VILLEMAIN D'ABANCOURT. (*)

19 d'auguste.

LE vieux malade de Ferney vous remercie, Monsieur, avec la plus grande sensibilité. Il ressemble à ces vieux chevaliers qui ne pouvaient plus combattre en champ clos; ils étaient *exoinés*, comme dit la chronique; et un jeune chevalier, plein de courage, prenait leur défense.

Je n'aurais jamais si bien combattu que vous, Monsieur; je rends grâce à ma vieillesse qui m'a valu un si brave champion. Vous êtes entré dans la lice accompagné des grâces. Le bon roi *René* dit que, quand *li preux chevalier se demène si gentiment, il rengrège l'amitié de sa dame*. Je ne doute pas que vous ne plaisiez fort à la vôtre. Pour moi, je ne fais si les agrémens de votre style ne m'ont pas fait encore plus de plaisir que votre combat ne m'a fait d'honneur.

Agréé, Monsieur, la reconnaissance très-sincère de votre, &c.

(*) Sur sa fable intitulée *le Cygne et les Hiboux*, qui n'est qu'une allusion à M. de Voltaire et à ses ennemis.

L E T T R E C X X X V I.

1773.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 d'auguste.

JE mets aux pieds de mon héros une troisième lettre à la noblesse de son ancien gouvernement. Quand le parlement condamnerait M. de *Morangiés* par les formes, je le croirais toujours innocent dans le fond. Vous êtes maréchal de France et juge de l'honneur; vous êtes pair du royaume et juge de tous les citoyens: prononcez.

Si j'osais demander une autre grâce à notre doyen, je le conjurerais de ne pas flétrir une *Electre* composée, avec quelque soin, d'après celle de *Sophocle*, sans épisode, sans un ridicule amour, écrite avec une pureté qu'un doyen de l'académie, un *Richelieu* doit protéger, représentée avec tant de succès par mademoiselle *Clairon*, et qu'enfin mademoiselle *Raucourt* pourrait encore embellir; je vous conjurerais de me raccommo-der avec elle, puisque vous m'avez attiré sa colère. Je vous supplierais de ne me point donner le dégoût de préférer une partie carrée d'amours insipides, en vers allobroges; une *Electre* qui s'écrie,

Je ne puis y souscrire; allons trouver le roi,
Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Une *Iphianasse* qui dit,

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler.

Corresp. générale.

Tome XI. * Q

— Un *Itis* qui fait ce compliment à *Electre*,
1773.

Pénétré du malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma princesse ?
Je ne fuis point haï. Comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidelle et le plus amoureux,
&c. &c. &c. &c.

Enfin, j'espèrerais que vous ne donneriez point
cette préférence humiliante à un mort sur un mou-
rant qui vous a été attaché pendant plus de cinquante
ans.

Vous savez que mon unique ressource, dans la
situation où je suis, serait d'adoucir des personnes
prévenues contre moi, en leur inspirant quelque
indulgence pour mes faibles talens.

Je suis désespéré de vous importuner de mes
plaintes. Je n'ai de consolation qu'en vous parlant
de mon respect et de mon attachement inviolable. V.

A M. K E A T.

Ferney, 27 d'auguste.

Et in Arcadia ego !

HE was dead, and j am a dying; and what is worfe, j am a fuffering. But my torments are allay'd by your Arcadian mufik.

*Tale tuum carmen nobis, divine poëta,
Quale quies fefsis in gramine, quale per æftum
Dulcis aquæ faliente fitim reftinguere vivo.*

My stormy life at laft finks to a calm. Come death when it will j'll meet it smiling.

Dear fir, enjoy the happinefs you deferve. V.

1773.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'auguste.

MON cher ange, les côtes de Malabar et de Coromandel, l'Indus et le Gange, la mauvaise tête et le triste cou du pauvre *Lalli*, le procès pitoyable de M. de *Morangiès*, l'absurdité de M. *Pigeon*, mes craintes qu'il n'y ait quelques *Pigeons* dans le parlement, les embarras multipliés que me donne ma colonie, les cruautés de M. l'abbé *Terrai*, ma détestable santé, &c. &c. &c. &c., tout cela m'a empêché de vous écrire. Je ne vous parle point des caprices du maître des jeux : il y a de petites malices qui me confondent.

Je vous envoie par M. *Sabatier*, qui n'est point l'abbé *Sabatier*, la première partie des affaires des brachmanes et de *Lalli*, en attendant la seconde, en attendant tout le reste.

Si vous voulez que, pour ranimer vos bontés, je vous parle de comédie, je vous dirai que j'ai vu trois comédiens auxquels il manque peu de chose pour devenir excellens ; mais les maîtres des jeux ne les prendront pas.

Adieu, mon cher ange ; croirait-on que, dans ma profonde retraite, je n'ai pas un seul moment à moi ; mais vous savez, mes deux anges, si mon cœur est à vous. V.

A M. DE SAINT-LAMBERT.

A Ferney, 1 de septembre.

J E reçois de vous, Monsieur, deux beaux présens à la fois; il est vrai que je les reçois tard. C'est la cinquième édition du très-beau poëme des *Saisons* avec une de vos lettres : elle est du 12 de mai, et nous sommes au mois de septembre. Le paquet est resté environ quatre mois à Lyon, dans les mains des commis. Le poëme des *Saisons* ne restera jamais si long-temps chez les libraires.

Je trouve à l'ouverture du livre, page 104 :

J'entends de loin les cris d'un peuple *infortuné*
Qui court le tirse en main, de pampre couronné, &c.

Les premières éditions portaient, d'un peuple *fortuné*. Vous seriez-vous ravisé cette fois-ci? voudriez-vous dire qu'un peuple infortuné, chargé de corvées et d'impôts, ne laisse pas pourtant de s'enivrer, de danser et de rire? Cette seconde leçon vaudrait bien la première; mais, en ce cas, il eût fallu exprimer que la vendange fait oublier la misère, *et addit cornua pauperi* : j'aime mieux croire que c'est une faute d'impression.

J'ignore si vous avez reçu les Lois de Minos. Vous vous doutez bien dans quel esprit j'ai fait cette rhapsodie : il ne faut jamais perdre de vue le grand objet

— 1773. de rendre la superstition exécration. J'aurais dû y mettre un peu plus de *vim tragicam* ; mais un malade de quatre-vingts ans ne peut rien faire de ce qu'il voudrait, en aucun genre.

Si j'ai rendu à une belle dame deux baisers qu'elle m'avait envoyés par la poste, personne ne doit m'en blâmer ; la poésie a cela de bon, qu'elle permet d'être insolent en vers, quoiqu'on soit fort misérable en prose. Je suis un vieillard très-galant avec les dames ; mais plein de reconnaissance pour des hommes éternellement respectables qui m'ont accablé de bontés.

Voici deux petites lettres sur l'affaire de M. de *Morangiès*, qui vous sont probablement inconnues. Comment pourrais-je vous faire tenir les *Fragmens* sur l'Inde, dans lesquels je crois avoir démontré l'injustice et l'absurdité de l'arrêt de mort contre *Lalli* ? Il me semble que j'ai combattu toute ma vie pour la vérité. Ma destinée serait-elle de n'être que l'avocat des causes perdues ? Je fus certainement l'avocat d'une cause gagnée, quand je fus si charmé du poème des *Saisons* ; soyez sûr que cet ouvrage restera à la postérité comme un beau monument du siècle. Les polifrons qui l'ont voulu décrier, sont retombés bien vite dans le borbier dont ils voulaient sortir. Que dites-vous de ce malheureux abbé *Sabatier* qui a sauté de son borbier dans une sacrilège, et qui a obtenu un bénéfice ? J'ai en ma possession des lettres de ce coquin à *Helvétius*, qui ne sont pleines, à la vérité, que de vers du Pont-neuf et d'ordures de b . . . ; mais j'ai aussi un commentaire de sa main sur *Spinosa*, dans lequel ce drôle est plus hardi que *Spinosa* même. Voilà l'homme qui se fait père de l'Eglise à la cour ;

voilà les gens qu'on récompense. Ce galant homme est devenu un confesseur, et mériterait assurément d'être martyr à la grève. Ce sont-là de ces choses qui font aimer la retraite. Votre poème des *Saisons*, que je vais relire pour la vingtième fois, la fait aimer bien davantage.

M. *Delisle*, le très-aimable dragon, qui est venu dans nos cantons suisses avec madame de *Brionne*, m'a communiqué l'*Art d'aimer* de *Bernard*. Ce pauvre *Bernard* était bien sage de ne pas publier son poème : c'est un mélange de fable et de brins de paille avec quelques diamans très-joliment taillés.

Le livre posthume d'*Helvétius* est bien pire ; on a rendu un mauvais service à l'auteur et aux sages, en le faisant imprimer ; il n'y a pas le sens commun.

Adieu, Monsieur ; il faut que je vous prie, avant de mourir, d'ajouter un jour à vos *Saisons*, dans quelque nouvelle édition, l'image d'un vieux fou de poète mangeant, dans sa chaumière assez belle, le pain dont il a semé le blé dans des landes qui n'en avaient jamais porté depuis la création ; et établissant une colonie très-utile et très-florissante dans un hameau abominable, où il n'y avait d'autre colonie que celle de la vermine. Cela vaut mieux que les Lois de Minos : ce sont vos leçons que je mets en pratique. Je suis votre vieil écolier, votre admirateur et votre ami *hasta la muerte. V.*

1773.

L E T T R E C X L.

A M. D E L A H A R P E.

2 de septembre.

J E suis plus heureux , mon cher ami , en odes qu'en ombres. Jamais l'ombre de *Duclos* ne m'a apparu ; mais j'ai vu avec grand plaisir le fantôme du Cap de Bonne-Espérance, plus majestueux et plus terrible dans vous que dans *Camœns*. Vous faites frémir le lecteur sur les dangers de la navigation , et le moment d'après vous lui donnez envie de s'embarquer.

Pectus inaniter angis.

Le grand point est de remuer l'ame en l'étonnant. Rien n'est plus difficile aujourd'hui que le public ; fatigué des arts véritables , il court à l'opéra-comique et aux marionnettes.

J'ai vu M. de *Schomberg* ; il vous aime , il connaît votre mérite.

Quel est donc ce monsieur *André* qui embrasse et qui félicite son vainqueur avec un si grand air de vérité ? Si tous ceux que vous surpassez vous embrassaient , vous seriez las de baisers. Je ne fais si M. *André* est l'homme aux quarante écus : il m'a envoyé son ouvrage ; je vais le remercier et l'embrasser de tout mon cœur , quoique ma misérable fanté et mon âge ne me permettent guère d'écrire.

Qui vous a donc parlé du Taureau blanc ? n'est-ce

pas une traduction du syriaque par un professeur du collège royal ?

1773.

Je n'ai point lu l'ouvrage de M. *Necker*. S'il blâme les économistes d'avoir dit du mal du grand *Colbert*, il me paraît qu'il a grande raison. A l'égard des autres Messieurs, il serait fort aisé de s'accorder, si on voulait s'entendre. *Baruch Spinoza* admet une intelligence suprême, et *Virgile* a dit : *Mens agitat molem*.

J'aurais voulu que le parlement eût commencé par faire sortir de prison M. de *Morangiès*. Le fond du procès est aussi ridicule que révoltant. On sera un jour étonné d'avoir pu croire une fable aussi absurde que celle des *Verrons*. C'est le sort de notre nation de traiter sérieusement des extravagances, et légèrement les plus sérieuses affaires.

Adieu, mon cher successeur qui vaudrez mieux que moi. Faites bien mes complimens au digne secrétaire d'une académie dont vous devriez être, et à ceux de mes confrères que vous voyez.

Madame *Denis* est comme moi, son amitié et son estime pour vous augmentent tous les jours.

1773.

L E T T R E C X L I.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney , 9 de septembre.

JE dérobe un moment, Madame, à mes souffrances continuelles, et à mille affaires qui m'accablent, pour me jeter à vos pieds, pour vous remercier de vos bontés dont mon cœur est pénétré.

Je commence par vous dire que l'innocence de M. de *Lalli* m'est aussi démontrée que celle de M. de *Morangiés*; la seule différence que je trouve entre eux, c'est que l'un était le plus brutal des hommes, et que l'autre est le plus doux. J'ai entrepris d'écrire sur ces deux affaires, par des motifs qu'une ame comme la vôtre approuve. J'avais passé une partie de ma jeunesse avec la mère de M. de *Morangiés*, le lieutenant-général, qui voulait bien m'honorer de sa bienveillance. J'avais été lié avec M. de *Lalli*, par un hasard singulier, dans l'affaire du monde la plus importante; et en dernier lieu, sa famille m'avait demandé le faible service que je lui ai rendu.

Puisque vous voulez, Madame, vous occuper un moment des Fragmens sur l'Inde, qui contiennent la justification de M. de *Lalli*, donnez-moi vos ordres sur la manière de vous les faire parvenir. M. d'*Ogni*, qui a la générosité de se charger des ouvrages de nos manufactures, ne peut faire passer par la poste rien qui forte de la manufacture des libraires: cela est expressément défendu.

Vous faites assurément une bien bonne action ,
 Madame , en déterminant M. le maréchal de *Richelieu* à faire représenter à la cour une pièce qui lui est dédiée , et qui a été faite pour cette cour même. Vous croyez bien que je sens toutes les conséquences de cette indulgence que M. le maréchal aurait pour moi , et dont j'aurais l'obligation à votre belle ame. Elle ne se lasse pas plus de rendre de bons offices et de faire du bien , que votre légère figure de nymphe ne se lasse de tuer des perdrix. 1773.

Ce n'est point moi assurément , Madame , qui ai donné des copies de ce petit billet que j'écrivis par M. de *la Borde* ; il fait que je n'en avais pas de copie moi-même. Je ne devinais pas que cette petite galanterie pût jamais être publique. (*)

Quant aux plaisanteries entre M. le maréchal de *Richelieu* et M. d'*Argental* , comme je ne suis pas absolument au fait , je ne fais qu'en dire ; je dois me borner à leur être tendrement attaché à tous les deux ; et si j'avais encore quelques talens , je ne les emploierais qu'en m'efforçant de mériter les suffrages de l'un et de l'autre. J'ai su tout ce qui s'était passé au sujet d'un de vos amis , dont je respecte le mérite ; j'en ai été bien affligé. Je m'intéresserai , jusqu'au dernier moment de ma vie , à tout ce qui pourra vous toucher. M. *Dupuits* , qui viendra vous faire sa cour incessamment , vous en dira davantage ; il vous dira surtout combien vos sujets de Ferney vous adorent. Ma reconnaissance n'a point de bornes , et mon cœur n'a point d'âge. Agréez , Madame , mon tendre respect.

(*) A madame du Barri ; Lettres en vers et en prose.

1773.

L E T T R E C X L I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 de septembre.

EH bien, Madame, que dites-vous à présent de la cabale abominable qui poursuivait M. de *Morangiés*? que dites-vous en tout genre de ce monstre énorme qu'on appelle le public, et qui a tant d'oreilles et de langues, étant privé des yeux? Si vous avez perdu la vue du corps, et si je suis à peu-près dans le même état quand l'hiver approche, il me semble que nous avons conservé du moins les yeux de l'entendement. Avouez que le parlement d'aujourd'hui répare les crimes que l'ancien a commis en assassinant juridiquement *Lalli* et le chevalier de *la Barre*.

J'ignore si M. D. . . . vous a fait tenir les *Fragmens* sur l'Inde et sur le malheureux *Lalli*. Ce petit ouvrage a quelque succès: il est fondé du moins sur la vérité. Mais il vous faut des vérités intéressantes, et je voudrais que celles-là pussent vous occuper quelques momens.

Je voudrais surtout qu'une bonne santé vous rendît la vie supportable, si mes ouvrages ne le font pas. Ma santé est horrible; et quand j'écris, ce n'est qu'au milieu des souffrances. Soyez bien sûre, Madame, que mes maux ne dérobent rien aux sentimens qui m'attachent à vous jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L E T T R E C X L I I I.

1773.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

VOICI le fait, mon cher ange. Il y a long-temps que je donnai à M. de *Garville* un petit paquet pour vous, dans lequel il y avait aussi quelque chose pour M. de *Thibouville*, et principalement des exemplaires de ces lettres pour M. de *Morangiés*, lesquelles sont devenues très-inutiles. M. de *Garville* m'avait dit qu'il partait pour Paris; et, en effet, il monta dans son carrosse en sortant de souper à Ferney. Mais j'apprends aujourd'hui qu'au lieu de retourner à Paris, il est allé se réjouir dans une maison de campagne, avec mes inutilés paquets. Il y avait, autant qu'il m'en souvient, du *Lalli* et du *Minos*. Cela vous parviendra peut-être à Noël. Ce M. de *Garville* est un philosophe instruit et aimable, qui est fort bien avec M. le duc d'*Aiguillon*, votre grand correspondant en affaires étrangères.

J'ai voulu être fidelle au serment qu'on a exigé de moi. Je n'ai envoyé de *Sophonisbe* à personne, pas même à vous. Nous verrons si les dieux de théâtre me récompenseront de ma piété et de ma résignation, ou s'ils me persécuteront malgré mon innocence. Au reste, tous ces petits dégoûts que j'essuie tous les jours, depuis la belle aventure de M. *Valade*, ont servi beaucoup à m'instruire; ils ont amorti le feu de ma jeunesse, et j'ai senti le néant des vanités du monde.

— 1773. J'avoue que j'avais un peu de passion pour la scène française, mais les choses sont tellement changées qu'il faut y renoncer. Je veux avoir au moins le mérite de dompter une passion si dangereuse, qui pourrait bien m'empêcher de prendre un parti honnête dans le monde, quand il faudra m'établir. Les affaires sérieuses ne s'accommodent pas trop de la poésie. Je commençais à bâtir une petite ville assez propre, j'allais même y élever un petit obélisque; mais je me suis aperçu à la fin que les pierres de taille ne venaient pas s'arranger d'elles-mêmes au son de la lyre comme du temps d'*Amphion*.

Mon cher ange, je n'ai plus de parti à prendre que celui de finir mes jours en philosophe obscur, et d'attendre la mort tout doucement au milieu des souffrances du corps et des chagrins de ce petit être fantasque, et probablement très-fantastique, qu'on appelle ame.

L'affaire de ce marquis génois n'est pas la seule qui ait dérangé ma colonie. Je vois qu'il faut être prince ou fermier général pour entreprendre de tels établissemens. J'aurais pu réussir si M. l'abbé *Terray* ne m'avait pas pris mes rescriptions entre les mains de M. *Magon*. Il n'a point voulu réparer cette cruauté. Je n'ai point trouvé de *Mécène* qui m'ait fait rendre mon bien. Je ne fais enfin si on pourra me dire :

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.

Je ne vous ennuie point de mes autres misères. Il ne faut pas appesantir son fardeau sur les épaules de l'amitié, mais savoir le porter avec un peu de courage.

Je vois que tous les honnêtes gens auraient souhaité que l'infame cabale des *Verrons* eût été plus rigoureusement punie ; mais nous avons été encore bien heureux d'obtenir ce que nous avons obtenu. Vous savez qu'il y avait deux partis dans le parlement ; car où n'y a-t-il pas deux partis ? Nous avons eu plusieurs voix absolument contre nous ; et , ce qui est bien étrange , c'est que l'avocat de M. de *Morangiés* avait indisposé une partie du parlement contre sa partie. M. de *Morangiés* lui-même ne fait pas ce que cette affaire m'a coûté de peine. Ma situation est singulière ; je fers les autres et je ne me fers pas moi-même.

Adieu , mon cher ange ; votre amitié me console. Que madame d'*Argental* se porte mieux , et je me porterai moins mal.

L E T T R E C X L I V.

A M. LE BARON DE CONSTANT DE REBECQUE.

Le

Vous combattez vaillamment pour la *Vulgate* , mon brave colonel ! Je ne lui connaissais point d'aimables défenseurs comme vous. On dit que *Fra-Paolo* ne voulut pas jeter les yeux sur le livre d'un de ses amis qui démontrait la vérité des dogmes , *pour ne pas perdre le mérite de la foi* : je vous lis pour rendre hommage à votre mérite , dans une affaire où la défensive est plus difficile que l'attaque.

Votre esprit et vos vertus doivent vous faire estimer par les sages de tous les rites et de toutes les croyances ;

1773. mais savez-vous qu'en Sorbonne et devant le saint-office , je ne répondrais pas que vous fussiez mieux traité que *Socrate* par les prêtres de *Cérès*?

Cette foi , qui peut transporter les montagnes , ne me paraît pas être la vôtre. Vous n'écrivez point d'injures , vous parlez raison. Hérésie ! hérésie ! si j'étais orthodoxe , comme vous le voulez , je vous dénoncerais pour la plus grande gloire de DIEU.

Venez être notre missionnaire : je me suis confessé entre vos mains , il y a long-tems ; je ne hais que l'intolérance et le fanatisme. Nous vous attendons à bras ouverts. Vous connaissez le tendre respect avec lequel je vous suis attaché.

L E T T R E C X L V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 20 de septembre.

SELON ce que vous daignâtes me mander , Monseigneur , par votre dernière lettre , j'envoie aujourd'hui à madame la comtesse *du Barri* une montre de ma colonie. Si vous en êtes content , j'espère qu'elle en sera satisfaite ; car ce n'est pas seulement dans les ouvrages d'esprit que mon héros a du goût.

Il n'a pas daigné répondre à mes justes plaintes sur la partie carrée de l'Electre de *Crébillon* ; mais j'ose présumer que , dans le fond de son cœur , il est assez de mon avis. Je compte toujours sur ses bontés pour l'Afrique et pour la Crète , pour l'impudente *Sophonisbe* et pour les Lois de *Minos* ; car , quoique
je

je sente parfaitement le néant de toutes ces choses , j'y suis pourtant bien attaché , attendu que je suis néant moi-même. J'ai été sur le point , ces jours passés , d'être parfaitement néant , c'est-à-dire de mourir ; il ne s'en est pas fallu l'épaisseur d'un cheveu ; et je disais : Je ne saurai pas dans un quart d'heure si mon héros a encore de la bonté pour moi. 1773.

Vivez , mon héros ; vivez , et vivez gaiement. Je suis très-sûr que vous vivrez long-temps ; car vous êtes très-bien constitué , et vous êtes votre médecin à vous-même. Daignez , dans la multitude de vos occupations ou de vos plaisirs , vous souvenir qu'il existe encore , entre les Alpes et le mont Jura , le plus ancien de vos courtisans , et le plus pénétré de respect pour vous.

Le vieux malade de Ferney, V.

LET TRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

ET moi , mon cher ange , je me hâte de me justifier de l'obscurité que vous me reprochez par votre lettre du 20. L'obscurité est assurément dans la conduite du maître des jeux. Je lui ai toujours présenté mes humbles requêtes très-nettement et très-constamment. Je ne lui ai pas écrit une seule lettre où je ne l'aye fait souvenir de la parole d'honneur qu'il avait donnée au bon roi *Teucer* , au petit sauvage et à son amoureuse. Je me suis même plaint douloureusement de la

Corresp. générale.

Tome XI. * R

— 1773. préférence qu'il donnait à la partie carrée d'*Iphianasse* avec *Oreste*, et d'*Electre* avec le petit *Itis*.

J'ai surtout insisté sur la nécessité absolue de faire un peu valoir un ancien serviteur. Je lui ai représenté que c'était peut-être la seule manière de venir à bout d'une chose dont il m'avait flatté. Il m'a toujours répondu des choses vagues et ambiguës. Il y a deux affaires que je n'ai jamais comprises, c'est cette conduite du maître des jeux, et l'édition de *Valade*.

Il y en a une troisième que je comprends fort bien, c'est le changement d'avis du maître des choses. Je conçois que des hypocrites ont parlé à ce maître des choses, et qu'ils ont altéré ses bonnes dispositions. Les tartufes sont toujours très-dangereux. A l'égard de Sophonisbe, comment puis-je distribuer les rôles, moi qui, depuis trente ans, ne connais d'autre acteur que *le Kain*? c'est au maître des jeux à en décider.

J'ai écrit ces jours-ci à madame de *Saint-Julien*, et je l'ai remerciée de toutes ses bontés, en comptant même qu'elle en aurait encore de nouvelles; mais voici le voyage de Fontainebleau, et je n'ai plus le temps de rien espérer. Celle qui a lu si bien ma petite lettre à mon successeur l'historiographe, aurait pu se mêler un peu des affaires de la Crète et de l'Afrique; mais je n'ai pas osé seulement lui faire parvenir cette proposition; j'ai craint de faire une fausse démarche. On voit rarement les choses telles qu'elles sont, avec des lunettes de cent trente lieues.

J'ai donc tout remis, en dernier lieu, entre les mains de la Providence.

Vous daignez entrer, mon cher ange, dans toutes mes tribulations. Vous me parlez de ma malheureuse

affaire des rescrits : elle est très-désagréable, et elle a beaucoup nui à ma colonie. C'est encore une affaire de la Providence, qui demande une grande résignation. 1773.

Quant à M. de *Garville*, qui est si lent dans ses voyages, je crois qu'il s'était chargé de deux Minos, l'un pour vous, et l'autre pour M. de *Thibouville*.

Il ne me reste plus qu'à répondre à vos semonces d'écrire à M. le duc d'*Albe*. Il me semble qu'il y a trop long-temps que j'ai laissé passer l'occasion de lui écrire. Je dois d'ailleurs ignorer la chose, et ne me point mêler de ce que des gens de lettres ont bien voulu faire pour moi, tandis que des gens d'Eglise me persécutent un peu. Et puis, il faut vous dire que je suis découragé, affligé, malade, vieux comme un chemin, que je crains les nouvelles connaissances, les nouveaux engagements et les nouveaux fardeaux.

Pardonnez-moi ; il y a des temps dans la vie où l'on ne peut rien faire, des temps morts, et je me trouve dans cette situation. Vous me demanderez pourquoi j'écris des fariboles à mon successeur l'historiographe, et que je ne puis écrire des choses raisonnables à M. le duc d'*Albe* ? c'est précisément parce que ce sont des fariboles ; on retombe si aisément dans son caractère ! Mais je me sens bien plus à mon aise quand je vous écris, parce que c'est mon cœur qui vous parle. Je suis bien consolé par ce que vous me dites de madame d'*Argental* : si elle se porte bien, elle est heureuse ; il ne lui manquait que cela.

Madame *Denis* et moi, nous lui en marquons toute notre joie. Vous savez à quel point nous vous sommes attachés.

— 1773. Adieu, mon cher ange ; je vous aimerai jusqu'à ce que mon corps soit rendu aux quatre élémens, et l'ame à rien du tout ou peu de chose.

Pour répondre à tout, je vous dirai que le Taureau blanc est entre les mains de M. *Delisle*, et qu'il faut le faire transcrire.

L E T T R E C X L V I I .

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 13 d'octobre.

QUE je vous suis obligé, Monsieur, de m'écrire du séjour de la gloire et du bonheur (*) ! Ces deux personnes sont rarement ensemble ; mais, quand on les trouve, il semble qu'il soit permis d'oublier tout le monde. Vous n'avez pourtant point oublié un pauvre vieux solitaire : nous vous remercions tendrement, madame *Denis* et moi.

Grand merci de cette lettre d'un évêque de Picardie (**). Ce pays-là fut autrefois le berceau de la ligue ; le fanatisme s'y est conservé. J'ai peine à croire que cette lettre soit d'un évêque né à Carpentras, et par conséquent sujet du pape. Ce n'est pas qu'il n'eût pu penser tout ce qui est dans la lettre, mais il y a longtemps que le pauvre diable ne pense plus : il est tombé en enfance, et vous verrez que quelque ex-jésuite lui

(*) De Chanteloup.

(**) De l'évêque d'Amiens (d'Orléan de la Motte) sur la bulle de destruction des jésuites ; il y blâme hautement le pape.

aura fait figner cette lettre également injurieuse au roi et au pape. Il serait plaisant que nous eussions un schisme et des anti-papes pour la compagnie de *Jésu*. Il ne nous manque plus que cela pour nous achever de peindre.

1773.

On dit que tout est factions et cabales à Paris, depuis les petites marionnettes jusqu'aux grandes. Je ne m'attendais pas qu'il dût se trouver un parti qui soutînt le crime absurde des *Fonquay* contre l'innocence de M. de *Morangiès*, après l'arrêt du parlement. La folie a établi son trône dans Paris, comme la raison a mis le sien dans le beau séjour où vous êtes. Cependant je ne fais comment on aime toujours cette ville qui est le centre de toutes les erreurs et de toutes les sottises; il faut apparemment qu'il y ait aussi du plaisir. Les singes font des gambades très-plaisantes, quoiqu'ils se mordent. Pour moi, j'achève mes jours en paix, malgré mon ami *Fréron* et mon ami l'abbé *Sabatier*.

Je serais fâché que le Taureau blanc parût en public et me frappât de ses cornes. Je prierai M. le chevalier de *Châtellux* de vouloir bien ne le mettre que dans des écuries bien fermées, dont les profanes n'aient point la clef. On le traiterait comme le bœuf gras, on courrait après lui, et ensuite on le mangerait et moi aussi, quoique je ne sois pas gras.

Quand vous serez à Paris, je vous demanderai deux grâces : la première, c'est de vous souvenir de moi ; la seconde, c'est d'en faire souvenir madame du *Deffant*, à qui je n'écris point, parce que je n'ai rien à lui envoyer qui puisse l'amuser ; mais à qui j'ai la plus grande obligation du monde, puisque c'est à

— elle que je dois votre connaissance, et j'ose même dire
 1773. l'honneur de votre amitié. Je ne fais si vous l'amu-
 ferez avec votre bœuf ; car il faut être un peu fami-
 liarisé avec le style oriental et les bêtises de l'antiquité,
 pour se plaire un peu avec de telles fadaïses ; et
 madame *du Deffant* ne se plaît guère avec cette anti-
 quité respectable. Je n'ai jamais pu lui persuader de
 se faire lire l'*Ancien Testament*, quoiqu'il soit à mon
 gré plus curieux qu'*Homère*.

Vous aurez incessamment une suite des Fragmens
 sur l'Inde. Figurez-vous qu'il y a, par-delà Lahor,
 une république qui possède plus de cent lieues de
 pays, et qui n'a d'autre religion que l'adoration d'un
 Dieu, sans aucune cérémonie. C'est la république des
 Seïques ; elle est alliée des Anglais qui ne sont pas
 cérémonieux, et qui possèdent actuellement tout le
 Bengale en souveraineté. Il est assez singulier que je
 m'occupe en Suisse de ce qui se passe dans l'Inde ;
 mais je ne trouverais pas mauvais qu'une fourmi, à
 un bout de sa fourmilière, s'intéressât à ce qui arrive
 à l'autre bout.

Adieu, Monsieur ; je suis une vieille fourmi qui
 vous est bien véritablement dévouée.

A M. C H R I S T I N.

A Ferney , 15 d'octobre.

MON cher philosophe humain , défenseur des opprimés, je vous adresse une infortunée dépouillée de tous ses biens, en vertu de cette abominable main-morte. Un ancien conseiller du parlement de Besançon, exilé à Gray, a fait condamner cette femme. On lui a pris jusqu'à ses nippes et ses habits ; on a fouillé dans ses poches ; il ne lui reste que ses papiers qu'elle vous remettra.

Le fond de son affaire ne me paraît pas bien clair ; mais il est plus clair que la rapacité du conseiller exilé est bien barbare. Dieu veuille que le malheur de cette femme n'influe pas sur le sort de nos douze mille esclaves !

Cette pauvre femme est venue de Gray dans ma retraite ; que puis-je pour elle que de lui donner le couvert et quelque argent ? Je vous prie de lire ses mémoires, et de lui donner un conseil.

Elle dit qu'il y a , en dernier lieu , une sentence du bailliage de Besançon qui lui adjuge la possession d'un cotillon et de ses chemises , et qui lui permet de prouver que l'argent qu'on lui a saisi lui appartient en propre.

Vous remarquerez que cet ancien conseiller , contre lequel elle plaide , se nomme *Brody* , et est fils de votre grand juge de Saint-Claude.

— Si cette affaire pouvait s'accommoder, vous feriez
1773. une action charitable; vous y êtes accoutumé.

Peut-être une autre femme, mon cher ami, adoucirait la cruauté d'un autre homme; mais cette pauvre diable n'est pas faite pour toucher le cœur, et on dit que ce M. *Brody* n'est pas tendre.

Vale, amice. V.

LETTRE CXLIX.

A U M E M E.

A Ferney, 22 d'octobre.

A VEZ-VOUS vu, mon cher ami, une pauvre femme franc-comtoise, à qui un conseiller de votre ancien parlement a voulu persuader qu'elle était son esclave, et à qui on a enlevé tout jusqu'à sa chemise?

J'ai recours à vous, mon cher philosophe, en plus d'un genre. Je voudrais trouver, dans les *Instituts de Justinien*, l'endroit où il est parlé de l'ancienne loi des douze tables, qui permet aux pères de vendre leurs enfans deux fois; loi abolie par l'humanité de *Dioclétien* qu'on fait passer parmi nous pour un monstre, et rétablie par *Constantin* qu'on nous donne pour un saint. Si vous pouvez trouver ces deux lois du méchant *Dioclétien* et du bon *Constantin*, vous me rendrez un grand service; car il n'y a point, dans mon *Justinien*, de grande table de matières. Mon édition est de 1756, chez les *Cramer*.

Mandez-moi un peu de vos nouvelles. Je vous embrasse bien tendrement.

Le vieux malade V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 1 de novembre.

EH bien , Madame , je commence par les diamans brillans. Page 102, tome premier. „ Pourquoi faire de Dieu un tyran oriental ? pourquoi lui faire punir des fautes légères par des châtimens éternels ? pourquoi mettre le nom de la Divinité au bas du portrait du diable ? „

Page 107. „ Nous sommes étonnés de l'absurdité de la religion païenne , celle de la religion papiste étonnera bien davantage la postérité. „

Page 121. „ Pour être philosophe , dit *Mallebranche* , il faut voir évidemment ; et , pour être fidelle , il faut croire aveuglément. *Mallebranche* ne s'aperçoit pas que de son fidelle il en fait un sot. „

Page 321. „ Pourquoi tout moine , qui défend avec un emportement ridicule les faux miracles de son fondateur , se moque-t-il de l'existence des vampires ? c'est qu'il n'a point d'intérêt à la croire. Otez l'intérêt , reste la raison ; et la raison n'est pas crédule. „

Je prends ces petits diamans au hasard , Madame ; il y en a mille dans ce goût , dont l'éclat m'a frappé. Cela n'empêche pas que le livre ne soit très-mauvais. Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier ; et , quand j'en rencontre , je les mets à

— part, et j'en fais mon profit : c'est par-là que les mauvais livres sont quelquefois très-utiles.

1773.

J'ai lu, il n'y a pas long-temps, l'*Art d'aimer* de *Bernard*. C'est un des plus ennuyeux poèmes qu'on ait jamais faits ; cependant il y a, dans ce long poème, une trentaine de vers admirables et dignes d'être éternels comme le sujet du poème le fera.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un saint ; pour dire d'excellentes choses dans un plat livre, il ne faut que laisser courir son imagination. Cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs : voilà pour *Helvétius*.

A l'égard de l'éloge de *Colbert*, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique ; aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix. J'avoue que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de *van-Robais*, ou de velours de Lyon, qui a des bas de soie à ses jambes, un diamant à son doigt, et une montre à répétition dans sa poche, dise du mal de *Jean-Baptiste Colbert* à qui on doit tout cela.

La mode est aujourd'hui de mépriser *Colbert* et *Louis XIV* ; cette mode passera, et ces deux hommes resteront à la postérité avec *Racine* et *Boileau*.

Après vous avoir confié mes inutiles idées sur ces objets de curiosité, je viens à l'essentiel, c'est-à-dire à vous, à votre santé, à votre situation, qui m'intéressent véritablement. L'âge avance, je le sens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertissent rudement. Notre faculté de penser s'en ira bientôt comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre élémens ce que nous tenons d'eux, après avoir

fouffert quelque temps par eux , et après avoir été agités de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi ; ainsi , selon la règle ordinaire , je dois passer avant vous. 1773.

M. *Delisle* se moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu , je ne fais ce que c'est que par ouï-dire. Je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite ; car on ne peut jamais avoir de notion juste de ce qu'on n'a point éprouvé : voilà pourquoi je suis très-persuadé qu'il est impossible qu'un médecin ait la moindre connaissance de la fièvre et des autres maladies , à moins qu'il n'en ait été attaqué lui-même.

Vous me citez deux beaux vers de M. de *Saint-Lambert*. Ils vous ont fait plus d'impression que les autres , parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand secret des vers , c'est qu'ils puissent s'ajuster à toutes les conditions et à toutes les situations où l'on se trouve. Ces deux vers de l'abbé de *Chaulieu*,

Bonne ou mauvaise santé

Fait notre philosophie.

resteront éternellement , parce qu'il n'y a personne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me mandez de madame de *la Vallière* m'étonne et m'afflige ; mais , si elle n'est que faible , il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que son état vous

— 1773. attriste ; vous n'avez point, dites-vous, de courage ; cela veut dire que vous êtes sensible ; car le courage de voir périr autour de soi , sans s'émouvoir , toutes les personnes avec lesquelles on a vécu , est la qualité d'un monstre ou d'un bloc de pierre de roche. Je fais grand cas de votre faiblesse ; tant qu'on est sensible , on a de la vie. Puissiez-vous , Madame , avoir long-temps cette faiblesse d'ame dont vous vous plaignez ! Je mourrai sans avoir eu la consolation de m'entretenir avec vous ; c'est-là ma grande douleur et ma grande faiblesse.

Mon ame (s'il y en a une) aime tendrement la vôtre ; mais à quoi cela sert-il ? V.

L E T T R E C L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

JE remercie bien tendrement mon cher ange d'avoir songé à m'écrire au milieu des fêtes et du fracas de la cour. Ce qu'il y a de mieux , à mon avis , dans Sophonisbe , c'est qu'elle est la plus courte de toutes les tragédies ; et que , si elle a ennuyé de belles dames auxquelles il faut des opéra comiques , elle ne les a pas ennuyées long-temps.

Les Lois de Minos auraient du moins produit un plus beau spectacle pour les yeux ; mais ces Lois de Minos sont malheureuses. Je ne veux pas croire que , parmi les grandes intrigues qui agitent quelquefois

—
votre cour , il y en ait eu une contre Astérie. Je n'ai
jamais rien entendu à tout ce qui s'est passé dans 1773.
cette affaire, et j'ai fini par me résigner à la Providence
qui dispose de la scène française.

J'ai écrit un petit mot au maître des jeux sur la
mort de sa fille ; mais je ne lui ai rien dit cette fois-ci
sur la mort des miennes. J'ai eu tant d'enfans qu'il
faut bien que j'en perde quelques-uns.

J'ai entendu à Ferney la tragédie du Connétable
de Bourbon que M. de *Guibert* ne récite pas trop
bien , mais qui étincelle de beaux vers : il a bien de
l'esprit, ce M. *Guibert*. S'il commande jamais une
armée, il fera le premier général qui ait fait une
tragédie. Il est déjà le premier en France qui soit
l'auteur d'une *Tactique* et d'une pièce de théâtre ; je dis
en France, car *Machiavel* en avait fait avant lui tout
autant en Italie ; et , par-dessus tout cela , il avait fait
une conspiration.

Puisque mon cher ange se réjouit à Fontainebleau ,
j'en conclus que les affaires du Parmesan vont très-
bien , et que toutes les affaires sont heureusement
arrangées. Je lui en fais mon compliment , et je
l'exhorte à jouir gaiement de la vie , pendant que je la
supporte assez tristement ; car , à la fin , l'extrême
vieillesse et les extrêmes souffrances rendent un peu
sérieux ; et il faudrait avoir un orgueil insupportable
pour n'en pas convenir. Je fais contre fortune et
contre nature bon cœur ; et je souhaite , mon cher
ange , que vous n'en foyez jamais logé là. Conservez-
moi toujours votre amitié , elle fera ma consolation. V.

1773.

L E T T R E C L I I.

A U M E M E.

15 de novembre.

SI, dans le fracas de ces fêtes, mon cher ange a un quart d'heure de loisir, je lui envoie un rogaton pour passer ce quart d'heure. Il convient, ce me semble, à un ministre pacifique.

Je ne fais s'il a lu la *Tactique* de M. *Guibert*, ou du moins le discours préliminaire. Ce livre est plein de grandes idées, comme sa tragédie du Connétable de Bourbon est pleine de beaux vers. J'ai eu l'auteur chez moi; je ne fais s'il fera un *Corneille* ou un *Turenne*, mais il me paraît fait pour le grand, en quelque genre qu'il travaille.

Oserais-je vous prier de lui faire parvenir une copie de la satire ou de l'éloge que je viens de faire de son métier de la guerre? Vous saurez aisément sa demeure. Il n'est pas juste qu'il soit des derniers à voir cette petite plaisanterie qui le regarde si personnellement; et vous me pardonnerez aisément la liberté que je prends avec vous.

J'en prends encore une autre, c'est de vous prier d'engager le *Kain* à jouer à Paris la *Sophonisbe* qui n'est ni de *Mairet* ni de *Corneille*. Il me doit, ce me semble, ses bons offices dans cette petite affaire.

Après ces deux requêtes, je vous en présente une troisième bien plus importante, c'est de me mander comment se porte madame d'*Argental*.

Souvenez-vous, mon cher ange, du vieux
malade de Ferney, qui n'est pas encore tout-à-fait mort. V. 1773.

L E T T R E C L I I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de novembre.

Vous voulez absolument, Madame, que je vous dise si je suis content d'un ouvrage où il y a autant de mauvais que de bon, autant de phrases obscures que de claires, autant de mots impropres que d'expressions justes, autant d'exagérations que de vérités. Que voulez-vous que je vous réponde? Je m'imagine que vous pensez comme moi, et j'ai la vanité de croire penser comme vous. On dit que c'est le meilleur ouvrage de tous ceux qui ont été composés sur le même sujet; je n'en suis pas surpris. Ce sujet était très-difficile, et n'était pas favorable à l'éloquence. Quant aux diamans qu'on a trouvés dans la cassette d'un homme qui n'est plus, je vous avoue qu'ils sont très-mal enchâssés; je crois vous l'avoir dit. Il faut avoir ma persévérance et la passion que j'ai de m'instruire sur la fin de ma vie, pour chercher, comme je fais, des pierres précieuses dans des tas d'ordures. C'est peut-être le seul avantage que ce siècle a sur le siècle passé, que nos plus mauvais livres

— 1773. soient toujours semés de quelques beautés. Du temps de *Pascal*, de *Boileau* et de *Racine*, les mauvais livres ne valaient rien du tout; au lieu que les plus détestables livres de nos jours brillent toujours par quelque endroit.

J'ai trouvé encore plus de génie dans la *Tactique* de M. de *Guibert* que dans sa tragédie, et même encore un peu plus de hardiesse. Ce qui m'a charmé, c'est que ce docteur en l'art d'assassiner les gens, m'a paru dans la société le plus poli et le plus doux des hommes.

Vous me parlez de cailloux: eh bien, Madame, je vous envoie un petit caillou de mon jardin, qui ne vaut pas assurément les pierreries de M. de *Guibert*. J'ai été étonné que le même homme ait pu faire deux ouvrages si différens l'un de l'autre.

Les *Saxe*, les *Turenne* n'auraient pas fait assurément de tragédies. Je devais naturellement donner la préférence à la tragédie sur l'art de tuer les hommes: je crois même qu'en la travaillant un peu, on pourrait en faire un ouvrage régulier et intéressant dans toutes ses parties. Je déteste cordialement l'art de la guerre, et j'admire pourtant sa *Tactique*. L'admiration, dit-on, est la fille de l'ignorance: c'est ce qui fait que vous admirez peu de chose en fait d'esprit. Je ne prétends point du tout que vous accordiez votre suffrage à mon caillou. Vous ferez tentée de le jeter par la fenêtre; mais songez que je n'ai voulu vous amuser qu'un moment, et que je vous envoie ma *Tactique* avant de l'envoyer à M. de *Guibert* lui-même.

Je vous prie de vouloir bien, Madame, me mander des nouvelles de la santé de madame de la *Vallière*. Il

est

est bien juste que la vôtre soit bonne. La nature vous
a fait assez de mal pour qu'elle vous laisse en repos. 1773.
Elle me persécute horriblement, mais je tiens bon. V.

L E T T R E C L I V.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

16 de novembre.

.

Al'égard de *Brama*, ou du *Chang-ti*, ou d'*Oromase*,
ou d'*Isis*, je ne crois pas encore me tromper tout-à-
fait. Il faut les admettre, quand on a affaire avec des
fripons, et crier plus haut qu'eux.

De plus, il m'est évident qu'il y a de l'intelli-
gence dans la nature, et que les lois imposées aux
planètes, à la lumière, aux animaux et aux végétaux,
ne sont pas inventées par un sot. *Mens agitat molem*.
Ce sont les *Sabatiers* qui sont sots et méchants, mais
je crois la nature bonne et sage; il est vrai qu'elle fait
quelquefois des pas de clerc, mais je ne la crois ni
impeccable ni infinie. Je pense que son intelligence a
tout fait pour le mieux, et que dans ce mieux il y
a encore bien du mal. Tout cela est une affaire de
métaphysique qui n'a rien à faire avec la morale,
et qui n'empêche pas que les *Verron*, les *Clément*,
les *Sabatier*, &c. ne soient la plus méprisable canaille
de Paris.

Comme je fais que vos mathématiques ne vous

Corresp. générale.

Tome XI. * S

1773. empêchent point de cultiver les belles-lettres , permettez-moi de vous demander si vous avez lu le Connétable de Bourbon de M. de *Guibert*. Sa *Tactique* n'est pas un ouvrage de belles-lettres , mais elle m'a paru un ouvrage de génie. Il y a une autre sorte de génie dans le Connétable. Je ne fais si notre frivole Paris est digne de deux ouvrages excellens qui parurent l'année passée ; c'est *la Tactique* et *la Félicité publique*. Je ne me connais ni à l'un ni à l'autre de ces sujets , mais je voudrais que ceux qui sont à la tête du gouvernement eussent le temps de bien examiner si M. de *Châtellux* et M. de *Guibert* ont raison.

Il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit sur le livre de M. de *Guibert* ; ce n'est qu'une plaisanterie. J'aurai l'honneur de vous la faire tenir sous l'enveloppe de M. de *Sartine*. Vous la ferez lire à M. d'*Alembert* , ou je l'enverrai à M. d'*Alembert* afin que vous la lisiez , supposé que cela puisse vous amuser un moment. Vous êtes tous deux les vrais secrétaires d'Etat dans le royaume de la pensée. Vos lettres sont assurément plus instructives et plus agréables que toutes les lettres de cachet.

Conservez toujours , Monsieur , un peu de bonté pour le vieux malade, V.

A U M E M E.

5 de décembre.

C'EST bien vous qui êtes mon maître, monsieur le Marquis, et qui l'auriez été de *Bernard de Fontenelle*. C'est vous qui êtes un vrai philosophe, et un philosophe éloquent. On m'a parlé d'un éloge de *M. Fontaine*, qui est un chef-d'œuvre. Vous ne sauriez croire quel plaisir vous me feriez de me le faire parvenir.

Je ne connais guère que vous et *M. d'Alembert* qui sachiez présenter les objets dans leur jour, et écrire toujours d'un style convenable au sujet. J'ai cherché dans mes paperasses la mauvaise plaisanterie sur les comètes, je ne l'ai point trouvée. On dit qu'il y en a deux, l'une de moi, l'autre que je ne connais pas: mais, dans l'état où je suis, souffrant continuellement, et près de quitter ce petit globe, je dois prendre peu d'intérêt à ceux qui roulent comme nous dans l'espace, et avec qui probablement je ne serai jamais en liaison.

Il est vrai que, dans les intervalles que mes maladies me laissent quelquefois, je m'amuse à la poésie que j'aime toujours, quand ce ne serait que pour donner un os à ronger à *Clément* et à *Sabatier*; mais j'aime mieux votre prose que tous les vers du monde. Ce que j'aime autant que votre prose, c'est votre

— 1773. personne. Jamais les belles-lettres et la philosophie n'ont été si honorées que par vous.

Agréez, Monsieur, le très-tendre respect du vieux malade de Ferney.

L E T T R E C L V I.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 8 de décembre.

VOICI, mon cher ami, une lettre qui nous assure enfin la délivrance prochaine du frère de cette bonne madame *Barondel*. Je vous prie de la lui montrer pour la consoler.

Nous réussirons malgré le subdélégué qui était impitoyable. Il est plaisant que ce soit moi qui contribue à tirer un curé de prison. Mais que ne doit-on pas attendre d'un associé à l'ordre des capucins !

L'idée de présenter un mémoire pour la suppression de la main-morte, et un dédommagement aux seigneurs, n'est pas certainement à négliger. Je pense qu'il faudrait articuler ce dédommagement, et le montrer sous un jour si clair que le ministère ne pût le refuser, et que les seigneurs ne pussent pas se plaindre. Il faut présenter toujours aux ministres les choses prêtes à signer. La moindre difficulté les rebute, quand ils n'ont pas un intérêt pressant au succès de l'affaire. Vous êtes plus à portée que personne de rédiger toutes les conditions du traité, vous qui êtes au beau milieu de l'enfer de la main-morte. Vous devriez

venir nous voir aux bonnes fêtes de Noël , et apporter avec vous le règlement du roi de Sardaigne. Je me chargerais hardiment d'être votre facteur , et d'envoyer le mémoire aux ministres. S'il ne réussit pas , nous aurons toujours le mérite d'avoir fait une bonne œuvre.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

LETTRE CLVII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney, 15 de décembre.

JE vous dois, Monsieur, quatre remerciemens pour vos quatre faveurs qui sont deux lettres charmantes, votre hymne sur *S^t Nicolas*, qui devrait être chantée dans toutes les églises, et vos douze perroquets de la cour d'*Auguste*.

A l'égard de *S^t Nicolas*, par lequel il faut commencer, puisqu'il est votre patron, il mérite sans doute tout le bien que vous dites de lui; car pendant sa vie il ressuscitait tous les matelots qui s'avisaient de mourir sur mer, et après sa mort son portrait étant tombé entre les mains d'un vandale qui ne croyait pas en DIEU, ce vandale allant en voyage pria le portrait de lui garder son argent comptant. A peine fut-il parti que des voleurs vinrent prendre le magot. Le vandale de retour battit l'image de *Nicolas*, et la jeta dans la rivière. *Nicolas* descendit du haut du ciel, repêcha son image, la rapporta au vandale avec son argent: Apprenez, lui dit-il, à ne plus battre les

— 1773. saints. Le cousin qui baptisa le cousin n'a jamais rien fait de plus beau.

Madame la maréchale de *Luxembourg* me paraît avoir raison. *Emporter le chat* signifie à peu-près *faire un trou à la lune*. Les savans pourront y trouver quelques petites différences : ils diront qu'emporter le chat signifie simplement partir sans dire adieu , et faire un trou à la lune veut dire s'enfuir de nuit pour une mauvaise affaire. Un ami qui part le matin de la maison de campagne de son ami , a emporté le chat ; un banqueroutier qui s'est enfui , a fait un trou à la lune. Voilà tout ce que je fais sur cette grande question.

L'étymologie du *trou à la lune* est toute naturelle pour un homme qui s'est évadé de nuit ; à l'égard du chat , cela souffre de grandes difficultés. Madame de *Moncornillon* à qui DIEU faisait voir toutes les nuits un trou à la lune , ce qui marquait évidemment qu'il manquait une fête à l'église , n'emporta point le chat. C'est bien dommage que le grand *Moncrif* , favori de la reine et des chats , soit mort à mon âge ; il aurait assurément éclairci cette question importante.

Je vois , Monsieur , que vous êtes dans le temple de *Cérès* (*) aussi-bien que dans celui de l'honneur et de la félicité. Vingt charrues à la fois sont sans doute un plus beau spectacle que vingt opéra médiocres qui auraient fait bâiller *Cérès* et *Triptolème*. J'ai eu une fois l'insolence de faire marcher sept charrues de front dans un champ de mes déserts d'où je n'écris point de tristes *de Ponto*. Il n'appartient point à *Naso* d'avoir autant de charrues que *Pollio*.

(*) Chanteloup.

Je fais qu'il y a quelques juifs dans les colonies anglaises. Ces marauds-là vont par-tout où il y a de l'argent à gagner ; comme les Guèbres, les Banians, les Arméniens courent toute l'Asie, et comme les prêtres isiaques venaient sous le nom de bohèmes voler des poules dans les basse-cours, et dire la bonne aventure. Mais que ces déprépucés d'*Israël*, qui vendent de vieilles culottes aux sauvages, se disent de la tribu de *Nephtali* ou d'*Issachar*, cela est fort peu important ; ils n'en font pas moins les plus grands gueux qui aient jamais souillé la face du globe.

Il me reste à vous dire ce que je pense du procès de *Beaumarchais* : je crois ne m'être pas trompé sur le procès du comte de *Morangiès*, du général *Lalli*, de *Calas*, de *Sirven* et de *Montbailly*. Je me suis fait *Perrin Dandin* ; je juge les procès au coin de mon feu, et j'ai jugé celui de *Beaumarchais* dans ma tête : mais je me garderai bien de prononcer tout haut mon jugement. Je prévois déjà que *messieurs* ne seront pas tout-à-fait de mon avis tout haut, quoique dans le fond du cœur ils en soient tout bas.

Je crois, Monsieur, avoir répondu tant bien que mal à tous vos articles ; mais il y en a un qui me tient bien plus au cœur, c'est celui de l'espérance que j'ai de vous revoir, si jamais vous allez consulter *Tissot*, ou si votre régiment est en Franche-Comté.

Conservez vos bontés pour le vieux bavard malingre.

1773.

L E T T R E C L V I I I.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC,

GOUVERNEUR DE L'HOTEL ROYAL DES INVALIDES.

A Ferney, le 15 de décembre.

LA première chose que j'ai faite, Monsieur, en recevant votre livre (*), c'est de passer presque toute la nuit à le lire avec mes yeux de quatre-vingts ans; et le premier devoir dont je m'acquitte en m'éveillant, est de vous remercier de l'honneur et du plaisir extrême que vous m'avez faits.

J'ai déjà lu ce qui regarde la guerre de Bohême, et je n'ai pu m'empêcher d'aller vite à la bataille de Fontenoi, en attendant que je relise tout l'ouvrage d'un bout à l'autre. On m'avait dit que vous donniez d'autres idées que moi de cette mémorable journée de Fontenoi : je me préparais déjà à me corriger ; mais j'ai vu, avec une grande satisfaction, que vous daignez justifier le petit précis que j'en avais donné sous les yeux de M. le comte d'Argenson. Il n'appartient qu'à un officier tel que vous, Monsieur, qui avez servi avec tant de distinction, d'entrer dans tous les détails intéressans que mon ignorance de l'art de la guerre ne me permettait pas de développer. Je regarde votre Histoire comme une instruction à tous les officiers, et comme un grand

(*) *Histoire du maréchal de Saxe.*

encouragement à bien servir l'Etat. Vous rendez justice à chacun , sans blesser jamais l'amour propre de personne. Vous faites seulement sentir très-faiblement, par les propres lettres du maréchal de Saxe , combien il était supérieur aux généraux de *Charles VII*, électeur de Bavière. Il n'y a guère d'officier blessé ou tué dans le cours de cette guerre , dont la famille ne trouve le nom , soit dans vos notes, soit dans le corps de l'Histoire. 1773.

Votre ouvrage sera lu par toute la nation , et principalement par ceux qui sont destinés à la guerre.

Vous êtes très-exact dans toutes les dates , c'est le moindre de vos mérites ; mais il est nécessaire , et c'est ce qui manque aux *Commentaires de César* , et même à *Polybe*.

Vous ne pouvez , Monsieur , employer plus dignement le noble loisir dont vous jouissez , qu'en instruisant la nation pour laquelle vous avez combattu.

Agréez ma reconnaissance de l'honneur que vous m'avez fait , et le respect avec lequel je ferai , tant qu'il me restera un peu de vie , Monsieur , votre très-humble et très-obéissant serviteur , V.

P. S. Je viens de lire le Portrait du maréchal de Saxe , qui est à la fin du second volume ; il est de main de maître , et écrit comme il convient. J'ose espérer qu'on fera bientôt une nouvelle édition in-4° , avec des planches qui me paraissent absolument nécessaires pour l'instruction de tout le militaire.

1773.

L E T T R E C L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 18 de décembre.

JE crois , mon cher ange , vous avoir dit , dans ma dernière lettre , combien j'étais touché de la mort de M. de *Chauvelin*. Voilà donc les trois *Chauvelin* anéantis. Celui-là était le plus aimable des trois et le plus raisonnable. Tout ce que nous voyons périr fait faire des réflexions qui ne sont pas plaisantes. Je suis presque honteux de vivre , et je ne fais pas trop pour-quoi j'aime encore la vie.

Je sens que je suis un mauvais père , et tout le contraire des bons vieillards. Je me détache de mes enfans , à mesure que j'avance en âge , et que mes souffrances augmentent.

Voici pourtant la manière dont je voudrais finir Sophonisbe , à laquelle vous daignez vous intéresser.

. Ils sont morts en romains.

Grands dieux ! puisse-je un jour , ayant dompté Carthage , Quitter Rome et la vie avec même courage !

Il me semble qu'il serait trop sec de finir par ce petit mot : *Ils sont morts en romains*. L'étriqué me déplaît autant que le trop d'ampleur. D'ailleurs c'est une espèce d'avant-goût de ce qui arriva depuis à ce *Scipion l'Africain*.

Je ne puis rien pour la scène du mariage , et la tête me fend.

Portez-vous bien , vous et madame d'Argental. —
 C'est à vous de vivre , car je vous crois heureux 1773.
 autant que faire se peut ; pour moi il n'importe.

Respect et tendresse. V.

LETTRE CLX.

A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney , 20 de décembre.

MONSEIGNEUR ,

JE commence par vous demander pardon de ce que je vais avoir l'honneur de vous écrire.

Vous avez méprisé , avec tous les honnêtes gens du royaume , plus d'un libelle écrit par la canaille et pour la canaille. L'abbé *Mignot* , outragé comme vous dans ces libelles écrits probablement par quelque laquais d'un ancien parlementaire , a suivi votre exemple ; et peut-être même ni vous , Monseigneur , ni lui , n'avez daigné jeter les yeux sur ces misérables écrits. Cependant il y a des calomnies qui ne laissent pas de faire quelque tort à la magistrature ; et quand on en connaît les auteurs , quand ils mettent eux-mêmes leur nom à la tête d'une brochure , j'ose croire qu'il est permis de vous en demander la suppression.

On avait dit , dans deux libelles contre vous et

1773. contre votre parlement, que l'abbé *Mignot* est le petit-fils du pâtissier *Mignot*, dont *Boileau* dit dans ses *Satires* :

Que dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne fut mieux son métier.

Je ne fais pas si en effet cet homme était un si mauvais cuisinier, ni même si ces vers de *Boileau* sont si bons ; mais je fais que mon neveu est le fils d'un correcteur des comptes, petit-fils et arrière petit-fils de secrétaires du roi, et que sa famille, anoblie depuis plus de cent cinquante ans, établit la manufacture des draps de Sedan, et fut par conséquent plus utile au royaume que le feseur de petits pâtés.

Cependant un nommé *Clément*, fils d'un procureur de Dijon, qui n'exerce plus depuis 1771, s'avise de répéter cette sottise dans une brochure littéraire à moi adressée, intitulée *Quatrième lettre à M. de Voltaire, par M. Clément, à Paris, chez Moutard, libraire de madame la dauphine, rue du Hurepoix, à St Ambroise*. Ce *Clément*, chassé de Dijon, et demeurant à Paris, a été déjà mis en prison par la police.

Il dit, page 83, que le pâtissier *Mignot* est mon oncle. Je ne ferais pas fâché d'avoir eu pour oncle un traiteur, si on avait fait bonne chère chez lui ; mais dans un ouvrage de littérature, imprimé avec permission et que tout le monde lit, cette petite calomnie jette un très-grand ridicule sur la tête à cheveux blancs d'un conseiller de grand'chambre, et avilit un corps que vous avez voulu honorer.

Les libelles contre les grands sont des grains de fable qui ne peuvent aller jusqu'à eux ; mais les

libelles contre de simples citoyens sont des cailloux —
qui leur cassent quelquefois la tête. 1773.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous demander pardon de vous importuner pour cette misère.

Je suis avec le plus profond respect et le plus sincère attachement;

Monseigneur, &c.

L E T T R E C L X I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

20 de décembre.

JE commence par vous assurer, Monsieur, que le mot de flétrissure dont vous vous servez en parlant de cette malheureuse affaire, ne convient qu'à vos exécrables juges : ce sont eux qui seront flétris jusqu'à la dernière postérité, et c'est ainsi que pensent tous les honnêtes gens du royaume.

J'ai pris la liberté d'écrire plus d'une fois à votre sujet au monarque que vous servez. Il m'a répondu avec bonté qu'il aurait soin de votre avancement. Je suis d'ailleurs convaincu que, si le diocèse d'Amiens était en sa puissance, ce que vous demandez si justement serait bientôt fait.

J'ignore si, dans l'état présent des affaires de l'Europe, il serait convenable de demander la protection du roi de Prusse auprès du roi de France, pour un de ses officiers né français. J'ignore même si votre démarche ne pourrait pas faire craindre que vous

— 1773. quittassiez le service d'un prince auquel vous avez consacré toute votre vie , et que vous n'abandonneriez jamais.

De plus , si M. le marquis de *Pons* , envoyé extraordinaire auprès de sa majesté le roi de Prusse , était chargé de votre affaire , il s'adresserait nécessairement au ministre des affaires étrangères , et c'est au chancelier qu'il faut s'adresser. C'est le chancelier qui scelle et qui délivre les lettres de grâce , ou d'abolition , ou de rémission , ou de réhabilitation.

Le point principal est de vous rendre capable de succéder , et de jouir en France de tous vos droits de citoyen , quoique vous serviez un autre monarque. Toutes ces considérations exigeront probablement que vous soyez en France pendant le temps qu'on sollicitera la justice qui vous est due.

Il s'agirait donc , pour y parvenir , de venir en France pendant quelques mois. Je supplierais sa majesté le roi de Prusse de vous accorder un congé d'un an ; et s'il m'accordait cette grâce , ma petite retraite de Ferney serait à votre service. Elle est à une lieue de Genève , de la Suisse et de la Savoie. Vous y seriez en sûreté comme à Vésel. Vous y trouveriez au printemps un ancien capitaine de cavalerie qui était auprès d'Abbeville dans le temps de cette funeste aventure , et qui regarde vos juges avec la même exécution qu'il manifesta alors publiquement. Ma petite terre malheureusement n'est pas un pays de chasse ; vous n'y trouveriez d'autre amusement que celui d'un peu de société les soirs , et une petite bibliothèque , si vous aimez la lecture.

Pendant votre séjour dans ce petit coin de terre ,

nous verrions à loisir quels moyens les plus prompts il faudrait prendre. M. le chancelier m'honore d'une extrême bonté. J'ai un neveu conseiller de grand'-chambre au parlement de Paris, qui a beaucoup de crédit dans son corps, et qui pense en honnête homme. Nous vous servirions de notre mieux ; et s'il était nécessaire d'implorer la protection du roi de Prusse, et de demander ses bons offices auprès de la cour de France, j'y ferais d'autant plus autorisé que, n'étant absent que par congé, vous seriez toujours à son service.

Mon âge et mes maladies ne m'empêcheraient pas d'agir avec vivacité. J'y mettrai plus de chaleur que la vieillesse n'a de glace. En un mot, Monsieur, vous pouvez disposer entièrement de votre très-humble, &c.

L E T T R E C L X I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de décembre.

QUOIQUE je n'aye rien d'intéressant à vous dire, Madame ; quoique je n'aye aucune nouvelle à vous mander ni de la Suisse, ni de Genève, ni de l'Allemagne ; quoiqu'on m'écrive que vous vous divertissez, que vous donnez à souper la moitié de la semaine, et que vous allez souper en ville l'autre moitié ; quoique d'ordinaire je ne puisse prendre sur

— 1773. moi d'écrire une lettre sans avoir un sujet pressant de le faire ; quoique mes journées soient remplies par des occupations qui m'accablent et qui ne me laissent pas un moment , il faut pourtant vous écrire , dussé-je vous ennuyer.

Je ne veux pas vous conter l'aventure d'une jeune fille amoureuse d'un aveugle ; j'ai prié madame *Necker* de vous la dire , et elle s'en acquittera bien mieux que moi ; mais je ne peux réprimer l'impertinence que j'ai de vous envoyer un des cailloux de mon jardin , puisque vous m'avez ordonné de jeter les pierres de mon jardin dans le vôtre.

Ce caillou est fort plat , mais heureusement il est fort petit (*). Je l'ai jeté à la tête d'une dame qui était toute émerveillée que je fusse assez fou pour faire encore des vers dans un âge où l'on ne doit dire que son *In manus*.

Pardonnez-moi donc la liberté grande de mettre à vos pieds cette sottise. Il y a pourtant , dans cette pauvreté , je ne fais quoi de philosophique et d'assez vrai ; mais ce n'est rien de dire vrai , il faut le bien dire : et puis cela n'est bon que pour ceux qui ont lu *Tibulle* en latin , et vous n'avez pas cet honneur. Le marquis de *la Fare* a traduit assez heureusement cet endroit :

Que je vive avec toi , que j'expire à tes yeux ;

Et puisse ma main défaillante

Serrer encor la tienne en nos derniers adieux !

(*) Ce sont les stances qui commencent ainsi :

Eh quoi , vous êtes étonnée , &c.

Le

Le latin est bien plus court , plus tendre , plus énergique , plus harmonieux. M. de *la Fare* n'avait que soixante-quatre ans quand il faisait ces vers. 1773.

Je dois me taire en vers et en prose ; mais , en me taisant , je vous ferai toujours très-vivement attaché. Je ferai des vœux pour que vous viviez beaucoup plus long-temps que moi , pour qu'une santé parfaite vous console de ce que vous avez perdu , pour que vous jouissiez d'un excellent estomac , pour que vous soyez aussi heureuse qu'on peut l'être dans un monde où les douleurs et les privations sont d'une nécessité absolue. V.

L E T T R E C L X I I I.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

24 de décembre.

JE suis charmé, Monsieur, d'apprendre qu'on a traduit en anglais *la Félicité publique* ; car on pourrait bien prendre ce livre pour l'ouvrage de quelque anglais comme *Locke* ou *Addisson*. Je le lirai certainement en anglais pour éclaircir mes doutes sur l'auteur.

A l'égard de la traduction allemande , je ne fais pas assez cette langue pour en juger. Je lisais autrefois le *Zeitung*, et encore avec assez de peine ; mais j'ai tout oublié. C'est assurément la marque d'un bon livre d'être traduit par-tout. Pour la plupart des

— 1773. ouvrages qu'on fait aujourd'hui en France , ils ne feront jamais traduits qu'en ridicule. Je ne savais pas que vous eussiez honoré père *Adam* d'un petit mot de lettre , ou je l'avais oublié , et je vous en demande pardon.

Je n'espère pas , Monsieur , avoir l'honneur et la consolation de vous revoir une seconde fois. Je suis dans un âge et dans un état qui ne me permettent pas de m'en flatter ; mais si jamais le hasard vous ramenait vers nos quartiers , je vous demanderais en grâce de daigner vous détourner un peu pour passer à Ferney. Je n'ai point assez joui de l'honneur que vous m'avez fait , je ne me suis point assez expliqué avec vous , je ne vous ai pas assez entendu ; je voudrais réparer mes fautes avant de mourir.

Je vous souhaite , Monsieur , une félicité telle que l'auteur de *la Félicité publique* la mérite. On dit que le bonheur est une chose fort rare ; et c'est par cette raison-là même que je le crois fait pour vous.

Agréez , Monsieur , les respectueux sentimens , &c.

L E T T R E C L X I V.

1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 3 de janvier.

JE reçois votre lettre du 26 de décembre, mon cher ami. Il y a bien long-temps que je ne vous avais écrit : j'ai mal fini et mal commencé l'année ; mes maux ont augmenté, et la force de les supporter diminue.

Nous avons, pour m'achever de peindre, un procès très-considérable, très-désagréable, très-impertinent, à soutenir contre celui qui nous avait vendu l'hermitage, et qui veut y rentrer au bout de quatorze ans. Vous voyez que le pèlerinage de cette vie n'est pas semé de roses, et que les dernières journées de la route sont presque toujours les plus épineuses. Vous ne laissez pas de rencontrer aussi quelque mauvais chemin au milieu de votre carrière, mais vous vous en tirerez heureusement. La pépie de votre ferin se guérira par la nature et par vos soins, plus que par l'art des médecins. Il y a cent exemples de personnes qui ont vécu très-long-temps avec des humeurs erratiques ; qui tantôt causent des migraines, tantôt des pertes de sang qui affectent la poitrine, et qui enfin se dissipent d'elles-mêmes.

J'ai toujours été très-persuadé que tous les remèdes picotans et agissans ne valaient rien pour notre cher ferin, dont le sang n'est que trop vif et trop allumé. Ce principe me fait croire que les eaux minérales ;

— de quelque nature qu'elles soient, lui feraient très-
 1774. dangereuses; elles ont tué madame d'*Egmont*. Il m'est évident qu'il n'y a de convenable que le régime. Le sang circule tout entier dans le corps humain six cents fois par jour : la médecine consiste donc à ne point charger cette rivière de sang qui nous donne la vie, de particules étrangères qui ne sont faites ni pour nourrir ni pour laver notre corps. De petites purgations très-légères, de temps en temps, aident la nature qui cherche toujours à se dégager; mais il ne faut jamais la surcharger ni l'irriter : voilà pourquoi j'ai toujours eu une secrète aversion pour la liqueur rouge de votre médecin fuisse, et beaucoup de mépris pour un homme qui n'ose pas vous dire quel remède il vous donne. La ridicule charlatanerie de deviner les maladies et le tempérament par des urines, est la honte de la médecine et de la raison. Je ne voulus pas vous dire ce que j'en pensais, parce que je vous vis trop préoccupé. J'espérais que la bonté du tempérament de notre serin le soutiendrait contre le mal que la liqueur rouge du fuisse pourrait lui faire : mais enfin, puisque vous êtes débarrassé de ce remède dangereux, je puis vous parler avec une entière liberté.

J'ai mangé un de vos petits ortolans. Je me flatte que le petit serin deviendra aussi gras qu'eux, dès qu'il sera un peu tranquille. C'est l'inquiétude, c'est le changement continuel de médecins, c'est le passage rapide d'un régime à un autre qui diminue l'embonpoint, et la tranquillité rend ce que l'inquiétude a ôté.

Je vous embrasse tous deux avec tendresse, et je vous donne rendez-vous, au printemps, dans votre charmante petite cage de Ferney.

Il n'y a rien de nouveau, excepté la nouvelle année que je vous souhaite très-heureuse.

Vous savez sans doute que le parlement a décrété son membre pourri, le sieur *Goëzmann*. Les *mémoires de Beaumarchais* sont ce que j'ai jamais vu de plus singulier, de plus fort, de plus hardi, de plus comique, de plus intéressant, de plus humiliant pour les adversaires. Il se bat contre dix ou douze personnes à la fois, et les terrasse comme *Arlequin sauvage* renversait une escouade du guet. Cela vous amuserait beaucoup, si vous aviez le temps de vous amuser. (*)

Adieu ; je vous écris de mon lit dont je ne sors presque plus. V.

LETTRE CLXVI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 6 de janvier.

MON cher ami, j'ai déjà répondu à votre avant-dernière lettre, et j'ai adressé la mienne à Pézénas : peut-être ai-je mal fait ; mais vous avez sans doute donné ordre qu'on vous renvoyât à Montpellier toutes vos lettres.

Je réponds aujourd'hui, autant que je le peux, à votre lettre du 31 de décembre. Je dis autant que je le

(*) Les gens du monde s'étonnaient des tons variés de l'auteur des *Mémoires*, dont la gaieté n'était pourtant qu'un raffinement de mépris pour tous ses lâches adversaires. D'ailleurs il savait bien qu'il n'avait à Paris que ce moyen de se faire lire : changeant de style à chaque page, égayant les indifférens, frappant au cœur des gens sensibles, et raisonnant avec les forts, c'était au point qu'on commençait à croire que plusieurs plumes différentes travaillaient au même sujet. (*Note des éditeurs.*)

— 1774. — peux , car je suis très-malade. J'ai chez moi , depuis quelques jours , M. d'*Hermenches* qui a amené avec lui mademoiselle sa fille et une autre demoiselle qui est aussi sa fille d'une autre façon que celle qui est autorisée dans nos pays occidentaux. Mon état ne m'empêche pas de les voir , mais il m'empêche de vous écrire. Je surmonte pour vous tous mes maux.

Vous ne savez pas encore l'aventure de deux jeunes dragons qui , ayant fait de sérieuses réflexions sur les malheurs de cette vie , se sont tués chacun d'un coup de pistolet , le jour de Noël , dans un cabaret , à Saint-Denis , après avoir soupé amicalement ensemble , et après avoir signé un beau mémoire très-philosophique , contenant les raisons qu'ils ont eues de disposer de leur personne , étant encore mineurs. On a envoyé leur mémoire au roi. Je ne les imiterai pas , quoique je sois plus en droit qu'eux de finir ma vie qui m'est à charge depuis fort long-temps. Je trouve plus honnête de savoir souffrir.

Je vous ai dit ce que je pensais sur le médecin des urines et sur ses maudites fioles rouges. Il est absurde qu'on sache ce qu'un cuisinier nous sert à souper , et qu'on ne sache pas ce qu'un prétendu médecin nous sert quand nous sommes malades. Cet excès d'impertinence et d'insolence allemande n'est pas tolérable , et je n'y pense point sans être en colère.

M. *Lamure* est un homme très-sage et très-savant , et plus capable que personne de vous donner de bons conseils. J'espère qu'il nous renverra notre cher serin au mois d'avril. J'espère tout du courage de ce cher serin que vous avez tant de raison d'aimer , et à qui je suis presque aussi attaché que vous-même. J'espère

dans son régime et dans les ressources infinies de la nature. En vérité, si je pouvais me remuer, j'irais vous voir tous deux, et je reviendrais à Ferney avec vous. — 1774.

Nous recommandons M. *Mallet* à notre gros doyen des conseillers-clercs.

Je vous embrasse tous deux bien tendrement de mes faibles bras.

L E T T R E C L X V.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

6 de janvier.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, oublie tous ses maux en recevant une lettre de vous. Je vous suis très-obligé des deux *Catons* dragons. S'ils m'avaient consulté, je leur aurais conseillé d'attendre du moins jusqu'au lendemain. On n'a pas toujours, en se réveillant le matin, les mêmes idées qu'on avait en buvant bouteille; mais enfin l'affaire est faite, et il n'y a plus de conseil à leur donner. Je serais plus en droit que ces messieurs de faire une pareille escapade; mais j'aime mieux faire la Tactique (que vous me demandez), quand j'ai un moment de santé. Voici donc cette Tactique; voici encore ce petit extrait que vous voulez d'un ouvrage intitulé *Fragmens*.

Il faut que cet abbé *Sabatier*, dont il est question dans l'article XV, soit un des plus grands fous du Languedoc, et un des plus grands fripons de l'Eglise de DIEU.

— 1774. J'ai espéré long-temps de ne point mourir sans avoir l'honneur de vous revoir encore. Je me console, si vous êtes heureux à Versailles. Je fais mille vœux pour la continuation de votre prospérité; et je vous ferai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L E T T R E C L X V I I.

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

Janvier.

MONSIEUR,

J E suis avec vous comme le coq à qui on donna une perle; il dit qu'on lui fesait trop d'honneur, et qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet. Je suis très-indigne du beau mémoire que vous m'avez envoyé sur la désertion, mais j'en sens tout le prix; et, quoiqu'il ne m'appartienne pas de dire mon avis sur une chose si importante et si éloignée de mes connaissances, j'ose pourtant être entièrement de votre opinion.

Ce sont les moines qui devraient désertter en foule, et ce sont les soldats qui devraient rester avec leurs colonels; cependant c'est parmi nous tout le contraire. La raison en est que les moines sont animés par trois motifs qui manquent aux soldats, l'enthousiasme, l'espérance et la cuisine.

Les soldats suédois avaient l'espérance avec *Charles XII*, et son enthousiasme guerrier. Les Anglais se nourrissent, dit-on, mieux que les autres.

Tous ces gens-là d'ailleurs croient avoir une patrie ; et vous savez qu'en général le soldat français est accusé de n'en point avoir , d'être fort raisonneur , inconstant et pillard. Personne n'est plus entouré de déserteurs que moi ; ils passent tous par Ferney pour aller en Suisse , à Genève et en Savoie ; et ils reviennent à Ferney mourant de faim. On en composerait une armée plus nombreuse que celles qui ont été commandées par les *Condé* et les *Turenne*. Ce fléau cessera peut-être quand on cessera d'avilir le métier. M. le marquis de *Monteynard* a déjà fait , dans ce dessein , la plus belle opération qui ait été tentée encore ; et j'ose croire que , depuis cette époque , la désertion est moins fréquente.

Madame *Denis* est infiniment flattée de votre souvenir ; et je suis bien consolé , dans ma vieillesse et dans mes maladies , par les bontés que vous voulez bien avoir pour moi.

J'ai l'honneur d'être , &c.

1774.

LETTRE CLXVIII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 17 de janvier.

M. *Misopriest*, Monsieur, a reçu votre lettre du 2 de janvier; il a écrit sur le champ à sa Majesté. Il lui demande très-instamment un congé d'un an pour vous. Il est d'ailleurs instruit de votre situation, et a promis d'avoir soin de vous. M. *Misopriest* lui répond que vous lui ferez de très-belles recrues dans le pays où vous devez rester quelque temps pour vaquer à vos affaires. C'est à une lieue de la Suisse, de la Savoie, de Genève et de la Franche-Comté; vous y ferez aussi en sûreté qu'à Vésel.

Ne vous adressez ni à père ni à frère. Si vous avez besoin de quelque argent pour aller de Vésel à Genève, vous pourrez en prendre, sur cette simple lettre, chez M. *Marc-Michel Rey*, à Amsterdam, qui, sur ma signature (*Voltaire*), vous fournira ce petit viatique avec sa générosité ordinaire, et auquel je rembourserai sur le champ cet argent par la voie de Genève. Vous n'aurez pas la plus légère dépense à faire dans le château de Ferney. C'est à vous à voir, Monsieur, si vous voulez écrire aussi au roi. Je lui demande un congé d'un an; je lui promets des recrues (*); je lui

(*) Le roi non-seulement dispensa M. de *Morival* de faire des recrues, mais encore lui recommanda de ne s'occuper que de ses affaires particulières, et lui donna un congé illimité.

parle de la passion que vous avez pour son service. Tout serait manqué, s'il nous refusait ce congé. C'est de-là que dépend votre destinée à laquelle je m'intéresse bien vivement. 1774.

L E T T R E C L X I X.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de janvier.

LE vieux malade, Monsieur, vous remercie d'abord de vos *Trois rois*. On n'a jamais parlé d'eux plus convenablement ni plus gaiement. L'aventure de Tours est dans un autre goût (*); c'est du *Crébillon* tout pur. Il est vrai que nous avons dans la sainte Ecriture une aventure à peu-près pareille. Le patriarche *Juda*, ayant couché avec sa belle-fille, et lui ayant fait un enfant, la condamna à la mort; mais la sentence ne fut pas exécutée. Si *Amnon* coucha avec une de ses sœurs, il ne lui donna ensuite que des coups de pied au cu, et ne la tua point. Je ne croyais pas les Tourangeaux si méchants.

Je ne fais si je vous ai conté qu'il y a environ cinquante à soixante ans que je trouvai à Tours un procureur du roi qui me dit : *Je ne suis pas du pays; mais, en passant par Tours, il y a vingt-cinq ans, je trouvai le peuple si bon que j'y fixai mon séjour; et, depuis que j'y suis, il ne m'est pas passé un seul procès criminel par les mains.*

(*) Un habitant de Tours, salpêtrier de profession, avait tué sa fille de trois balles dans la poitrine, après lui avoir fait un enfant.

— Je répétais un jour ces paroles à une tourangeote,
 1774. et lui disais : Voyez un peu , Madame , il y a vingt-cinq ans qu'il ne s'est commis un crime à Tours. Elle me répondit : *Est-ce qu'il s'en serait commis auparavant?*

Je suis fondé, sur la réponse de cette bonne femme, à croire que votre salpêtrier n'est point tourangeau, et que c'est quelque coquin, parent de *Fréron* ou de l'abbé *Sabatier*, qui s'est allé établir à Tours. C'est une chose que je veux approfondir.

Pour vos quatre enforcés (*), il y a un petit opéra comique des enforcés, beaucoup plus plaisant que ces quatre imbécilles. Je suis plus enforcé qu'eux, car le diable me berce continuellement, afflige mon corps et se moque de mon ame; c'est ce qui fait que je vous écris une si courte lettre, et que je réponds si mal à toutes vos bontés. Je finis en vous assurant que, mort ou vif, je suis à vos ordres.

(*) Une famille entière, auprès du Rainci, maison à M. le duc d'Orléans, se disait enforcée; et comme la chose était bien absurde, elle fut crue, et crue par la meilleure compagnie, en 1774.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

30 de janvier.

JE commence par vous dire, Monseigneur, que, de tous mes confrères de quatre-vingts ans, je suis sans contredit le plus fou, puisque je donne à mon âge des pièces de théâtre. Ceux qui ont fait une cabale contre Sophonisbe, sont des jeunes gens qui sont encore plus fous que moi. Le dévot sexe féminin, qui prétendait que l'auteur de la nouvelle Sophonisbe n'est pas assez pieux, était encore plus fou que tout le reste, surtout si on ajoutait deux lettres à cette belle épithète de fou.

J'avais imaginé que ces bagatelles pourraient être une occasion de faire parler de ce que vous savez; et c'est encore une autre espèce de folie : car, après tout, la sagesse consiste à savoir vivre et mourir en paix où l'on est.

Il m'est venu, ces jours passés, un russe infiniment aimable, qui a gouverné pendant quinze ans despotiquement un empire de deux mille lieues de long, et qui me paraît avoir la triste folie de n'être point heureux. J'ai conclu de là qu'il ne faut ni courir après des chimères ni les regretter.

A propos de chimères, je n'ai jamais vu quels acteurs jouaient dans Sophonisbe, excepté *le Kain*. Je ne connais personne des sénateurs et des sénatrices du tripot. C'est vous qui avez la bonté de m'apprendre

— que *Brizard* a joué *Lélie* ; je ne fais pas encore qui a
1774. joué *Scipion*.

Je ne savais pas qu'une première représentation fût un jour de bataille , ni qu'il fallût prendre ses postes et avoir un mot de ralliement ; mais , puisque vous avez daigné faire la guerre pour moi , et me traiter comme la ville de Gènes , permettez-moi de vous en faire mes très-humbles et très-sincères remerciemens.

Je vous avais mandé qu'on m'avait écrit d'abord qu'on ne vous rendait pas justice dans l'histoire du maréchal de *Saxe* ; mais , ayant vérifié le contraire le lendemain , je vous écrivis qu'on vous rendait toute la justice qui vous était due. Ce que j'avais écrit sur la bataille de Fontenoi , sous les yeux de monsieur d'*Argenson* , et d'après les lettres de tous les officiers , s'est trouvé entièrement conforme à ce qu'en dit M. d'*Espagnac*. Il est vrai qu'il ne dit pas tout ; il supprime l'ordre donné , deux fois de suite , par le maréchal de *Saxe* , d'évacuer le poste d'Antoin ; mais , s'il fait des péchés d'omission , il me paraît qu'il n'en fait point de commission.

J'ai répondu , je crois , à tous les points de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Il ne me reste qu'à attendre doucement le temps où je pourrai venir faire ma cour à mon héros , dans son royaume. Je vous prierai de me recommander au meilleur apothicaire de Bordeaux : j'ai plus besoin de ces messieurs que de tous les rois de l'Europe. Il y a près de quatre-vingts ans que mon sort dépend absolument d'eux. Parmi tout ce qui vous distingue des autres hommes , je ne compte pas pour peu de chose l'habileté que vous avez eue de vous mettre

au-dessus de tous les apothicaires, en étant un bon chimiste, et en étant votre médecin à vous-même. 1774.
 Puisse ce bon médecin conserver très-long-temps la vie de mon héros, et le tenir toujours en état de goûter tous les plaisirs ! car mon héros est né pour eux, aussi-bien que pour la gloire ; ses bontés font ma plus grande consolation.

Agréez-le tendre respect du vieux malade V.

LETTRE CLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de janvier.

DÈS que j'ai reçu la lettre, où mon cher ange m'ordonne de lui envoyer des *Fragmens indous et français*, sous l'enveloppe de M. de *Sartine*, j'ai pris sur le champ cette liberté avec confiance. Le paquet part à la garde de Dieu. Il vaut mieux prendre des libertés avec M. de *Sartine* qu'avec l'*hippopotame* (*).

Je ne conçois pas comment on a pu afficher dans Paris, sous mon nom, la *Sophonisbe* de *Mairet*. Je n'ai jamais donné cet ouvrage que comme celui de *Mairet*, un peu retouché, pour engager les jeunes gens à refaire les belles pièces de *Corneille*, comme *Attila*, *Agésilas*, *Pertharite*, *Théodore*, *Pulchérie*, la *Toison d'or*, &c.

En donnant *Sophonisbe* sous mon nom, on a réveillé la racaille. J'oserais penser qu'il ne faut ni

(*) L'auteur désigne *Marin*, par ce mot pris des *mémoires* de *Beaumarchais*.

— 1774. précipiter la retraite, ni laisser languir les représentations, mais prendre un juste milieu, afin que *le Kain* ait une rétribution honnête.

Je persiste à croire que *Beaumarchais* n'a jamais empoisonné personne, et qu'un homme si gai ne peut être de la famille de *Locuste*. (*)

Je suis bien embarrassé avec mes génois et mon marquis *Viale*. Dieu vous garde d'établir jamais une colonie ! c'est une terrible entreprise : M. l'abbé *Terrai* même y ferait un peu embarrassé.

Je baise les ailes de mes anges. V.

(*) Cette opinion de M. de *Voltaire* produisit dans le temps une assez plaisante anecdote. Si elle a trouvé place ici, c'est qu'elle peint à la fois le temps, les mœurs, les caractères. On jouait aux français *Eugénie* : un beau monsieur dans le parquet, après avoir bien déchiré la pièce, tomba tout à coup sur l'auteur. Entre autres choses il raconta qu'ayant dîné ce jour-là même chez M. le comte d'*Argentat*, il y avait entendu lire une lettre de *Voltaire*, lequel s'obstinait, on ne savait pourquoi, à soutenir que ce *Beaumarchais* n'avait pas empoisonné ses trois femmes. Mais, ajouta le conteur, c'est un fait dont on est bien sûr parmi messieurs du parlement.

L'homme à qui s'adressait la parole, se fait de la main, en riant, signe aux voisins de ne pas interrompre ; chacun se lève, il répond froidement :
 „ il est si vrai, Monsieur, que ce misérable homme a empoisonné ses
 „ trois femmes, quoiqu'il n'ait été marié que deux fois, qu'on fait de
 „ plus au *parlement-Maupéou* qu'il a mangé son bon père en salmi,
 „ après avoir étouffé sa mère entre deux épaisses tartines ; et j'en suis
 „ d'autant plus certain que je suis ce *Beaumarchais*-là qui vous ferait arrêter
 „ sur le champ, ayant bon nombre de témoins, s'il ne s'apercevait, à
 „ votre air effaré, que vous n'êtes point un de ces rufès scélérats qui
 „ composent les atrocités ; mais seulement un des bavards qu'on emploie
 „ à les propager, au grand péril de leur personne. »

On applaudit ; le conteur court encore, oubliant qu'il avait payé pour voir jouer la petite pièce. (*Note des éditeurs.*)

L E T T R E C L X X I I.

4774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 9 de février,

JE me flatte, mon cher ami, que madame de *Florian* n'est pas réduite à garder le lit comme moi ; il y a très-long-temps que je ne fors du mien qu'à huit heures du soir. Il faut espérer que le petit serin reviendra, au printemps, sauter dans sa cage de Ferney, que vous avez si joliment embellie, et qu'il voltigera sur les fleurs que vous avez plantées.

Pour ma maladie, elle est incurable, puisqu'elle date de quatre-vingts ans ; c'est un mal qui m'empêche quelquefois d'être aussi exact que je le voudrais dans mes réponses. J'ai fini ma carrière, et le serin n'est qu'au milieu de la sienne. Vous avez tous deux de beaux jours à espérer, et moi je n'ai que deux ou trois tristes nuits à supporter. Nous passons tous comme des ombres ; notre vie est comme la place d'un ministre à Versailles ; aujourd'hui quelque chose, et demain rien.

Le déplacement de M. de *Monteynard* coupe la gorge et la bourse à notre voisin *Dupuits*. Ce ministre l'avait employé deux années de suite sans le payer ; il a fallu qu'il empruntât pour servir, et le voilà ruiné. Quand un rocher tombe, il entraîne toujours mille petites pierrailles dans sa chute. Il ne faut compter sur rien, que sur les légumes de son jardin, encore y est-on souvent attrapé,

Corresp. générale.

Tome XI. * V.

1774. Si on est mécontent de la terre, les aventures de mer ne font pas plus agréables ; et, quoi que *Labat* vous dise, le vaisseau l'Hercule ne rapportera que des chimères. Je vois que la résignation est la seule chose qui puisse nous consoler dans ce meilleur des mondes possibles.

Je comptais, l'année passée, que *Moustapha* irait passer le carnaval à Venise avec *Candide*, mais je me suis bien trompé. S'il fallait que les ministres, qui ont été déplacés de mon temps, allassent loger à Venise, dans le même cabaret, la place Saint-Marc ne ferait pas assez grande pour leur donner à souper.

J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé d'Abbeville. On ne peut faire autre chose que ce qu'on a fait dans la dernière édition qui est achevée. On a rendu justice à M. *Belleval*, et le public ne s'en soucie guère. Tout passe, tout s'oublie, tout s'anéantit. Le déluge fit autrefois beaucoup de bruit, et actuellement on n'en parle plus que pour en rire. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.*

Regardez, je vous prie, ma tendre amitié pour vous et pour le serin comme une réalité.

LETTRE CLXXIII.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de février.

IL y a long-temps , mon cher ange , que je voulais vous écrire , je ne l'ai pas pu ; j'ai eu une violente secousse de mes maux ordinaires , qui se sont tournés à l'extraordinaire. Je n'ai point appelé de médecin ; on meurt sans eux , et on guérit sans eux. A présent que je respire un peu , et que j'ai lu le quatrième *Mémoire de Beaumarchais* , il faut que je vous ouvre mon cœur.

Il y avait long-temps que M. le marquis de *Condorcet* m'avait un peu deffillé les yeux sur *Marin* , et m'avait même donné quelques inquiétudes , en me priant très-instamment de ne lui jamais écrire par un tel correspondant. M. de *Condorcet* me parlait de cet homme précisément comme *Beaumarchais* en parle. Dans ces circonstances , vous m'écrivez que *Marin* est l'unique cause du funeste contre-temps que j'ai essuyé à propos des Lois de Minos , contre-temps par lequel toutes mes espérances ont été détruites. Il n'est pas douteux qu'en effet ce ne soit *Marin* qui ait vendu la mauvaise copie au libraire *Valade*.

Vous voyez dans quel précipice cette perfidie mercenaire m'a plongé. Je me doutais déjà de ses manœuvres et de son avidité , par les plaintes qu'il m'avait faites de ce que vous aviez bien voulu faire

1774. partager , entre *le Kain* et lui , le produit de je ne fais plus quelle tragédie : tout me paraît éclairci. Je me rappelle même que M. de *Sartine* en était instruit , quand il me conseilla de ne pas pousser plus loin l'affaire de *Valade* , et de ne pas exiger qu'il nommât le traître : tout cela m'accable. Je vois toujours , avec horreur , de quoi certaines gens de lettres sont capables. J'ai le cœur gros , et pourtant il est bien ferré.

Beaumarchais m'envoyait ses *Mémoires* , et je ne le remerciais seulement pas , ne voulant point que *Marin* , sur lequel je n'avais encore que des soupçons , et auquel je confiais encore tous mes paquets , pût me reprocher d'être en correspondance avec son ennemi. Il faut vous dire encore que , *Marin* étant bien reçu chez monsieur le premier président (du moins avant le *quatrième Mémoire*) , j'écrivis à madame de *Sauvigny* , que je ne voulais pas seulement remercier *Beaumarchais* de ses factums , parce que j'étais l'ami de *Marin*.

Je lis et je relis ce *quatrième Mémoire* : j'y vois les imprudences et la pétulance d'un homme passionné , poussé à bout , justement irrité , né très-plaisant et très-éloquent. Il me persuade tout ce qu'il dit ; il me développe surtout le caractère et la conduite de *Marin* ; et , par le tableau qu'il fait de cet homme , il me confirme ce que vous m'en avez appris. (*)

Vous me demanderez quel est le résultat de ma lettre ? le voici : c'est premièrement de vous supplier de me dire franchement ce qu'on pense de *Marin* ,

(*) M. de *Voltaire* ne connaissait pas , même de vue , monsieur de *Beaumarchais* , lorsqu'il écrivit cette lettre. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

dans Paris ; secondement , de vouloir bien m'apprendre s'il est vrai qu'il soit encore en crédit auprès de monsieur le premier président et de M. de *Sartine*, et quelle est sa situation auprès de M. le duc d'*Aiguillon*. Vous pouvez en être informé ; et il n'y a que vous dans le monde à qui je puisse le demander. N'allez pas me dire que j'é suis trop curieux , car je vous jure que j'ai raison de l'être. Ce *Marin* m'a plusieurs fois embêté ; il se faisait fort de réussir en tout, il me protégeait réellement. Enfin j'ai besoin d'être instruit, mon cher ange.

Je me flatte que vous ne croyez plus les contes qu'on vous a faits sur *Beaumarchais*, et que vous êtes détrompé comme moi. Un homme vif, passionné, impétueux, peut donner un soufflet à sa femme, et même deux soufflets à ses deux femmes, mais il ne les empoisonne pas. (*)

Je vous écris hardiment par la poste, parce qu'il n'y a rien dans cette lettre, ni dans aucune autre de mes lettres, qui puisse alarmer le gouvernement ; il n'y a que quelques passages qui pourraient alarmer *Marin* ; mais, s'il y a des curieux, ils ne lui en diront mot. Je change d'avis, je m'adresse à M. *Bacon*, substitut du procureur général. Il vous fera tenir ma lettre.

Mille tendres respects à madame d'*Argental*.

(*) Je certifie que ce *Beaumarchais*-là, battu quelquefois par des femmes, comme la plupart de ceux qui les ont bien aimées, n'a jamais eu le tort honteux de lever la main sur aucune. (*Note du correspondant général de la société littéraire-typographique.*)

1774.

LETTRE CLXXIV.

A MONSIEUR

LE MARQUIS DE FLORIAN, à *Montpellier*.

A Ferney, le 26 de février.

MON cher ami, il y a long-temps que je ne vous ai écrit, et que je n'ai reçu de vos nouvelles. J'ai été si malingre, si faible, si misérable, sur la fin de cet hiver, selon ma coutume, qu'en vérité je n'existais pas. Je ne m'en occupais pas moins de l'état de votre serin, et je m'attendais, chaque poste, que vous m'en diriez des nouvelles. L'inquiétude s'est jointe à tous mes maux : je vous demande, de mon lit, si elle sort du sien, si elle se promène, si elle digère, si vous jouissez tous deux d'un beau soleil ? Mon Dieu, que cette vie a d'amertumes, de dangers, de malheurs de toute espèce ; et que tout cela s'oublie vite, quand on se porte bien !

Je m'imagine que vous savez à Montpellier plus de nouvelles de Paris que nous autres solitaires de Ferney. Vous avez plus de monde autour de vous. J'ai pourtant eu le *quatrième Mémoire* de *Beaumarchais* ; j'en suis encore tout ému. Jamais rien ne m'a fait plus d'impression ; il n'y a point de comédie plus plaisante, point de tragédie plus attendrissante, point d'histoire mieux contée, et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. *Goëzmann* y est traîné dans la boue, mais *Marin* y est beaucoup plus enfoncé ;

et je vous dirai bien des choses de ce *Marin*, quand nous nous verrons. (*)

1774.

Toute la famille d'*Etallonde* est certaine que *Bellevall* est la première cause de l'affreuse catastrophe du chevalier de *la Barre*; mais elle dit qu'il s'est brouillé depuis avec le procureur du roi, et qu'alors il a changé d'avis. On ajoute que ses enfans sont avantageusement mariés, et qu'ils ont de la considération dans leur province. Ce sera donc pour eux qu'on rétablira la réputation du père, dans la nouvelle édition qui est presque achevée. *Goëzmann* et *Marin* auront, dit-on, plus de peine à rétablir la leur.

Adieu, mon cher ami; mandez-moi, je vous prie, tout ce que fait le ferin. Je ne sortirai de ma chambre que quand elle sera dans sa jolie cage du petit Ferney. V.

LETTRE CLXXV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 4 de mars.

J'AURAIS bien voulu remercier plutôt mon héros de sa très-aimable et très-plaisante lettre; mais, pour écrire, il faut exister. La fin des hivers m'est toujours fatale. On dit que les Romains ne donnèrent le nom de février, au mois dont nous sortons, qu'à cause de la fièvre. J'ai été traité comme un ancien

(*) Un homme disait dans un souper, que *Goëzmann* et *Marin* avaient où l'on faisait les *Mémoires* que ce *Beaumarchais* s'attribuait; celui-ci répondit gaiement: les mal-adroits qu'ils sont! que n'y font-ils faire les leurs. (Note des éditeurs.)

— romain ; c'est peut-être parce que je me suis avisé de
1774. refaire Sophonisbe. Il ne faut point chanter avec une
vieille voix enrhumée.

C'est à mon héros à briller toujours dans sa belle
et noble carrière. Son esprit et son corps ne vieilliront
point. Il y a des êtres pour qui la nature a été pro-
digieuse aux dépens du pauvre genre-humain. Mon
héros est de ce petit nombre des élus. Le voilà d'ail-
leurs assez bien établi dans le monde, par lui-même
et par les siens. Je voudrais bien savoir ce que pensent
MM. Gratau, Martinau, Lardeau, Quatrehommes,
Quatrefous, quand ils voient celui qu'ils ont entaché,
si bien détaché et si net ?

On me dit que vous préférerez le gouvernement
de notre bonne ville où vous êtes né, à celui du
prince noir ; que vous voulez jouir du palais que
vous avez embelli ; que vous voulez rester au centre
de votre gloire. Soit ; par-tout où vous ferez, vous
règnerez, et je serai toujours votre fidèle sujet.

On m'a un peu alarmé pour ma *Sémiramis* du
Nord ; mais les *Ninias* ne reparaissent que dans l'élé-
gante tragédie de *Crébillon* ou dans la mienne. Elle-
même m'a écrit une lettre tout-à-fait plaisante sur la
résurrection de son mari. C'est une dame unique ; elle
se joue d'un empire de deux mille lieues, et fait
mouvoir cette énorme machine aussi aisément qu'une
autre femme fait tourner son rouet.

J'aurais bien voulu voir son conseil de législation,
dans lequel elle rassemble des chrétiens de toute
secte, des musulmans et des païens. Elle a auprès
d'elle deux jeunes chambellans, dont l'un est un
jeune comte de *Schouvalof*, qui fait des vers français

mieux que toute votre académie. *Diderot* croit être à Versailles dans les beaux jours de *Louis XIV.* Vous seriez-vous douté, Monseigneur, il y a quarante ans, que Pétersbourg ferait une ville toute française? Si vous preniez parti pour le turc, ce ferait attaquer votre patrie. 1774.

On prétend que vous voulez ressusciter les jésuites, à l'exemple du roi de Prusse. J'ajouterai cela au chapitre des contradictions qui règnent dans ce monde. Je commence à croire qu'on me donnera un évêché.

Je bavarde trop pour un vieux malade. Il faut aimer son héros, mais il ne faut pas l'ennuyer. V.

L E T T R E C L X X V I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 7 de mars.

L'OCTOGENAIRE de Ferney est malade, et ne peut écrire de sa main; le jeune *Wagnière* est malade, et ne peut prêter sa main à l'octogenaire; il emprunte donc une troisième main pour demander comment on se porte à Montpellier: il subsiste de l'espérance de revoir les deux voyageurs au mois d'avril. M. de *Florian* fait, sans doute, que *Goëzmann* et *Beaumarchais* sont jugés, et que le public n'est point content. Le public, à la vérité, juge en dernier ressort; mais ses arrêts ne sont exécutés que par la langue. Le monde a beau parler, il faut obéir. (*)

(*) Les juges restèrent assemblés depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Il y eut de très-grands débats; enfin la rage l'emporta:

— 1774. *La Chalotais* obéit quand la maréchaussée le traîne en prison à Loches , à l'âge de soixante et quatorze ans , pissant le sang , écorché de gravelle.

Pour madame de *Montglat* , que la maréchaussée conduisait à Montpellier pour aller pleurer ses péchés dans un couvent , elle n'a point obéi : elle a pris , pendant la nuit , un cheval de la maréchaussée même , et s'est échappée au grand galop , en corset et en jupon , tenant d'une main sa boîte de diamans , et de l'autre la bride de son cheval. On croit que cette brave amazone se réfugie à Genève.

Le vieux malade n'a pas pu manger des perdrix rouges dont M. de *Florian* a regalé Ferney ; mais madame *Denis* , plus gourmande que jamais , les a trouvées excellentes. Elle voudrait bien que les deux voyageurs de Montpellier les eussent mangées avec elle au petit Ferney.

La poste part , il faut finir cette lettre , et souhaiter le prompt retour des deux aimables voyageurs.

M. de *Beaumarchais* fut blâmé. Monseigneur le prince de *Conti* vint le même soir à sa porte , l'inviter pour le lendemain à passer la journée chez lui ; il y laissa un billet finissant par ces mots : *Je veux que vous veniez demain ; nous sommes d'assez bonne maison pour donner l'exemple à la France de la manière dont on doit traiter un bon citoyen tel que vous.* Trois jours après la ville et la cours'étaient fait écrire chez lui. (*Note du correspondant général de la Société littéraire-typographique.*)

LETTRE CLXXVII.

1774.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Au château de Ferney, 8 de mars.

JE reçois, Monsieur, votre lettre du 22 de février : ma réponse ne peut partir que le 8 de mars. Si vous avez besoin de quelque argent pour votre voyage, je n'en doute pas que M. *Rey* ne vous en fournisse sur ce simple billet : je connais son cœur. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec un entier dévouement, votre très-humble, &c.

Voltaire, gentilhomme ordinaire
de la chambre du roi.

Je promets rembourser sur le champ, par Genève, l'argent qu'il aura bien voulu prêter à M. de *Morival*, pour son voyage. *Voltaire*.

J'ai envoyé au roi de Prusse la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, il y a deux mois, dans laquelle vous me marquiez tout le zèle qui vous attache à son service, et toute votre reconnaissance. Il ne me reste plus qu'à trouver autant de bienveillance dans le cœur du magistrat de qui seul dépend votre affaire qui est devenue la mienne.

1774.

L E T T R E C L X X V I I I .

A M. D E M A U P E O U ,

CHANCELIER DE FRANCE.

14 de mars.

MONSEIGNEUR ,

LORSQUE je pris la liberté d'implorer votre suffrage dans le conseil des finances, en faveur de la colonie de Ferney, j'eus l'honneur de vous dire que je vous importunerais bientôt pour une affaire qui n'est pas indigne de vos regards.

Il s'agit d'une grâce qui dépend entièrement de vous; et vous avez rendu d'assez grands services à la couronne et à l'Etat, pour que le roi ait en vous la plus entière confiance. Voici de quoi il s'agit.

Le roi de Prusse m'envoya, à la fin d'avril, un jeune officier né français, qui est lieutenant dans un régiment à Vésel; ce jeune homme est ce que j'ai jamais vu de plus sage et de plus circonspect. Vous serez étonné, Monseigneur, quand vous saurez que c'est ce même d'*Etallonde* d'Abbeville, qui, à l'âge de dix-sept ans, fut condamné par contumace à l'horrible supplice que subit en partie le chevalier de *la Barre*. Vous avez su que depuis, les esprits ayant été calmés, le tribunal d'Abbeville eut horreur de sa procédure, et relâcha tous les autres coaccusés.

D'*Etallonde*, dont j'ai l'honneur de vous parler, alla servir cadet dans un régiment prussien à Vésel.

Le roi de Prusse a su qui il était ; il a connu ses mœurs et son mérite ; il lui a donné une sous-lieutenance, et ensuite une lieutenance. Le bien que ce jeune homme héritait de sa mère ayant été confisqué, son père en a demandé et obtenu la confiscation, dont il jouit, sans secourir son malheureux fils. Dans l'état cruel où ce jeune homme se trouve, le roi de Prusse m'autorise, Monseigneur, à vous prier en son nom d'accorder à d'*Etallonde* toutes les bontés que votre magnanimité et votre prudence croiront praticables. Je ne suis point étonné que le roi de Prusse ne veuille point être compromis ; je sens de plus qu'il me sied peut-être moins qu'à personne de solliciter une telle grâce dans une affaire qui, en son temps, effaroucha tant de gens respectés.

J'ose tout remettre entre vous et le roi de Prusse, suivant ces mots de sa lettre de Potsdam, du 30 de juillet : *Enfin vous en userez dans cette affaire comme vous le jugerez convenable au bien du jeune homme.*

Je ne fais rien de plus convenable que de vous implorer, de ne point paraître me mêler du sieur d'*Etallonde*, d'attendre tout de vos seules bontés, et de me taire.

Je n'écris à personne sur cette démarche. Si vous pouvez, Monseigneur, avoir la bonté de m'envoyer le parchemin scellé dont vous daignerez favoriser d'*Etallonde*, quand vous le jugerez à propos, ce sera une faveur aussi précieuse que secrète, dont je sentirai tout le prix d'autant plus que je m'en vanterai moins. J'ai assez de sujets de publier ce que vous doit la France, sans y mêler indiscretement les obligations que je vous aurai.

1774.

L E T T R E C L X X I X.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Ferney, le 16 de mars.

BIENHEUREUX ceux qui ont de la santé, s'ils sentent leur bonheur ! Tous nos voisins, et madame *Dupuits* et moi, nous sommes sur le grabat : chacun est damné dans ce monde à sa façon. Pour moi, je dis dans ma chaudière : Comment se porte le serin ? viendra-t-il nous voir au printemps ? restera-t-il dans la cage de M. *Lamure* ?

J'ai prêté la quatrième philippique de *Beaumarchais* dans Genève : donc elle ne me reviendra pas. On a imprimé tout ce procès à Lyon : M. *Vasselier* peut vous le faire tenir. *Beaumarchais* a eu raison en tout, et il a été condamné. L'arrêt ne réussit pas mieux à Paris qu'à Montpellier. (*)

La colonie prospère, mais moi je suis bien loin de prospérer. Madame *Denis* sort en carrosse ; elle va chez madame *Dupuits* et madame *Racle* qui sont toutes deux grosses. Madame *Dupuits* souffre beaucoup ; mais qui ne souffre pas, soit de corps, soit d'esprit ? Ce monde-ci est une vallée de misère, comme vous

(*) Cet arrêt a été cassé tout d'une voix, sous Louis XVI, par la grand'chambre et la tournelle assemblées, quand le vrai parlement fut rétabli dans ses fonctions. M. de *Beaumarchais* rendu à son état de citoyen ; fut porté par le peuple, de la grand'chambre à son carrosse, au milieu d'un concours d'applaudissemens, fondant en larmes, et presque étouffé par la foule. (*Note des éditeurs.*)

savez. Le bonheur n'est qu'un rêve, et la douleur est réelle; il y a quatre-vingts ans que je l'éprouve. Je n'y fais autre chose que me résigner et me dire que les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes pour être dévorés par les chagrins. Celui d'être loin de vous et du ferin est bien grand pour le vieux malade.

1774.

L E T T R E C L X X X.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mars.

GRAND merci, Monsieur, de vos nouvelles, mais cent fois plus de la manière dont vous les contez. Vous êtes comme *la Fontaine*; il n'inventait pas ses contes, mais il avait un style à lui. Vous devez avoir reçu l'Histoire de l'Inde qui n'est pas un conte; vous devez avoir vu le Catéchisme des premiers brames, et vous ne m'en avez rien dit. Je vous l'adressai pourtant sous l'enveloppe de votre général des dragons.

Mes respects à M. *Goëzmann*. Ne vous avais-je pas bien dit qu'il n'y avait qu'un coupable dans cette belle affaire, comme il n'y avait qu'un homme amusant? Vous vous imaginiez donc que *hors de cour* signifiait justifié, déclaré innocent? et parce que vous écrivez mieux que nos académiciens, vous pensiez savoir la langue du barreau. Je vous crois actuellement détrompé. Vous savez sans doute que *hors de cour* veut dire: Hors d'ici, vilain. Vous êtes violemment soupçonné d'avoir reçu de l'argent des deux

— parties. Il n'y a pas assez de preuves pour vous convaincre ; mais vous restez *entaché*, comme disait 1774. *l'autre* (*), et vous ne pouvez plus posséder aucune charge de judicature.

Pour le blâme de *Beaumarchais*, je ne fais pas encore bien précisément ce qu'il signifie : pour moi, je ne blâme que ceux qui m'ennuient ; et en ce sens il est impossible de blâmer *Beaumarchais*. Il faut qu'il fasse jouer son *Barbier de Séville*, et qu'il rie en vous faisant rire. (**)

Quant à *la Chalotais*, je pleure. Pour vous, Monsieur, je vous aime de tout mon cœur, et je suis pénétré de vos bontés pour moi.

(*) *L'autre* : le parlement, qui n'ayant pu parvenir à juger M. d'Aiguillon, s'en dédommagea en le déclarant entaché dans son honneur : il devint ministre six mois après.

(**) On raconte que par-tout où M. de *Beaumarchais* se montrait, on l'entourait et on l'applaudissait ; que le lieutenant de police qui lui voulait du bien, l'envoya chercher et lui dit : *Je vous conseille, Monsieur, de ne vous montrer nulle part ; ce qui se passe irrite bien des gens ; ce n'est pas tout d'être blâmé, sachez qu'il faut être modeste.* (Notes des éditeurs.)

A M. DE MAUPEOU.

MONSEIGNEUR,

L est dit, dans la vie de *Molière*, qu'il obtint de *Louis XIV* un bénéfice pour le fils de son médecin, dont il n'avait jamais suivi les ordonnances. Je suis encore plus rebelle à celles de mon curé, mais je ne fais si j'obtiendrai pour lui la ferme du Jong.

En attendant que monsieur le procureur général de Bourgogne vous envoie les informations que vous avez la bonté de demander, permettez que je vous dise ce que je fais des jésuites à qui cette ferme appartenait, et du pays barbare où je suis naturalisé.

Notre province de Gex est de six lieues de long sur deux de large, située le long du lac de Genève, entre le mont Jura d'un côté, et les Alpes de l'autre : pays admirable à la vue, et dans lequel on meurt de faim. Il n'y eut pendant long-temps, dans ce désert, que des prêches, des goîtres et des écrouelles. Le canton de Berne, conquérant de ces vastes provinces, fut possesseur au seizième siècle de la métairie du Jong, conquise auparavant par des chartreux du pays de Vaud (lesquels n'existent plus) sur une famille de paysans du même canton, éteinte ainsi que tous les moines dans cette partie de la Suisse.

Les Bernois cédèrent depuis Gex et la ferme du Jong, au duc de Savoie, et gardèrent le pays de

Corresp. générale.

Tome XI. * X

— 1774. Vaud, parce que le vin y est bien meilleur : ils gardèrent aussi le bien des chartreux dans cette province de Vaud ; et la ferme du Jong resta au duc de Savoie.

Henri IV, comme vous le savez, Monseigneur, échangea le marquisat de Saluces pour la Bresse et pour notre petite langue de terre, en 1601. Nous fûmes presque tous huguenots jusqu'en 1685. *Louis XIV* révoqua l'édit de Nantes, et tout le monde s'enfuit. Nos terres restèrent incultes, et ne sont même encore cultivées que par des savoyards.

On avait envoyé des jésuites dans le pays, dès l'an 1649, pour cultiver nos âmes ; et le cardinal *Mazarin*, le plus pieux des hommes, leur avait donné dès lors cette grange du Jong, que j'ai l'insolence de demander pour mon curé.

Les jésuites, en cultivant la vigne du Seigneur dans notre pays, firent assez bien leurs affaires. Permettez-moi de vous raconter, Monseigneur, qu'en 1756 j'appris qu'ils avaient acheté à ma porte le bien de six gentilshommes, tous frères au service du roi, tous mineurs, tous orphelins, tous pauvres. Ce bien était en antichrèse, c'est-à-dire prêté à usure depuis long-temps. Nos missionnaires l'achetèrent d'un huguenot qui l'avait acheté lui-même à vil prix. Ainsi, l'on vit la concorde établie entre les jésuites et les hérétiques. Les jésuites obtinrent, en 1757, des lettres-patentes pour acheter ce bien ; ils les firent entériner au parlement de Bourgogne : c'était le révérend père *Fesse* qui conduisait cette négociation. On lui dit qu'il risquait beaucoup, que les six mineurs pourraient un jour rentrer dans leur terre, en payant

l'argent pour lequel elle avait été antichrêfée ; il répondit , dans un mémoire que j'ai vu , qu'il ne craignait rien , et que ces gentilshommes étaient trop pauvres. Cela me piqua. Je déposai l'argent qu'il fallait ; et ces gentilshommes , nommés MM. de *Craffi* , très-bons officiers , sont en possession de l'héritage de leurs pères. Le père *Feffe* est actuellement à Lyon ; il a changé son nom en *Feffi* , de peur qu'on ne prît ce nom pour des armes parlantes , attendu son énorme derrière. 1774.

Ce bien faisait partie du chef-lieu des jésuites ; ce chef-lieu s'appelle Ornex. Toutes les acquisitions faites par les jésuites l'environnent. Le tout vaut entre quatre et cinq mille livres de rente , distraction faite des terres rendues à MM. de *Craffi*. La ferme du Jong , donnée par le roi aux jésuites , peut valoir annuellement six cents livres ; elle est administrée par un procureur de Gex , nommé *Martin* , qui en rend compte au parlement de Dijon. Nous saisîmes le revenu du Jong , dans le procès en faveur des orphelins contre les jésuites ; nous apprîmes alors que cette métairie était un don royal , fait à condition d'édifier les huguenots. Elle est voisine de Ferney. J'ai eu le bonheur d'établir une colonie assez nombreuse , et des manufactures dans cette paroisse ; le curé a besoin d'un vicaire. Nos curés , comme je crois avoir eu l'honneur de vous le dire , n'ont point de casuel , de peur que les hérétiques ne les accusent de vendre les choses saintes ; et si mon curé obtenait la ferme , il édifierait les hérétiques et ses ouailles.

Si par hasard la ferme du Jong était affectée au paiement des créanciers des jésuites , je ne demande

— rien pour mon curé ; je vous demande seulement
 1774. pardon de vous avoir ennuyé du vrai portrait de
 mon pays et du père *Fesse*.

LETTRE CLXXXII.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

18 d'avril.

AUTANT le vieux malade, Monsieur, est enchanté de vos bontés et de vos lettres, autant il est affligé de votre incrédulité : c'est très-sérieusement que je vous le dis. Toute la cour de Russie me saurait assurément très-mauvais gré, si j'avais eu l'impudence de mettre un ouvrage, un peu licencieux et un peu téméraire, sous le nom d'un chambellan de l'impératrice, et d'un président de la législation. Je ferais de plus un faquin très-méprisable, si je m'étais loué moi-même dans cette pièce qu'on m'attribue. Ne me faites pas passer, je vous en prie, pour un mal-honnête homme et pour un ridicule ; je ne fais de ces deux réputations laquelle est la plus cruelle. Ne me citez point M. d'*Adhémar* ; il y a très-grande apparence qu'il était parti de Pétersbourg avant que le jeune comte de *Schouvalof* eût fait son *Epître à Ninon*. Je venais de la recevoir, lorsque l'autre comte de *Schouvalof*, son oncle, vint chez moi, il y a environ un mois. Il la fit imprimer sur le champ à Genève, et en fit tirer une quarantaine d'exemplaires ; il en a gardé l'original. Ce sont des faits qu'il vous sera aisé

de constater avec lui , quand vous le verrez chez madame *du Deffant* où il va quelquefois. 1774.

J'avoue qu'il y a quelque ressemblance entre mon style et celui du jeune poëte russe. Il s'exprime très-clairement , et ne court point après l'esprit : ce sont mes seules bonnes qualités. J'ai fait des disciples en Prusse et à Pétersbourg , et mes ennemis sont à Paris.

Catherine II me mandait , il n'y a pas long-temps , qu'il fallait qu'il y eût deux langages en France , celui des beaux esprits et le mien ; mais qu'elle n'entendait rien au galimatias du premier.

Je viens , dans ma juste colère , de faire imprimer à Genève une édition de l'*Epître à Ninon*. Je vous l'envoie , en vous protestant encore de mon innocence et de ma douleur.

On dit que madame de *Brionne* va chez le médecin suiffe avec M. le duc de *Choiseul* ; je ne le crois point. Je puis vous certifier , par de très-tristes exemples , que ce médecin des urines n'est pas digne de voir les conduits de l'urine de madame de *Brionne* , et que c'est le plus plat charlatan qui existe ; mais c'est assez qu'il tienne cabaret au haut d'une montagne , pour qu'on aille le consulter.

N. B. Votre dernière lettre a été ouverte et mal recachetée. Je ne m'étonne pas qu'on soit curieux de vous lire ; mais quand vous voudrez me faire cette faveur , ayez la bonté d'envoyer votre lettre chez *Marin quès-à-co* qui me fait tout tenir sûrement.

1774.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 d'avril.

MON cher ange, je vous avais d'abord envoyé quelques Pégases par l'*hippopotame* ; mais je n'ai point eu de nouvelle de ce *cheval marin*, quoique j'aye caressé son poitrail : je n'ai pas même eu de réponse de lui depuis quinze jours ; je ne fais s'il est au fond de la mer. Tous mes Pégases que je lui avais envoyés sont probablement noyés avec lui.

Je suis toujours très-malade ; et quoique je m'égaye quelquefois à faire de mauvais vers, je n'en souffre pas moins.

Je me suis donné la petite consolation de démasquer, dans les notes de Pégase, ce scélérat d'abbé *Sabotier* qui, après avoir commenté *Spinoza*, a l'insolence d'accuser d'irreligion tant d'honnêtes gens, et qui, ayant fait des vers que le cocher de *Vertamont* aurait été honteux de faire dans un mauvais lieu, ose condamner les libertés innocentes qu'on peut prendre en poésie. Ce petit monstre est, dit-on, le favori de l'évêque *Jean-George de Pompignan* ; il est bon de connaître ces scélérats d'hypocrites. La littérature est devenue un cloaque que mille gredins remplissent de leurs ordures. Vous conviendrez qu'il vaut mieux à présent faire labourer *Pégase* que le monter.

Portez-vous bien , mon cher ange , vous et madame d'Argental ; jouissez d'une vie honorée et tranquille ; 1774. pour moi , je me meurs entre mes montagnes. V.

L E T T R E C L X X X I V .

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

4 de mai.

LE vieux malade ne peut écrire ni de sa main , ni de celle de son scribe qui est malade aussi ; il se sert d'une main étrangère pour vous dire , monsieur le Marquis , que vous devenez l'homme le plus nécessaire à la France. Vous avez su tirer *aurum ex stercore Condamini*. Votre ministère de secrétaire fera une grande époque dans la nation.

Je vois , dans tout ce que vous faites , toutes les fleurs de l'esprit , et tous les fruits de la philosophie : c'est la corne d'abondance. On courra à vos éloges comme aux opéra de *Rameau* et de *Gluck*. La réputation que vous vous faites est bien au-dessus des honneurs obscurs de quelque légion. Tout le monde convient qu'une compagnie de cavalerie n'immortalise personne ; et je puis vous assurer que vos éloges de l'académie des sciences éterniseront l'académie et le secrétaire. Il n'y a qu'une chose de fâcheuse , c'est que le public fouhaitera qu'il meure un académicien chaque semaine , pour vous en entendre parler.

Je voudrais que le clergé eût un secrétaire comme vous , et que vous pussiez , en enterrant tous les

— prêtres, faire leur oraison funèbre, et enseigner aux
 1774. hommes la raison qu'on est fort loin de leur enseigner.
 Vous rendez bien des services importans à cette mal-
 heureuse raison. Je vous en remercie de tout mon
 cœur, comme attaché passionnément à vous et à elle.

L E T T R E C L X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

QUELQUE chose qui soit arrivé et qui arrive, je ne
 veux pas mourir sans avoir la consolation d'avoir
 revu mes anges. Il n'y a que ma malheureuse santé
 qui puisse m'empêcher de faire un petit tour à Paris.
 Je n'ai affaire à aucun secrétaire d'Etat; je ne suis
 point de l'ancien parlement. Il y avait une petite
 tracasserie entre le défunt et moi, tracasserie ignorée de
 la plus grande partie du public, tracasserie verbale,
 tracasserie qui ne laisse nulle trace après elle. Il me
 paraît que je suis un malade qui peut prendre l'air
 par-tout, sans ordonnance des médecins.

Cependant je voudrais que la chose fût très-secrète.
 Je pense qu'il est aisé de se cacher dans la foule. Il y
 aura tant de grandes cérémonies, tant de grandes
 tracasseries, que personne ne s'avisera de songer à la
 mienne.

En un mot, il serait trop ridicule que *Jean-Jacques*,
 le génevois, eût la permission de se promener dans la
 cour de l'archevêché, que *Fréron* pût aller voir jouer

l'Ecoffaife, et moi que je ne pufle aller ni à la meffe
ni aux spectacles dans la ville où je fuis né. Tout
ce qui me fâche, c'eft l'injuftice de celui qui règne
à Chanteloup, et qui doit régner bientôt dans Ver-
failles. Non-feulement je ne lui ai jamais manqué,
mais j'ai toujours été pénétré pour lui de la recon-
naiffance la plus inaltérable. Devait-il me favoir
mauvais gré d'avoir haï cordialement les affaffins du
chevalier de *la Barre* et les ennemis de la couronne?
cette injuftice, encore une fois, me défefpère. J'ai
quatre-vingts ans; mais je fuis avec M. de *Chanteloup*
comme un amant de dix-huit ans quitté par fa
maîtrefle.

Quand vous jugerez à propos, mon cher ange,
d'engager, de forcer votre ami et votre voifin, M. de
Praflin, à repréfenter mon innocence, vous me ren-
drez la vie.

Je ne vous parle point des bruits qu'on fait déjà
courir de l'ancien parlement qu'on rappelle, de mon-
fieur le chancelier qu'on renvoie: je n'en crois pas
un mot. Tout ce que je fais, c'eft que je fuis dévot
à mes anges.

1774.

L E T T R E C L X X X V I .

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

27 de mai.

LA première chose, Monsieur, qui me vint dans la tête quand le roi eut la petite vérole, c'est que la famille royale et tout Versailles allaient en être attaqués : *Regis ad exemplum totus componitur orbis*. Cette maudite peste arabique a cela de particulier qu'elle se communique non-seulement par le tact et par l'air, mais encore par l'imagination. Il aurait fallu commencer par imiter M. le duc d'Orléans ; il faudrait donner la petite vérole à tout le monde, pour sauver tout le monde.

Vous devez sans doute mener une vie bien triste (*); mais plus elle est sombre, plus vous avez besoin de *Gluck*, et nous aussi.

Nous sommes tous *Gluck* à Ferney, Monsieur ; nous sommes aussi *Arnoult* ; nous sommes encore plus *Delisle* ; et, pour vous en convaincre, nous avons sauvé un pauvre diable de moine défroqué qui osait porter votre nom. A l'égard de mademoiselle *Arnoult* qui chante si bien, *que de grâces ! que de beauté !* Nous sentons bien qu'on peut lui reprocher un petit manque de modestie, et qu'il n'est pas honnête de chanter ainsi ses louanges. Elle se tirera de cette critique, comme elle pourra. Pour madame *du Deffant*, nous ne lui pardonnons pas de s'être ennuyée à cette musique.

(*) A Choisi où *Mesdames* avaient toutes trois la petite vérole.

On nous envoie des tas de nouvelles dont nous ne croyons rien ; nous doutons , et nous attendons. 1774.

La proposition que vous me faites d'acheter toute la cargaison de *Pompignan* (*) est d'un grand calculateur , mais je trouve encore mieux mon compte dans l'Inde , où nous nous sommes avisés , quelques gènévois et moi , d'envoyer un vaisseau. Ce vaisseau a péri à son arrivée en France , tant notre marine est toujours malheureuse ; et malgré cela , nous n'y avons rien perdu. Comme j'irai bientôt dans l'autre monde , chargez-moi d'y vendre votre part du *Pompignan* , car il n'y aurait pas de l'eau à boire dans celui-ci.

On dit que le fermier (**) dont vous me parlez veut rester dans sa ferme : en ce cas , il a raison ; car tant vaut l'homme , tant vaut sa terre. Mais ce digne fermier a eu très-grand tort d'imaginer qu'un pauvre manœuvre , éloigné de cent lieues , devait savoir s'il y avait ou non des charançons qui gâtaient ses blés. Cela m'a fait une peine extrême , et je ne m'en consolerais point : il faut pourtant se consoler.

On dit que la nation se prépare à être fort sérieuse et fort sage : elle y aura de la peine ; ce n'est pas là de ces choses où il n'y a que le premier pas qui coûte.

(*) On la proposait au rabais.

(**) M. le duc de Choiseul.

1774.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de mai.

QUAND Monseigneur fera dans son royaume d'Aquitaine, ou dans sa province de Richelieu, ou dans son pavillon des fées, il n'a qu'à me dire, lève-toi et marche, mon cadavre lui obéira. Je suis dans un état pitoyable; il n'importe. Je ne pourrai jamais avoir l'honneur de manger en public à sa table. Ma décrépitude, et mes infirmités ne me le permettent pas. Je doute encore beaucoup que vous daigniez m'accueillir en particulier. Je suis très-fourd, et on dit que mon héros est un peu dur d'oreilles. N'importe encore une fois. Je serai consolé et j'oublierai ma misère pour m'occuper de votre gloire et pour être témoin que vous êtes un vrai philosophe. C'est par-là qu'il faut finir. Je vous ai déjà dit que votre duc d'Epemon ne l'était pas, et que c'était en tout sens un homme infiniment inférieur à vous. C'est ce que je vous prouverai quand il vous plaira.

Songez, quoique vous ne foyez pas à beaucoup près si vieux que moi, que vous avez vu six générations, en comptant *Louis XIV*, et que pendant ces six générations vous avez toujours eu une carrière brillante. Cette seule idée est un excellent appui de la philosophie. Je vivrais cent trente-quatre ans comme *Jean Causeur*, qui vient de mourir en Bretagne, que jamais je ne risquerais de vous

envoyer des Pégases et autres fadaïses de chétive littérature. Mais je vous envoie hardiment une petite oraison funèbre de *Louis XV*, composée par un académicien de province nommé *Chambon*. Vous n'y trouverez aucun de ces lieux communs, et rien de ces déclamations dont le public est tant rebattu, mais vous y verrez de la vérité. Elle est bien étonnée, cette vérité de se trouver dans une oraison funèbre, et elle sera encore plus étonnée de ne pas déplaire. Remarquez, je vous en prie, qu'un seul académicien fit l'éloge du feu roi pendant sa vie, et que c'est un académicien qui le premier l'a loué publiquement après sa mort. Les louanges sont un peu restreintes. Il n'y a que celles-là de vraies.

Ce modéré panégyriste n'avait pas de rancune.

Mais ce vain éloge et le monarque, tout sera bientôt oublié. Autrefois dans de pareilles circonstances le grand chambellan disait : Messieurs, le roi est mort, songez à vous pourvoir. On y songeait assez sans qu'il le dît. Pour moi, Monseigneur, je ne songe qu'à vous être attaché avec le plus tendre respect jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

1774.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange, l'esprit est prompt, et la chair est faible. Si je pouvais mettre un pied devant l'autre, vous croyez bien que mes deux pieds seraient chez vous. Je vous aurais même apporté quelques fruits de ma retraite ; car je suis de ces vieux arbres près de périr par le tronc, et qui ont encore quelques branches fécondes. C'est une destinée bien funeste que je puisse et que je ne puisse pas vous venir voir ; mais j'espère encore, malgré mes quatre-vingts ans et toutes mes misères. Il est vrai que je suis un peu sourd, un peu aveugle, un peu impotent ; le tout est surmonté de trois à quatre infirmités abominables ; mais rien ne m'ôte l'espérance. Ce fond de la boîte de *Pandore* me reste. Je ne fais si *la Borde* conserve encore ce trésor ; il se flattait de faire jouer sa *Pandore*, lorsqu'il a été écrasé par *Gluck*, et par la mort de son protecteur.

Vous avez, mon cher ange, l'espérance la plus juste de vivre long-temps, très-honoré et très-heureux avec madame d'*Argental*, et vous n'avez aucun des maux qui sont sortis de la boîte. Votre lot est un des plus heureux, votre félicité me sert de consolation.

J'écris à *Papillon* philosophe (*), qui est un phénix

(*) Madame de Saint-Julien.

en amitié. Je me mets aux pieds de madame d'Argental. —
 Je ne doute pas que vous ne voyez souvent M. le duc de Praslin; et comme je le crois plus juste que son cousin, je vous supplie de vouloir bien, dans l'occasion, lui parler de mon attachement inviolable. 1774.
Voltaire.

LETTRE CLXXXIX.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

25 de juin.

JE vous ai fait des infidélités, Madame, en faveur de M. *Delisle*; mais aussi il me faisait mille agaceries, quand vous me traitiez avec indifférence. Il me parlait de vous, et vous ne m'en disiez mot. Il m'apprenait que vous aviez été à l'opéra d'Iphigénie, et que vous aviez trouvé les vers, le récitatif, les ariettes, la symphonie, les décorations même détestables. Il nous a envoyé quelques airs qui ont paru très-bons à ma nièce, grande musicienne; mais, comme l'accompagnement manquait, j'ai persisté à croire qu'il n'y a rien dans le monde au-dessus du quatrième acte de Roland, et du cinquième acte d'Armide. Je suis toujours pour le siècle de *Louis XIV*, malgré tout le mérite du siècle de *Louis XV* et de *Louis XVI*.

Enfin, Madame, vous vous humanisez avec moi. Vous m'écrivez, vous me fournissez matière à écrire,

1774.

vous m'envoyez de très-jolis vers qui valent beaucoup mieux qu'une très-grande ode. Je vous en remercie , et je voudrais bien savoir de qui ils sont. Je ne suis pas accoutumé à en recevoir de pareils. Voilà un bon ton , et rien n'est plus rare.

J'ai su que M. le duc de *Choiseul* était revenu à Paris en triomphateur , et qu'il était reparti en philosophe. Je lui battis des mains avec le peuple , et je ne le trouve pas moins injuste envers moi.

Je persiste dans ma haine contre les assassins du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*; et je n'ai jamais conçu comment il avait pu être mécontent de l'horreur que j'ai eue pour des injustices , auxquelles il ne peut prendre le moindre intérêt. Je lui serai toujours attaché , fût-il exilé , ou fût-il souverain. Je serai pénétré de reconnaissance pour lui ; je le regarderai comme un génie supérieur : mais je ne lui pardonnerai jamais l'erreur dans laquelle il est tombé sur mon compte.

Pour vous , Madame , je vous pardonne de ne m'avoir jamais instruit de rien , et d'avoir voulu que je vous écrivisse de mon désert où j'ignorais tout ce qui se passait dans le monde. Vous m'écriviez quelquefois quatre mots cachetés du grand sceau de vos armes , au lieu de me mettre au fait , et de cacheter avec une tête.

M. *Delisle* a eu plus de compassion que vous ; cependant je ne vous ai point abandonnée. Je vous ai fait parvenir de plates vérités en vers et en prose , quand il m'en est tombé entre les mains , et je vous en enverrai tout autant qu'il m'en viendra.

Vous ne me donnez aucunes nouvelles des grands
tourbillons

tourbillons qui vous entourent; et moi je vous écrirai tout ce que je saurai dans ma solitude. Vous voyez, Madame, que je suis de meilleure composition que vous, et cependant c'est vous qui vous plaignez. — 1774.

L E T T R E C X C.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

1 de juillet.

L vaut cent mille fois mieux, Monsieur, être à Chanteloup qu'à Mouzon. Votre vieux malade de Ferney, que vous avez ragaillardi par vos lettres, achèvera tout doucement sa petite carrière à Ferney, quoiqu'on le presse de venir badauder à Paris. Il ferait fort aise d'entendre l'*Iphigénie* de *Gluck*; mais il n'est pas homme à faire cent lieues pour des doubles croches; et il craint plus les fots propos, les traçasseries, les inutilités, la perte du temps, qu'il n'aime la musique.

Quand vous serez dans ce vaste tourbillon, vos lettres me tiendront lieu de tous les plaisirs qu'on cherche dans le fracas du monde. Je verrai mieux ses sottises par vos yeux que par les miens qui sont très-affaiblis par mes quatre-vingts ans. Ecrivez-moi de Paris, et je renonce à Paris.

Vous savez que ce n'est que par vous que j'ai été instruit de l'état des choses. Je fais un peu l'Histoire de France, mais je ne savais rien du temps présent.

Corresp. générale.

Tome XI. * Y

— 1774. J'étais assez instruit que l'ancien parlement, tuteur des rois, avait banni du royaume *Charles VII*, l'un de ses pupilles, qu'il avait fait brûler en place de Grève la maréchale d'*Ancre* comme forcière, qu'il mit à cinquante mille écus la tête d'un cardinal premier ministre, que MM. *Culet*, *Gratau*, *Martinau*, *Crépin*, *Quatrefous*, *Quatrehommes*, &c. chassèrent deux fois leur pupille *Louis XIV* de Paris, et son petit frère, et leur pauvre mère. Je savais même qu'ils voulaient me faire pendre, pour avoir rapporté quelques-uns de ces faits dans le Siècle de *Louis XIV*. Je bénis DIEU et celui qui nous a défaits de *messieurs*; mais je ne l'ai jamais vu, je ne le connais point. Quand je vous dis que je ne le connais point, ce n'est pas de DIEU dont je parle; c'est de l'homme qui a détruit *messieurs*, et qui nous a délivrés de la vénalité de la justice. Je ne lui ai jamais rien demandé.

Il n'y a qu'un seul homme en France à qui j'aye jamais demandé des grâces. Il me les a toutes accordées. J'en conserverai, vif ou mort, une reconnaissance inviolable. Je le regarderai toujours comme le premier homme de l'Etat, quand il y aurait autant de *du Barri* que *Salomon* avait de concubines. J'ai toujours pensé de même; et, s'il en doute, je l'aime au point de ne pouvoir lui pardonner.

Je vous demande pardon de vous parler de tout cela; mais j'ai le cœur plein, il faut que je débonde.

Je ne vous dirai rien de ce qu'on fait à Paris, parce que probablement on n'y fait ce qu'on fait ni ce qu'on dit; et j'attendrai, pour avoir des notions justes, que vous soyez dans ce pays-là. Si j'avais le

malheur d'être roi , j'aurais assurément le bonheur de vous prendre pour mon premier ministre ; car vous êtes le seul qui me disiez la vérité. La plupart de ceux qui me font l'honneur de m'écrire, ne me mandent que des bagatelles , ou des bruits populaires, ou des contradictions. 1774.

L E T T R E C X C I.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

5 de juillet.

JE suis coupable envers vous , Monsieur , et d'autant plus coupable que, pensant absolument comme vous , je devais vous faire sur le champ mes remerciemens , et vous envoyer ma profession de foi.

Oui , Monsieur , j'aime mieux le Tartufe et le Misanthrope que les comédies nouvelles. Oui , j'ose préférer *Racine* à nos drames , et j'aime mieux Roland et Armide que certains opéra. Ce n'est pas parce que j'ai quatre-vingts ans que je pense ainsi , car j'avais le même mauvais goût à quinze , et probablement je mourrai dans mon péché. Je vois que , chez toutes les nations du monde , les beaux arts n'ont qu'un temps de perfection ; et après le siècle du génie , tout dégénère à force d'esprit.

Je vous fais un très-grand gré de combattre en faveur du bon goût ; mais vous ne ramènerez pas au vin de Bourgogne des gens blasés qui s'enivrent de mauvaise eau-de-vie. Ceci soit dit entre nous ; car il

— ne faut pas fâcher les ivrognes : ils n'entendent ni
1774. raison , ni raillerie.

On dit que vous avez un drame qui s'appelle *le Vindictif* ; mais il n'y avait qu'à jouer Atrée , c'est le plus grand vindictif qu'on ait jamais connu.

Amusez-vous de ce qu'on vous donnera ; le bon temps est passé , le meilleur vin est bu. Vous savez sans doute que dans l'Evangile on donnait toujours le plus mauvais vin au dèsert.

Pardonnez-moi , encore une fois , Monsieur , de vous écrire si tard. Je suis le plus négligent des hommes. J'égare tous mes papiers ; je suis comme le fiècle , je ne fais ce que je fais : mais je fais bien ce que je dis en vous renouvelant tous les sentimens de ma très-respectueuse estime.

Le vieux malade V.

L E T T R E C X C I I.

A M. LE COMTE CAMPI, à Modène.

MONSIEUR ,

VOTRE belle tragédie et la lettre dont vous m'avez honoré me sont parvenues , heureusement pour moi , dans un temps où je peux encore lire ; car lorsque l'hiver approche , avec ses neiges , mes yeux de quatre-vingts ans me refusent le service. Agréez mes remerciemens ; vous devez avoir reçu ceux de toute l'Italie dont vous augmentez la gloire.

Votre tragédie est conduite avec un grand art , et votre épisode d'Idolea me paraît supérieure à l'Aricie de l'admirable *Racine* ; mais ce qui est plus essentiel ,

vosre pièce intéresse et fait couler des larmes. Une intrigue vraisemblable et bien suivie se fait approuver ; 1774.
le sentiment seul se rend maître du cœur ;

Et quocunque volent animum auditoris agunto.

Vous avez très-heureusement imité *Ovide* dans les excuses que *Biblis*, amoureuse de son frère, cherche auprès des Dieux.

Dî melius , Dî nempè suas habuere sorores.

Sic Saturnus Opem junctam sibi sanguine duxit ,

Oceanus Thetin , Junonem rector Olympi :

Sunt Superis sua jura.

Si *Biblis* avait été juive , elle aurait pu apporter l'exemple de *Sara* , qui était la sœur d'*Abraham*, son mari, à ce qu'elle dit. Elle se ferait fondée sur le discours de *Thamar* , qui dit à son frère *Amnon* : Demandez-moi en mariage à mon père ; il ne vous refusera pas. Si elle avait été italienne , elle aurait pu implorer votre proverbe : *La cugina non mancare , la sorella se.*

Mais la tragédie veut des passions, des remords et des catastrophes sanglantes ; c'est en quoi, Monsieur , vous avez très-bien réussi. Je ne suis point surpris du nombre des sonnets faits à votre louange ; ce sont des fleurs qu'on jette par - tout sur votre passage. Pour nous autres français , quand nous nous amusons à faire des tragédies , nous ne recueillons guère que des chardons : nos *Cotins* et nos *Frérons* s'en nourrissent , et en offrent à quiconque réussit.

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime , Monsieur , &c.

1774.

L E T T R E C X C I I I.

A U M E M E.

A Ferney , 8 de juillet.

Nardi parvus onix eliciet cadum.

LE Dialogue de Pégase et du Vieillard m'a valu une lettre de vous , que je proposerais à tous les jeunes gens comme une leçon de raison et de goût. Il est d'une belle ame et d'un esprit juste de sentir de l'horreur et du mépris pour ce discours que *Photin* tient à *Ptolomée* dans *la Pharsale* , et que *Corneille* a si malheureusement imité dans sa tragédie de *Pompée* , si remplie de grandes beautés et de défauts insupportables.

Lucaïn tombe d'abord dans une faute , dans une contradiction que *Corneille* ne s'est point permise ; c'est de dire que *Ptolomée* est un enfant plein d'innocence : *Puer est , innocua est ætas* ; et de dire , quelques vers après , que *Photin* conseilla l'assassinat de *Pompée* en homme qui savait flatter les pervers , et qui connaissait les tyrans :

*At melior suadere malis et nosse tyrannos ,
Ausus Pompeium letho damnare Photinus.*

Mais j'ai toujours vu avec chagrin , et je l'ai dit hardiment , que le *Photin* de *Corneille* débite plus de maximes de scélératesse que celui de *Lucaïn* ; maximes

cent fois plus dangereuses , quand elles sont récitées devant des princes avec toute la pompe et toute l'illusion du théâtre , que lorsqu'une lecture froide laisse à l'esprit la liberté d'en sentir l'atrocité. 1774.

Je ne m'en dédis point ; je ne connais rien de si affreux que ces vers :

Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;
La timide équité détruit l'art de régner.
Quand on craint d'être injuste , on a toujours à craindre ;
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre ,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd ,
Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

Vous avez vu très-judicieusement, Monsieur , que non-seulement ces maximes sont exécrables , et ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde , mais qu'elles sont absurdes dans la circonstance où elles sont placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois* ; il est question de savoir si on recevra *Pompée* , ou si on le livrera à *César*. Il faut plaire au vainqueur ; ce n'est pas là un droit des rois. *Ptolomée* est un vassal qui craint d'offenser *César* son maître.

J'ai exprimé sans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie , qui font frémir l'honnêteté et le sens commun. J'ai dit , et j'ai dû dire combien sont horribles à la fois et ridicules ces autres vers que j'ai entendu réciter au théâtre :

Chacun a ses vertus ainsi qu'il a ses dieux. . . .
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable. . . .
Le crime n'est forfait que pour les malheureux. . . .
Oui , lorsque de nos soins la justice est l'objet ,
Elle y doit emprunter le secours du forfait.

— 1774. On ne peut dire plus mal des choses plus odieuses; cependant il y a des gens d'assez mauvaise foi pour oser excuser ces horreurs ineptes. Point de mauvaise cause qui ne trouve un défenseur, et point de bonne qui n'ait un adversaire; mais à la longue le vrai l'emporte, surtout quand il est soutenu par des esprits tels que le vôtre.

Si rien n'est plus odieux aux honnêtes gens que ces scélérats de comédie qui parlent toujours de *crime*, qui crient que le *crime* est héroïque, que *la vengeance est divine*, qu'on s'immortalise par des *crimes*; rien n'est plus fade aussi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu. C'est un grand art dans *Racine* que *Néron* ne dise jamais qu'il aime le *crime*, et que *Junie* ne se vante point d'être vertueuse.

Je vous demande bien pardon, Monsieur, de vous dire des choses que vous paraîsez savoir mieux que moi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C X C I V.

1774.

A M. LE CHEVALIER DELISLE.

A Ferney , 10 de juillet.

J'AI oublié , Monsieur , de vous répondre sur le chapitre du *roué* (*) ou *rouable* que vous croyez être à Lausanne , et y avoir pris votre nom. Il est vrai qu'il y avait un *roué* surnommé *Delille*. C'était un moine défrôqué qui avait enlevé une fort jolie fille. Ses supérieurs couraient après lui pour le faire brûler : nous avons envoyé le moine et la demoiselle en Russie.

L'autre moine dont vous me parlez , ou l'autre *roué* , comme il vous plaira , a passé quelque temps à Vevey sur le chemin du Vallais. On le dit à présent en Italie. Voilà tout ce que je fais des anciens seigneurs de la cour.

Il me semble qu'il n'y a rien de mieux à faire pour les Français que d'être doux , gais et aimables. M. le duc d'Orléans donnait , il y a quelques années , des fêtes charmantes , et jouait parfaitement la comédie. M. de *Maurepas* était le premier homme du monde pour les parades ; il était célèbre pour ses bons mots. Tout cela est plus agréable que de se déchirer les oreilles pour savoir si les assassins des *Calas* et des

(*) *Du Barri* , surnommé *le roué* : on disait à Paris qu'après la mort de *Louis XV* , il s'était réfugié en Suisse sous le nom de *Delille* qu'il aurait pu porter à cause de la terre de l'île Jourdain qu'il avait expropriée , et que l'abbé *Terraï* lui rattrouqua des que *Louis XV* fut mort.

— la Barre achèteront encore ou non le droit de
1774. nous juger.

Je vous demande en grâce , Monsieur , de me faire lire l'épître de M. de *Ruhlières* ; j'aime les bons vers autant que monsieur le comte de *Provence* à qui je fais bon gré d'ailleurs de faire renaître le temps des anciens troubadours.

Il me semble que je ne vous ai point assez dit combien je suis charmé de ces deux vers :

Puissent , mon cher Dorat , les jours du nouveau règne ,
Plus heureux que tes vers , être plus longs encor !

Si ces deux vers ne font pas de vous , il y a donc quelqu'un dans le monde qui vous vaut bien.

Madame *Denis* et moi , nous souhaitons passionnément que votre régiment aille incessamment sur notre frontière.

Une très-belle voix que DIEU nous a envoyée dans nos déserts , nous a chanté des morceaux d'*Iphigénie* et d'*Orphée* , qui nous ont fait un extrême plaisir.

A M. S U A R D ,

*Sur son discours de réception à l'académie française ,
dont le sujet est l'éloge de la philosophie.*

A Ferney , 16 de juillet.

J'AI, Monsieur , plus d'un remerciement à vous faire. Je n'ose vous parler d'un portrait dans lequel je ne dois pas avoir l'impudence de me reconnaître ; mais s'il était vrai que vous eussiez voulu soutenir un pauvre vieillard , sur le bord de son tombeau , contre la sainte cabale qui ameuté les *Sabatier* et les *Clément* , jugez quelle obligation vous aurait ce vieux bon homme , et comme il marcherait gaiement vers sa dernière heure.

Je vous dois cent fois plus de reconnaissance , et la saine partie de l'académie , et la saine partie du public , en auront autant que moi pour votre très-étonnant discours , pour cette vertu courageuse dont vous avez donné le premier exemple , pour cette raison victorieuse avec laquelle vous avez confondu les ennemis de la raison. Le jour de votre réception fera une grande époque. Il y a si peu d'intervalle entre l'*Eloge de Fénelon* condamné par un arrêt du conseil , et votre discours (condamné sans doute par le recteur *Cogé*) , que je suis encore tout stupéfié de votre intrépidité. Il est vrai qu'elle est accompagnée

— d'une grande sagesse. Vous vous êtes couvert de
1774. l'égide de *Minerve*, en frappant à droite et à gauche
avec l'épée de *Mars*.

Je dois me taire sur ceux qui ont eu le malheur
de retarder votre réception ; j'en ai gémi pour eux.
Je me flatte qu'ils verront combien ils avaient été
trompés. Vous ne vous êtes vengé qu'en les éclairant ;
il faudra bien qu'ils pensent comme le public.

Voilà, Dieu merci, une nouvelle carrière ouverte ;
il faudra jeter dans le feu presque tous les discours
précédens, qui n'ont été que de fades éloges en style
académique.

Je vois enfin les véritables fruits de la philosophie,
et je commence à croire que je mourrai content. J'ai
craint pendant quelque temps qu'on ne rendît quel-
que arrêt pour supprimer le nom de philosophie
dans la langue française ; supprimez le nom d'hy-
pocrite dans l'académie, ou du moins que ceux qui
le sont encore en rougissent, et qu'ils prennent les
livrées de la raison, pour oser paraître devant les
honnêtes gens.

Je vais relire votre discours pour la quatrième fois.
Si mes quatre-vingts ans et mes maladies me permet-
taient de me remuer, je voudrais vous embrasser
vous et vos amis.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

18 de juillet.

JE suis confus, Monsieur, et pénétré de reconnaissance. Ce n'est point par vanité que mon cœur est si sensible à tout ce que vous avez bien voulu dire en ma faveur, dans le *Mercur*e de juillet; c'est qu'en effet rien n'est plus précieux pour moi qu'une pareille marque d'amitié. Ce qui ajoute encore à votre bienfait, c'est ce noble et juste mépris qu'il vous sied si bien de témoigner à ces petits regrattiers de la littérature, à cette canaille qui, en barbouillant du papier pour vivre, ose avoir de l'amour propre, et qui juge, avec tant d'insolence, de ce qu'elle n'entend pas. Il est juste d'écarter à coups de fouet les chiens qui aboient sur notre passage.

J'aurais bien voulu lire les Barmécides de M. de la Harpe. Il est le seul qui approche du style de Racine, et même d'assez près; mais il a encore plus d'ennemis que n'en eut Racine. Dieu veuille qu'il trouve un Louis XIV! j'ai peur qu'il ne rencontre que des Pradons. Il a de plus un grand malheur, c'est d'être né dans un siècle dégoûté, qui ne veut plus que des drames et des doubles croches, et qui au fond ne fait ce qu'il veut. Le public est à table depuis quatre-vingts ans; il boit enfin de mauvaise eau-de-vie sur la fin du repas.

Les hommes de génie peuvent dire, dans ce temps,

1774.

qu'ils sont nés mal à propos. Ce n'est pas pour vous que je parle , ni pour d'*Alembert* ; car vous êtes nés tous deux pour honorer votre siècle , et pour nous défaire de la multitude d'insectes qui bourdonnent , et qui voudraient piquer.

Je suis bien aise que l'insecte , qui a voulu ressusciter le procès de M. de *Morangiès* , ait été écrasé par la commission du conseil ; cet insecte était dangereux : il donnait au mensonge l'air de la vérité. J'ai lu une moitié de son mémoire qu'on m'a envoyée : il faut que le rapporteur du conseil ait un esprit bien fin et bien juste , pour avoir démêlé toutes les petites fourberies dont ce mémoire atroce fourmille. Il me semble que M. de *Sartine* est très-outragé dans ce mémoire, sous le nom général de *la police*. Je ne fais rien de plus punissable.

On me console en m'assurant que les assassins du chevalier de *la Barre* ne reviendront point pour être nos tyrans , en faisant semblant d'être les protecteurs du pauvre peuple qui n'est que le sot peuple.

On parle de prochains changemens dans le ministère ; mais il est dit dans la Sainte Ecriture : *Nolite audire prophetas.*

Adieu , Monsieur ; conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vie.

L E T T R E C X C V I I .

1774.

A M. D E P O M A R E T .

26 de juillet.

C'ÉTAIT, Monsieur, un *Montillet*, archevêque d'Auch, qui, ayant appris qu'un grand nombre de vos réformés s'étaient assemblés extraordinairement le 4 de mai dans son diocèse, et avaient transgressé la loi au point de prier DIEU publiquement pour la santé de *Louis XV*, déféra ce crime à *Louis XVI*.

Je donnai part à quelques - uns de vos confrères du zèle qu'a témoigné ce digne prélat, possesseur d'ailleurs de cent mille écus de rente. Il est gouverné par une demi - douzaine de jésuites qui ne sont pas aussi riches que lui, mais qui sont aussi saints et aussi sages.

Un marquis de *Ganges*, exempt des gardes du roi, est aujourd'hui à Ferney. Je voudrais bien qu'il vous y eût amené.

J'espère que, dans sept ou huit cents ans, les hommes ne se persécuteront plus pour savoir : *Utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones.*

1774.

L E T T R E C X C V I I I

A M A D A M E .

. LA MARQUISE DU DEFFANT.

28 de juillet.

J'E n'ai point de thème aujourd'hui, Madame; j'ai envie de vous écrire, et je n'ai rien à vous dire. Quand je vous aurai souhaité un bon estomac, de la diffusion et de l'amusement, il en résultera seulement que je vous ai ennuyée.

Le conte que vous m'avez fait de ce nouveau conseiller qui n'osait *copiner* avant que ses anciens *copinassent*, est un vieux conte que j'ai entendu faire avant que madame de *Choiseul* fût née.

J'ai un neveu qui est gros comme un muid, et qui est doyen des conseillers-clerks du nouveau parlement; il faut me pardonner de prendre un peu le parti de sa compagnie. L'ancienne n'était guère plus savante, et était certainement plus tracassière. Si vous vous faites lire l'histoire, vous aurez remarqué que, depuis *François I*, le parlement de Paris a cru toujours ressembler au parlement d'Angleterre.

C'est précisément comme si un de nos consuls se croyait consul romain. Le monde a toujours été gouverné par des équivoques. Toutes nos querelles de religion ont eu des équivoques pour principes; c'est ce qui m'a fait souhaiter que la satire de *Boileau* sur les équivoques fût un peu meilleure.

Il me paraît que, vous autres Parisiens, vous allez voir une grande et paisible révolution dans votre gouvernement et dans votre musique. *Louis XVI* et *Gluck* vont faire de nouveaux Français. — 1774.

M. *Delisle* va à son régiment, et je n'aurai plus de nouvelles. Il avait une pitié charmante pour ma curiosité. Il me donnait des thèmes toutes les semaines ; il égayait le sérieux de ma vie, car je suis très-sérieux : je fais mes moissons, je plante, je bâtis, j'établis une colonie qu'on va peut-être détruire : voilà des occupations graves.

Portez-vous bien, Madame ; ayez du plaisir, si vous pouvez : cela est bien plus important et beaucoup plus difficile. Je vous suis attaché depuis bien longtemps ; mais à quoi cela sert-il ? Je vous suis inutile, je suis vieux, je vais mourir. Adieu, Madame ; je vous aime comme si j'avais encore vingt ans à vivre gaiement avec vous.

Le vieux malade de Ferney.

1774.

L E T T R E C X C I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

29 de juillet.

JE ne suis pas surpris que mon héros ne m'ait pas donné ses ordres ; je me suis bien douté que ma petite demi-dormeuse, que j'appelle ma commode, et que j'avais fait faire exprès dans mon village, me serait inutile, surtout quand j'ai su qu'un voyageur très-connu de mon héros était en Suisse. J'ai conclu que le ciel s'opposait à mon voyage de Bordeaux, et qu'il fallait que je mourusse dans mon trou.

O destinée ! destinée ! Les Turcs ont bien raison de croire à la fatalité. Cependant mon héros, à ce qu'il me semble, a toujours maîtrisé assez cette destinée, et s'est toujours noblement tiré d'affaire. Que dire et que faire contre un homme qui a servi l'Etat soixante ans, et qui commença par être blessé au siège de Fribourg, si long-temps avant que la famille royale fût née ? Ceux qui pourraient être jaloux de vous, ont-ils pris Mahon ? ont-ils fait passer l'armée anglaise sous les Fourches-Caudines ? &c. &c.

Donc j'ai dit en moi-même : Il continuera à régner dans l'Aquitaine, sans y lire même les vers orduriers du poëte *Aufone*, natif de Bordeaux, et consul romain ; il y aura une meilleure troupe de comédiens qu'à Paris ; il se réjouira et il sera honoré. Il me semble qu'il y a des hommes qui ont acquis une telle considération que la fortune ne peut leur faire

aucun mal. Le nombre en est petit , et mon héros est
 assurément de ce nombre. Il m'aurait été bien doux 1774.
 de lui faire ma cour : j'en suis très-indigne. je l'avoue.
 Je ne suis plus fait que pour être enterré. Vivez aussi
 long-temps qu'un doyen des maréchaux de France ,
 qu'un doyen de l'académie , un marguillier de paroisse
 peut vivre. Régniez dans votre ciel de Bordeaux. Les
 orages ne peuvent se former que sous vos pieds. On
 va chanter des *De profundis* à Saint-Denis ; mais on
 se souviendra toujours que vous avez fait chanter
 des *Te Deum* à Notre-Dame.

Agréez mes très-tendres respects. V.

L E T T R E C C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 d'auguste.

MON cher ange , je vous écris de mon lit , c'est le
 pupitre des gens de quatre-vingts ans ; c'est pour
 vous dire que je ne suis point surpris que madame
 d'*Argental* se fasse porter , et que monsieur votre frère
 ait eu la fièvre. Les chaleurs extrêmes qu'on doit
 éprouver au bord de la Seine , comme du lac de
 Genève , peuvent fort bien déranger le poulx et ôter
 les forces. Je n'ai pas celle de faire ce voyage dont
 la seule idée me fesait sauter de joie. Quatre-vingts
 années de maladies presque continuelles ne permet-
 tent guère de se mettre en route dans la zone torride ,
 et au mois d'octobre je serai dans la zone glaciale.

— 1774. Vous jugerez si je suis impotent , quand vous saurez qu'on a joué hier auprès de Genève les Lois de Minos , et que je n'ai pu m'y transporter. On me dit que cette rapsodie a été merveilleusement accueillie par des gens qui ne connaissaient autrefois que les psaumes de *Marot* , et qui passent aujourd'hui pour n'être savans que dans l'art de compter ; mais depuis qu'ils ont profité des manœuvres de votre ministère des finances , au point de se faire fix ou sept millions de rentes sur le roi , ils se sont mis à aimer les vers français.

Je ne renonce point au projet d'obtenir du grand référendaire quelque ombre de justice pour un jeune et brave officier le plus honnête et le plus sage du monde , que le roi de Prusse m'a confié depuis quatre mois. Il serait triste qu'un homme qui lui appartient restât condamné à avoir la main droite coupée , la langue arrachée , à être roué et brûlé pour n'avoir pas salué , chapeau bas , une procession de capucins pendant la pluie. Je ne puis attendre le sacre qui est le temps des grâces. Il faut que j'écrive bientôt , et que l'affaire soit faite ou manquée. Si je n'obtiens rien , je renverrai l'officier à son maître , qui n'en aura pas meilleure opinion de nous. Je dois avoir quelque espérance , s'il est vrai que le roi ait répondu à ceux qui lui disaient que M. *Turgot* est encyclopédiste : *Il est honnête homme , et cela me suffit*. Ces paroles n'annoncent pas un bigot gouverné par la prêtraille , elles manifestent une ame juste et ferme.

Je souhaite que les Deux Reines de *Dorat* réussissent autant que notre monarque.

J'ai quelque idée d'avoir vu une déclamation de

collège, intitulée *Sophronie*, et de n'avoir pu en soutenir la lecture. Je n'ai point su le nom de l'auteur. 1774.
 Dieu me préserve de songer à faire l'*Histoire des Papes*, à moins qu'on ne m'assure vingt ans de vie pour courir sur la barque de S^t Pierre, depuis ce renégat jusqu'au prudent *Ganganelli*. Quelle imagination ! moi l'*Histoire des Papes* ! à mon âge !

Je pense bien comme vous sur Armide et sur le quatrième acte de Roland ; mais tant de gens disent que cette musique est du plain-chant, tant d'oreilles aiment le mérite de la difficulté surmontée, tant de langues crient, de Pétersbourg à Madrid, que nous n'avons pas de musique, que je n'ose me battre contre toute l'Europe. Cela n'appartenait qu'à Louis XIV et au roi de Prusse.

Adieu, mon cher ange. DIEU vous envoie des vents frais qui rendent des forces à madame d'Argental et à M. de Pont-de-Vesle. V.

1774.

L E T T R E C C I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 d'auguste.

AH ! cette fois-ci , j'ai un thème ; et mon thème , Madame , est la révolution en ministres et en musique. Je ne suis ni marin ni musicien. Je suis fâché que M. *Turgot* n'ait que le département de nos vaisseaux et de nos colonies. Je ne le crois pas plus marin que moi ; mais il m'a paru un excellent homme sur terre , plein d'une raison très - éclairée , aimant la justice , comme les autres aiment leurs intérêts , et aimant la vérité presque autant que la justice.

Quant à la musique , j'avoue que je ferais un voyage à Paris pour entendre Roland et Armide , après vous avoir entendu parler ; et la seule chose qui m'en empêche , c'est mon extrait baptistère daté , dit-on , de l'an 1694 : lequel extrait baptistère est accompagné de recettes pour mes yeux , pour mes oreilles et pour mes jambes , qui sont dans le plus mauvais état du monde.

Madame *Denis* , qui montre la musique à l'arrière-petite - nièce de *Corneille* , née chez nous , prétend que le chevalier *Gluck* module infiniment mieux que le chevalier *Lulli* , que *Deslouches* et que *Campra*. Je veux l'en croire sur sa parole , car je me souviens que le roi de Prusse ne regardait la musique de *Lulli* que

comme du plain-chant. On pense de même dans le reste de l'Europe, et j'en suis très-fâché; car le récitatif de *Lulli* me paraît encore admirable. C'est une déclamation naturelle, remplie de sentiment, et parfaitement adaptée à notre langue; mais elle demande des acteurs. *Cinna* ne pouvait être joué que par *Baron*. Je n'en dirai pas autant des symphonies de *Lulli*; aucune n'approche seulement de l'ouverture du Déserteur.

Il faut songer que, quand le cardinal *Mazarin* fit venir chez nous l'opéra, nous n'avions que vingt-quatre violons discordans qui jouaient des sarabandes espagnoles. Nous sommes venus tard en tout genre. Il n'y a guère de nation qui ait plus de vivacité et moins d'invention que la nôtre.

Je souhaite, pour votre amusement, qu'on traduise incessamment, et bien, les deux gros volumes de *Lettres* du comte de *Chesterfield*, à son fils *Philippe Stanhope*. Il y parle d'un très-grand nombre de personnes que vous avez connues. Il y a beaucoup à apprendre; et je ne fais si ce n'est pas le meilleur livre d'éducation qu'on ait jamais fait. Il y peint toutes les cours de l'Europe. Il veut que son fils cherche à plaire, et lui en donne des moyens qui valent peut-être ceux du grand *Moncrif*, qui fut plaire à une auguste reine de France. Il traite bien mal le maréchal de *Richelieu*, en avouant pourtant qu'il a su plaire. Il conseille à son fils d'être amoureux de madame du P....., et lui envoie le modèle d'une déclaration d'amour.

J'ai peur que ce livre ne soit traduit par quelque garçon de la boutique de *Fréron* votre ami, ou par

1774.

quelque autre valet de libraire. Il faudrait un homme du monde qui voulût s'en donner la peine ; mais on n'en permettra jamais le débit en France. Si j'étais à Paris , je vous lirais en français quelques-unes de ces lettres , ayant l'anglais sous mes yeux ; mais mon état ne me permet point Paris ; et d'ailleurs j'ai eu l'insolence de créer une espèce de petite ville dans mon désert , et d'y établir des manufactures qui demandent ma présence et mes soins continuels. Mes travaux de campagne sont encore des chaînes que je ne puis rompre. Je me traîne en carrosse auprès de mes charrues ; mes laboureurs n'exigent point que j'aye de la santé et de l'esprit , et que je leur fasse des vers pour être mis dans le *Mercur*.

Il me semble que , quand *Louis XIV* prit en mains les rênes du gouvernement , on lui présentait de meilleurs vers que ceux dont on accable *Louis XVI*. Je le plaindrais fort , s'il était obligé de les lire.

Vous devez être instruite , Madame , si M. le duc de *Choiseul* a acheté en effet la charge de grand chambellan de M. le duc de *Bouillon*. Il ferait bon qu'un homme , qui a tant d'élévation dans le caractère , tint toujours à la cour par quelque grande place.

Je finis , faute de papier. Mille tendres respects. *V.*

LETTRE C C I I.

1774.

A M. MARIN.

16 d'auguste.

VOUS avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à mes yeux de les croire capables de lire votre écriture. Non vraiment, je ne vous ai point cru à Lampedouse; mais j'étais, moi, sur les bords du Styx où je suis très-souvent.

Il me semble que *Louis XVI* et *M. Gluck* vont créer un nouveau siècle. C'est un *Solon* sous lequel nous aurons un *Orphée*, du moins à ce que disent tous les grands connaisseurs en politique et en musique. Pour moi, je ne verrai d'*Orphée* que dans le pays où il alla chercher sa femme;

*Tænarias etiam fauces, dira ostia Ditis,
Et caligantes nigrâ formidine lucos.*

Si vous avez du temps à vous, mon cher correspondant, mandez-moi, je vous prie, comment sont reçus dans le public les deux discours de *M. Suard* et de *M. Greffet*, l'un très-philosophique et l'autre grammatical.

On me parle de la *Lettre d'un théologien* à l'abbé *Sabotier*. Je l'ai lue; elle m'a inspiré de l'admiration et de l'effroi. L'auteur (*) est sans doute un profond géomètre et un homme d'un esprit supérieur; mais

(*) M. le marquis de Condorcet.

1774. c'est un *Hercule* qui s'amuse à écraser un scorpion à coups de massue. Je suis bien surpris qu'un homme de son mérite traite sérieusement un *Sabotier*; c'est une chose bien hardie d'ailleurs, de donner tant de soufflets au clergé sur la joue de ce misérable polisson.

On me mande que l'ouvrage fait dans Paris un effet prodigieux : quelques personnes me l'attribuent, mais j'en suis incapable. Il y a trop long-temps que j'ai renoncé à la géométrie; et de plus, je ne saurais approuver qu'on dise tant de mal des prêtres, sans aucun correctif. Il est très-certain qu'il y a parmi eux de très-belles ames; des évêques, des curés sages et charitables. Il ne faut jamais attaquer un corps tout entier, excepté les jésuites. En un mot, je suis fâché que, dans les premiers jours d'un nouveau règne, on ait fait un si bon et si dangereux ouvrage que le ministère sera probablement forcé de condamner, et qu'on pourrait bien déférer au parlement.

Je vous prie de me dire aussi si vous êtes idolâtre d'Orphée, et si vous avez abjuré entièrement Roland et Armide.

Voilà donc l'Eglise grecque qui triomphe de l'Eglise turque! *Catherine* me l'avait bien prédit. Les Velches voient-ils clair enfin? Si *Joseph* avait voulu, ou plutôt s'il avait eu de l'argent, il n'y aurait plus de Turcs en Europe; la patrie de *Sophocle*, d'*Euripide* et d'*Anacréon* serait libre.

L E T T R E C C I I I.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 d'auguste.

C ECI devient sérieux, mon cher ange. Vous connaissez sans doute la *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois siècles*; c'est *Hercule* qui assomme à coups de massue un insecte, mais il frappe aussi sur toutes les têtes de l'hydre. On ne peut être ni plus éloquent ni plus mal-adepte. Cet ouvrage aussi dangereux qu'admirable armera sans doute tout le clergé. Il paraît tout juste dans le temps que j'écris à monsieur le chancelier pour l'affaire que vous savez. Pour comble de malheur, on m'impute cet écrit funeste, dans lequel il est question de moi presque à chaque page.

L'ouvrage est d'un homme qui a sans doute autant d'esprit que *Pascal*, et qui est aussi bon géomètre. Il dit que d'*Alembert* a résolu le premier, d'une manière générale et satisfaisante, le problème des cordes vibrantes; et qu'il a inventé le calcul des différences partielles.

Je n'ai jamais lu ces cordes vibrantes ni ces différences partielles de M. d'*Alembert*. Il y a près de quarante ans que vous m'avez fait renoncer à la féchereffe des mathématiques.

Il est donc impossible que je sois l'auteur de cet écrit. J'aime les philosophes, mais je ne veux pas être leur bouc émissaire. Je ne veux ni de la gloire d'avoir fait la *Lettre du théologien*, ni du châtement qui la suivra.

1774.

J'admire seulement comme tous les événemens de ce monde s'enchaînent, et comment un gueux comme *Sabatier*, un misérable connu pour avoir volé ses maîtres, un polisson payé par les *Pompignans*, devient le sujet ou d'une persécution ou d'une révolution.

Je mets peut-être trop d'importance à cette aventure. Je peux me tromper, et je le souhaite; mais, si le gouvernement se mêle de cette affaire, il est juste que je me défende sans accuser personne.

Je ne fais actuellement où vous êtes, mon cher ange; mais si cette affaire fait autant de bruit qu'on le dit, si monsieur le chancelier en est instruit, s'il vous en parle, songez, je vous en prie, que je n'ai nulle part à la *Lettre du théologien*, que je me suis contenté de causer avec *Pégase*, et qu'il y aurait une injustice affreuse à me rendre responsable des témérités respectables de gens qui valent beaucoup mieux que moi. Je suis affligé qu'on ait gâté une si bonne cause, en la défendant avec tant d'esprit. Je vois la guerre déclarée, et la philosophie battue. Mon innocence et ma douleur sont telles que je vous écris en droiture. Je vous demande en grâce de me répondre le plutôt que vous pourrez.

J'attends avec impatience des nouvelles de la santé de madame d'*Argental* et de monsieur votre frère.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 7 de septembre.

JAMAIS je n'ai eu plus de thèmes pour vous écrire, Madame. Savez-vous que ce fut ce polisson de *Vadé*, auteur de quelques opéra de la foire, qui, dans un cabaret à la Courtille, donna au feu roi le titre de *bien-aimé*, et qui en parfuma tous les almanachs et toutes les affiches? vous souvenez-vous que les cris des fanatiques et des parlementaires enflammèrent le cerveau du misérable *Damiens*, et assassinèrent le roi bien-aimé, par les mains de ce gueux aussi insensé que coupable? Vous voyez à présent la mémoire du roi bien-aimé poursuivie par ce même peuple qui était prêt à lui dresser des autels, pour s'être séparé de madame de *Châteauroux* pendant quinze jours.

C'est ce peuple qui fait des neuvaines à Sainte-Geneviève, et qui se moque tous les ans de *Jésus* et de sa mère, dans des noëls remplis d'ordures. C'est le même qui fit la fronde et la Saint-Barthelemi, et qui fissa long-temps *Britannicus*, *Armide* et *Athalie*. Il n'y a peut-être rien de plus fou et de plus faible, après les *Velches*, que ceux qui veulent leur plaire.

Peut-être est-il étonnant qu'on veuille sacrifier le nouveau parlement qui n'a su qu'obéir au roi, à l'ancien qui n'a su que le braver. Peut-être beaucoup d'honnêtes gens seraient-ils fâchés de revoir en place

— 1774. ceux qui ont affassiné, avec le poignard de la justice, le brave et malheureux comte de *Lalli*; qui ont eu la lâcheté barbare de le conduire à la Grève dans un tombereau d'ordures avec un bâillon à la bouche; ceux qui ont fouillé leurs mains du sang d'un enfant de dix-sept ans en personne, et du sang d'un autre enfant de seize ans en effigie, qui leur ont fait couper le poing, arracher la langue, qui les ont condamnés à la question ordinaire et extraordinaire, et à être brûlés à petit feu dans un bûcher composé de deux cordes de bois, le tout pour avoir passé dans la rue sans avoir salué une procession de capucins, et pour avoir récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, lequel *Piron* avait, par parenthèse, douze cents livres de pension sur la cassette. Les gens qui sont occupés de la musique de *Gluck* et de leur souper, ne songent pas à toutes ces horreurs; ils iraient gaiement à l'opéra et à leurs petites maisons, sur les cadavres de ceux qu'on égorgea les jours de la Saint-Barthelemi et de la bataille du faubourg Saint-Antoine.

Il y en a d'autres qui considèrent sérieusement tous ces événemens, et qui en gémissent. J'aime à rire tout comme un autre, et je n'ai que trop ri; mais j'aime aussi à pleurer sur Jérusalem. Je me console et je me rassure dans l'opinion que j'ai de M. de *Maurepas* et de M. *Turgot*. Ils ont tous deux beaucoup d'esprit, et sont surtout fort éloignés de l'esprit superstitieux et fanatique. M. de *Maurepas*, à l'âge de près de soixante et quatorze ans, ne doit et ne peut guère avoir d'autres passions que celles de signaler sa carrière par des exemples d'équité et de modération.

M. *Turgot* est né sage et juste : il est laborieux et appliqué. Si quelqu'un peut rétablir les finances , c'est lui. Je suis à présent sous sa coupe. Je demandais au conseil des finances des grâces et des réglemens pour une colonie d'étrangers que j'ai faits sujets du roi , et pour qui je bâtis de jolies maisons dans mon abominable trou de Ferney , que j'ai changé en une espèce de ville assez agréable. Si le conseil veut favoriser cette colonie , j'aime mieux en avoir l'obligation à M. *Turgot* qu'à M. l'abbé *Terrai*. J'ai dépensé plus de quatre cents mille francs pour cet établissement , et je ne demande au roi , pour toute récompense , que la permission de faire entrer de l'argent dans son royaume. Il en est assez sorti. Chacun a sa chimère ; voilà la mienne. C'est ainsi que je radote à l'âge de quatre-vingts ans.

Je ne radote point , quand je vous dis , Madame , combien je vous aime , combien je vous regrette , et à quel point il m'est douloureux de finir mes jours sans vous revoir ; mais , tout frivole que j'ai été , j'ai huit cents personnes à conduire et à soutenir. Je me trouve fondateur dans un pays sauvage ; j'y ai changé la nature , et je ne peux m'absenter sans que tout retombe dans le chaos.

Quant à M. le duc et à madame la duchesse de *Choiseul* , je leur ferai attache jusqu'au dernier moment de ma vie avec respect , vénération et reconnaissance.

Je vous fais là toute l'histoire de mon cœur , parce qu'il est à vous. Je crains pour la vie de *Pont-de-Vesle* ; son frère fait la consolation de la mienne.

L'affaire de M. le maréchal de *Richelieu* est désagréable ; il sera forcé de faire condamner sa cousine ,

— et de demander sa grâce. Nous aurions de belles
 1774. lettres de madame de Sévigné sur sa petite-fille, si
 madame de Sévigné vivait encore.

Adieu, Madame; jouissez de tous les spectacles de
 la cour et de la ville, et daignez quelquefois vous
 souvenir du vieux malade V.

L E T T R E C C V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

14 de septembre.

VOUS avez bien raison, Monseigneur, de ne point
 faire juger la pièce provençale par le sot et tumultueux
 parterre de Paris. Les têtes velches sont à
 présent si exaltées, si absurdes, si folles, qu'il ne faut
 les laisser juger que leurs camarades les marion-
 nettes des boulevards. Les romans les plus extrava-
 gans n'approchent pas des sottises qu'on débite. Je
 vous assure que quand *Vadé*, écrivain de la foire, donna
 le nom de *bien-aimé* à *Louis XV*, dans un cabaret de la
 Courtille, et que tous les almanachs furent enluminés de
 ce titre (le tout pour avoir renvoyé madame de
Châteauroux), *Louis XV* aurait fort bien fait de
 défendre par un édit qu'un si sot peuple lui donnât un
 si beau nom: *Odi profanum vulgus*.

Vous faites très-bien de vous en tenir à poursuivre
 et à presser la sentence du châtelet; ce n'est que dans
 des affaires un peu douteuses qu'on fait des mémoires.
 Celle-ci est si claire et si démontrée,
 qu'on

qu'on l'affaiblirait en voulant la fortifier d'un factum d'avocat ; et puisque la folle de Provence n'ose pas faire un mémoire , je ne vois pas pourquoi vous vous abaisserez à en produire un. 1774.

Les fausses nouvelles courent dans Paris avec tant de rapidité , et sont crues si universellement , que le *Kain* écrivait, ces jours passés à un bateleur d'auprès de Genève , ces propres mots : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille , et on lui fait son procès criminel.* Cette belle nouvelle fut regardée dans tout Genève comme certaine. Le lendemain on disait que l'abbé *Terrai* ferait infailliblement pendu , et que les Gênois y perdraient six ou sept millions de rentes qu'ils ont acquises fort adroitement sur les aides et gabelles de France. Cependant Genève est une ville beaucoup plus sage que Paris , et qui raisonne beaucoup mieux. Jugez donc , s'il suffit d'un faux bruit pour alarmer toute une ville où l'on pense , ce qui doit arriver dans une ville où l'on parle , et où l'on ne pense guère. Je conclus de tout cela que mon héros a raison en tout.

Je suis très-fâché de la mort de *Pont-de-Vesle*. Quand la cabane de planches de mon voisin brûle , je dois prendre garde à ma cabane de paille.

Je pourrais très-bien venir vous faire ma cour à Paris ; rien ne m'en empêche que le triste état de ma santé. Pour écouter sa passion et faire un voyage , il faut commencer par être en vie.

Vous savez que je m'occupe , avant d'achever ma mort , à créer une habitation assez singulière , qui n'est ni ville , ni village , ni catholique , ni protestante , ni république , ni dépendante , ni tout-à-fait citée , ni

— tout-à-fait campagne. Tout ce que je crains , c'est
 1774. qu'après moi cet ouvrage , qui m'a tant coûté , ne
 soit entièrement anéanti.

Je vous remercie très-sensiblement de la bonté que
 vous avez de vouloir bien faire payer les artistes qui
 ont fourni la montre ornée de diamans pour les noces
 de monseigneur le comte d'Artois.

Je soupire toujours après le bonheur de vous voir
 et de vous faire ma cour , tout indigne que j'en suis.
 Mon respectueux attachement pour vous est sans
 bornes. V.

L E T T R E C C V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de septembre.

MON cher ange , je ne m'attendais pas que votre
 frère passât avant moi. Je suis honteux d'être en vie ;
 quand je songe à toutes les victimes qui tombent de
 tous côtés autour de moi. Mon cœur vous dit : Vivez
 long-temps , mon cher ange , vous et madame
 d'Argental ! comme si la chose dépendait de vous ;
 nous sommes tous , dans ce monde , comme des pri-
 sonniers dans la petite cour d'une prison ; chacun
 attend son tour d'être pendu , sans en savoir l'heure ;
 et , quand cette heure vient , il se trouve qu'on a très-
 inutilement vécu. Toutes les réflexions sont vaines ,
 tous les raisonnemens sur la nécessité et sur la misère
 humaine ne sont que des paroles perdues. Je regrette

vosre frère , et je vous aime de tout mon cœur ;
voilà tout ce que je puis vous dire.

1774.

Si vous avez le temps d'entendre parler des fortifes des vivans , je vous dirai que vosre protégé *le Kain* a écrit à un gènevois ces belles paroles : *Le calomniateur Maupeou est à la bastille , et on lui fait son procès.* Cette nouvelle a été crue fermement dans tout Genève. Il n'y a point de ville en Europe qui s'intéresse plus qu'elle à vos affaires de France , attendu qu'elle s'est acquis fix ou sept millions de rentes sur le roi , par son habileté , tandis que les Velches vont à l'opéra comique.

Personne n'a douté un moment que la nouvelle de *le Kain* ne fût très-vraie ; il était réputé l'avoir apprise de tout le public : cependant elle est fausse. Mais j'ai grand intérêt de savoir si l'homme accusé d'avoir calomnié une personne très-respectable et très-aimable , ferait en effet coupable d'avoir trempé dans une intrigue qu'on lui impute. Vous pouvez me dire , oui ou non , sans vous compromettre.

Je vous ai écrit par madame de *Sauvigny* ; vous pouvez me dire un mot par M. *Bacon* , substitut de monsieur le procureur général. Vous pouvez m'écrire des *on dit*. Tout le monde écrit des *on dit* ; cent mille lettres à la poste sont pleines de cent mille *on dit*. Où en serions-nous si on ne permettait pas les *on dit* ? La société ne subsiste que des *on dit*.

Je voudrais bien venir vous voir sans qu'on dît , il est à Paris. Plus j'avance en âge , plus je dis :

Moins connu des mortels , je me cacherais mieux ;
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les Dieux.

— Mes anges, puissiez-vous conserver très-long-temps
 1774. votre santé, sans laquelle il n'y a rien !

Je suis bien sensible à l'attention que vous avez de me payer les neuf mille quatre cents livres ; cela vient très à propos, car ma colonie me ruine. Je prendrai la liberté de tirer une lettre de change sur vous, puisque vous le permettez.

Adieu, mon cher ange ; Paris est bien fou, et ce monde-ci bien misérable : c'est dommage qu'il n'y en ait pas d'autre. V.

L E T T R E C C V I I.

A M. LE CHEVALIER DE CUBIERES,

ECUYER DE MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS.

A Ferney, 18 de septembre.

C'E n'est pas ma faute, Monsieur, si, étant affublé de quatre-vingts ans et de tous les accompagnemens de cet âge, je ne vous ai pas remercié plutôt de votre jolie lettre. Vous me parlez de vos deux maîtresses, une fille de quinze ans et la gloire : je vois que vous avez les faveurs de ces deux personnes. Je vous en félicite, et je garde les manteaux. Jouissez long-temps, et agréez les respectueux sentimens du vieux malade

Voltaire.

L E T T R E C C V I I I.

1774.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 19 de septembre.

JE vous envoie, mon cher ami, la publication de votre bonheur, faite hier authentiquement en présence des hommes et des anges. Je n'y étais pas; car, en qualité de vieux malade, j'étais dans mon lit, lorsque le curé avertissait la paroisse que vous seriez incessamment dans le lit de mademoiselle *Joli*. Remplissez donc au plus vite cette auguste cérémonie, sous la main de la justice, dans le château de Sainte-Genève, et revenez au plus vite au château de Bijou, avec madame de *Florian*. Il ne faut pas qu'elle arrive dans le joli jardin que vous avez planté, lorsque les arbres seront sans feuilles, et que vos fleurs seront mortes sous quatre pieds de neige.

Toutes vos lettres ont été portées à la grande et opulente ville de Genève; tous vos ordres ont été exécutés.

Je suis fâché de tout ce que j'entrevois de loin dans Paris, et de tout ce que je prévois; mais votre présence et celle de madame de *Florian* me consolent. Je vous remercie du mémoire de madame de *Saint-Vincent*. Il n'est pas trop bien fait; mais on ne pouvait pas le bien faire. Ou je me trompe, ou ce procès ne fera pas jugé sitôt.

Je vous embrasse bien tendrement. Nous attendons

— votre retour à Ferney avec grande impatience ; mais
 1774. nous sentons combien le séjour où vous êtes doit
 avoir de charmes pour vous.

L E T T R E C C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 23 de septembre.

M O N cher ange , j'ai profité de la permission que vous m'avez donnée. On viendra chez vous vous présenter le billet de neuf mille quatre cents livres , avec un petit écrit de ma main au bas , par lequel je dis que , le billet étant de dix mille francs , vous en avez payé fix cents livres.

Ainsi je vous supplie de vouloir bien ordonner que l'on compte au porteur neuf mille quatre cents livres , dont je crois qu'il faudra que le porteur vous donne un reçu.

Les affaires publiques seront un peu plus difficiles à arranger. Je suis comme tout le monde , j'attends beaucoup de M. *Turgot*. Jamais homme n'est venu au ministère , mieux annoncé par la voix publique. Il est certain qu'il a fait beaucoup de bien dans son intendance. *Quia supra pauca fuisti fidelis , supra multa te constituam.*

Je ne lui demanderai qu'un peu de protection pour ma colonie. J'ai bâti Carthage ; mais si on veut mettre des impôts sur Carthage , elle périra ; et certainement sa petite existence n'était pas inutile au royaume.

J'ai toujours chez moi le jeune et très-estimable infortuné dont je vous avais parlé, et pour qui monfieur le chancelier semblait prendre quelque intérêt. J'ose espérer que, quand il en fera temps, monfieur le garde des fceaux ne lui refusera pas la faveur qu'il demande, et cette faveur me paraît de la plus étroite justice.

Les intérêts de ma colonie et de ce jeune homme m'occupent tellement, et ma mauvaise fanté me rend si faible, que j'ai un peu ralenti de mon ardeur pour ces belles-lettres qui m'ont fait une illusion si longue, et qui m'ont souvent consolé dans mes afflictions.

Je me flatte que madame d'*Argental* a tous les soins poffibles de fa fanté, dans son bel appartement dont elle ne sort guère, et dans lequel j'aurais bien voulu vous faire ma cour.

Vous pourriez bien me dire, en général, fans entrer dans aucun détail, si l'homme dont je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, a été en effet assez abandonné de DIEU et du bon sens, pour faire l'énorme sottise qu'on lui a imputée.

Le vieux malade, mon cher ange, se cache toujours, dans son trou, à l'ombre de vos ailes.

1774.

L E T T R E C C X.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

10 d'octobre.

JE ne suis absolument content, mon cher confrère, ni de votre dernière lettre sur le prétendu théologien, ni de celle que M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit à ce sujet.

La *Lettre d'un théologien* à l'auteur du *Dictionnaire des trois siècles*, est plus répandue que vous ne pensez. On en a fait une nouvelle édition. Tous les journaux en parlent, excepté la *Gazette de Paris*. Je vous envoie l'extrait qui s'en trouve dans la *Gazette universelle de littérature* qui se fait aux Deux-Ponts, et qui a un grand cours dans toute l'Europe.

Vous ne devez pas douter qu'un ouvrage, dans lequel on parle si hardiment de tant d'hommes en place, et où il est question de tant de gens de lettres connus, ne soit très-recherché au milieu même des cabales et des intrigues qui divisent la France sur des objets plus considérables. L'auteur a tort de daigner raisonner et plaisanter avec un coquin aussi méprisable que l'abbé *Sabatier* : mais enfin il y parle de presque tous les hommes de ce siècle qui ont de la réputation, de M. d'*Alembert*, de l'abbé de *Chaulieu*, de *Pope*, de vous, de cent personnes qui sont sous les yeux du public. Vous devez sentir qu'il doit être lu.

Puisque vous savez qu'il est de M. l'abbé *Duvernety* ami de plusieurs académiciens, vous pouvez savoir

aussi que le même abbé *Duvernct* donne tous les mois, dans le *Journal encyclopédique*, un mémoire contre l'infame auteur des *Trois siècles*; mais aussi vous avez trop de raison, trop d'esprit et trop d'équité, pour ne pas sentir qu'il est impossible que j'aye la moindre part à cet ouvrage. Il faudrait que je fusse un monstre et un fat, pour dire du mal de vous et pour célébrer mes louanges.

Il y a, à la fin de cet ouvrage, une satire sanglante de tout le clergé, que je trouve très-condamnable. Il ne faut jamais outrager un corps, et surtout le premier du royaume. On peut s'élever contre des abus, mais on doit toujours respecter le premier des ordres de l'Etat.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'abbé *Duvernct* a dit de moi, je ne puis condamner ce qu'il dit de M. d'*Alembert*; mais je désapprouve hautement ce qu'il dit de vous, non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans, mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami, je le suis de M. d'*Alembert*, et vous me devez la même justice que je vous rends.

Si on m'avait consulté, cet ouvrage aurait été plus circonspect, et n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausSES que j'aurais relevées.

C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir part à cette brochure; et vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous, que j'ai manifestés dans toutes les occasions

— de ma vie. Je n'ai jamais succombé sous mes ennemis,
 1774. et je n'ai jamais manqué à mes amis.

Comptez sur mon cœur qui n'est point desséché
 par la vieillesse comme mon esprit.

L E T T R E C C X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 d'octobre.

MON cher ange, vous êtes trop bon; vous venez à mon secours dans un temps bien critique pour moi. Malgré les bontés de M. *Turgot*, sur lesquelles j'ai toujours compté, les commis de la nouvelle ferme du marc d'or sont venus effaroucher la colonie que j'ai établie avec tant de frais, et cent pères de famille sont prêts de m'abandonner. La mort de *Laleu* a mis au jour ma misère. J'ai vu, entre autres mortifications, que M. le maréchal de *Richelieu* me devait près de cinq années d'une rente que je croyais payée, et que toutes mes affaires sont dérangées. Ce n'est pas ce désordre qui me ferait aller à Paris, c'est la consolation de vous revoir et d'oublier auprès de vous toutes les afflictions qui fondent sur moi; mais j'ai quatre-vingts ans, et je souffre vingt-quatre heures par jour. Le mal me cloue; voilà mon état: il faut faire contre fortune et nature bon cœur.

J'ai toujours chez moi cette jeune victime de la superstition des cannibales. J'attends un certificat du roi son maître, qui m'a envoyé ce pauvre jeune

homme. Ce certificat me ferait très-nécessaire , mais j'ai peur qu'il ne veuille pas se compromettre.

1774.

Mon gros petit neveu d'*Ornoi* me mande qu'un de ses confrères , son ami , et ami intime du grand référendaire , pourrait servir beaucoup dans cette affaire ; je voudrais , mon cher ange , que vous pussiez voir d'*Ornoi*. La proposition qu'on fera obligé de faire sera bien délicate : car ce jeune homme , plein d'honneur et de courage , ne veut point subir l'humiliation d'aller se mettre à genoux pour entérinement ; et sans cet entérinement , les lettres de grâce ne sont point valables. Il faudrait donc exprimer dans les lettres qu'*attendu son service auprès du roi son maître , on lui accorde tout le temps nécessaire pour faire entériner ces lettres.*

Ce ferait une dérogation aux usages de la chancellerie , très-difficile à obtenir. Son souverain m'a mandé qu'*en dernier lieu il a empêché une guerre qui allait embraser l'Europe*. Si cela est , le ministère sera bien aise de favoriser un de ses officiers ; mais enfin qui peut y compter ? Tout cela est bien étrange. Ma correspondance assez vive avec ce souverain est plus étrange encore , et vous êtes témoin à Paris de choses beaucoup plus étranges. J'attends donc , mais on meurt en attendant. Qu'il serait doux , avant ce moment , de venir tout courbé , tout ratatiné , sans dents et sans oreilles , revoir encore avec mes faibles yeux celui à qui je suis attaché depuis soixante et dix ans , et de me mettre aux pieds de madame d'*Argental* ! V.

1774.

L E T T R E C C X I I.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney , 19 d'octobre.

MONSIEUR LE PRINCE ,

LE mourant de Ferney n'a pu faire sa cour comme il aurait voulu à madame la comtesse de *Mérode* ; il a même été privé de l'honneur d'assister à son souper et à sa toilette. Voilà ce que c'est que d'avoir quatre-vingts ans. Si quelque chose pouvait me consoler dans mon triste état , ce serait le joli ouvrage dont vous m'avez honoré ; il est fait par un homme plein d'esprit et de goût. Il a presque ranimé mon ancienne passion pour un art dont j'ai été si longtemps idolâtre. J'ai été charmé d'y retrouver le mot *achève de la Motte*. J'étais à côté de lui à la première représentation de la pièce ; il ne s'en était point déclaré l'auteur : je lui dis à ce mot , il n'y a plus de secret , elle est de vous.

Je crois avoir deviné de même à plusieurs traits l'auteur des *Lettres à Eugénie*.

Je viens de lire la lettre au prince de *Lichtenstein* ; je ne connais rien du tout à l'art des généraux de l'empire. J'aimais mieux autrefois celui de mademoiselle *Gaußin* ; mais cette lettre me paraît un chef-d'œuvre en son genre. Je souhaite que de long-temps vous ne soyez à portée d'exercer un art si fatal et que vous louez si bien.

Agréez , monsieur le Prince , avec votre bonté ordinaire , le respect infini du vieux malade V.

LETTRE CCXIII.

1774.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 d'octobre.

MON cher ange , vos lettres attendrissent mon cœur et le déchirent en deux. J'avais fait faire , au commencement de l'été , une petite voiture que j'appelais ma commode , et non pas ma dormeuse. Je cours toujours en idée , de mon beau plateau entre le noir mont Jura et les effroyables Alpes , pour venir me mettre à l'ombre de vos ailes dans votre superbe cabinet qui donne sur les Tuileries. La nature et la destinée enchaînent mon petit corps , quand mon ame vole à vous. Je ne puis vous exprimer ma situation ; il faudrait que j'assemblasse des médecins , des notaires , des procureurs , des maçons , des charpentiers , des laboureurs , des horlogers , qui vous prouveraient , papier sur table , l'impossibilité physique de sortir de mon trou. Vous êtes un ange bien consolateur , un vrai paraclet , de vous être adressé à madame la duchesse d'Enville pour mon jeune homme qui brave chez moi , depuis six mois , ses anciens assassins. Vous entreprenez sa guérison ; vous êtes le bon samaritain , vous secourez celui que les pharisiens ont assassiné. Son maître m'a toujours mandé qu'il désespérait du succès ; et moi j'en suis sûr , si vous vous en mêlez avec madame la duchesse d'Enville. Je sens bien qu'il faut attendre ; mais pendant qu'on attend , tout change , et on meurt à la

— 1774. peine : cependant attendons. J'obtiendrai aisément que votre protégé reste encore six mois chez moi. Si je meurs, je vous le léguerais par mon testament.

Avez-vous dit à madame d'Enville que cette victime des pharisiens était chez moi ? fait-elle que c'est par bonté pour moi, autant que par principe d'humanité et de justice, que vous lui avez recommandé cette affaire ? dois-je lui écrire pour la remercier et pour mettre à ses pieds moi et mon jeune homme ?

J'ai peine à me retenir quand je vous parle de cette horrible aventure. Elle donne envie de tremper sa plume dans du sang plutôt que dans de l'encre.

Vous poussez encore vos bontés jusqu'à vous intéresser pour ma colonie. *Florian* l'embellit en y amenant une troisième femme qu'il a épousée chez madame de *Sauvigny*. Je lui ai bâti une petite maison qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un pavillon de *Marli*, à cela près qu'il est plus joli et plus frais. Nous avons quatre ou cinq maisons dans ce goût. Nous élevons une petite descendante de *Corneille*, âgée de dix ans, que nous avons vu naître. Nous sommes occupés à encourager cinq ou six cents artistes qui seront très-utiles, si *M. Turgot* les soutient, et qui, à la lettre, me réduiront à la mendicité, s'il les abandonne.

Voilà mon état à quatre-vingts ans, sans avoir exagéré d'un seul mot dans ma lettre.

M. Turgot ne m'a point écrit, mais il a écrit à une autre personne qu'à ma considération il venait de faire du bien à un frère de feu *Damilaville*. Il m'a fait dire aussi qu'il avait entre les mains la requête

de ma colonie; et je vois qu'il daigne y songer, puisqu'elle n'est pas encore dévorée par les fermiers ou directeurs. On nous laisse tranquilles jusqu'à présent. J'attendrai le résultat de ses bontés. 1774.

Je présume que vous verrez M. *Turgot* à Fontainebleau, et que vous pourrez, mon cher ange, lui dire en général quelques mots qui réveilleront son attention pour un établissement digne en effet d'être protégé par lui.

Voilà deux ministres qui sont venus tous deux chez moi; l'un est M. *Bertin*, l'autre M. *Turgot*. Puissent-ils s'en ressouvenir, non pas pour favoriser ma personne, mais pour le bien de la chose! elle en vaut la peine, quoique ce ne soit qu'un point sur la carte.

Je suis persuadé que vous êtes bien avec M. de *Maurépas*. Vous avez des droits à son amitié, et encore plus à son estime. Je ne crois pas que ma liaison indispensable avec un homme auquel je suis attaché depuis cinquante années, et dont il n'était pas l'ami intime, lui ait donné pour moi une haine bien marquée. Je ne crois pas, non plus, qu'il me favorise beaucoup; vous ne croyez pas aussi qu'il ait pour moi la plus vive tendresse. Je présume seulement qu'il a de trop grandes affaires; et qu'il a l'ame trop noble pour ne me pas laisser mourir en paix.

Me voilà, mon cher ange, à l'âge de quatre-vingts ans, un peu perclus, un peu sourd, un peu aveugle, assez embarrassé dans mes affaires, n'ayant du gouvernement qu'un carré de parchemin, ne demandant rien pour moi, ne désirant rien que de vous

— voir, vous souhaitant, à vous et à madame d'Argental,
 1774. santé et amusement, mettant toujours ma frêle existence à l'ombre de vos ailes, vous respectant de toutes mes forces, vous aimant de tout mon cœur.

Croiriez-vous que je viens de recevoir des vers français d'un fils du comte de *Romanzof*, vainqueur des Turcs, et que, parmi ces vers, il y en a de très-beaux, remplis surtout de la philosophie la plus hardie, et telle qu'elle convient à un homme qui ne craint ni le mufti ni le pape ? Cela me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue qu'*Attila* était un homme très-aimable et un fort joli poète.

L E T T R E C C X I V.

A M. V E R N E S, à Genève.

28 d'octobre.

LE petit ouvrage en vers du jeune comte de *Romanzof*, est un *Dialogue entre Dieu et le père Hayet, récollet*, l'un des auteurs du *Journal chrétien*.

Hayet prêche à DIEU l'intolérance; DIEU lui répond qu'il n'a point de bastille, et qu'il ne signe jamais de lettres de cachet. *Hayet* lui dit :

Ciel, que viens-je d'entendre ! ah, ah, je le vois bien. Que vous-même, Seigneur, vous ne valez plus rien.

Je ne crois pas que *Palard* soit fort au fait des affaires de Rome. Il faut croire plutôt un ancien ami du pape (frère *François*) qui dit avoir entendu

de

de fa bouche: *Io moro , sò perchè moro , sò dà chè moro ,
basta così.* 1774.

Frère *François*, confident et domestique de *Ganganelli*, est mort de la même maladie de son maître.

Le vieux malade fait mille complimens à M. *Vernes*.

L E T T R E C C X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de novembre.

EN lisant votre lettre du 30 d'octobre , mon cher ange , je suis prêt de voler vers vous , mais donnez-moi des ailes. Mes plus fortes chaînes sont celles qui me retiennent dans mon lit où je ne dors point. Je suis près de ma salle à manger où je ne mange point ; je vois mon jardin où je ne me promène point ; j'ai autour de moi des sociétés dont je ne jouis point ; j'ai la passion la plus forte de venir au coin de votre feu , et ce n'est qu'une passion très-malheureuse.

Je suis pénétré de tout ce que vous daignez faire pour mon jeune homme. Son souverain m'écrit qu'il l'a recommandé à son ministre , et je compte sur vous plus que sur tous les ministres du monde. J'écrirai bien certainement à madame la duchesse d'Enville et à madame du Deffant. Heureusement rien ne presse encore ; nous aurons tout le temps de nous déterminer ou à demander une grâce , ce qui me paraît très-triste et très-honteux , ou à soutenir le

Corresp. générale.

Tome XI. * B b

— 1774. procès, ce qui me paraît noble et convenable. *Linguet*, qui dans cette affaire donna un mémoire pour plusieurs accusés, pourrait être consulté; mais il s'est brouillé bien indiscrettement avec M. d'*Alembert*. Mon neveu d'*Ornoi* n'est que médiocrement au fait de la procédure. J'en ai une entre les mains, mais j'ignore si elle est complète. Tout ce que je fais bien certainement, c'est qu'il n'y a qu'un seul témoin d'un délit un peu grave; que ce témoin n'est pas oculaire; que ce témoin était un enfant intimidé, que son enfance même a fait mettre hors de cour. *Linguet*, qui est du pays, pourrait seul donner des indications. Est-il encore avocat? reprendra-t-il cette profession sous l'ancien parlement? attendons, encore une fois; mais on meurt à force d'attendre.

S'il s'agissait des *Sirven*, des *Calas*, des *Montbailli*, je paraîtrais bien hardiment, je soulèverais le ciel et la terre; mais ici le ciel et la terre seraient contre moi. Je dois me taire; je dois travailler fortement, et me cacher soigneusement.

Je suppose que cette affaire irait aux chambres assemblées, attendu que votre protégé est gentilhomme. Je suppose encore qu'il faudrait des lettres d'attribution du garde des sceaux au parlement, pour ne point passer par la juridiction d'une petite ville subalterne, remplie d'animosité, de haine de familles, de superstition, et surtout d'ignorance.

Je suppose encore que ces lettres d'attribution ne seraient pas difficiles à obtenir, puisque l'affaire a été jugée en dernier ressort par le parlement, et qu'il ne s'agit que de purger une contumace à ce parlement même; mais il s'agit de purger cette

contumace après le temps prescrit par les ordonnances, et c'est sur quoi il faut des lettres du grand sceau. 1774.

Toutes les affaires sont épineuses, et celle-ci plus qu'une autre. Je demande à la nature un peu de force pour ne pas succomber dans le travail que cette entreprise m'imposera. Mon repos est troublé par plus d'un orage, comme ma santé est exterminée par plus d'une maladie.

Je me mets à l'ombre de vos ailes, mes divins anges, désespéré de n'y être que de loin. Je peux mourir à la peine, mes derniers sentimens seront pour vous.

L E T T R E C C V I.

A M. DE CHAMFORT.

A Ferney, 16 de novembre.

MONSIEUR,

QUAND M. de la Harpe m'envoya son bel *Eloge de la Fontaine*, qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les académies de ce monde. Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. Je bénis DIEU, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui des genres dans lesquels on est bien au-dessus du grand siècle de *Louis XIV*; ces genres ne sont pas en

— grand nombre, et c'est ce qui redouble l'obligation
 1774. que je vous ai. Je vous remercie, du fond de mon cœur usé, de tous les plaisirs nouveaux que votre ouvrage m'a donnés; tout ce que je peux vous dire, c'est que *la Fontaine* n'aurait jamais pu parler d'*Esopé* et de *Phèdre* aussi bien que vous parlez de lui.

A propos, Monsieur, vous me reprochez, mais avec votre politesse et vos grâces ordinaires, d'avoir dit que *la Fontaine* n'était pas assez peintre. Il me souvient en effet d'avoir dit autrefois qu'il n'était pas un peintre aussi fécond, aussi varié, aussi animé que l'*Arioste*, et c'était à propos de *Joconde*; j'avoue mon hérésie au plus aimable prêtre de notre Eglise.

Vous me faites sentir plus que jamais combien *la Fontaine* est charmant dans ses bonnes fables; je dis dans les bonnes, car les mauvaises sont bien mauvaises: mais que l'*Arioste* est supérieur à lui et à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité de son génie inventif, par la profusion de ses images, par la profonde connaissance du cœur humain, sans faire jamais le docteur, par ces railleries si naturelles dont il assaisonne les choses les plus terribles! J'y trouve toute la grande poésie d'*Homère* avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille et une nuits*, la sensibilité de *Tibulle*, les plaisanteries de *Plaute*, toujours le merveilleux et le simple. Les exordes de tous ses chants sont d'une morale si vraie et si enjouée! N'êtes-vous pas étonné qu'il ait pu faire un poème de plus de quarante mille vers, dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et pas une ligne qui pèche contre la langue, pas un tour forcé, pas un mot impropre, et encore ce poème est tout en stances?

Je vous avoue que cet *Arioste* est mon homme , ou plutôt un Dieu , comme disent messieurs de Florence , *il divin' Ariosto*. Pardonnez-moi ma folie. *La Fontaine* est un charmant enfant que j'aime de tout mon cœur ; mais laissez-moi en extase devant messer *Ludovico* qui d'ailleurs a fait des épîtres comparables à celles d'*Horace*. *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* , il y a plusieurs places dans la maison de mon père : vous occupez une de ces places. Continuez , Monsieur , réhabilitez notre siècle ; je le quitte sans regret. Ayez surtout grand soin de votre santé. Je fais ce que c'est que d'avoir été quatre-vingts et un ans malade.

Agréez , Monsieur , l'estime sincère et les respects du vieux bon homme V.

Je suis toujours très-fâché de mourir sans vous avoir vu.

LET TRE C C X V I I.

A M. D' O R N O I.

A Ferney, 20 de novembre.

Vous êtes , mon cher ami , un très-bon rapporteur , et vous seriez un excellent avocat général. Ce n'est pas une petite affaire de rédiger neuf édits qu'on a entendu lire rapidement. Je crois en général que les neuf édits seront très-bien reçus du public, et même de votre compagnie.

Vous voilà rendus aux vœux de tout Paris. Vous

— voilà dans votre place , et c'est le point principal.
 1774. Vous ferez toujours le boulevard de la France contre les entreprises de Rome. Vous donnerez la régence du royaume dans les occasions qui , Dieu merci , ne se présenteront de plus de cent ans. Enfin vous n'avez d'autre contrainte que celle de ne point faire de mal dans quelques circonstances délicates où vous en pourriez faire. Il est si beau , à mon gré , de rendre la justice ; c'est une fonction si noble , si difficile et si respectable par ses difficultés mêmes , que ce n'est point l'acheter trop cher par quelques légères privations.

Je vous remercie , mon cher ami , de votre beau rapport ; je ne vous importunerai pas encore de l'affaire de notre jeune homme pour laquelle vous vous intéressez. Il continue à nous plaire à tous : sa modestie et sa sagesse ne se démentent point.

M. *Turgot* , qui a couché huit ou dix jours aux Délices , il y a bien long-temps , voudra bien lui accorder sa protection. Nous en trouverons beaucoup à la cour ; mais vous nous serez plus nécessaire que personne dans votre corps. Je voudrais pouvoir le mener moi-même à Paris , et venir vous embrasser ; mes quatre-vingts ans et mes maladies me retiennent. Je vois la mort de bien près ; mais je vous avoue que je serais fâché de mourir sans avoir pu rendre à ce jeune infortuné les services que l'humanité lui doit. J'ai quelques pièces du procès , mais je ne les ai pas toutes. Je les demande , je les attends de sa famille. Réservez-moi votre appui et vos soins généreux , pour le temps où il faudra qu'il se présente. Son souverain a écrit pour le faire

recommander par le ministre qu'il a en France. J'espère que la meilleure recommandation fera dans les pièces du procès. Alors il faudra, je crois, des lettres d'attribution au parlement pour le juger; sinon il faudrait des lettres de grâces, ce que je n'aime point du tout, parce que grâce constate crime. 1774.

Adieu, mon cher ami; vous allez juger, Paris va se réjouir, et je vais souffrir. Je vous embrasse très-tendrement; votre paresseuse tante en fait autant.

L E T T R E C C X V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

M O N cher ange, il faut premièrement que madame d'*Argental* affermissse sa santé contre la rigueur de l'hiver; pour moi, je ne sors de ma chambre de quatre mois. Tout ce que je crains, c'est de mourir avant que l'affaire du jeune homme si digne de vos bontés soit entamée. Il faut avoir toutes les pièces du procès, sans en excepter une, après quoi on prendra le parti que votre prudence et celle des autres sages jugeront le plus convenable.

J'écris à madame la duchesse d'*Enville*. Je vous prie de lui demander à voir ma lettre, et de me dire si la vivacité de ma jeunesse ne m'a pas emporté un peu trop loin. Elle pardonnera sans doute à un

— cœur sensible , aussi pénétré de sa générosité que des
1774. abominables horreurs dont je lui parle.

Je vais écrire à madame *du Deffant* ; j'écrirai aussi à M. de *Goltz*. M. de *Condorcet* dit qu'il aura les pièces à Paris. Je fais mille efforts pour les avoir d'Abbeville ; ce que j'en ai n'est pas suffisant , et on ne peut rien hasarder sans ce préalable.

M. *Turgot* nous protégera , et certainement nous ne le compromettrons point. J'aimerais mieux mourir (et ce n'est pas coucher gros) que d'abuser de son nom et de ses bontés ; il doit en être bien persuadé ; et quand mon cher ange le verra , il le confirmera dans cette sécurité.

Si vous me demandez ce que je fais dans les intervalles que me laisse cette épineuse et exécrationnelle affaire , vous le saurez bientôt , mon cher ange , et vous verrez ce que peut encore un jeune homme de quatre-vingts et un ans , quand il veut vous amuser et vous plaire.

Je ne fais si d'*Ornoi* , dans ces commencemens , aura le temps de prendre des mesures avec vous pour la résurrection de notre jeune homme. Rien ne presse encore ; il faut attendre que la procédure arrive. Vous croyez bien que je ne paraîtrai pas m'en mêler ; mes services secrets sont nécessaires , mais mon nom est à craindre.

Je voudrais bien que vous pussiez rencontrer M. le marquis de *Condorcet* et causer avec lui sur cet événement infernal.

Quoi qu'il arrive , cette entreprise coûtera beaucoup et a déjà coûté ; mais on ne peut mieux employer son argent. Vous m'avez mis , par votre

attention charmante, en état de faire ce que l'humanité exige de moi. Plût à Dieu que M. le maréchal de *Richelieu* voulût en user comme vous. Il me doit beaucoup. Son intendant me mande que l'affaire de madame de *Saint-Vincent* l'empêche de me soulager. Cette affaire est bien désagréable ; il valait mieux peut-être s'accommoder avec la famille pour quelque argent, ce qui eût été très-facile, que de s'exposer à soixante et dix-huit ans aux discours de tout Paris et de l'Europe, et surtout de plusieurs gens de lettres très-accrédités qui se plaignent de lui, et qui ne pardonnent point : cela me fâche. Le marquis de *Vence* l'appelle dans ses lettres l'*antique Alcibiade* ; c'est un nom que je lui avais donné dans mes goguettes, quand il n'était point antique. Le farcasme retombe un peu sur moi, et cela me fâche encore.

Les enquêtes de Paris sont fâchées aussi, mais la grand'chambre doit être bien aise. Le grand conseil me paraît demander de petites modifications nécessaires. Je me trouve entre mon neveu *Mignot* et mon neveu d'*Ornoi*. Je les aime tous deux, parce qu'ils ont tous deux l'ame très-honnête. J'aime la besogne de M. de *Maurepas*, dans cet arrangement difficile. Il a rempli les vœux du public ; et, en rétablissant le parlement il n'a donné aucune atteinte à l'autorité royale. Voilà certainement l'aurore d'un beau règne. M. de *Maurepas* commence mieux que le cardinal de *Fleuri* ; c'est qu'il a plus d'esprit, qu'il est plus gai, et qu'il n'est point prêtre.

On dit qu'*Henri IV* va paraître à la fois à la comédie italienne et à la française, comme sur le

— Pont-neuf. La nation sera toujours très-drôle , et il
1774. est bon de lui laisser en cela ses coudées franches.

Adieu , mon très-cher ange ; le grand point est que madame d'*Argental* se porte bien. Je fais mille vœux pour sa santé ; mais à quoi les vœux d'un blaireau des Alpes peuvent-ils servir ? Ceux de l'univers entier ne servent pas d'un clou à soufflet.

L E T T R E C C X I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

24 de novembre.

J'AI encore cette fois-ci , Madame , un bon thème pour vous écrire. Ce thème n'est ni le parlement , ni le grand conseil , ni la conduite noble et sage du ministère dans cette affaire épineuse : ce thème n'est point *Orphée* ou *Azolan* , et les doubles croches de la musique nouvelle. Ce n'est point *Henri IV* qui va paraître , dit-on , à la comédie française et à l'italienne , comme sur le Pont-neuf , au milieu de son peuple. Je souhaite qu'il y paraisse avec beaucoup d'esprit , car il en avait : il faisait de ces reparties que la postérité n'oubliera jamais ; et sans doute on ne fera pas dire à *Henri IV* des choses communes. Mon thème n'est pas le sacre du roi à Rheims , car il est né tout sacré , et il n'a pas besoin d'être oint pour être très-cher à toute la nation. Mon thème n'est

point non plus mon départ pour Paris , pour venir vous voir et vous entendre , attendu que je ne puis fortir de mon lit avec mes quatre-vingts et un ans , douze pieds de neige , et perdant mes yeux et mes oreilles. Je voudrais vous demander si vous ferez assez heureuse cet hiver pour jouir de la société de madame la duchesse de *Choiseul*.

Mais le principal sujet de ma lettre est de vous remercier du fond de mon cœur et de toutes mes forces (si j'ai des forces) , de l'humanité et de la bonté avec laquelle vous êtes entrée dans l'affaire dont M. d'*Argental* vous a parlé. Il me mande que vous voulez bien la solliciter auprès de madame la duchesse d'*Enville*. Je fais qu'elle n'attend pas qu'on la prie, quand il s'agit de faire du bien ; c'est l'ame la plus généreuse et la plus noble qui soit au monde. Les éloges que vous donnez à sa belle action , Madame , seront sa récompense ; car il en faut pour la vertu.

L'affaire qu'elle protège ne peut être encore sur le tapis. Il y faut bien des préliminaires. Vous savez que dans ce monde-ci le mal arrive toujours à bride abattue ; le bien marche à pied , et est boiteux des deux jambes. Ce qu'on demande est assurément de la plus grande justice , mais cela ne suffit pas. Comme justice a besoin d'aide , je n'en connais point de plus puissante que celle de madame la duchesse d'*Enville*. L'affaire intéresse , ce me semble , toutes les familles. Il n'y a point de père et de mère dont les fils ne puissent être exposés à la même aventure. Ces folies passagères , qu'on doit ignorer , arrivent tous les ans dans les régimens , dans toutes les garnisons. Vous

— 1774. savez de quoi il s'agit. Le jeune homme pour qui on s'emploie est entièrement innocent. Il est vrai que je suis un peu récusable , et que je passe pour être bien indulgent sur ces intérêts ; mais qui ne l'est pas aujourd'hui ? Ce siècle s'est un peu formé : on ne pense plus comme on pensait au douzième siècle , ou plutôt comme on ne pensait pas.

Au reste, vous croyez bien que je ne paraîtrai point dans cette affaire ; il ne m'appartient pas de m'en mêler. Je ne vous écris , Madame , que pour vous remercier clandestinement , et pour vous dire que , de près ou de loin , je vous serai dévoué jusqu'au dernier moment de ma vie avec l'attachement le plus tendre et le plus respectueux. V.

L E T T R E C C X X.

A M A D A M E

LA DUCHESSE D'ENVILLE.

26 de novembre.

MADAME ,

J'AI appris par M. d'*Argental* l'action généreuse que vous daignez faire , et je n'en ai point été surpris : il n'est pas dans votre nature d'agir autrement. Vous rendez un service nouveau à l'innocence et à l'humanité entière. Pour moi , je dois me taire , me cacher et vous admirer.

J'attends les papiers nécessaires. J'en ai assez pour être convaincu de la frivolité et du ridicule des accusations. Le jugement atroce qui ne passa que de deux voix, est mille fois pire que celui des *Calas*. Il n'y avait pas certainement de quoi fouetter un page. Il est bien vrai qu'on n'avait pas ôté de loin son chapeau à des capucins, qu'on avait récité devant une seule personne les litanies de *Rabelais*, dédiées à un cardinal et imprimées avec privilège du roi. Il est vrai qu'on avait chanté une mauvaise chanson de corps-de-garde, faite il y a cent ans : il est vrai encore qu'on avait récité l'*Ode à Priape* de *Piron*, que vous ne connaissez pas, Madame, et pour laquelle le feu roi avait donné à *Piron* une pension de quinze cents livres sur sa cassette.

Il n'y avait pas là de quoi condamner deux jeunes gentilshommes, d'environ dix-sept ans, au plus épouvantable des supplices, de quoi leur faire subir la question ordinaire et extraordinaire, de quoi leur couper la main qui n'avait pas ôté le chapeau devant des capucins pendant la pluie, de quoi leur arracher la langue avec des tenailles, de quoi jeter leurs corps, tout vivans, dans les flammes.

Un seul homme détermina les juges à être assassins et cannibales, afin de passer pour chrétiens. (*)

Je ne doute pas, Madame, que vous ne sachiez entendre enfin la pitié, la raison, l'humanité, la justice ; tout cela est digne de vous, tout sera votre ouvrage.

Je suis persuadé que vous toucherez M. le comte de *Maurepas*. Il a l'ame noble et grande, comme vous ;

(*) M. *Pasquier*.

— il faudra bien faire réussir une si juste entreprise, sans
 1774. se compromettre. On n'abusera point de vos bontés;
 on ne fera aucune démarche avant d'avoir toutes les
 pièces nécessaires.

Je me jette à vos pieds au nom de l'humanité.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

L E T T R E C C X X I.

A M. LE BARON DE GOLTZ,

MINISTRE DU ROI DE PRUSSE, à Paris.

Le 7 de décembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu de sa majesté le roi de Prusse une lettre pleine de bontés pour le sieur de *Morival*, un de ses officiers. Il joint à cette lettre celle que vous lui avez écrite le 6 de novembre. Je vois avec quelle générosité vous voulez bien protéger ce jeune gentilhomme. Il est assurément bien digne de ce que vous daignez faire pour lui; il est plein de courage, de prudence et de vertu. Son unique ambition est de vivre et de mourir dans votre service.

Vous savez, Monsieur, son horrible aventure; c'est un assassinat juridique, pire que celui des *Calas*. Plus ce jugement est atroce, plus on cache les pièces du procès. On nous fait espérer pourtant qu'enfin nous les obtiendrons. Alors nous nous jetterons entre vos bras; et je me flatte que le nom du roi votre maître suffira, avec vos bons offices, pour obtenir la justice

qu'on demande. S'il nous était possible de retirer du greffe ces malheureux parchemins, nous pourrions alors vous conjurer d'engager M. le comte de *Vergennes* à demander la communication de ces pièces à monsieur le garde des sceaux, et nous saurions enfin précisément ce que nous devons demander. Heureusement rien ne presse encore. Le jeune homme s'occupe à mériter les bonnes grâces du roi, en apprenant les fortifications et l'art du génie. Il y fait des progrès étonnans; il a levé des cartes de tout un pays avec une facilité surprenante. Je les envoie au roi par cet ordinaire.

J'ose ajouter, Monsieur, que si ce jeune homme est assez heureux pour vous être présenté, vous trouverez qu'il mérite les obligations qu'il vous a. Je joins mon extrême reconnaissance à la sienne.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

LETTRE CCXXII.

A M. LE COMTE DE MEDINI,

Auteur d'une traduction de la Henriade en vers italiens.

9 de décembre.

MONSIEUR,

JE n'ose pas vous remercier dans votre belle langue, à laquelle vous prêtez de nouveaux charmes. D'ailleurs, ayant presque perdu la vue à l'âge de quatre-vingts et un ans, je ne puis que dicter dans ma langue

— 1774. française qui est une des filles de la vôtre. Nous n'avons commencé à parler et à écrire qu'après le siècle immortel que vous appelez le *seicento* : je crois être dans ce *seicento*, en lisant l'ouvrage dont vous m'avez honoré. Votre poème n'est pas une traduction, dont il n'a ni la roideur, ni la faiblesse : il est écrit d'un bout à l'autre avec cette élégance facile qui n'appartient qu'au génie. Je suis persuadé qu'en lisant votre *Henriade* et la mienne, on croira que je suis le traducteur.

Un mérite qui m'étonne encore plus, et dont je crois notre langue peu capable, c'est que tout votre poème est composé en stances pareilles à celles de l'inimitable *Ariosto* et du grand *Tasso*, son digne disciple. Je voudrais que ma langue française pût avoir cette flexibilité et cette fécondité. Elle y parviendra peut-être un jour, puisqu'elle est devenue assez maniable pour rendre les beautés de *Virgile* sous la plume de M. *Delille* ; mais nous n'avons pas les mêmes secours que vous. Il vous est permis de raccourcir ou d'allonger les mots selon le besoin : les inversions sont chez vous d'un grand usage. Votre poésie est une danse libre dans laquelle toutes les attitudes sont agréables, et nous dansons avec des fers aux pieds et aux mains : voilà pourquoi plusieurs de nos écrivains ont essayé de faire des poèmes en prose : c'est avouer sa faiblesse, et non pas vaincre la difficulté.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie, Monsieur, de m'avoir embelli en me surpassant. Je n'ai plus qu'un souhait à faire, c'est que vous puissiez passer par les climats que j'habite, lorsque vous irez revoir

Mantoue,

Mantoue, la patrie de *Virgile* notre prédécesseur et notre maître. Ce serait une grande consolation pour moi d'avoir l'honneur de vous voir dans ma retraite, et de me féliciter avec vous que vous ayez éternisé en vers italiens un poëme français qui n'est fondé que sur la raison et sur l'horreur de la superstition et du fanatisme. Je n'ai pu m'aider de la fable, comme ont fait souvent l'*Arioste* et le *Tasse*. La sévérité et la sagesse de notre siècle ne le permettraient pas. Quiconque tentera parmi nous d'abuser de leur exemple, en mêlant les fables anciennes ou tirées des anciennes à des vérités sérieuses et intéressantes, ne fera jamais qu'un monstre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de décembre.

MON très-cher ange, pourquoi ne suis-je pas auprès de vous? pourquoi suis-je dans mon lit, entre le mont Jura et les Alpes? Hélas, vous voyez tout tomber à vos côtés. Restez, vivez, jouissez d'une santé qui est le fruit de votre sagesse et de votre tempérance. M. de *Thibouville* a le bonheur de vous tenir compagnie, et moi je suis à plus de cent lieues de vous. Je n'ai jamais senti si cruellement le triste état où je suis réduit. Est-il possible qu'en étant près de perdre pour jamais ce que vous avez perdu, vous

Corresp. générale.

Tome XI. * C c

— ayez pu penser au jeune homme qui est si digne de
 1774. votre protection, et même à ma colonie?

Vous êtes si occupé de faire du bien, que vous ne pouviez vous empêcher de m'en parler dans le temps même où votre cœur était tout entier à vos douleurs et à vos regrets. Restez-vous dans votre belle maison? pourrai-je enfin vous y voir à la fin de mars? car il m'est absolument impossible de remuer de tout l'hiver. Mais vivrai-je jusqu'à la fin de mars? et qui peut compter sur un seul jour?

S'il y a des consolations pour moi, je m'en donne une, c'est de travailler à un ouvrage singulier, que je fais principalement pour mériter votre suffrage et pour amuser quelques-uns de vos momens. Je vous l'enverrai dans six semaines. Je m'imagine que ce fera une petite diversion pour vous. Cette idée adoucit mes peines; madame *Denis* sent avec moi toutes les vôtres. Nous vous plaignons, nous parlons de vous sans cesse. M. de *Florian* entre vivement dans tous nos sentimens; M. et madame *Dupuits* les partagent. Notre petit officier prussien très-français, très-sensible, pénétré de ce que vous avez daigné faire pour lui, s'intéresse à vous comme s'il avait le bonheur de vous connaître: la reconnaissance est sa principale vertu. Non, mon cher ange, je n'ai jamais connu de jeune homme plus estimable de tout point, et des monstres ont osé Cette image affreuse, me persécute jour et nuit. Je l'écarte pour remplir mon cœur uniquement de vous, pour vous dire que vous êtes ma consolation, et que je suis désespéré de ne pouvoir dans ce moment venir contribuer à la vôtre. Vivez, mon cher ange. V.

L E T T R E C C X X I V.

1774.

A U M E M E.

11 de décembre.

JE suis honteux, mon cher ange, et je me reproche bien de vous parler d'autre chose que de votre situation, de votre douleur, et des tristes détails qui doivent vous occuper; mais peut-être que le mémoire que je vous envoie, et que M. le marquis de *Villevieille* doit vous faire remettre, sera pour vous une diversion intéressante. Vous serez étonné, indigné et animé en le lisant. Vous encouragerez M. de *Goltz* à qui j'ai écrit. Vous pourrez lui faire lire ce mémoire qui doit faire le même effet sur son esprit que sur le vôtre et sur le mien. J'en fais tenir une copie à mon neveu d'*Ornoi*, et une autre à M. le marquis de *Condorcet*. Nous avons tout le temps de prendre nos mesures. J'ose être sûr du succès, quand vous aurez le temps de recommander cette affaire si digne de vos bontés, et si intéressante pour l'humanité entière. Je crains de vous presser, et que vous ne pensiez que je vous presse. Je crains que vous ne quittiez vos propres affaires pour celle-ci. Gardez-vous-en bien; réservez-la pour un moment de loisir.

Je vous adore, mon cher ange.

1774.

L E T T R E C C X X V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney , 12 de décembre.

MES neiges , Monsieur , mes quatre-vingts ans , et mes douleurs continuelles , ne m'ont pas permis de vous parler plutôt de vos plaisirs. Le récit que vous m'en faites m'a bien consolé. Je vois que les talens se sont rassemblés chez vous. Jouissez longtemps d'une vie si dignement occupée. Vous êtes dans un beau climat , et je suis actuellement en Laponie. Le hameau que vous avez vu , est devenu une jolie petite ville ; mais il y fait froid comme à Archangel.

Il est bien triste , je vous l'ai dit plus d'une fois , que les gens qui pensent de même ; ne demeurent pas dans les mêmes lieux. Quelques maisons que j'ai bâties dans ma colonie, sont habitées par des personnes dignes de vous connaître. Elles me font sentir tout ce que j'ai perdu par votre éloignement. Vous avez fait une plus grande perte , en n'ayant plus M. *Turgot* pour intendant ; mais la France y a gagné. Vous avez la consolation de voir les commencemens d'un règne juste et heureux.

Messieurs vos enfans ont les plus belles espérances, et feront la consolation de votre vie. Je vais bientôt finir la mienne , mais ce fera en vous aimant. V.

L E T T R E C C X X V I.

1774.

A. M. D E L A L A N D E.

19 de décembre.

JE commence, Monsieur, par vous remercier de tout mon cœur des volumes d'astronomie (*) que vous voulez bien me promettre. Il est vrai que je suis presque aveugle l'hiver, et que je ne suis pas fait pour les observations, mais je vous dirai avec *Keil* :

Thus wi frons heaven remote to heaven shallmore
With strenght' of mind, and tread the abiss above.

J'ai *Keil* et *Grégori*, il ne me manque que vous. Je n'aurais pas abandonné ce genre d'étude, si j'avais pu me flatter d'y réussir comme vous. A propos d'astronomie, vous m'avouerez que, si on a admiré les oreris d'Angleterre (**) qui ne sont qu'une misérable petite copie du grand spectacle de la nature, on doit, à plus forte raison, admirer l'original; et que *Platon* n'était pas un sot, lorsqu'en méprisant et en détestant toutes les superstitions des hommes, il avouait qu'il existe un éternel géomètre.

Je ne m'étonne point que des fripons engraisés

(*) *Astronomie* en trois volumes in-4°, par M. de la Lande.

(**) Espèce de planétaire ou de machine qui représente les mouvemens des planètes.

1774.

de notre sang, se déclarèrent contre M. *Turgot*, qui veut le conserver dans nos veines; et que, lorsqu'on nous saigne, ce soit pour l'Etat et non pour des financiers. M. *Turgot* est d'ailleurs le protecteur de tous les arts, et il l'est en connaissance de cause. C'est un esprit supérieur et une très-belle ame. Malheur à la France, s'il quittait son poste!

S'il m'est permis à mon âge de m'intéresser aux affaires de ce monde, je dois être bien content que M. de *Baquencourt* soit notre intendant. C'est lui qui fut le rapporteur, aux requêtes de l'hôtel, de l'abominable procès des *Calas*; c'est lui qui entraîna toutes les voix; et qui vengea la nature humaine, autant qu'il le pouvait, de l'absurde barbarie des pilates de Toulouse.

J'aime fort *Sic Geneviève*; mais je voudrais qu'on bâtit une belle salle pour *S^t Racine*, *S^t Corneille* et *S^t Molière*.

A l'égard de *S^t Henri IV*, qu'on voulut assassiner tant de fois, que *Grégoire XIII* déclara génération bâtarde et détestable, et à qui le pape *Clément VIII* donna le fouet sur les fesses des cardinaux *du Perron* et d'*Offat*, contre lequel les *Frérons* de ce temps-là écrivirent des volumes d'injures, qu'on tua enfin dans son carrosse au milieu de ses amis; à l'égard, dis-je, de ce *Henri IV*, qu'on ne connaît bien que depuis une trentaine d'années, ce n'est pas aux marionnettes qu'il faudrait l'adorer (*), mais dans la cathédrale de Paris.

Adieu, Monsieur; les habitans de mon désert désirent passionnément d'avoir l'honneur de vous

(*) On jouait alors *Henri IV* sur plusieurs théâtres de Paris.

revoir, quand vous reviendrez dans notre voisinage. —
 Conservez vos bontés pour le vieux malade qui vous 1774.
 est tendrement attaché.

L E T T R E C C X X V I I.

A M. A U D I B E R T, à *Marseille*.

A Ferney, le 19 de décembre.

SI vous avez, Monsieur, connu le froid à *Marseille* au mois de novembre, vous devez actuellement avoir trop chaud. Voilà comme la nature est faite. Il y a autant de variation dans les têtes de Paris, que nous en éprouvons dans les saisons. Vous savez à présent, ou vous saurez bientôt, avec quelle reconnaissance le parlement fait des remontrances au roi contre l'édit qui l'a ressuscité.

J'apprends qu'il y a une forte cabale de quelques financiers contre M. *Turgot*. Cela seul ferait son éloge, et ne causera pas sa perte. La France ferait trop à plaindre, si un homme d'un mérite et d'une vertu si rare cessait d'être à la tête des affaires.

Vous avez eu la bonté, Monsieur, de me faire toucher quelquefois un peu d'argent; je vous demande aujourd'hui une autre grâce; elle est un peu plus considérable: c'est de me conserver la vie en m'envoyant un petit quartaut du meilleur vin de *Frontignan*. Ne le dites pas à ceux qui me payent des rentes viagères. Ce sera une petite extrême-onction que vous aurez la bonté de me donner. Je vous ferai

1774.

tenir l'argent par Lyon ou par Genève , comme il vous plaira. Si vous me refusez , je suis homme à venir chercher moi-même du vin muscat à Marseille , car je ne puis plus tenir aux neiges du mont Jura.

Agréez, Monsieur, les sincères remercîmens, &c.

L E T T R E C C X X V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

MON cher ange , vous passez bien rapidement par de tristes épreuves. Votre lettre , que la douleur a écrite , pénètre mon cœur. Je savais bien que M. de *Félino* était un homme d'un rare mérite ; mais j'ignorais que vous fussiez lié avec lui d'une amitié si tendre. La mort vous a donc tout enlevé , frère , femme , amis. Je vous vois presque seul ; je ne suis pas fait assurément pour remplir ce vide effroyable. Je partirais sur le champ , si j'avais la force de me traîner. Que je volerais vite vers vous ! que je partagerais tous vos sentimens ! je ne voudrais exister dans un coin de Paris que pour être uniquement à vos ordres. Mon cher ange , vous êtes malheureux par votre cœur. Votre douleur même porte avec elle la plus flatteuse des consolations , le secret témoignage de ne souffrir que parce que vous avez une belle âme. Pour moi , je souffre de la tête aux pieds dans mon pauvre corps , et mon esprit est à la torture par ma situation , par le combat continuel entre le désir de

venir me jeter entre vos bras , et l'impuissance actuelle de m'y rendre.

 1774.

Occupez-vous beaucoup , mon cher ange ; je ne connais que ce remède dans l'état où vous êtes ; je suis malade dans mon lit , à quatre-vingts ans passés , au milieu des neiges ; je m'occupe , et cela seul me fait vivre.

Je vous enverrai , au mois de janvier , un petit résultat d'une partie de mes occupations. J'ose penser qu'il vous amusera , vous et M. de *Thibouville* qui vous tient , je crois , compagnie. Mais vous avez des soins plus importants qui font diversion à vos chagrins ; votre place même est pour vous une nécessité de vous distraire. Vous avez M. le duc de *Praßlin* qui a besoin de vous autant que vous avez besoin de lui , et à qui je vous prie de présenter mon respectueux et tendre attachement. D'ailleurs , y a-t-il quelqu'un dans la bonne compagnie de Paris qui n'ambitionne le bonheur de vivre avec vous ?

J'ose compter , parmi les objets qui pourront occuper votre ame noble et sensible , l'affaire du jeune homme pour qui vous prenez un si juste intérêt. J'ignore si vous voyez quelquefois madame la duchesse d'*Enville*. Je suis pénétré de ses bontés. Elle me parle d'une grâce , c'était en effet à quoi se bornait d'abord le très-estimable infortuné qu'elle daigne protéger ; mais je ne veux point de grâce , je veux absolument justice , et une justice complète. Je n'ai qu'un seul co-accusé à craindre et à diriger ; mais c'est un imbécille timide , qui d'ailleurs est à cent cinquante lieues de moi. Ce pauvre garçon est le seul obstacle qui m'arrête. J'entrerais avec vous dans tous ces

— 1774. détails, quand vous serez un peu plus en état de vous y prêter, et quand il sera temps de purger la contumace : ce sera alors l'affaire la plus simple, la plus aisée et la plus prompte, comme la plus juste. C'est au parlement même qu'elle doit être jugée, et mon neveu d'*Ornoi* peut y servir plus que tous les ministres et que toute la cour. Tout cela demande un peu de temps : je crois même que le parlement a maintenant des affaires plus pressées. Nous verrons bientôt si ses remontrances plairont fort à la cour : nous verrons si on sera content que le premier effet des grâces infinies du roi ait été de s'en plaindre.

Mon très-cher ange, je mets toutes vos douleurs avec les miennes dans mon cœur. Ce cœur est en pièces, les pièces sont à vous. Je vous embrasse de mes très-faibles bras. V.

L E T T R E C C X X I X.

A U M E M E.

30 de décembre.

AH, mon cher ange, mon cher ange ! il faut que je vous gronde. M. de *Thibouville*, M. de *Chabanon*, madame du *Deffant*, m'apprennent que je venais vous voir au printemps. Oui, j'y veux venir, mais...

Je n'y vais que pour vous, cher ange que vous êtes ; je ne puis me montrer à d'autres qu'à vous. Je suis sourd et aveugle, ou à peu-près. Je passe les trois quarts de la journée dans mon lit, et le reste

au écoin du feu. Il faut que j'aye toujours sur la tête un gros bonnet, sans quoi ma cervelle est percée à jour. Je prends médecine environ trois fois par semaine; j'articule très-difficilement, n'ayant pas, Dieu merci, plus de dents que je n'ai d'yeux et d'oreilles.

Jugez, après ce beau portrait qui est très-fidelle, si je suis en état d'aller à Paris in fiocchi. Je ne pourrais me dispenser d'aller à l'académie, et je mourrais de froid à la première séance.

Pourrais-je fermer ma porte, n'ayant point de portier, à toute la racaille des polissons, soi-disant gens de lettres, qui auraient la sotte curiosité de venir voir mon squelette? et puis, si je m'avais, à l'âge de quatre-vingts et un ans, de mourir dans votre ville de Paris, figurez-vous quel embarras, quelles scènes et quel ridicule! Je suis un rat de campagne qui ne peut subsister à Paris que dans quelque trou bien inconnu; je n'en sortirais pas dans le peu de séjour que j'y ferais. Je n'y verrais que deux ou trois de vos amis, après qu'ils auraient prêté serment de ne point déceler le rat de campagne aux chats de Paris. J'arriverais sous le nom d'une de mes masures, appelée terre, de sorte qu'on ne pourrait m'accuser d'avoir menti, si j'avais le malheur insupportable d'être reconnu.

Gardez-vous donc bien, mon cher ange, d'autoriser ce bruit affreux que je viens vous voir au printemps. Dites qu'il n'en est rien, et je vais mander bien expressément qu'il n'en est rien.

Cependant consolez-vous de vos pertes, jouissez de vos nouveaux amis, de votre considération, de

— 1774. votre fortune , de votre santé , de tout ce qui peut rendre la vie supportable. Vous êtes bien heureux de pouvoir aller au spectacle ; c'est une consolation que tous vos vieux magistrats se refusent , je ne fais pourquoi ; c'était celle de *Cicéron* et de *Démôsthène*. Notre parterre de la comédie n'est rempli que de clercs de procureurs et de garçons perruquiers : nos loges sont parées de femmes qui ne savent jamais de quoi il s'agit , à moins qu'on ne parle d'amour. Les pièces ne valent pas grand'chose , mais je n'en connais pas de bonne depuis *Racine* ; et avant lui il n'y a qu'une quinzaine de belles scènes , tout au plus ; mais je ne veux pas ici faire une dissertation.

Mon jeune homme m'occupe beaucoup. Si je puis parvenir seulement à écarter un témoin imbécille et très-dangereux , je suis sûr qu'il gagnera son procès tout d'une voix. Il faudrait un avocat au conseil bien philosophe , bien généreux , bien discret , qui prît la chose à cœur , et qui signât une requête au garde des sceaux , pour obtenir la liberté de se mettre en prison , et de se faire pendre , si le cas y échoit. Ces lettres du sceau , après les cinq ans de contumace , ne se refusent jamais. Laissons passer les fadeurs du jour de l'an et le tumulte du carnaval , après quoi nous verrons à qui appartiendra la tête de cet officier. Son maître commence à prendre la chose fort à cœur , mais non pas si chaudement que moi. Je regarde son procès comme la chose la plus importante , et qui peut avoir les suites les plus heureuses ; mais il faut que d'*Ornoi* m'aide. Ce sera à lui de disposer les choses de façon que rien ne traîne , et que ce ne soit qu'une affaire de

forme. Je vais travailler de mon côté à écarter ce sot témoin, seul obstacle qui m'embarrasse; si je ne réussis pas dans cette entreprise très-sérieuse, je parviendrai du moins à procurer quelque fortune à cet officier auprès de son maître. Les *Frérons* et les *Sabotiers* ne m'empêcheront pas de faire du bien tant que je vivrai.

Adieu, mon cher ange; amusez-vous, secouez-vous, occupez-vous, aimez toujours un peu le plus vieux, sans contredit, de tous vos serviteurs, qui vous aimera tendrement tant qu'il aura un souffle de vie.

L E T T R E C C X X X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

31 de décembre.

Je passe, Madame, des noëls (*) aux jérémiades; c'est le sort de la plupart des hommes, et tel a toujours été le mien.

C'est l'affaire dont vous avez parlé à madame la duchesse de *la Rochefoucauld*, qui occupe actuellement ma vieille tête et mon jeune cœur. Il est difficile d'en venir à bout, quand on est dans son lit au milieu des neiges, à cent lieues des endroits où l'on devrait être.

Je suis déchiré en ayant continuellement sous mes

(*) Voyez dans les Lettres en vers et en prose, les noëls pour madame de Choiseul.

1774. yeux un jeune homme plein de sagesse et de talens, condamné à une multitude de supplices tels qu'on ne les inflige pas aux parricides, le tout pour avoir chanté dans son enfance une chanson du Pont-neuf.

Quand je songe que cette abominable aventure, pire mille fois que celle des *Calas*, n'a été que l'effet d'une tracasserie entre madame de B,... abbesse dans Abbeville, et un cuistre de juge subalterne, j'ai assurément raison d'être *Jérémie*. Il me semble que la retraite rend les passions plus vives et plus profondes. La vie de Paris éparpille toutes les idées; on oublie tout, on s'amuse un moment de tout dans cette grande lanterne magique, où toutes les figures passent rapidement comme des ombres; mais, dans la solitude, on s'acharne sur ses sentimens.

Savez-vous bien que *Pythagore*, qui n'était pas un sot, et qui a mis toute sa philosophie en logogryphes, dit dans un de ses préceptes: *Nemangez pas votre cœur*. C'est un grand mot: pour moi, je voudrais manger le cœur des assassins juridiques du chevalier de *la Barre*; mais j'adore le cœur de madame la duchesse de *la Rochefoucauld*: je ne l'appelle point madame d'*Enville*. Ce nom de *la Rochefoucauld* m'est cher depuis qu'un de ses ancêtres fut égorgé à la Saint-Barthelemy; à cette Saint-Barthelemy, Madame, après laquelle *Catherine de Médicis* donna un beau bal à toute la cour.

Je ne fais ce que c'est que la brochure de 63 pages; sur quoi roule-t-elle? il faut qu'elle soit bien bonne, puisque vous dites que vous consentiriez à en être soupçonnée.

Il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris au

printemps. Songez-vous bien qu'il y a quatre grands mois d'ici à la fin d'avril ? Je ne compte plus, que 1774.
 fur quelques heures. Si vous aviez des yeux, vous ririez bien de ma figure de quatre-vingts et un ans ; elle n'est assurément ni transportable ni montrable.

Je vous aime de tout mon cœur : mais à quoi cela sert-il ? Prenez, je vous en prie, le peu d'ame qui me reste, et quand vous l'aurez mise à vos pieds, ayez la bonté de la mettre aux pieds de l'ame de madame la duchesse de *la Rochefoucauld*. J'ai eu l'honneur de voir quelquefois son fils ; il m'a paru digne de son nom. V.

L E T T R E C C X X X I.

A M. D E C H A B A N O N.

Le 31 de décembre.

BONSOIR, mon bon ami, mon frère en Apollon ;
 Vous savez si mon cœur vous estime et vous aime.

Je vous parodie mal, mon frère ; mais je vous dis bonsoir, parce qu'en effet je me sens sur la fin de la journée de la vie. Je vous remercie du petit élixir que vous m'avez envoyé ; il me ranime un peu, mais ce n'est que pour un moment, et je vais retomber. J'ai passé des jours charmans avec vous ; j'avais espéré qu'au printemps je pourrais avoir le bonheur de vous revoir encore ; je me flattais trop. Tout m'avertit que les hôtels garnis de Paris sont pour moi des châteaux en Espagne. J'ai travaillé

— jusqu'à mes derniers jours ; cela m'a valu des en-
 1774. mis , mais aussi cela m'a valu votre amitié , ainsi je
 n'ai point à me plaindre. Vous êtes occupé à con-
 soler M. d'*Argental* de ses pertes ; je le tiens moins
 à plaindre , puisqu'il a un ami tel que vous. Buvez
 tous deux à ma santé , portez-vous bien , amusez-
 vous avec la poésie et la musique. Soyez aussi heureux
 que la pauvre espèce humaine le comporte. Mes
 complimens à messieurs vos frères. Madame *Denis*
 vous fait les siens. Je vous donne ma bénédiction le
 plus tendrement du monde.

Fin du Tome onzième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES. Page 58

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d') 404

ARGENS. (Madame la marquise d') 13

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 3

LETTRE II. 16

LETTRE III. 21

LETTRE IV. 29

LETTRE V. 36

LETTRE VI. 38

LETTRE VII. 39

LETTRE VIII. 59

LETTRE IX. 63

LETTRE X. 69

LETTRE XI. 83

LETTRE XII. 89

LETTRE XIII. 91

LETTRE XIV. 99

LETTRE XV. 102

Corresp. générale.

Tome XI. * D d

LETTRE XVI.	107
LETTRE XVII.	115
LETTRE XVIII.	116
LETTRE XIX.	128
LETTRE XX.	134
LETTRE XXI.	138
LETTRE XXII.	144
LETTRE XXIII.	148
LETTRE XXIV.	153
LETTRE XXV.	163
LETTRE XXVI.	171
LETTRE XXVII.	183
LETTRE XXVIII.	193
LETTRE XXIX.	210
LETTRE XXX.	219
LETTRE XXXI.	229
LETTRE XXXII.	244
LETTRE XXXIII.	253
LETTRE XXXIV.	257
LETTRE XXXV.	268
LETTRE XXXVI.	270
LETTRE XXXVII.	282
LETTRE XXXVIII.	303
LETTRE XXXIX.	307
LETTRE XL.	326
LETTRE XLI.	328
LETTRE XLII.	334
LETTRE XLIII.	355
LETTRE XLIV.	363

ALPHABETIQUE. 419

LETTRE XLV.	370
LETTRE XLVI.	374
LETTRE XLVII.	378
LETTRE XLVIII.	381
LETTRE XLIX.	385
LETTRE L.	391
LETTRE LI.	401
LETTRE LII.	403
LETTRE LIII.	408
LETTRE LIV.	410

AUDIBERT. (M.)	407
----------------	-----

B.

BEAUHARNAIS. (Madame de)	67
BORDES. (M. de)	175

C.

CAILLEAU, (M.) <i>libraire à Paris.</i>	106
---	-----

CAMPI. (M. le comte)

LETTRE I.	340
LETTRE II.	342

CHABANON. (M. de)

LETTRE I.	25
LETTRE II.	147
LETTRE III.	415

CHAMPFORT. (M. de)	387
CHATELLUX. (M. le chevalier de)	
LETTRE I.	140
LETTRE II.	289
CHRISTIN. (M.)	
LETTRE I.	35
LETTRE II.	131
LETTRE III.	199
LETTRE IV.	263
LETTRE V.	264
LETTRE VI.	276
CONDORCET. (M. le marquis de)	
LETTRE I.	12
LETTRE II.	64
LETTRE III.	101
LETTRE IV.	273
LETTRE V.	275
LETTRE VI.	327
LETTRE VII.	349
CONSTANT DE REBECQUE, (M. le baron de) <i>seigneur d'Hermenches.</i>	
LETTRE I.	112
LETTRE II.	255
CUBIERES, (M. le chevalier de) <i>écuyer de madame la comtesse d'Artois.</i>	372
CURSAI. (M. l'abbé de)	221

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	32
LETTRE II.	44
LETTRE III.	55
LETTRE IV.	65
LETTRE V.	71
LETTRE VI.	78
LETTRE VII.	87
LETTRE VIII.	96
LETTRE IX.	113
LETTRE X.	118
LETTRE XI.	167
LETTRE XII.	231
LETTRE XIII.	237
LETTRE XIV.	252
LETTRE XV.	265
LETTRE XVI.	271
LETTRE XVII.	287
LETTRE XVIII.	335
LETTRE XIX.	352
LETTRE XX.	358
LETTRE XXI.	365
LETTRE XXII.	394
LETTRE XXIII.	413

DELISLE, (M. le chevalier) *capitaine de dragons, &c.*

LETTRE I.	224
LETTRE II.	260
LETTRE III.	277
LETTRE IV.	299
LETTRE V.	319
LETTRE VI.	324
LETTRE VII.	330
LETTRE VIII.	337
LETTRE IX.	345
DIDEROT. (M.)	186

E.

ENVILLE. (Madame la duchesse d') 396

ESPAGNAC, (M. le baron d') *gouverneur de l'hôtel royal des invalides.* 280

ETALLONDE DE MORIVAL. (M. d')

LETTRE I.	143
LETTRE II.	285
LETTRE III.	298
LETTRE IV.	315

F.

FLORIAN. (M. le marquis de)

LETTRE I.	291
LETTRE II.	293
LETTRE III.	305
LETTRE IV.	310
LETTRE V.	313
LETTRE VI.	318
LETTRE VII.	373

G.

GALLITZIN, (M. le prince) *ambassadeur à la*
Haie. 215GOLTZ, (M. le baron de) *ministre du roi de*
Prusse. 398

H.

HAMILTON, (M. le chevalier) *ambassadeur à*
Naples. 213

HARPE. (M. de la)

LETTRE I.	11
LETTRE II.	20
LETTRE III.	40
LETTRE IV.	109

LETTRE V.	135
LETTRE VI.	150
LETTRE VII.	169
LETTRE VIII.	176
LETTRE IX.	177
LETTRE X.	200
LETTRE XI.	248

K.

KEAT. (M.)	243
------------	-----

L.

LALANDE. (M. de)	405
LALLI-TOLENDAL. (M. le chevalier de)	
LETTRE I.	189
LETTRE II.	202
LAUS DE BOISSY. (M.)	174
LE JEUNE DE LA CROIX, (M.) <i>avocat.</i>	
LETTRE I.	165
LETTRE II.	217
LEVENHAUPT. (M. le comte de)	296
LIGNE. (M. le prince de)	
LETTRE I.	110
LETTRE II.	380

M.

MALLET DU PAN. (M.) 48

MAUPEOU, (M. de.) *chancelier de France.*

LETTRE I. 283

LETTRE II. 316

LETTRE III. 321

MARIN. (M.)

LETTRE I. 50

LETTRE II. 122

LETTRE III. 129

LETTRE IV. 166

LETTRE V. 195

LETTRE VI. 361

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 8

LETTRE II. 47

LETTRE III. 108

LETTRE IV. 120

LETTRE V. 170

LETTRE VI. 191

LETTRE VII. 235

MEDINI, (M. le comte de) *auteur d'une traduction
de la Henriade en vers italiens.* 399

MORANGIÉS. (M. le comte de) 124

N.

NECKER. (Madame) 187

O.

ORNOI. (M. d') 389

P.

POMARET. (M. de) 351

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I. 9

LETTRE II. 18

LETTRE III. 42

LETTRE IV. 53

LETTRE V. 61

LETTRE VI. 73

LETTRE VII. 76

LETTRE VIII. 81

LETTRE IX. 85

LETTRE X. 104

LETTRE XI. 132

LETTRE XII. 136

LETTRE XIII. 155

LETTRE XIV. 160

LETTRE XV. 181

LETTRE XVI. 192

ALPHABETIQUE. T 227

LETTRE XVII.	207
LETTRE XVIII.	222
LETTRE XIX.	225
LETTRE XX.	234
LETTRE XXI.	241
LETTRE XXII.	256
LETTRE XXIII.	301
LETTRE XXIV.	311
LETTRE XXV.	332
LETTRE XXVI.	354
LETTRE XXVII.	368

ROCHEFORT. (M. le comte de) 154

S.

SAINT-HEREM. (Madame la comtesse de) 93

SAINT-JULIEN. (Madame de)

LETTRE I.	16
LETTRE II.	94
LETTRE III.	98
LETTRE IV.	197
LETTRE V.	205
LETTRE VI.	250

SAINT-LAMBERT. (M. de) 245

SAURIN. (M.) 15

SUARD. (M.) *Sur son discours de réception à l'académie française, dont le sujet est l'éloge de la philosophie.* 347

428 TABLE ALPHABETIQUE.

T.

THIBOUVILLE. (M. le marquis de)	
LETTRE I.	158
LETTRE II.	162
LETTRE III.	173
TOURAILLE. (M. le comte de la.)	339

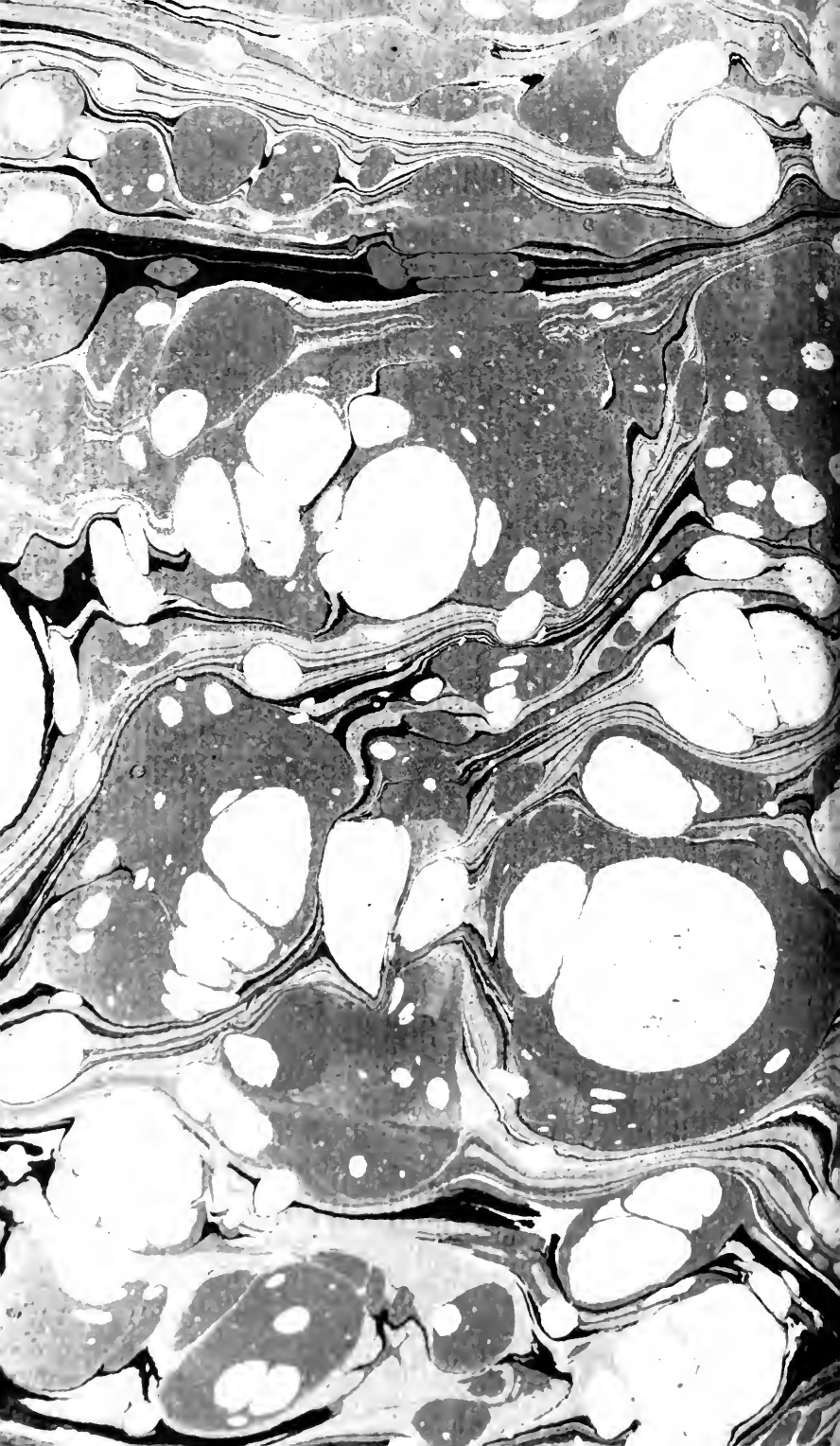
V.

VÄSSELIER. (M.)	
LETTRE I.	24
LETTRE II.	34
LETTRE III.	68
LETTRE IV.	204
VERNES. (M.)	384
VERNET. (M. l'abbé du.)	30
VILLEMAIN D'ABANCOURT. (M.)	240
VILLEVIEILLE. (M. le marquis de)	295
VOISENON. (M. l'abbé de)	
LETTRE I.	157
LETTRE II.	376

X.

XIMENÈS. (M. le marquis de)	127
-----------------------------	-----

Fin de la Table du tome onzième.



PQ Voltaire, François
2070 Marie Arouet de
1785 Oeuvres completes
t.62

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

ERINDALE COLLEGE LIBRARY

